

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX JGUJ

D 340.1 (1792 Vol 2)

Harvard College Library

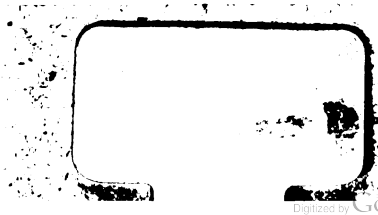


IN MEMORY OF

FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

Class of 1914

A SOLDIER IN THE EUROPEAN WAR
WHO DIED
IN THE SERVICE OF HIS COUNTRY
APRIL 11, 1918



Digitized by Google

1792 II

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL,

DÉDIÉ

A Son Alt. Sérénissime Mgr. le Duc de Bouillon, &c. &c. &c.

ANNÉE 1792.

TOME II.

VINGT FEVRIER.

N°. V.



A BOUILLON,

De l'imprimerie du Journal.

Digitized by Google

Il paroît trois volumes par mois de ce Journal. La souscrition n'est ouverte que pour l'année entiere : elle est de 24 liv. de France, prise à Bouillon ; de 25 liv. 4 s. à Paris, & par la poste, de 33 liv. 12 s. franche de port, pour toute la France, sçavoir : 24 liv. pour l'abonnement, & 9 liv. 12 s. pour le port.

L'abonnement du port dans les postes du Généralat de l'Empire étant de 6 liv., il n'en coûtera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correspondance de France, on aura la bonté de s'adresser à M. LUTTON, rue Ste. Anne, Butte St. Roch, N°. 9, à Paris, *chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura soin d'affranchir les lettres ; autrement, elles resteront au rebut. La souscription doit être payée d'avance, ainsi que le port du Journal. On s'adressera aussi à M. WEISSENBRUCH*, Directeur du bureau de ce Journal, *à Bouillon, où la poste de France arrive & part tous les jours.*

On trouve dans le même bureau le Journal Politique, ou Gazette des Gazettes, *qui, depuis le 1er. Janvier 1792, paroît toutes les semaines. Ce recueil de nouvelles coûte 12 liv. par année, pris à Bouillon, & 18 liv. par la poste dans toute la France, y compris le port. Le tout se paie d'avance. Il faut souscrire pour l'année entiere ; & on peut le faire à quatre époques, au 1er. Janvier, au 1er. Avril, au 1er. Juillet, ou au 1er. Octobre.*

La Gazette Salutaire, dont on donne une feuille in-8°. chaque semaine, coûte 9 l., franche de port.

Les Directeurs des Postes étrangeres, ainsi que les particuliers qui desireront avoir ces ouvrages périodiques, sont priés de vouloir bien adresser leurs lettres à M. WEISSENBRUCH, Directeur des Journaux, poste restante à Liege.

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
Apr. 4, 1951
Digitized by Google

BP 340.1 (1792 Vol 2)

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL.

TOME II.

VINGT FÉVRIER.

Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf. Tome 1er. In-8°. de 180 pages, avec des planches. A Neuwied, à la Société Typographique. 1791.

CE voyage, fait pendant l'année 1789, est infiniment intéressant dans les circonstances présentes. Il nous fait connoître très en détail les endroits qui servent d'asyles aux émigrés françois. On l'attribue à M. de Beaunoir, déjà connu avec avantage par des écrits littéraires estimés.

« L'entrée de Mayence, dit l'auteur, ne flatte pas d'abord l'œil du voyageur;

Digitized by Google

il y entre par des rues courtes, étroites, & pleines d'impaſſes; on voit combien les premiers habitans ont ménagé la place, & combien le voiſinage du fleuve leur étoit précieux pour le commerce; mais en avançant dans la ville, on trouve pluſieurs belles rues & places publiques, telles que le marché au bétail, du côté du nord-oueſt, qui eſt orné de pluſieurs hôtels très-grands; le marché aux légumes au milieu de la ville; le marché au lin. La police de la ville y eſt en général très-exacte, & veille avec ſoin ſur la propreté des rues; le pavé eſt large & bien entretenu, & dans les plus mauvais tems, on peut parcourir toute la ville ſans ſe croter. Pendant la nuit, les rues ſont éclairées par des reverberes à 4 faces, qui répandent une lumiere très-vive, mais qui ſont malheureuſement trop éloignés les uns des autres ».

« L'étranger reconnoiſſant, en trouvant ces monumens d'utilité publique, bénit les princes qui ne dédaignent pas de veiller au bien-être de leurs ſujets ».

« Le nombre des habitans, en y comprenant la garniſon, monte à peu près à 30,000 ames; quoique vifs, ils ſont éclairés & ſenſés, & le ſang y eſt beau; il faut leur rendre la juſtice qu'ils ſont beaucoup plus polis envers les étrangers, plus aiſés dans leurs converſations que les habitans de la plupart des villes voiſines; on trou-

Digitized by Google

ve même dans le peuple une vivacité qui eſt vainement recherchée lorſqu'on avance plus vers le Nord. Il ne faut chercher la cauſe de ſa vivacité, de ſa prévenance, de ſon honnêteté même, que dans le luxe qui s'augmente tous les jours, & qui ſe fait ſurtout remarquer ſur les tables des gens riches, dans leurs habits & leurs ameublemens auxquels préſide le goût françois ».

« Depuis 20 à 25 ans, le commerce de Mayence a augmenté conſidérablement; il pourroit même encore devenir plus floriſſant, vû la ſituation avantageuſe de cette ville, la facilité que lui offre le Rhin pour l'exportation de ſes marchandiſes, & les franchiſes extraordinaires que ne préſente au marchand aucune des villes voiſines; franchiſes qui réellement en feroient un Pérou, ſans la trop grande quantité de merciers, épiciers, fabricants de tabac, marchands de modes, qui, accumulés les uns ſur les autres, ſe font mutuellement tort; il y en a cependant quelques-uns qui étendent leur commerce dans les pays les plus éloignés, & qui ont des fortunes conſidérables ».

Les arts ſe plaiſent partout où le commerce fleurit, & le luxe eſt également le pere de l'induſtrie, des talens & des ſciences. Tout peuple heureux cultive ſon eſprit; Mayence en eſt la preuve; ſon univerſité a marché d'un pas égal avec ſon commerce, & elle compte aujourd'hui dans ſon

Digitized by Google

sein un grand nombre d'hommes, vraiment éclairés dans toutes les sciences ».

« Les hôpitaux dont celui de Saint-Roch, est le plus considérable, sont très-bien administrés ; on n'est point assailli à Mayence comme dans tant d'autres villes, par un essaim de mendians, qui passant rapidement de l'oisiveté au vice, finissent par être la terreur du citoyen, dont ils ont été longtems la charge & le tourment ».

L'auteur parcourt toutes les villes du bord du Rhin ; il n'oublie pas les bourgs, les villages, les hameaux & les différens sites qui s'offrent à ses regards ; ses descriptions ne laissent rien ignorer de ce qu'il apperçoit. Arrivé à Coblence, voici une partie de ses observations sur cette ville.

« Celui qui, depuis 20 ans, n'auroit pas vu Coblence, dit l'auteur, trouveroit cette ville métarmorphosée au point de ne la plus reconnoître ; les coutumes, les mœurs, les usages, le ton, la maniere de penser & de vivre, ont plus changé ici en 10 années, que dans un siecle, en tout autre endroit ; c'est au point que le voyageur qui y vient de nouveau, se croit réellement transporté, dans une ville qu'il n'a jamais vue ».

« La ville n'est pas seulement embellie avec beaucoup de goût, en bâtimens publics & particuliers ; mais les habitans mêmes sont devenus plus vifs, plus actifs ;

Digitized by Google

plus complaisans pour les étrangers: & leur conversation est en même tems plus douce, plus polie & plus libre: tous les arts y sont mieux cultivés: les métiers ont acquis plus de perfection & y fleurissent de jour en jour: les esprits y ont une nouvelle teinte: enfin, Coblence qui nagueres sembloit encore assoupie & plongée dans la léthargie de l'ignorance & de la barbarie, s'est éveillée de ce sommeil trop long, & ouvre les yeux au nouveau jour qui brille sur le midi de l'Europe ».

Ses habitans sont, pour la plupart, d'une haute taille; leurs traits sont agréables, & leur regard spirituel; la jeunesse surtout y est déliée, vive & bien formée; les bourgeois de médiocre condition, annoncent de l'esprit, du jugement, des connoissances, & ne ressemblent en rien à ces hommes lourds & froids qui les avoisinent du côté du Nord ».

« Les fabriques & le commerce y sont cependant encore au berceau, & n'ont pas fait des progrès aussi rapides, malgré la situation de cette ville, à laquelle le Rhin & la Moselle présentent deux bras actifs pour aller au loin porter leurs productions & les fruits de l'industrie; peut-être ce retard est-il produit par le voisinage de Mayence & de Cologne, qui toutes deux enchaînent le commerce par les liens de leurs douanes; peut-être aussi faut-il chercher la cause de cette

Digitized by Google

espece de léthargie dans la gêne du culte religieux qui se fait plus sentir dans les Etats ecclésiastiques que dans tous les autres ; cependant l'électeur actuel, Clément Venceslas, prince royal de Pologne, philosophe sage autant que prélat vertueux, commence à lever cet obstacle ; il sçait que le commerce est le lien le plus fort qui attache l'homme à l'homme, qu'il est l'ame de la nature, qu'il anime tout, qu'il vivifie tout, qu'il rapproche les peuples les plus opposés, les contrées les plus éloignées. Sous la main du commerce les montagnes s'applanissent, les distances disparoissent, & tous les peuples de l'univers ne forment plus qu'une grande famille ».

« Qu'on fasse cette remarque sur les villes où le commerce est en vogue, excepté cependant les villes impériales, & l'on verra combien les peuples ont gagné dans la liberté de penser, dans leurs mœurs & leurs coutumes ; combien l'esprit des nations s'est mûri, combien enfin les hommes ont acquis de lumieres & de connoissances en tout genre ».

« En général, les études sont très-bien dirigées à Coblence ; l'on s'occupe d'y donner des connoissances nécessaires à l'homme, plus qu'on ne faisoit autrefois, en se bornant seulement à y enseigner les langues mortes ; on y apprend à présent par principes la langue allemande, que jadis les

Digitized by Google

enfans n'apprenoient que par routine : ce changement dans les études étoit nécessaire ; le jeune homme qui s'élance du college dans la carriere des affaires publiques, pourra du moins s'expliquer avec clarté, précision & élégance, & servir un jour l'Etat avec honneur dans le poste où il sera placé ».

« A cette philosophie classique qui ne consistoit que dans des définitions & des nomenclatures de mots, on a substitué des connoissances utiles ; l'homme y apprend à connoître les hommes en général par l'histoire, l'homme en particulier par la morale, & cette morale le conduit à une métaphysique utile, parce qu'elle est sage & raisonnée. On ne perd plus dix années à apprendre une langue qu'on ne parle plus ; ce tems si précieux est tout employé à étudier les langues vivantes, l'histoire, le droit de la nature, les mathématiques, la physique & l'histoire naturelle ».

Nous ferons connoître le second & dernier volume de ce voyage.

Journal de médecine de Montpellier, Octobre, Novembre, Décembre 1791. 14 feuilles in-8°.

MR. Beaumes, un des collaborateurs & le premier instigateur de cette en-

treprise, paroît jusque dans les moindres choses qu'il publie, avec un nouvel avantage. C'est lui qui ouvre ce trimestre par un mémoire sur une fievre hémitritée ou intermittente, dont les accès subintrans formoient une espece de continue : elle a regné comme épidémiquement à Lunel ou aux environs, l'été & l'automne de 1781. Ce mémoire, dit notre sçavant docteur dans une note, fut présenté dans le tems à la societé royale de médecine de Paris, & jugé digne d'une médaille d'or, à titre de prix d'encouragement. Ce jugement nous dispense d'ajouter d'autres motifs, pour engager nos lecteurs à consulter cette piece dans le recueil même, ou à désirer que M. B. le fasse entrer dans le corps de ses œuvres médécinales.

Cet article est suivi d'une consultation pour M. l'evêque de N***. On nous y apprend que ce prélat est, depuis plusieurs années, en proie à divers maux, lesquels ont pour principe un affoiblissement radical de la constitution, qui l'a rendu sujet à l'habitude des fluxions, ou des mouvemens irréguliers des humeurs sur différentes parties du corps.

Dans les derniers tems où il avoit paru jouir d'une santé ferme, nous dit-on encore, il avoit par intervalles des hémorrhoïdes qui fluoient rarement, & des dévoiemens peu considérables, dont l'effet étoit

Digitized by Google

salutaire. Cette pente de la nature ayant été contrariée par des remedes astringens, les humeurs se sont jettées sur les lombes: on a voulu les en déloger par des remedes trop forts; le mal a empiré. L'usage extraordinairement assidu des bains tiedes, & des boissons tempérantes, adoucissantes, a donné à la nature la force de porter ces humeurs sur les reins, avec un mouvement assez vif pour faire craindre l'inflammation. Une saignée a opéré la détente des vaisseaux urinaires engorgés, & il s'en est suivi une excrétion d'une matiere plâtreuse qui depuis s'est fréquemment répétée. Au bout de plusieurs années d'un état d'infirmité, on en est venu à l'usage des remedes fondans & diaphorétiques qui eurent assez de succès, & déterminerent une affection goutteuse dans les articulations des doigts & autres. Cette affection fut heureusement dissipée, par un usage continu des diaphorétiques convenables, (*) & fit une révolution sensiblement avantageuse. Mais la cure restant encore imparfaite, & le malade espérant trouver son salut dans les eaux de Savoye qui lui avoient assez bien réussi une fois, en a été très-incommodé cette

(*) N'y a-t-il pas ici de la contradiction? Les fondans & les diaphorétiques ont eu assez de succès, dit-on, & ensuite on ajoute que le résultat de ce succès a été heureusement dissipé. (Note de l'auteur de cet extrait).

Digitized by Google

fois-ci. Depuis ce tems les douleurs, quoique modérées dans les reins & dans les lombes, avec gêne dans les mouvemens des extrêmités inférieures, ne l'ont plus quitté. Enfin ayant fait quelque effort de poitrine, le malade cracha du sang; on a fait des saignées répétées, la fievre est survenue, l'eau de Rabel donnée à des doses extrêmement fortes, en arrêtant le crachement de sang, a aggravé la fievre & les autres symptômes : le danger est devenu très-grand, & depuis ce tems la fievre lente a toujours persisté, quoiqu'avec de grandes variations. Une douleur fixe se fait sentir à l'endroit de la poitrine qui avoit été particulierement affecté lors de l'hemoptisie. Il y a une expectoration fréquente de crachats puriformes, qui souvent se détachent sensiblement de cet endroit de la poitrine où est le siege de la douleur fixe. Il y a une gêne de respiration, qui a été le plus souvent peu sensible, excepté le soir ou après trop d'exercice. La voix est souvent voilée; il y a souvent rougeur aux joues, mal de gorge variable; les crachats rejettés sans toux, sont souvent poussés dehors par une secousse brusque & violente de la poitrine; l'embonpoint & les forces ont disparu, l'insomnie ne permet qu'environ deux ou trois heures d'un sommeil décidé chaque nuit. Il est remarquable, ajoute-t-on, que dans cette maladie de poitrine, l'on ait observé conf-

Digitized by Google

tamment que les lombes & les extrémités inférieures ont eu leur mouvement beaucoup plus libre, chaque fois que le poumon étoit plus gêné, & ont souffert au contraire davantage, dès que le mal de poitrine étoit soulagé. En un mot, nous observerons que cette chaîne d'accidens, cette succession d'alternatives n'ont été connues que depuis l'usage des astringens, dirigés contre une évacuation spontanée d'humeurs.

« Le consultant déclare que cette maladie est une pulmonie, causée par un état ulcereux du poumon, & par une congestion de fluxions habituelles d'humeurs qui se portent sur ce viscere. Le traitement de cette maladie presente trois indications principales. La premiere est de faire des révulsions puissantes de la congestion, ou fluxion habituelle des humeurs qui se jettent sur le poumon. La seconde est de corriger la tendance des humeurs à la dégénération purulente. La troisieme est de résoudre l'état ulcereux du poumon, & la fievre lente que cet état produit ». Il faut lire dans ce recueil même l'exposé des moyens employés pour obtenir ces fins. Nous sommes fâchés qu'on nous laisse dans l'incertitude sur leur succès.

Dans la supposition qu'on établisse la correspondance générale proposée dans le projet de décret du comité de salubrité, M. Bammez nous annonce des changemens

importans qu'il va y faire, pour lui donner le plus haut degré possible d'utilité & de perfection.

Un des articles de ce trimestre, qui mérite le plus de fixer l'attention des cultivateurs & des médecins vétérinaires, est un mémoire sur l'épizootie qui a regné en Provence, depuis le mois de Juillet & qui affecte les bêtes de somme de la classe des solipedes, par M. Salabert, médecin, chirurgien major du premier régiment des chasseurs d'infanterie. Il paroît que cette épizootie a eu pour cause l'excessive chaleur de l'été dernier. La mortalité a été considérable dans les commencemens, c'est-à-dire, a peu-près d'un cinquieme pour les anes, d'un huitieme pour les mulets & d'un dixieme pour les chevaux. Mais elle a considérablement diminué, quand le traitement méthodique a été connu. Apeine alors a-t-on perdu un douzieme des premiers, un vingtieme des seconds & peu ou point du tout des derniers.

Observations sur le projet de décret touchant l'enseignement & l'exercice de l'art de guérir, présenté au nom du comité de salubrité, par M. Guillotin, député de Paris, à la premiere législature de l'Assemblée Nationale, adressées aux médecins députés à cette seconde Législature, sur l'invitation faite aux François par l'Assemblée Constituante, de concourir à la formation

Digitized by Google

des loix nouvelles. Par M. Baumez &c. &c. On ne peut se dissimuler que le décret en question ne soit bien éloigné, de ce qu'on avoit lieu d'attendre des lumieres, que plusieurs médecins célébres de France ont communiquées au comité de salubrité. Aussi voit-on réclamer contre ce projet de décret de tous les côtés. Les observations que M. B. a consignées dans ce Journal sur ce sujet, nous semblent des plus judicieuses. En regrettant de ne pouvoir pas le suivre dans les détails, nous rapporterons quelques passages qui justifieront le jugement que nous en portons.

« Les examens rigoureux, dit-il, qui sont nécessités dans le projet de décret, pour obtenir le diplôme de médecine, annoncent qu'il faut des études approfondies, tant préliminaires, qu'accessoires & directes. Or il est à craindre qu'il n'y ait que peu de sujets en état de les faire; que le nombre des vrais médecins diminue en proportion, & que les campagnes, privées de ces hommes utiles, ne soient beaucoup plus livrées qu'auparavant à cette dangereuse crédulité, qui fait toute la science des maiges & des charlatans. Si l'on objecte, que d'après le système nouveau d'éducation nationale, les hommes généralement plus instruits, seront plus aptes à l'étude des hautes sciences; je répondrai que, comme il faut distinguer entre l'éducation de la classe pauvre

Digitized by Google

& laborieuse du Peuple & celle de la classe riche & oisive de ce même Peuple ; on doit aussi établir une grande distinction entre la médecine faite dans les villes & celle qui l'est dans les campagnes. Dans les villes où se trouve la réunion des abus, des plaisirs, des vices, des passions, les maladies sont plus compliquées plus anomales, plus cachées ; elles exigent par conséquent dans celui qui les traite une plus grande sagacité & ce tact fin & sûr que donne la nature ; mais que perfectionnent l'étude & l'enseignement complet ».

Dans la *Gazette salutaire*, il est dit quelque part, que les médecins devroient être payés aux frais de l'Etat, & placés dans les campagnes où moins de complication des maladies, moins d'occupation leur permettroit de digérer, de mûrir leurs connoissances, jusqu'à ce que des preuves suffisantes d'un succès soutenu, les eussent rendus dignes d'être appellés d'abord, dans des cercles de pratique un peu plus étendus, & enfin dans les grandes villes. Par-là le médecin instruit peu à peu, ayant eu le tems de se former, n'arriveroit sur ce grand théatre, qu'en homme consommé dans toutes les parties de l'art de guérir. Nous osons croire qu'il n'y a peut-être que ce moyen de faire & de récompenser de grands médecins.

« Dans les campagnes, poursuit notre

auteur, plus de simplicité & d'austérité dans les mœurs, une vie plus frugale, des travaux assidus, font que les maladies y sont moins irrégulieres, plus franches & moins obscures ; ceux qui sont chargés de les combattre, n'ont besoin que de ce coup d'œil ordinaire, que donne un parfait bon sens, épuré par des connoissances vulgaires ».

M. Baumez prouve l'erreur, où sont tombés ceux qui ne veulent qu'une seule classe d'officiers de santé, disseque toutes les parties du projet de décret & ajoute : « J'ai montré dans ces réflexions, 1°. que le projet du comité renfermoit un plan compliqué, d'une execution difficile, & peu avantageux pour la portion la plus nombreuse de la nation, puisqu'il se borne à l'établissement de quatre colleges, réellement insuffisans pour tous les médecins, chirurgiens & pharmaciens ; 2°. que la réunion de la médecine & de la chirurgie, n'offre aucun avantage réel pour la société, & est nuisible à l'art de guérir ; 3°. qu'on peut avoir un meilleur régime pour les écoles, & une forme plus convenable d'examiner les éleves, & d'éprouver les aspirans à une chaire de médecine ». Il termine ces observations par la critique de quelques articles particuliers sur lesquels il n'avoit pas eu occasion de s'expliquer.

Parmi les autres morceaux intéressans de ce trimestre, nous devons distinguer les ob-

Digitized by Google

fervations faites ſur un enfant né ſans *anus*, ou l'ouverture extérieure de l'inteſtin *rectum*, par C. L. Dumas, D. M. L'auteur, engagé par la ſituation, où ſe trouvoit l'inteſtin colon dans ce ſujet, propoſe dans des cas pareils, de faire un anus artificiel.

Le dernier article dont nous ferons mention eſt encore de M. Baumez ; c'eſt un premier extrait de ſon diſcours d'inauguration, ſous ce titre : *De libertatis ſpecie illâ quæ medicorum arti apprimè convenit ; ſeu de malis a deſpotiſmo, tam politico quam philoſophico in bonas artes oriendis.* Conſidérant que la philoſophie & la culture des ſciences ont peu à peu préparés les eſprits à la régénération de l'Empire François, & qu'à ſon tour la liberté alloit donner un nouvel eſſor aux lettres & aux beaux arts, M. Baumez a conſacré la premiere partie de ſon diſcours à prouver, quelle eſt l'influence d'un Gouvernement libre, ſur les progrès des beaux arts en général, & en particulier ſur ceux de la médecine, & dans la ſeconde partie, il expoſe les effets de la liberté philoſophique, ſur ceux qui cultivent les ſciences & notamment la médecine.

Ce que nous venons de rapporter dans cet extrait du *Journal de médecine* de Montpellier prouve aſſez, ce nous ſemble, le ſuccès avec lequel ſes auteurs rempliſſent leur tâche.

Digitized by Google

Le guide des jeunes gens de l'un & l'autre ſexe, à leur entrée dans le monde, pour former le jugement, le cœur, le goût & la ſanté. Par le docteur Retz, l'un des médecins ordinaires du roi, médecin des hôpitaux de la marine pendant la derniere guerre. In-12 petit format, deux volumes réunis en un, l'un de 360 pages, & l'autre de 548. A Paris, au bureau des Annales de l'art de guérir, rue St. Honoré, N°. 23. 1790.

DOnner à la jeuneſſe des préceptes, pour ſe former un corps ſain & vigoureux, c'eſt déjà beaucoup; mais c'eſt la tâche du médecin qui, touché de la dégénération de cette jeuneſſe, l'eſpérance de la patrie, & de la corruption de nos mœurs, ſource trop féconde de foibleſſes & de maladies, employe toutes les reſſources de ſon art, pour ramener cette précieuſe portion de l'humanité aux regles de la nature. Quand M. Retz ne ſe ſeroit propoſé que cet objet, il auroit bien mérité de la ſociété. Il a été plus loin, il a ſenti que l'ame avoit ſes beſoins comme le corps, qu'il n'étoit pas moins eſſentiel, de donner à la premiere de juſtes notions de ſes devoirs, enfin de former le cœur, le jugement & le goût. Ainſi il réunit dans cet ouvrage

Digitized by Google

les lumieres de la médecine, les vues d'une saine morale & les principes d'une littérature judicieuse. Le tout est présenté sous différens chefs ou titres rangés dans l'ordre alphabétique, sans nuire à celui des matieres, dont la connexion est conservée par le moyen des renvois, aux articles qui se correspondent entr'eux. (*) Nous allons présenter à nos lecteurs, des morceaux de quelques-uns de ces articles, qui nous paroissent d'un intérêt plus général, en donnant la préférence à ceux de morale & de littérature. Voici un portrait où plus d'un ambitieux pourra se reconnoître. « Les véritables biens, dit M. Retz, la santé, le repos, tous les plaisirs de la nature deviennent insipides à celui que l'ambition agite, que la vanité tourmente, que l'envie déchire. Vous voyez un homme à qui la fortune à prodigué ses faveurs, à qui la nature a donné un corps sain & vigoureux; il est aimé de sa femme & de ses enfans qu'il chérit; sa présence répand dans sa famille le plaisir & la joie, & il n'y fait que des apparitions; s'il habitoit ses terres, il goûteroit le plaisir de faire du bien à ses nombreux vassaux, & il ne s'est montré que trois fois dans ses vastes domaines. Cet homme ne sent pas le prix de la santé;

(*) Ces renvois sont d'autant plus commodes, qu'ils ne sont que les mots eux-mêmes, écrits en italiques dans le texte.

Digitized by Google

il ne jouit pas de sa fortune. Sa vie, qui pourroit s'écouler dans un loisir animé de divers intérêts, se consume dans l'agitation & la crainte. Indépendant par ses richesses, il se voue à la servitude, il dévore des dégoûts. Son sommeil qui devroit être paisible, est troublé par l'envie & l'inquiétude. Il écrit, il rampe, il sollicite, il s'arrache au plaisir, se livre à des occupations contraires à ses goûts; il a renoncé à vivre pendant quarante années de sa vie pour obtenir des emplois, des dignités, des marques distinctives dont il ne fera plus de cas, lorsqu'il les aura obtenus, si la nature reprend ses droits sur son ame ».

Et voilà les prérogatives, le genre de vie agréable, que nos ci-devant grands regrettent, & qu'ils cherchent à recouvrer en inondant leur patrie de sang, s'ils le peuvent!

Il y a beaucoup de charlatans qui rougiroient d'être rangés dans cette classe d'hommes justement décriés. « Pour guérir à jamais le monde des charlatans, il faudroit leur entendre raconter ce qu'ils pensent de leur adeptes, & rapprocher le mépris dont ils les couvrent en secret, des louanges dont ils les ont enivrés en public... La classe des charlatans la plus supportable est composée de ceux qui vendent du baume, arrachent des dents, chantent des chansons. Ils amusent le peuple; les autres

Digitized by Google

ennuient mortellement. Des couplets gais valent mieux que des contes funebres; le marchand d'orviétan, monté sur sa haquenée, couvert d'orypeau, la trompette à la bouche, ou le tambour à ses côtés, vous dit qui il est, au lieu que les autres passent sans être connus. Quelques pieces de monnoie satisfont les besoins des premiers. Il faut des capitaux, des pensions, des trésors, pour appaiser momentanément l'avidité des autres. Charlatans pour charlatans, c'est à ceux du Pont-Neuf qu'il faut donner la préférence ».

On a beaucoup fait de portraits de la Cour; M. Retz en trace un nouveau qui plaira par sa précision. « Là on obéit pour commander, dit-il, on rampe pour s'élever. Là, on change à chaque instant de rôle; on est protégé & protecteur; on reçoit de vaines promesses, & l'on en donne d'aussi vaines dans le même quart-d'heure. Il semble que personne ne meurt dans ce pays: car, à l'instant tout s'oublie & tout se remplace, sans que rien paroisse avoir changé. C'est le séjour de l'envie & de l'espérance, tandis que l'une tourmente, l'autre console, & berce d'agréables chimeres. La mort saisit ses habitans au milieu d'espérances trompées pendant vingt ans, au milieu de projets qui demanderoient une autre vie. Ceux qui ne connoissent pas ce pays le croient un lieu de délices; ceux qui

Digitized by Google

l'habitent le décrient & ne peuvent s'en détacher ».

« Servez le prince, disoit un homme sage à son fils, dans ses ambassades, dans ses armées, & jamais à sa Cour, quelque dénomination & quelques gages qu'on vous y donne ».

« Un courtisan disoit un jour à un de ses anciens camarades de college, qui étoit laboureur : pourquoi n'apprens-tu pas à plaire, tu ne serois pas obligé de vivre du travail de tes mains? Et toi, reprit l'autre, pourquoi n'apprens-tu pas à travailler, tu ne serois pas obligé d'être esclave »?

Sous le mot *discours*, nous trouvons des réflexions sur l'éloquence, qui ne paroîtront sûrement pas déplacées dans ce Journal, spécialement consacré à conserver les principes du bon goût. « La véritable éloquence, dit M. R., suppose l'exercice du génie & la culture de l'esprit : elle est bien différente de cette facilité naturelle, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples & l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors, & par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme & leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvemens,

Digitized by Google

tous les signes concourent & servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude & l'entraîner ? Que faut-il pour ébranler la plupart des hommes & les persuader ? Un ton véhément & pathétique, des gestes expressifs & fréquens, des paroles rapides & sonnantes ; mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat, le sens exquis, ils comptent peu sur le ton, les gestes & le vain son des mots ; il faut des choses, des pensées, des raisons ; il faut sçavoir les présenter, les nuancer, les ordonner ; il ne suffit pas de frapper l'oreille & d'occuper les yeux, il faut agir sur l'ame & toucher le cœur en parlant à l'esprit ».

En traitant du divorce, notre instituteur peint de leurs vraies couleurs, & la mauvaise éducation que l'on donne aux demoiselles, & les suites funestes qui en résultent, dans la plupart des mariages des gens riches. « L'éducation d'une jeune personne, dit-il, est employée presque toute entiere aux talens ou aux arts agréables. Les instructions solides n'y occupent que quelques instans ; toutes ses études & tous ses soins ont pour but l'art de plaire ; elle n'a qu'une légere idée des occupations sérieuses auxquelles elle est destinée ; on lui parle rarement & froidement des devoirs qu'elle aura à remplir ; & elle les aime d'autant moins, ces devoirs, que les principes re-

Digitized by Google

ligieux qui devroient en être la base principale, lui sont à peine connus, qu'elle voit autour d'elle une foule insensée les mépriser, que souvent même, elle s'apperçoit qu'on ne les lui enseigne que par bienséance. L'instant arrive où elle est élevée à la dignité de mere. Dans les premiers momens, elle vit au milieu de tous les plaisirs; ainsi elle jouit de son indépendance; elle en savoure, pour ainsi dire, les délices; elle ne respire que la dissipation; elle ne veut être que ce qu'on est convenu d'appeller une femme aimable; elle en prend le rôle, elle l'étudie; elle s'y plaît; elle y fait consister tout son bonheur ».

« Un mari tendre & prudent laisse passer ces instans d'ivresse. Enfin, il hasarde quelques représentations; il parle d'économie, de circonspection, de bienséance, de devoirs; il est déjà trop tard, ce langage ennuie. Il insiste; on prend de l'humeur. Les séductions renaissent, on résiste d'abord; elles renaissent; souvent on succombe. L'époux se plaint, on s'irrite. Il emploie son autorité, on s'emporte. Les mauvais conseils viennent, on les écoute. Des devoirs sacrés passent alors pour des chaînes insupportables; on desire de les rompre. Le joug du mariage devient odieux, on veut le secouer. La loi s'y oppose, on murmure contre la loi; mais on peut l'éluder, on s'en occupe. Il y a des moyens de se sé-

parer, on s'en informe ; bientôt on les connoît ; on les emploie, & voilà l'hiſtoire des ſéparations ». Voilà l'hiſtoire des brillantes alliances de nos ci-devant grands ; ſi ce n'eſt que dans ſon tableau, M. Retz ſuppoſe le mari raiſonnable, & qu'il n'y en avoit guere parmi eux.

Sous le mot *eſprit*, l'auteur peint encore avec une grande vérité, ce nous ſemble, les hommes aſſez heureux pour en avoir un bon. « A quoi reconnoît-on les bons eſprits, dit-il, & qu'eſt-ce qui les caractériſe ? Jamais ni trop lents, ni trop précipités en rien, en tout ils cherchent toujours leur place, & s'y tiennent ; ſçavent également faire leur fortune, la pouſſer ou l'arrêter. Ils peuvent eſſuyer des revers, tomber dans de grands malheurs ; mais ils trouvent dans leur conſtance de quoi les ſoutenir, dans leur active prudence de quoi les réparer. Comme il y a toujours dans leurs deſſeins & leur marche de la modération, de la ſageſſe, de la patience, ils réuſſiſſent ordinairement. Les événemens & les hommes leur ſont plus favorables que contraires, parce que ne comptant jamais beaucoup que ſur eux-mêmes, ils ſont toujours prêts également à les mettre à profit, ou à ſe paſſer de ces ſecours étrangers. Il n'eſt pas aiſé de les tromper, parce qu'ils font attention à tout & qu'ils jugent bien. Ils ne ſe défient pas de tout,

Digitized by Google

parce qu'il est une confiance sage & utile ; ils ne trompent pas non plus ; ils ont le jugement trop sain pour se compromettre dans les dangers de l'artifice ; les finesses les contrarient & embarrassent leurs voies qui sont toujours simples & ouvertes ; ils font peu de fautes & ils s'en corrigent ».

« Si leur cœur ne leur fait pas un besoin de la vertu, leur esprit, ami de l'ordre, s'arrête dans la regle. Leurs passions les échauffent & les éclairent, sans les troubler, celles des autres ne les subjuguent pas, accoutumés qu'ils sont à ne céder qu'à la raison. D'ailleurs rien ne leur en impose, rien ne les éblouit, ils écartent d'abord les apparences, dissipent les obscurités, & arrivent à la réalité des choses. Un sens juste se fait sentir dans leurs moindres paroles, leur esprit est fécond en vues fines & heureuses ; ils ramenent même souvent de leurs écarts des génies supérieurs. On les remarque peu d'abord, on les goûte beaucoup ensuite. On aime à s'en rapporter à eux, & l'utilité dont ils sont à tout moment, & sur beaucoup d'objets, leur donne un certain empire, &c. ».

M. Retz fait des réflexions très-judicieuses sur les variations, je ne le goût éprouve, par la différence des caractères, du ton, des opinions d'un siecle à l'autre. Il observe avec raison, que le goût est aussi rare que le travail de la réflexion, d'où il tire son

Digitized by Google

origine, puis il ajoute : « Le défaut de goût, de nos jours assez général, se remarque dans le choix des sociétés particulieres & intimes, où l'inepte paroît souvent un titre de préférence ; dans l'emploi du tems des sociétés, où rien d'utile, ni d'agréable n'a lieu ; dans les conversations générales de chaque société, où regne partout la plus singuliere uniformité, la même diserte, les mêmes équivoques & le même silence de choses, au milieu de la plus excessive profusion de mots ».

« Le goût en littérature n'est ni plus ni moins rare que les bons littérateurs ; le progrès du goût est l'indice d'une sensibilité, qui perfectionne les facultés de l'ame, comme celles du corps se cultivent par l'exercice. Demander si c'est un avantage que d'avoir du goût, c'est demander s'il vaut mieux être que de n'être pas. Une personne privée de goût est morte aux sentimens les plus délicats ».

« Le goût pourroit plutôt se passer de l'esprit, que l'esprit du goût ; l'un & l'autre sont rarement donnés à mesure égale, & celui dont le goût est au dessus de l'esprit, n'est pas le moins bien partagé ».

On entend tous les jours les moralistes répéter, que les mauvais livres sont la source empoisonnée, où les cœurs puisent à longs traits l'oubli, le mépris même de la religion, de la vertu & des mœurs. Notre auteur n'est pas tout-à-fait de leur avis sur ce point,

Digitized by Google

quelque dans tout le cours de son ouvrage, il se montre le partisan zélé de la religion & de la saine morale. « C'est exagérer, dit-il, que de prétendre rejetter sur la lecture des mauvais livres, la bonne ou mauvaise maniere d'être dans le monde. On peut convenir que l'âge, le tems, les circonstances, les dispositions de l'esprit & du corps, favorisent plus ou moins les impressions, que l'imagination reçoit de certaines lectures. Les livres particulierement qui blessent la décence, excitent les passions, offensent les mœurs, ou attaquent la religion, sont pernicieux pour ceux qui les lisent, & les auteurs à qui le libertinage, ou la cupidité aura dicté de pareilles sottises, sont impardonnables; mais on ne peut se dissimuler en même tems que les personnes douées d'un bon esprit, ne peuvent supporter ces détestables lectures. Ceux à qui elles plaisent, sont déjà très-disposés à se corrompre; ce qu'ils auront lu, sera le prétexte, & non pas le motif des déréglemens de leur imagination ou de leurs passions: leurs erreurs découleront naturellement des vices de leur premiere éducation ».

L'article *Plaintes* est terminé par ces vérités, qui ne trouvent que trop souvent leur application dans la société. « La plainte attire la pitié & bientôt le mépris. Supportez vos maux en silence: car les hommes s'indignent que vous osiez longtems les ex-

cuper de vous, & troubler leurs plaisirs de l'image importune de vos calamités ».

Mettons fin à nos citations par quelques passages que nous lisons sous le mot *Style*; après avoir indiqué ce qui rend le style serré & rapide, lâche & traînant, & la nécessité de bien méditer son sujet, avant de prendre la plume, notre auteur ajoute : « Ce plan n'est pas encore le style, mais sa base; il le soutient, il le dirige, il regle son mouvement & le soumet à des loix. Sans cela le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide & jette à l'aventure des traits irréguliers, des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il seme dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas sentir, l'ouvrage ne sera point construit; & en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison, que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal, & que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir..... Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir & bien rendre, c'est avoir en même tems de l'esprit, de l'ame & du goût. Le style suppose la réunion & l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie

Digitized by Google

des paroles n'en est que l'accessoire & ne dépend que de la sensibilité des organes ».

« Un auteur qui entreprend aujourd'hui d'écrire, en quelque pays que ce soit, doit s'attendre à avoir des lecteurs & des juges d'un bout de l'Enrope à l'autre, & même plus loin; il faut donc qu'il écrive purement, s'il ne veut pas que l'on se méprenne sur ses idées, dans les pays où la plupart des gens en état de lire, ne sçavent que par principes la langue dont il s'est servi, & ne s'y retrouvent plus, dès qu'il en a bouleversé la grammaire ».

Cet ouvrage est composé d'un très-grand nombre d'articles, mais tous assez courts. M. Retz n'y dit que ce que l'expérience, une longue observation & la connoissance du monde & de ses travers lui ont dicté de plus utile & de plus intéressant pour la jeunesse. Il a senti que le ton didactique est toujours un peu sec, & il l'a relevé de tems en tems par des traits piquans, par des anecdotes, par des portraits bien coloriés & par les graces du dialogue. Si l'on étoit étonné qu'un seul homme eût pris tant de formes, traité tant de sujets différens; M. Retz nous avertit, dans sa préface, qu'il a pris des associés, & ceux-ci ne peuvent que donner un nouveau relief à son ouvrage, puisque ce sont Plutarque, Cicéron, Pline le jeune, Quintilien, Montesquieu, Montaigne, Fénélon, Buffon, Raynal, Mme.

Digitized by Google

de Sylleri, M. de St. Pierre, &c., &c. Avec de pareils guides, on peut se promettre des succès.

Nouvelles ou Annales de l'art de guérir. Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances, & à l'abri des erreurs relatives à la médecine, à la chirurgie & à la pharmacie. Par le Dr. Retz, l'un des médecins ordinaires du roi, médecin des hôpitaux de la marine pendant la dernière guerre. Tome VIIe. Petit in-12 de 303 pages. A Paris, au bureau des *Annales de l'art de guérir*, rue St. Honoré, près celle des Frondeurs, N°. 238, & chez Méquignon l'aîné. 1791.

LE premier article, & qui, à notre avis, orne d'une maniere distinguée ce volume, roule *sur les changemens que la nouvelle Constitution de l'Empire François va opérer dans la médecine & ses différentes parties.* Il occupe 138 pages. Voici un passage de cette section qui nous a singulierement plu.

« La plupart des erreurs qui infestent l'art de guérir, n'ont pas d'autre cause que le défaut de l'instruction, qui s'acquiert pendant la premiere éducation, & de laquelle résultent toujours la justesse de l'esprit, une bonne

Digitized by Google

logique & cette aptitude à voir & à juger que rien autre chose ne peut procurer ».

« *Les médecins feront les médecins.* Si cet adage vulgaire est vrai, que personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, de quelle inconséquence monstrueuse n'a donc pas été l'institution des facultés de médecine, où l'expérience de l'art de guérir, n'a jusqu'à présent introduit aucun professeur, & où les écoliers n'ont jamais trouvé aucun maître de l'art qu'ils desiroient apprendre ? Ce n'est pas seulement auprès des malades que cet art doit être enseigné, mais encore sous les yeux d'un maître exercé, qui donne la plus sévère attention à son élève; ce n'est pas par bandes nombreuses & au milieu de distractions continuelles, que l'on peut recueillir les préceptes de la médecine, ce ne peut être que dans le silence de l'observation, auprès des malades & par les applications les plus immédiates des fonctions de l'homme en santé; de sorte qu'en chargeant tous les médecins de faire eux-mêmes ceux qui doivent leur succéder, on seroit sûr de voir les progrès de l'art de guérir s'avancer de génération en génération jusqu'à la perfection ».

« Personne peut-il être plus propre à former un médecin, qu'un pere ou un ami qui prend à ce travail tout l'intérêt que la paternité exige, & qu'inspire l'espoir de trouver dans sa vieillesse un second lui-même,

pour se soutenir dans la carriere fatigante de la médecine clinique? Nous ne croyons pas qu'on puisse l'imaginer. Aussi formons-nous des vœux ardens pour que chaque médecin ait la faculté d'en former d'autres sous ses yeux, par ses conseils & ses exemples: c'est le premier institut de la nature, ce n'est pas autrement que les fils d'Hippocrate & tant d'autres ont acquis les connoissances qui les ont rendu célebres ».

Ce passage ainsi isolé perd une partie du mérite, de la force qu'il a dans sa connexion avec le reste, & pourroit souffrir quelques critiques fondées en apparence; mais nous prions ceux qui seroient tentés d'en faire, de lire l'ensemble de ces considérations.

Le deuxieme article est intitulé: *Des maladies populaires, réellement produites par l'air ou par les différens fluides aériformes, dont l'influence sur la santé des hommes est inconteſtable.*

« Notre projet, dit M. Retz, n'est pas de confondre les recherches des chymistes sur les différentes especes d'airs, dont ils s'occupent depuis 20 ans, avec les travaux chymiques des siecles précédens; nous voudrions seulement faire sentir l'importance d'un travail suivi, dont le but seroit d'apprécier les véritables qualités de l'air atmosphérique, dans tous ses rapports avec l'économie animale, indépendamment des chimeres qui n'ont pour base que de faux rai-

sonnemens & quelques expériences oiseuses & étrangeres ».

« Il conviendroit aussi de faire connoître ce que l'on doit entendre par les *airs fixe, phlogistique, inflammable, acide, alkalin, nitreux, hépatique*, &c., & par les différens airs *méphitiques* qui se trouvent dans l'atmosphere : ce sont, à notre avis, autant de modifications de substances aériformes, composées de vapeurs & d'air en quantité suffisante pour tenir ces vapeurs en dissolution. Il résulte de ce mêlange des atmospheres altérées, c'est-à-dire, composées d'une grande portion de substances qui ne sont point l'air, & par conséquent de trop peu d'air pour remplir les fonctions que l'atmosphere libre exerce relativement à l'homme ».

« Il est question de sçavoir encore si ces airs divers s'introduisent dans le corps humain, & s'ils y exercent par leur introduction les ravages qu'on attribue à leur présence ?..... Toutes les recherches que nous avons faites pour nous assurer de ces deux phénomenes, sçavoir l'introduction des substances aériformes, ou leur production dans le corps humain, n'ont servi qu'à nous en dissuader, tandis que nous avons rassemblé les observations les plus propres à déterminer à quelle influence on doit attribuer les dérangemens de l'économie animale, dont ces diverses espèces d'airs sont la cause ».

M. Rees, après avoir rapporté le résultat de ses observations, établit des principes, donne des observations, les confirme par les phénomenes reconnus dans les cadavres, & entre dans plusieurs détails relatifs aux effets de l'air & des fluides aériformes, dans les atmospheres, soit celles qui sont diminuées de poids (dont il s'occupe exclusivement cette fois-ci) soit dans celles dont le poids est augmenté, ces dernieres feront le sujet de ses recherches ultérieures). Il ne paroît admettre, comme cause primitive de l'influence de l'atmosphere, que l'augmentation ou la diminution du poids. Il est persuadé qu'une atmosphere trop légere peut tellement altérer l'équilibre de l'extérieur & de l'air renfermé, soit dans les cavités, soit dans les liquides, que celui-ci peut se réunir en masses plus ou moins considérables, même dans les vaisseaux. Nous avouons de bonne foi, qu'après avoir pesé mûrement toutes les preuves que l'auteur rapporte en faveur des effets de la diminution du poids de l'atmosphere, nous sommes encore persuadés, que ces effets doivent être déduits de la même cause qui produit cette diminution, plutôt que de cette soustraction du même poids de l'atmosphere. La légéreté de l'air sur les hautes montagnes cause bien quelques-uns des symptômes mentionnés par l'auteur, mais pas tous. D'ailleurs, il dit lui-même que *les perſon-*

nes susceptibles de la première influence (celle dont il s'agit ici) *éprouvent dans les tems* qui précedent immédiatement *un abaissement considérable du mercure dans le barometre, un mal-aise*, &c., & dans l'extrait des observations météorologiques qu'il cite, on voit que ces symptômes sont postérieurs, souvent même de plusieurs jours. Nous ne nous arrêterons qu'à la suivante.

« On a peu vu ces affections aussi fréquentes qu'en 1765. Le mercure du barometre qui avoit été pendant tout le mois de Février au dessus de 28 pouces, étant tombé, pour ainsi dire, le 27, à 26 pouces 11 lignes, M. Boucher rendit compte *qu'à la fin de Mars*, les affections de tête ont été répandues, les pesanteurs & les étourdissemens, les affections vertigineuses, les atteintes d'apoplexie & de paralysie. Il ajoute dans les observations du mois suivant : le commencement de ce mois a été marqué par des morts subites ; effets de la grande diminution du ressort de l'air indiquée par le barometre, qui, à la fin du mois *précédent*, étoit descendu au terme de la tempête ».

Deux choses peuvent exister ensemble sans que l'une soit la cause de l'autre. Enfin la diminution du poids de l'atmosphere ne devroit-elle pas plutôt occasionner des crachemens de sang, des gonflemens de l'habitude du corps, &c., &c., que des affections du cerveau hors d'atteinte des im-

Digitized by Google

preſſions directes des variations dans la compreſſion de l'atmoſphere.

« Si ce ſont des animaux qu'on a placé ſous le récipient, dit l'auteur, page 194, quand la denſité de l'air eſt diminuée à un certain point, ils tombent en convulſion, ils ſe vuident par les voies ordinaires, ils écument de la bouche, ils ſaignent des naſeaux, ils ſont couverts de ſueur, & ſi l'on continue de faire le vuide plus parfaitement, & qu'on laiſſe ces animaux quelques minutes en cet état, ils périſſent ſans retour ».

On ne voit pas qu'il ſoit ici queſtion de paralyſies, d'apoplexies. Au reſte, nous ne prétendons point du tout combattre la réalité des accidens fâcheux, qui ſurviennent à l'occaſion des changemens ſubits & conſidérables dans la peſanteur de l'atmoſphere. Nous oſons ſeulement préſenter à M. Retz, la co-exiſtence de ces accidens avec les variations atmoſphériques, comme indépendans, au moins en partie, les uns des autres, quoique dus tous les deux à la même cauſe.

L'étendue qu'a déjà acquis cette notice, ne nous permet pas d'entrer dans le détail de l'*Inſtruction ſur les maladies les plus communes parmi le Peuple François, avec la méthode ſimple & ſûre de les guérir, & les remedes qui leur conviennent, à l'uſage des perſonnes bienfaiſantes qui habitent les campagnes*, que l'auteur a inſéré dans ce volume.

Digitized by Google

Ce qui, à cet égard, diminue nos regrets, c'eſt que probablement cette piece ne tardera pas à paroître ſéparément. Quant aux autres articles de ce volume, nous ne nous y arrêterons pas. On ſçait que M. Retz eſt un critique ſévere, mais que ceux même qui penſent différemment de lui, trouvent toujours dans ſes productions des diſcuſſions propres à les éclairer.

Mirabeau peint par lui-même, ou Recueil des diſcours qu'il a prononcés, des motions qu'il a faites, tant dans le ſein des communes, qu'à l'Aſſemblée Nationale Conſtituante, depuis le 5 Mai 1789, juſqu'au 2 Avril 1791, époque de ſa mort; avec un précis des matieres qui ont donné lieu à ces diſcours & motions; le tout arrangé par ordre chronologique, avec cette épigraphe: *Et que ſeroit-ce, ſi vous l'aviez entendu lui-même!* 4 volumes in-8°., en tout, 1814 pages, y compris l'avertiſſement & les tables des matieres de chaque volume. A Paris, chez Buiſſon. 1792. Prix, 16 liv. br.; & 18 liv. franc de port par la poſte.

LES travaux du grand homme, les chefs-d'œuvre du génie, les bienfaits du légiſlateur envers ſa patrie, ſont les plus précieux héritages qui puiſſent être laiſſé aux gén-

rations futures. Et on trouve à la fois, dans les discours qui composent cette collection, ses travaux, ses chefs-d'œuvre & ses bienfaits. On y trouve plus, on y trouve l'ame de Mirabeau, s'élevant presque au dessus de la nature humaine, & déployant toute la force de ses conceptions, tous les efforts de son génie, pour terrasser le monstre du despotisme & arracher de ses serres sanglantes, les droits, les droits sacrés de l'homme.

Avant de détacher quelques morceaux de ces discours, qui ont été livrés à l'admiration publique dès le commencement qu'ils ont été prononcés, nous devons dire avec l'éditeur, de quelle maniere il est parvenu à les réunir en corps, & à en présenter le recueil complet au public. Il a consulté les *lettres à mes commettans*, qui font un superbe frontispice au *Courrier de Provence*, *l'Assemblée permanente* de le Hodey, *le Bulletin de l'Assemblée Nationale*, le *Moniteur*, qui fait suite au bulletin, & le *Journal de Paris*, depuis que M. Garat le rédige. Il a fait usage de notes manuscrites, qu'il a recueillies lui-même, & pour s'assurer de la confiance qu'on pouvoit avoir en elles, il en a envoyé des copies à MM. les commissaires chargés par l'Assemblée Nationale du récit antérieur au procès-verbal. Son objet principal étant de suivre l'orateur à la tribune, il a enfin puisé dans les meilleurs

sources, pour y saisir les discours prononcés tant dans l'assemblée des communes, qu'à l'Assemblée Nationale Constituante. En un mot, il a lié ces discours, en a fait judicieusement le rapprochement, en traçant le précis des matieres qui en ont été l'occasion. Ce plan, aussi heureusement conçu qu'exécuté, a produit la collection intéressante que nous annonçons, « ouvrage qui sera utile, dit notre éditeur, aux membres de l'Assemblée Nationale, à ceux de la prochaine Législature & à tous les citoyens de l'empire. Les premiers y retrouveront les principes qui les animoient, les seconds auront une mine féconde à fouiller. Mirabeau a tout dit, & avec un tel guide, il est impossible de s'égarer. Les derniers enfin auront dans Mirabeau un de ces hommes qu'ils ont eux-mêmes placés au dessus de tous les orateurs modernes, par les honneurs qu'ils ont rendus à sa mémoire; c'est à ceux qui ont manifesté un sentiment profond de douleur en perdant ce grand homme; c'est aux écrivains qui ont jetté des fleurs sur sa tombe, à ces artistes qui ont consacré leurs talens à faire revivre ses traits, que nous confions le génie de Mirabeau. Il n'appartient qu'à des ames nobles & fieres, à des hommes libres, de partager la gloire des ames extraordinaires ».

La séance du 23 Juin sera mémorable par l'appareil qu'y déploya le pouvoir arbitraire

Digitized by Google

& par la réſiſtance ferme & courageuſe de l'Aſſemblée Nationale. Le roi la termina par ces mots : *Je vous ordonne*, Meſſieurs, *de vous ſéparer tout de ſuite, & de vous rendre demain matin chacun dans les chambres affectées à votre ordre, pour y reprendre vos ſéances ; j'ordonne, en conſéquence, au grand maître des cérémonies, de faire préparer les ſalles.*

Les députés de la Nobleſſe & une partie de ceux du Clergé s'étoient retirés, les autres étoient reſtés conſtamment à leur place, lorſque le ci-devant marquis de Brézé vint leur dire : *Meſſieurs, vous connoiſſez les intentions du roi.* Alors Mirabeau lui adreſſant la parole, dit : « Oui, Monſieur, nous avons entendu les intentions qu'on a ſuggérées au roi ; & vous qui ne ſçauriez être ſon organe auprès des Etats-Généraux ; vous qui n'avez ici ni place, ni voix, ni droit de parler ; vous n'êtes pas fait pour nous rappeller ſon diſcours. Cependant, pour éviter toute équivoque & tout délai, je vous déclare que ſi on vous a chargé de nous faire ſortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puiſſance des bayonnettes ».

Alors tous les députés s'écrierent, d'une voix unanime : Tel eſt le vœu de l'Aſſemblée. Ce fut encore dans cette ſéance que Mirabeau fit décréter l'inviolabilité des députés.

Digitized by Google

C'est ce beau moment de sa vie qu'on a choisi pour le peindre, & l'on a mis au bas de son portrait : *Allez dire à ceux qui vous ont envoyé que nous sommes ici par la volonté du Peuple, & que nous n'en sortirons que par la puissance des bayonnettes.* Ces expressions diffèrent un peu de celles que l'on vient de lire ci-dessus, mais ne sont ni moins courageuses ni moins énergiques.

Remettons maintenant sous les yeux de nos lecteurs quelques passages des discours de ce grand homme, & d'abord puisons dans celui où il s'agit de la sanction royale & du *veto*. Dans la constitution à créer, la sanction royale doit-elle entrer comme partie intégrante de la législature ? « Certainement, répond l'orateur; à qui ne saisit que les surfaces, de grandes objections s'offrent contre l'idée d'un *veto*, exercé par un individu quelconque, contre le vœu des représentans du Peuple. Lorsqu'on suppose que l'Assemblée Nationale, composée de ses vrais élémens, présente au prince le fruit de ses délibérations par tête, lui offre le résultat de la discussion la plus libre, la plus éclairée, le produit de toutes les connoissances qu'elle a pu recueillir ; il semble que c'est là tout ce que la prudence humaine exige pour constater, je ne dis pas seulement la volonté, mais la raison générale; & sans doute sous ce point de vue abstrait, il paroît répugner au bons sens, d'admettre qu'un homme seul ait le droit de

Digitized by Google

répondre : *Je m'oppose à cette volonté, à cette raison générale.* Cette idée devient même plus choquante encore, lorsqu'il doit être établi par la constitution, que l'homme armé de ce terrible *veto*, le sera de toute la force publique, sans laquelle la volonté générale ne peut jamais être assurée de son exécution.

« Toutes ces objections disparoissent devant cette grande verité, que sans un droit de résistance dans la main du dépositaire de la force publique, cette force pourroit souvent être réclamée & employée malgré lui, à exécuter des volontés contraires à la volonté générale ».

« Or, pour démontrer, par un exemple, que ce danger existeroit, si le prince étoit dépouillé du *veto*, sur toutes les propositions que lui présenteroit l'Assemblée Nationale, je ne demande que la supposition sur un mauvais choix de représentans, & deux réglemens intérieurs, déjà proposés & autorisés par l'exemple de l'Angleterre ».

« L'exclusion du public de la chambre nationale, sur la simple réquisition d'un membre de l'Assemblée, & l'interdiction aux papiers publics de rendre compte de ses délibérations ».

« Ces deux réglemens obtenus, il est évident qu'on passeroit bientôt à l'expulsion de tout membre indiscret, & la terreur du despotisme de l'Assemblée, agissant sur l'As-

Digitized by Google

ſemblée même, il ne faudroit plus, ſous un prince foible, qu'un peu de tems & d'adreſſe pour établir *légalement* la domination de douze cens ariſtocrates, réduire l'autorité royale à n'être que l'inſtrument paſſif de leurs volontés, & replonger le Peuple dans cet état d'aviliſſement qui accompagne toujours la ſervitude du prince ».

..... Perſonne ne réclame contre le *veto* de l'Aſſemblée Nationale, qui n'eſt effectivement qu'un droit du Peuple confié à ſes repréſentans, pour s'oppoſer à toute propoſition qui tendroit au rétabliſſement du deſpotiſme miniſtériel. Pourquoi donc réclamer contre le *veto* du prince, qui n'eſt auſſi qu'un droit du Peuple confié *ſpécialement au prince*, parce que le prince eſt auſſi intéreſſé que le Peuple à prévenir l'établiſſement de l'ariſtocratie ?

Après avoir prouvé par pluſieurs autres argumens non moins concluans que le prince doit avoir le *veto* ſans pouvoir en abuſer dans une bonne Conſtitution, Mirabeau conſidere les ſuites qui réſulteroient néceſſairement de la loi qui dépouilleroit le prince du *veto*. « Suppoſez maintenant ajoute-t-il, le droit du *veto* enlevé au prince & le prince obligé de ſanctionner une mauvaiſe loi. Vous n'avez plus d'eſpoir que dans une inſurrection générale, dont l'iſſue la plus heureuſe ſeroit probablement plus funeſte aux indignes repréſentans du

Peuple, que la dissolution de leur assemblée. Mais est-il bien certain que cette insurrection ne seroit funeste qu'aux indignes représentans du Peuple...? J'y vois encore une ressource pour les partisans du despotisme des ministres; j'y vois le danger imminent de la paix publique troublée & peut-être violée. J'y vois l'incendie presque inévitable & trop longtems à craindre dans un état où une Révolution si nécessaire, mais si rapide, a laissé des germes de division & de haine, que l'affermissement de la Constitution, par les travaux successifs de l'assemblée, peut seul étouffer ».

« Vous le voyez, Messieurs, j'ai partout supposé la permanence de l'Assemblée Nationale, & j'en ai même tiré tous mes argumens en faveur de la sanction royale qui me paroît le rempart inexpugnable de la liberté politique, pourvu que le roi ne puisse jamais s'obstiner dans son *véto*, sans dissoudre l'Assemblée & sans en convoquer immédiatement une autre, parce que la Constitution ne doit pas permettre que le corps social soit jamais sans représentans; pourvu qu'une loi constitutionnelle déclare tous les impôts & même l'armée, annulés de droit, trois mois après la dissolution de l'Assemblée Nationale; pourvu enfin que la responsabilité des ministres soit toujours exercée avec la plus inflexible rigueur; &

Digitized by Google

quand la choſe publique ne devroit pas s'améliorer, chaque année, des progrès de la raiſon politique, ne ſuffiroit-il pas, pour nous décider à prononcer l'annualité de l'Aſſemblée Nationale, de jetter un coup d'œil ſur l'effrayante étendue de nos devoirs » ?

Nous ne pouvons quitter cet excellent diſcours ſans en tranſcrire encore le beau morceau qui le termine.

« Avec quelle facilité, dit l'orateur, la Suede n'eſt-elle pas retournée au deſpotiſme, pour avoir voulu que ſon roi, quoi qu'héréditaire, ne fut que l'inſtrument paſſif & aveugle des volontés du ſénat » ?

« N'armons donc pas le roi contre le pouvoir légiſlatif, en lui faiſant entrevoir une inſtant quelconque où l'on ſe paſſeroit de ſa volonté, & où parconſéquent il n'en ſeroit que l'exécuteur aveugle & forcé. Sçachons voir que la nation trouvera plus de ſûreté & de tranquillité dans des loix expreſſément conſenties par ſon chef, que dans des réſolutions où il n'auroit aucune part, & qui contraſteroient avec la Puiſſance dont il faudroit, en tout état de cauſe, le revêtir. Sachons que dès que nous avons placé la couronne dans une famille déſignée, que nous en avons fait le patrimoine de ſes aînés, il eſt imprudent de les armer, en les aſſujettiſſant à un pouvoir légiſlatif dont la force reſte

Digitized by Google

en leurs mains, & où cependant leur opinion seroit méprisée. Ce mépris reviens enfin à la personne, & le dépositaire de toutes les forces de l'Empire François, ne peut pas être méprisé sans les plus grands dangers ».

« Par une suite de ces considérations puisées dans le cœur humain & dans l'expérience, le roi doit avoir le pouvoir d'agir sur l'Assemblée Nationale, en la faisant réélire ! Cette sorte d'action est nécessaire, pour laisser au roi un moyen légal & paisible de faire à son tour, agréer des loix qu'il jugeroit utiles à la Nation, & à laquelle l'Assemblée Nationale résisteroit; rien ne seroit moins dangereux : car il faudroit bien que le roi comptât sur le vœu de la Nation, si pour faire agréer une loi, il avoit recours à une élection de nouveaux membres, & quand la Nation & le roi se réunissent à désirer une loi, la résistance du Corps Législatif ne peut plus avoir que deux causes, ou la corruption de ses membres, & alors leur remplacement est un bien, ou un doute sur l'opinion publique, & alors le meilleur moyen de l'éclaircir est sans doute une élection de nouveaux membres ».

Je me résume en un seul mot, Messieurs; annualité de l'Assemblée Nationale, annualité de l'armée, annualité de l'impôt, responsabilité des ministres; & la sanction

Digitized by Google

royale, sans réstriction écrite, mais parfaitement limitée de fait, sera le *Palladium* de la liberté nationale, & le plus précieux exercice de la liberté du Peuple ».

Il y a dans ce dernier morceau quelques négligences de ſtyle, qu'il nous ſemble plus juſte d'attribuer aux copiſtes qu'à l'orateur. En effet on a inſéré ici une autre verſion de ce diſcours, très-différente de la premiere. Si les déterminations de l'Aſſemblée Nationale ſe ſont écartées en quelques points des vues de Mirabeau, ces vues n'en ſont pas moins les juſtes conſéquences des principes & des vérités qu'il établit ici. Et c'eſt une remarque que le lecteur judicieux fera en liſant ce recueil. Partout il verra ce grand homme s'appuyer ſur les grandes baſes de la liberté politique, du patriotiſme & du bien public. C'eſt avec leurs armes qu'il s'élance dans l'arène. Il ne conſidere pas le nombre de ſes adverſaires, mais leurs raiſonnemens & les conſéquences qu'ils en tirent, ou qui peuvent en réſulter. S'il admet les uns & les autres, c'eſt pour les éclaircir & leur donner plus de force, par des réflexions déciſives & les plus heureux développemens. S'il les rejette, il les combat par des vues ſi profondes, par des penſées ſi énergiques, par une logique ſi preſſante, que ſes concurrens eux-mêmes ne ſont point étonnés de ce qu'il emporte les ſuffrages à leur préjudice.

Digitized by Google

Presque tous ses discours offrent des exemples de ce que nous avançons. Nous en avons remarqué un grand nombre, entr'autres les deux qu'il a prononcés en faveur des assignats. Il avoit contre lui des membres qui vouloient y substituer, les uns une reconstitution de contrat, les autres des quittances de finance. Ceux-là présageoient aux assignats le sort des billets de banque de Law, ceux-ci y voyoient la ruine de notre commerce & de nos manufactures; le ministre des finances lui-même les regardoit, comme le dernier coup porté au crédit public, & la perte du royaume. Mirabeau fort de ses principes, convaincu de la bonté de son plan, & qu'il n'y a point de liquidation de la dette nationale, dans ce plan, fait tête à tous, résout toutes les difficultés, détruit toutes les objections, renverse tous ses adversaires, & si l'abbé Mauri ose prendre la parole après lui, ce n'est que pour se montrer inférieur à un tel athlete & au dessous de lui-même; une nouvelle émission d'assignats est decretée, les dettes exigibles se payent & Mirabeau a sauvé l'Etat.

L'ADVERSITÉ, *ou l'Ecole des rois*. A Paris, chez la Vilette, libraire, rue du Batoir, N°. 8.

ANNE Faller, femme angloise, célebre par ses talens, est l'auteur de ce livre.

Digitized by Google

J'ignore si elle lui a donné le titre que porte la traduction, titre vague & à prétention. Mais il me semble qu'il seroit beaucoup mieux intitulé : *Alfred le Grand, ou l'Angleterre délivrée de l'oppression des Danois.* Peut-être le traducteur a-t-il pensé que, dans un moment où les peuples donnent aux rois de fortes leçons, le titre d'*Ecole des rois* achalanderoit l'ouvrage. La science de l'affiche est devenue une espece de charlatanisme très à la mode.

Au surplus, le fonds de ce roman porte sur une base historique.

Sous le regne d'Alfred, qui succéda à Ethelwolf, les Danois renouvellerent leurs incursions en Angleterre. Ils furent d'abord battus, & s'engagerent, par un traité, à ne plus rentrer dans le royaume. Des hommes sans loix se jouent des sermens. De nouveaux essaims de ces barbares arrivent sous la conduite de trois princes, & recommencent leurs brigandages. Alfred les oblige à un traité semblable au premier. Leur serment ne fut pas mieux gardé. Alfred marche contre les parjures, les combat huit fois dans un an, les réduit au désespoir, & leur permet enfin de s'établir en quelque partie de l'Angleterre, à condition qu'ils en défendroient l'entrée aux autres brigands. C'étoit l'unique moyen de garantir les provinces de ce fléau destructeur. Le traité paroissoit avantageux aux Danois. Cependant

ils revinrent bientôt à la charge, renforcés par un grand nombre de Saxons, avides & féroces, retirés dans le Sutland, depuis les victoires de Charlemagne. Alors les Anglois perdirent courage. Ne voyant plus de reſſources à tant de maux, les uns abandonnerent leur patrie, les autres ſe ſoumirent à la ſervitude. Le roi ſe vit ſans troupes, ſans eſpérance. Il fut contraint de congédier ſes fideles ſerviteurs, de ſe déguiſer en payſan, & de vivre quelques mois, inconnu, chez un berger, dont la femme mit ſa patience à l'épreuve, en exigeant de lui des travaux ſerviles. Il raſſembla enſuite pluſieurs de ſes partiſans, ſe retira dans un marais inacceſſible du comté de Sommerſet, où il bâtit une eſpece de fort. Là il vécut de rapines, fondant ſur les barbares, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & ſans qu'ils puſſent ſçavoir d'où ſortoit cet ennemi ſi redoutable.

Une nouvelle ineſpérée tira le héros de ſa retraite. Il apprit que le comte de Dévon venoit de battre les Danois, & leur avoit même enlevé je ne ſçais quel étendard enchanté, auquel ils attribuoient une vertu miraculeuſe. Au premier rayon d'eſpérance, il part, il ne reſpire que les combats & la victoire. Pour aſſurer le ſuccès par de prudentes précautions, il veut reconnoître lui-même les brigands. S'étant déguiſé en meneſtrel ou joueur de harpe, il pénetre dans leur camp avec intrépidité, les amuſe,

Digitized by Google

leur plaît, demeure quelques jours dans la tente de Guthrum, leur prince, observe leur négligence, leur sécurité aveugle; puis s'en retourne bien résolu de les attaquer, & presque assuré de les vaincre. Il envoie secrettement donner avis de son dessein aux principaux de ses sujets; il leur assigne un rendez-vous. On l'avoit cru mort. La confiance se ranime. Le joug des Danois paroissoit déjà plus affreux que tous les dangers de la guerre. De braves soldats accourent aux ordres d'un roi adoré. Il les conduit sur le champ à l'ennemi, le surprend, le met en déroute; il assiege une forteresse où les fuyards s'étoient réfugiés. Les Danois, mourant de faim, offrent de se soumettre. Alfred se fait admirer ici par sa clémence autant que par son courage. Comme l'Estanglie & le Northumberland étoient dépeuplés, il leur proposa de s'y établir, espérant que l'agriculture les dégoûteroit du pillage, & qu'une fois attachés à leurs habitations & à leurs biens, ils s'opposeroient aux entreprises des autres brigands. Les conditions furent acceptées avec joie. Pour gage de la fidélité des vaincus, il exigea qu'ils embrassassent le christianisme. On les vit chrétiens dès qu'ils eurent intérêt à l'être. L'événement prouve la sagesse du vainqueur. L'Angleterre fut quelques années tranquille.

Tel est le canevas historique, sur lequel

Digitized by Google

Anne Faller a brodé les fictions de son roman, qui peut être regardé comme une espece de poëme épique en prose. Un plan simple & bien lié, un style poëtique, embelli de descriptions & de comparaisons, qui ne sont guere à l'usage que de la poésie, prouvent que tel a été son but.

Elle a peint les mœurs des deux peuples, avec beaucoup de force & de vérité. Ces peintures sont entremêlées de réflexions & d'anecdotes historiques, qui font d'un livre de pur agrément, un ouvrage utile & instructif.

Ce roman, historique & poëtique, se lit avec beaucoup d'intérêt. A travers le style diffus & quelquefois incorrect du traducteur, il est aisé de voir que la prose d'Anne Faller est élégante & harmonieuse. Elle a écrit dans sa langue, comme l'auteur du TÉLÉMAQUE dans la nôtre. Mais, malgré le charme de cette prose, on regrette que les ouvrages de ce genre ne soient pas écrits en vers. Car s'il peut y avoir des vers sans poésie, il n'y aura jamais de poésie sans vers. La prose dégrade le génie poétique.

(*Article de M.* DE SAINT-ANGE.)

Digitized by Google

Etrennes de la vertu, pour l'année 1792, contenant les actions de bienfaisance, de courage, d'humanité, &c., qui se sont faites dans le courant de l'année 1791; auxquelles on a joint quelques anecdotes intéressantes. Petit in-12. de 172 pages, non compris l'avertissement du rédacteur & le calendrier. A Paris, chez Savoie. 1792.

TAndis que les *prétendus grands* François, pour de vains titres, des chimeres qui flattent leur orgueil, cherchent partout des ennemis à leur patrie, & aiguisent leurs poignards pour se baigner dans le sang de leurs compatriotes, des citoyens, la plupart obscurs, signalent leur zele pour cette même patrie, qui n'est en danger que parce qu'elle a rétabli les droits de l'homme dans leur pureté primitive, & leur amour pour l'humanité, en s'exposant à une mort presqu'inévitable, pour lui arracher des victimes de l'infortune ou des tempêtes. Ce sont ces actions héroïques, dont les auteurs sont vraiment grands, qui sont rassemblées dans ce recueil, dont il suffira de desirer la continuation.

Lors du débordement extraordinaire de la Loire, arrivé, le 13 Novembre dernier, à Beaugency, un jeune homme, nommé de

La Lande, appercevant d'un endroit élevé du port, plusieurs maisons & chaumieres, que l'eau environnoit dans le vallon de la rive opposée, & jugeant bien que les habitans n'avoient pu se sauver, propose à des bateliers de les aller secourir; mais tous refusent, en assurant le naufrage inévitable. Il se présente à la municipalité, s'offre de passer lui-même: son exemple échauffe le courage de plusieurs. Il traverse le fleuve malgré un vent consi érable, il ravitaille plusieurs ménages que la faim alloit faire périr. Restoit encore une maison inabordable à cause des arbres dont elle étoit environnée; il se jette à la nage, en arrache successivement les habitans, & leur fait partager les provisions dont sa barque étoit pourvue. Au milieu des louanges unanimes, une seule voix l'a taxé d'imprudence; c'étoit sa jeune épouse: *Si je fusse mort au retour*, répondit-il, *j'aurois assez vécu.*

Un laboureur des environs de Saint-Germain-en-Laye, est venu de lui-même apporter au receveur des impôts la part qu'il devoit; le receveur lui dit: *Comment, vous qu'il falloit toujours attendre, vous arrivez le premier! Vous murmuriez jadis pour une obole, & aujourd'hui vous payez tout avec joie.* = *C'est*, répondit le laboureur, *que je donne aujourd'hui, & que vous preniez autrefois.*

Un vieillard de Pixci n'avoit plus la force

de travailler sa vigne ; les jeunes Volontaires de la Garde Nationale s'assemblent, arrêtent de cultiver la vigne du vieillard ; & les travaux se font gaiement en chantant *ça ira*. Le vieillard attendri, leve les mains au ciel & verse de douces larmes en bénissant la Révolution, qui fait éclorre les germes bienfaisans que la nature a jettés dans les ames, & que les préjugés & l'égoïsme étouffoient trop souvent.

Le récit d'un acte éclatant de courage & de bienfaisance a ouvert la séance de l'Assemblée Nationale du mois d'Août 1791. Dans une tempête affreuse, un bâtiment fit naufrage à la hauteur d'Aiguemortes, le vaisseau fracassé de toutes parts est sur le point d'être englouti, ainsi que 15 hommes qui composent l'équipage. Des citoyens n'écoutant que le cri du malheur & de l'humanité, se jettent dans un frêle esquif, luttent contre les flots en fureur, & prêts à périr mille fois, parviennent au bâtiment, chargent leur esquif des premiers qui se présentent, les déposent sur le rivage, & retournent dérober au péril d'autres victimes. Six fois, il s'exposent, & parviennent à sauver quatorze des naufragés. L'Assemblée a été touchée jusqu'aux larmes de cette action héroïque ; elle a ordonné qu'il en seroit fait une mention honorable dans son procès-verbal, & que son comité des pensions lui proposeroit les moyens de récom-

penſer les braves, qui ont retiré nos freres des bras de la mort.

Si la portion ſacrée de nos ennemis s'étoit conduite, comme l'eſtimable eccléſiaſtique dont nous allons parler, elle auroit prouvé qu'elle connoiſſoit l'eſprit de charité & de ſoumiſſion ſi recommandé dans l'Evangile, & qu'elle étoit plus attachée à la religion, qu'aux grandeurs anti-apoſtoliques de ce monde.

Dans le village d'Aubigny, près Laon, s'eſt paſſé un trait de piété tolérante & de fraternité religieuſe, qui peut bien ſervir de modele. M. Longeol, ancien curé de ce village, vieillard timoré, a cru ne devoir pas prêter le ſerment conſtitutionnel; mais reſpectant les loix & la liberté, il a, ſans humeur cédé ſa place au ſucceſſeur qui lui étoit donné par le choix du Peuple. Le jour de l'inſtallation, la municipalité conduit le nouveau curé au preſbytere. Le vieux paſteur l'y attendoit; il l'accueille, il l'embraſſe. Il ſçait qu'un premier établiſſement eſt diſpendieux; il l'oblige d'accepter du bled, du vin & quelqu'autres proviſions; il lui offre même de l'argent. En même tems il ſe retire dans une petite maiſon du village, d'où il ne ſort que pour continuer à ſecourir de ſes ſoins le malade & l'indigent.

Voici un trait d'un juge de paix, qui ne peut que confirmer de plus en plus l'utilité d'un ſi ſage établiſſement.

Digitized by Google

Un particulier se présente devant M. Godefroi, juge de paix de Crevecœur, dans le département de l'Oise. Je viens vous demander justice, lui dit-il, contre une personne à qui j'ai vendu de menus grains pour acheter du bled & nourrir mes enfans. Le juge lui demande si la personne refuse de lui payer. = Non, répond le payſan, mais elle veut que je la paie elle-même avec ces menus grains d'une petite ſomme que je lui devois. = Cela eſt juſte, dit le juge. = Je le conſeſſe, réplique le payſan, mais ma famille meurt de faim, vous ſçavez, Monſieur, s'il y a de ma faute, vous connoiſſez ma conduite. = Retournez, dit le juge, vers la perſonne à qui vous devez, faites votre compte avec elle, & revenez vers moi; je vous avancerai de bon cœur, ce qui vous ſera néceſſaire ou pour la payer ou pour nourrir vos enfans. Le particulier court, en pleurant de joie, terminer avec le créancier. Celui-ci, en apprenant la généroſité du juge de paix, déchire la créance, paie ſes menus grains, & ſauve une honnête famille.

Les exemples de domeſtiques, qui de leur ſalaire ont nourri leurs maîtres tombés dans l'indigence, ne ſont pas rares. Il eſt peu d'années, où les papiers publics n'en rapportent quelques-uns. L'académie françoiſe a déjà couronné, de ſon prix annuel conſacré à la vertu, pluſieurs de ces actions gé-

nereuses, entr'autres, le jeudi 25 Août 1791, elle a décerné ce prix de vertu à cinq personnes de Saint-Dizier. Ce sont des domestiques dignes de récompenses & d'éloges, puisqu'ils se sont réunis pendant un long cours de tems pour secourir, par le fruit de leurs travaux, le fils de leur ancien maître, quoique l'inconduite du pere les eût privés de leur salaire. Les cinq personnes de Saint-Dizier, n'ayant pu venir à Paris, parce que le plus jeune a au moins 60 ans, la municipalité du lieu a été chargée de leur présenter la médaille, publiquement & au nom de l'académie.

En conséquence, la municipalité de St.-Dizier s'est rendue en corps le dimanche 11 Septembre, à la maison commune, dans la plus grande pompe, pendant qu'on proclamoit & distribuoit les prix du college qui se donnoient le même jour. La Garde Nationale a été chercher à leur demeure les bonnes gens couronnées par l'académie françoise, & à leur arrivée ils ont été placés au milieu de la salle. M. le maire a prononcé un discours, relatif à la commission dont il étoit chargé. On peut juger aisément de la sensibilité de ces bons vieillards qui fondoient en larmes, & surtout de leur situation, lorsqu'après le discours, ils se sont vus décorés de couronnes de fleurs, & tendrement serrés & embrassés par les officiers municipaux. Le maire leur a ensuite remis

Digitized by Google

le prix au bruit d'une musique militaire, d'une salve de boîtes & des applaudissemens des spectateurs. Tout le cortege alors s'est mis en marche & s'est rendu à l'église où l'on a chanté le *Te Deum*. On est retourné dans le même ordre à l'hôtel-de-ville, où la municipalité avoit fait préparer une collation pour les cinq vieillards & leurs enfans. Il est bon de ne pas oublier que ces vertueux citoyens ont déféré volontiers au desir, qu'avoit témoigné la municipalité de conserver chez elle la médaille de l'académie. On doit l'encadrer dans un tableau où sera écrite l'action qui a donné lieu au prix: & ce tableau sera toujours exposé dans la salle principale, comme un monument honorable à cette ville. Nous sommes étonnés de ne pas trouver dans cette relation les noms de ces cinq personnes généreuses. Ils méritent mieux d'être connus dans l'histoire, que cette foule de noms qui ne sont fameux que par l'insolence, l'orgueil & l'oppression de ceux qui les ont portés.

Une femme du marché St. Germain, connue parmi le peuple, sous le nom *de la reine d'Hongrie*, avoit en se retirant, trouvé dans son allée un enfant qu'on venoit d'exposer. Elle l'avoit recueillie & élevée comme sa propre fille. Ces vertus hospitalieres ne sont point rares dans cette classe qu'on avoit si longtems dédaignée. Parvenue à l'âge de 20 ans, cette orpheline a

été recherchée en mariage par un citoyen Garde-National. Avant de les unir, il a fallu exhiber un acte de baptême, & il n'a pas été possible de le produire. Dans cette incertitude, le curé a exigé de la baptiser. Le futur époux & la mere adoptive ont prié M. de La Fayette de vouloir bien être son parrain, en désirant que Mme. Bailly fut sa marraine. Eh! pourquoi ne la feriez-vous pas vous-même, a dit M. de La Fayette à cette bonne femme? C'est vous que je choisis. La bonne femme toute joyeuse a accepté. Le jour pris pour la cérémonie, M. La Fayette s'est rendu avec la commere dans l'église de la paroisse de St. Germain-des-Près, où le baptême s'est fait en présence d'un concours prodigieux de spectateurs & de tous les amis de cette seconde mere. La cérémonie finie, M. La Fayette a conduit les futurs époux à leurs parens & amis, chez M. le curé, où il avoit fait préparer un banquet fraternel. Tout s'est passé avec cette gaieté franche, & ce sentiment d'égalité qui est l'heureux fruit de la révolution.

Il est beau sans doute d'élever comme les siens, des enfans que des parens abandonnent souvent à la charité publique; mais il n'en coûte que de l'argent; le plus haut degré de vertu, le comble de l'héroïsme, c'est sans contredit de courir à une mort inévitable pour sauver des naufragés prêts à périr dans les flots, & tel est le

Digitized by Google

trait ſuivant. Un des bâteaux pêcheurs de Dieppe, qui viennent ordinairement dans cette ſaiſon faire la pêche du hareng dans le Pas de Calais, a, le 8 de ce mois (Octobre 1791), fait naufrage à l'entrée du port du Havre, par une violente tempête. L'équipage aſſez nombreux étoit expoſé à une mort inévitable. Un citoyen de cette ville nommé Maſcot, marin courageux, a fait trois voyages au bâtiment naufragé, & eſt parvenu avec ſa chaloupe, à travers mille périls, à ſauver dix-neuf de ces malheureux. Rien n'eſt comparable au courage & au dévouement dont Maſcot a donné l'exemple que le trait qu'on va lire.

Six des naufragés jettés à la mer par la ſecouſſe qu'avoit reçu le bâteau, s'étoient réfugiés auprès d'une baliſe qui exiſte à l'entrée du port & la tenoient étroitement embraſſée. Leur ſituation étoit critique & déchirante pour les ſpectateurs qui les voyoient à 60 toiſes de deſſus l'une des jettées du port, ſans pouvoir leur donner aucun ſecours. La mer étoit groſſe, les vagues venoient frapper avec violence ces malheureux, & les couvroient à chaque inſtant; à chaque inſtant, on trembloit de les voir s'engloutir dans la mer. Quatre braves marins de cette ville ſe jettent dans une chaloupe pour aller ſauver ces pauvres malheureux, & malgré les inſtances des ſpectateurs qui les voyoient courir à une mort

Digitized by Google

certaine, ils rament avec force vers la balise. Ils la touchoient déjà; les 6 hommes tendoient les bras vers leurs libérateurs, & s'apprêtoient à entrer dans la chaloupe, quand une vague vient l'engloutir. Deux de ces marins, excellens nageurs, se sauvent avec peine & sont jettés mourans sur le rivage. Les deux autres nommés Cavé & Maréchal, luttent en vain contre les flots, & périssent misérablement victimes de leur humanité. Le dernier disoit un moment avant de courir à la mort, qu'on lui feroit sa fortune, qu'il ne voudroit pas risquer sa vie dans une circonstance aussi périlleuse. Mais à la vue des naufragés, il n'a pu résister à l'idée de voir périr ses semblables sans secours, & il s'est précipité dans la chaloupe. Des 6 malheureux qui restoient attachés à la balise, 3 ont résisté & ont été sauvés à la basse mer; les autres ont péri.

Un jeune homme fut arrêté à Paris dans une petite rue; on lui demande la bourse ou la vie. Que demandes-tu, misérable, dit à l'agresseur, d'un ton ferme & élevé l'intrépide jeune homme. = Rien, lui répond une voix tremblante. = Qui es-tu! que fais-tu? = Je suis un pauvre garçon cordonnier assez malheureux pour ne pouvoir pas nourrir une femme & quatre enfans. = Dis-tu vrai? où demeures-tu? = Dans telle rue, chez un boulanger. = Voyons, allons. Ils arrivent chez ce boulanger, où

Digitized by Google

ils ne trouvent qu'une femme dans la boutique. Madame, connoissez-vous cet homme? = Oui, Monsieur, c'est un garçon cordonnier qui demeure au cinquieme étage & qui a bien de la peine à soutenir sa nombreuse famille. = Comment avez-vous assez peu d'humanité pour le laisser manquer de pain? = Monsieur, nous sommes des jeunes gens nouvellement établis, hors d'état de faire de grandes avances, & mon mari m'a défendu de faire à cet homme plus de 24 sols de crédit. = Donnez-lui deux pains. Prends ces pains & montons chez toi. Ils entrent, la femme & les enfans se jettent avec avidité sur cette subsistance. Un excès de sensibilité oblige le jeune homme de sortir, & il laisse deux louis à la boulangere avec ordre de fournir du pain à cette famille. Quelques jours après, il revient voir les enfans qui lui doivent la vie, & dit à leur pere de le suivre. Il le conduit dans une boutique assortie de tout ce qui est nécessaire pour exercer le métier de cordonnier. = Sais-tu content & donne-t-on si cette boutique t'appartient? = Ah! Monsieur, mais, hélas! = Quoi? = Je n'ai pas la maîtrise & elle coûte. = Menes-moi chez les jurés. On achete la maîtrise, & le cordonnier est installé dans sa boutique. Le jeune homme qui a donné des preuves si authentiques de sa bienfaisance & qui est âgé d'environ 24 ans, a eu encore as-

sez de modestie pour ne se point faire connoître. On croit que l'établissement de cet artisan, lui a coûté 3 ou 4 mille livres.

Ce trait peut servir de pendant à l'aventure du respectable magistrat, qui, le premier a imaginé & fait le *Journal des Sçavans*, & qui par conséquent, peut être regardé comme le fondateur de tous les Journaux.

Poésies diverses. Par M. Guyétan, du Mont-Jura. In-8°. de 196 pages. A Paris, chez l'auteur, rue de Bourbon, N°. 26, Clousier, Bailly, Desenne, & Pechard, libraires. 1790.

IL n'est point de climat si rude, de montagnes si âpres, de déserts si arides qui ne produisent des germes de talent. La nature, qui se joue de tous ces obstacles, accorde cet heureux bienfait aux hommes de tous les états; & plus d'une fois le berger avec sa houlette a tracé des phénomenes, ou des pensées dont des sçavans & les gens les plus instruits auroient pu se faire honneur. Notre siecle, la France & l'Angleterre en fournissent plus d'un exemple. Tel est M. Guyétan, qui se fait gloire d'avoir, comme le berger Mantodan, gardé les troupeaux de son pere, & de-là tiré son surnom. Son recueil est composé d'une

préface en vers, d'épîtres à sa maîtresse, de jouissances, de descriptions du jour, & de ses différentes parties, d'épigrammes, de contes, d'une satyre où le poëte se propose de venger quelques hommes célebres des traits que la critique a lancée contr'eux. Une singularité à remarquer, c'est que le volume commence par le *verso*, & finit par la dédicace, aussi en vers. Il y a apparence que l'auteur n'a ainsi renversé l'ordre ordinaire que pour faire voir qu'il n'en mettoit aucun dans l'impression de ses ouvrages, & cela est à peu près indifférent dans un volume de la nature de celui-ci. M. G., qui s'est déjà comparé à Virgile, répond à ceux qui pourroient lui demander comment il est passé du Mont-Jura sur le Parnasse, qu'il a imité Horace.

Il étoit fils d'un affranchi, (*dit-il*)
Et je suis affranchi moi-même.

Ensuite il trouve des ressemblances entre lui, le chevalier de Boufflers, d'abord abbé, & même avec Chapelle.

Comme lui jamais je ne chante, (*ajoute-t-il*)
Que quand je suis entre deux vins.

Suit l'éloge de Voltaire, qui a accueilli le jeune poëte à sa terre, & en reconnoissance, il lui attribue la Révolution Françoise :

Par le bienfait qu'il nous assure
Chacun est réhabilité,

Et jusques en littérature
Adieu la féodalité.
Cet arbre d'antique origine,
Arbre si longtems respecté,
Que de concert avoient planté,
Le fot orgueil & la rapine,
Par terre vient d'être jetté :
La hache de la liberté
L'a coupé jusqu'à la racine.

Il y a de la facilité & du naturel dans cette préface, où M. G. présente les principaux traits de sa vie. La piece intitulée *Ma Profélite*, nous offre ceux-ci entr'autres.

Avoir la Vierge pour sa mere,
Le petit Jesus pour époux ;
Etre la bru de Dieu le pere,
Est à vos yeux un sort si doux !
Et par esprit de continence
Avoir ses sens pour ennemis ;
Malgré soi faire pénitence
Des péchés qu'on n'a point commis ;
Mettre sous clef son innocence,
Puis enrager dans le silence,
Pour être un jour en Paradis ;
Peut-être en ces pieux taudis
Sont des vertus par excellence.
Mais sur ce point, ah ! croyez-moi,
Votre cœur est le premier livre
Où le ciel ait gravé la loi ;
C'est le seul que vous devez suivre.
Avec l'espérance & la foi,
Dans un couvent on vit pour soi,
C'est pour les autres qu'il faut vivre.

Plus d'un caffard trouvera ces leçons impies, scandaleuses, abominables ; mais aussi plus d'une nonnete en approuveroit

Digitized by Google

tout bas la solidité, si elles pouvoient parvenir jusqu'à elle. Quoiqu'il y ait ici un assez grand nombre d'épigrammes, nous n'en citerons que deux qui nous paroissent assez heureuses.

Certain évêque, ennemi des abus
Trouvant chez un curé deux jeunes gouvernantes;
Fort bien, dit-il, vingt ans au plus!
Deux à la fois & vertes & fringantes!
Vous ignorez donc mes statuts?
— Monseigneur, ils me sont connus;
Moi-même & l'archiprêtre, ensemble nous les lûmes.
Vous exigez quarante ans révolus,
Je les ai pris en deux volumes.

Autre.

En Normandie, un grave président
Devoit un jour haranguer Henri Quatre.
Mais le respect venant combattre
Sa mémoire infidelle, arriva l'accident
Qu'il resta, dès l'abord, muet comme une idole.
Messieurs, ne faut vous étonner,
Dit le prince, toujours enclin à badiner,
C'est un Normand qui manque de parole.

Dans sa satyre, M. Guyétan venge quelques hommes célebres, que la critique à peu ménagés; mais nous regrettons que ce soit aux dépens de quelques autres personnes de mérite, qui ne pensent pas comme notre poëte qui ont droit d'avoir leur opinion, & de soutenir, par exemple, que le TÉLÉMAQUE est un poëme en prose, surtout quand beaucoup d'autres gens de lettres sont du même avis. Nous avons remarqué dans

Digitized by Google

cette piece, un vers qui a de la précision. Le talent est de faire, & non pas de juger.

Mais cette idée est-elle bien juste? Sans doute quelqu'un qui n'a jamais rien fait, peut n'être pas un bon juge des ouvrages d'esprit. Mais que deviendroient ceux-ci, s'il n'y avoit pas de juges, de vrais connoisseurs qui en apprécient le mérite? Que deviendroit le recueil de M. Guyétan lui-même, si le public, dont assurément la généralité n'est pas en état de *faire*, ne le jugeoit pas favorablement? Son libraire ne pourroit-il pas dire d'après lui,

Et l'on voit le marchand à bon droit courroucé,
Maudissant mille fois l'auteur par A B C,
S'en aller, à l'abri des protêts consulaires,
Du bruit de sa déroute, effrayer ses confreres?

Sans juges, sans connoisseurs, les talens, les arts tomberoient bientôt dans l'oubli. Au reste, cette satyre, écrite avec chaleur, est terminée par cette apostrophe au roi des François.

Eternel souvenir d'allégresse & d'amour!
Il t'est donc réservé, ce jour, cet heureux jour
Qui verra près du trône en offrandes communes,
Les Ordres de l'Etat confondre leurs fortunes;
Et ton Peuple affermir ses droits, la liberté
Par les liens sacrés de la fraternité?
Qui verra sous l'effort des bras patriotiques,
Crouler de tes visirs les prisons tyranniques,
Le noble déchirer son code féodal
Etre homme & dans son sein embrasser son égal
Qui verra d'Israël les tributs délaissées,
Et du culte chrétien les sectes dispersées

Digitized by Google

Désormais commerçans, agricoles, guerriers
Obtenir parmi nous un temple & des foyers;
Et toi-même au milieu d'un concert de louanges,
Venir sanctionner ces changemens étranges;
Et restaurant la France, obéir à ton cœur,
Et du bonheur de tous composer ton bonheur;
Etre enfin, sous l'éclat dont la majesté brille,
Un pere environné d'une immense famille.

Ces vers sont bien frappés, pleins de force & de choses. Une critique sévere y remarqueroit peut être l'épithete *étrange*, vague & qui ne semble là que pour la rime. Ces vers ne nous laissent qu'une seule chose à desirer, c'est que le roi des François mérite jusqu'à la fin le bel éloge qu'ils contiennent.

Dans la piece intitulée : LE JOUR, on remarquera sans doute avec nous la peinture des mouvemens, que l'ardeur du travail excite dès l'aube du jour, mise en contraste avec l'indolence d'un riche oisif.

Et quand le Sybarite énervé de repos,
Au fond de sa couche amollie
Tient dans un calme oiseux, son ame ensévelie;
Et les yeux chargés de pavots
N'ose encore entr'ouvrir sa paupiere affoiblie;
Déjà sollicité par des besoins nouveaux,
L'humble artisan partout se multiplie;
Partout il reprend ses travaux.
Et sous sa main à la peine endurcie,
Les infatigables marteaux,
Les creusets embrasés & la lime & la scie,
En cent façons, tourmentant les métaux.
O combien ce tableau touche l'ame & l'exerce!
Autour de moi chacun met en commerce
Et ses projets & ses devoirs.

Dans tous les lieux que je traverſe
Des palais faſtueux & de ſombres manoirs
Que l'un éleve & que l'autre renverſe ;
Un monde d'habitans, les uns blancs, les uns noir,
Que l'intérêt, hélas ! le premier des pouvoirs,
A-la-fois aſſemble & diſperſe :
Partout la fortune diverſe
Entr'ouvre ſes bureaux, étale ſes comptoirs
A l'eſpérance qui *les* berce.

Ce mot *les* n'eſt-il pas un peu loin d'habitans auxquels il ſe rapporte ? Quoi qu'il en ſoit, parmi les objets dont notre poëte s'occupe dans cette journée, il arrive près de la ſalle de l'Aſſemblée Nationale, & s'écrie :

O reſpect ! j'apperçois l'auguſte aréopage,
Ces mille députés dont chacun à-la-fois
Fait briller l'orateur, le citoyen, le ſage.
Ils tiennent le ſceptre des rois.
Les viles dignités, les titres, les chimeres,
Ces nobles, ces prélats, tyrans de nos aïeux,
Ont enfin diſparu : les François à mes yeux
Ne forment qu'un Peuple de freres ;
Pour le bonheur du monde, exemple glorieux !

Le poëme qui a pour titre : *Le Soir*, nous offre un tableau qu'on ne lira ſans doute pas ſans plaiſir, & dont les couleurs nous ont paru auſſi fraîches que piquantes.

Le long du jour, on le devine,
La bergere aux cheveux flottans,
Sous ſa taille qui ſe deſſine,
Couve les jeux de ſon printems,
Et le ſoir, vers l'onde voiſine,
Vient délacer à la ſourdine,

Digitized by Google

L'albâtre de ſes dix-ſept ans.
Liſe tremble qu'un œil profane
Ne vienne épier ſes appas.
Elle craint le ſort de Diane,
Et gémit que l'eau diaphane
Les couvre & ne les cache pas.
Le flot qui, d'un baiſer humide,
Oſe à peine les effleurer,
A ſurpris la pudeur timide,
Et l'amour l'entend ſoupirer.
Liſe enfin qui n'eſt plus ſaiſie,
Se livre à des ébats ſi doux.
Et les flots qui *deſcendent* tous
Vers l'enceinte qu'elle a choiſie,
Viennent mourir à ſes genoux
De plaiſir ou de jalouſie.

Il y a très-peu à reprendre dans ce charmant paſſage. Les images en ſont douces & agréables. Nous y voyons avec peine le mot *deſcendent*, qui eſt foible & traînant, & auquel il étoit aiſé de ſubſtituer ceux-ci : *ſe preſſent*, qui auroient donné plus de vivacité à l'idée heureuſe du poëte. Voici un autre morceau de la même piece dont le coloris, ſans être tout à fait neuf, n'en n'eſt guere moins attachant :

Mais le villageois, de retour,
Au ſein de ſa jeune famille,
Sourit, en poſant ſa faucille,
Et jouit de ſon tendre amour.
Paiſible, ſous le toît de chaume
Qui couvre ſon humble maiſon,
Il médite les droits de l'homme,
L'évangile de la raiſon.
Et près d'une épouſe chérie,
Contente de ſon juſte labeur,

Fait sa priere à la patrie ;
Et sans craindre la tyrannie,
Va s'endormir dans le bonheur.

Il paroît par les vers suivans, que M. Guyétan n'est pas de l'avis de ceux qui prétendent que les spectacles de Paris épurent les sentimens & corrigent les mœurs.

Le citadin, conduit par la folie,
Se livre à ses douces erreurs ;
Et dans la maison de Thalie
Vient rire aux dépens de ses mœurs.
Dans le palais de Melpomene
Sont tous les crimes à-la fois ;
Et des scélérats, mis en scene,
Sont applaudis, s'ils sont des rois.

Pour rapporter un peu de tout ce que contient ce recueil, nous citerons le conte suivant en faveur de sa briéveté.

Un paysan, du fond de sa province,
Ressembloit, trait pour trait, au roi, son souverain ;
Même air, même profil, & même nez romain ;
De cette ressemblance, on instruisit le prince ;
Le prince, devant lui, le fit paroître un jour.
Il crut, dans un miroir, rencontrer sa figure.
Tant l'étonna ce jeu de la nature,
Ou du hazard, ou de l'amour.
Votre mere, souvent, venoit-elle à la Cour,
Demanda le prince au bon homme ?
Jamais, lui répondit le rusé villageois ;
Mais, à ce que je sçais en somme,
Sire, mon pere y venoit quelquefois.

Notre poëte a fait un conte du proverbe *d'évêque devenir meûnier*, où malgré son esprit, il n'a pas trop bien réussi à donner

Digitized by Google

un air de vraiſemblance à ce badinage ; mais il peint l'action d'un moulin, celle de l'eau ſur la roue avec une juſteſſe & une préciſion remarquable. Il ſuppoſe qu'un évêque & ſa ſuite qui ne connoiſſoient point le mécaniſme de cette heureuſe invention, ſe le fait expliquer par le meûnier, de la maniere ſuivante :

Que bien que mal, il leur apprend,
Qu'à ſon écluſe, un peu de pente,
Vers le moulin, donne un courant.
Alors plus rapide ou plus lente,
Par une auge inclinée, *elle* arrive en torrent :
Puis, à cette onde foudroyante,
Une roue agile s'offrant,
Soudain trébuche, & lui préſente,
Avec chaque rayon, un levier différent ;
Et, ſous l'effort de ſa chûte bruyante,
De plus en plus accélérant,
Agite en tourbillon ſon axe tournoyante.
Le mouvement ainſi ſe reçoit & ſe rend ;
Et, dans la machine roulante,
Toujours un pignon moindre en entraîne un plus grand.

Quoique le poëte n'aime pas les juges, parce qu'ils s'érigent quelquefois en cenſeurs, l'intérêt de l'art & de la langue françoiſe nous oblige à lui obſerver que le pronom *elle*, du 5e. vers, n'a point de terme féminin devant, auquel il puiſſe ſe rapporter. Si, dans le 12e., il avoit mis l'accélérant, au lieu d'accélérant, l'expreſſion ne ſeroit-elle pas plus juſte ? *Axe tournoyante* eſt un ſolécisme en françois. Axe

est du genre masculin, & son adjectif doit y correspondre. C'est à regret que nous remarquons ces fautes & ces négligences dans un recueil, dont l'auteur annonce une grande facilité, beaucoup de naturel, enfin de vrais talens poétiques. Nous oserons lui répéter que c'est le respect pour la langue qui met le sceau au talent, & qu'un écrivain ne doit jamais perdre de vue le précepte de Boileau :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

LES DEUX CAMPAGNARDS, *fable*. Par Mme. de La Fér***.

SE promenant toute la matinée,
Un gentilhomme de bon sens
Visitoit certain jour, en faisant sa tournée,
Un égoïste en cheveux blancs,
Qui comme lui vivoit aux champs.
Pourquoi, lui disoit-il, ne pas cacher la vue
De ces sombres rochers, de ce triste côteau ?
Pourquoi ne pas replanter l'avenue
Qui décoroit votre château ?
Votre habitation devient agreste & nue ;
L'onde fuit ce canal, car sa digue est rompue.
La vigne sans culture, est aussi sans produit ;
Vos parterres sans fleurs & vos vergers sans fruit,
Attristeroient la plus belle demeure ;
Puis tel côté de votre bâtiment
Est menaçant.
Je vais répondre à cela tout à l'heure,
Dit le vieillard ; j'ai soixante & dix ans

Et j'ai, vous le ſçavez, perdu mes deux enfans.
Je ne verrois jamais l'ombrage
Des ormeaux que j'aurois plantés.
Ma main ne pourroit plus élaguer le feuillage
Des pêchers que j'aurois entés ;
Et leurs excellens fruits ſont bien froids pour mon âge.
Mes neveux quelque jour répareront l'outrage
Que la lime du tems a fait à mes châteaux :
Oh ! c'eſt encor trop bon pour des collatéraux.
D'où vient traiter ainſi les vôtres,
Repartit ſon voiſin ? Occupez vos loiſirs :
Eh ! n'eſt-ce pas jouir que de penſer aux autres ?
Les ſoins de l'amitié doublent tous nos plaiſirs ;
C'eſt la reſſource enfin des bons cœurs & du ſage.
Négliger ſa maiſon, ſes parens, quel dommage !
L'homme ſenſible, après ces mots,
Sort à propos.
Le vieillard le conduit, l'embraſſe,
Et ſi-tôt qu'il rentre chez lui,
Un mauvais ſoliveau ſoudain manque d'appui,
Tombe en éclats & le terraſſe,
Et tête & jambes lui fracaſſe.
Aucun ſecours ne le guérit ;
Et dans ſon teſtament on ſçut qu'il écrivit :
Je déplore ma négligence,
Mais, hélas ! il n'en eſt plus tems !
Sans ma funeſte indifférence,
Mes neveux auroient pu n'hériter de vingt ans.

LE FERMIER ET LES ARBRES, *fable.*

MIeux vaut réformer que détruire.
Un fermier, jeune encor, mais trop fier pour s'inſtruire,
A ſon gré vouloit diriger

Digitized by Google

Les arbres nombreux d'un verger.
Au printems celui-là se couvroit de verdure,
Mais de fruits, point : il s'en passoit ;
De celui-ci la chevelure
Avant l'automne jaunissoit ;
Enfin notre homme avoit beau faire,
Tailler, greffer à l'ordinaire,
Dans ce vaste terrein, qui flattoit son espoir,
Toujours quelqu'un manquoit à son devoir.
Le rustre impatient s'arme de sa coignée ;
Et pour mettre ordre au mal, s'avise un beau matin
D'abattre & d'arracher partout dans son jardin,
Tout ce qui promet peu pour la prochaine année.
Au nombre des proscrits se trouvoit, par bonheur,
Un vieux poirier, autrefois en honneur :
Pour éviter sa perte, il lui tint ce langage :
Cher maître, à quoi bon ce ravage ?
Il retombe sur vous : vous vous privez des fruits
Que vous auroient donnés tous ces arbres détruits.
Vos soins ne pouvoient-ils guérir leurs maladies ?
De mon voisin les feuilles sont flétries :
Fouillez au pied, bientôt le fer mordant
Vous montrera le ver, dont la cruelle dent
Déchire les canaux où sa seve est cachée.
Sur ma tige une branche est morte & desséchée :
Supprimez-là ; vous verrez mes rameaux
Dans peu, mieux nourris & plus beaux.
Maître Jacque rêvoit : l'avis lui parut sage.
Approuver un avis, c'est en faire le sien,
Et s'engager à le mettre en usage :
Il le fit, & s'en trouva bien.

Digitized by Google

Fragment du 6e. livre de L'ENEIDE. Par M. de Chabanon.

LA s'entendent les cris, le long vagissement
Des enfans malheureux, dont le même moment
Entr'ouvrit & ferma les yeux à la lumiere,
Dont le premier matin fut l'aurore derniere;
Ceux qu'un faux témoignage a conduits à la mort,
Tiennent près d'eux le rang que leur marque le sort.
Minos agite l'urne, & son regard épie
Les secrets renfermés dans le cœur de l'impie.
Non loin de là gémit en proie aux noirs chagrins
L'homicide ennemi de ses propres destins.
Il haït la lumiere, & d'une main hardie
Rejette loin de lui le fardeau de la vie.
O qu'ils voudroient, rendus au jour qu'ils ont quitté,
Languir dans les malheurs & dans la pauvreté!
Vain souhait! le destin de sa chaîne les lie.
L'onde noire neuf fois autour d'eux se replie.

Le champ des pleurs (ainsi les dieux l'ont appellé)
Fuit, s'étend, & remplit un lointain reculé.
Là, sous des myrtes verds, là, sous des forêts sombres,
Errent seuls, séparés de la foule des ombres,
Ceux qu'amour consuma d'un feu toujours nouveau,
Et par de longs tourmens conduisit au tombeau.
Ils y brûlent encor d'une flamme fatale;
Telles Phedre, Evadné, l'amante de Céphale,
Et plus à plaindre encor celle qui dans son sein
Montre d'un fils vengeur le poignard assassin;

Et Cénée autrefois, sous deux formes connue,
A son sexe enlevée, à son sexe rendue.

Saignante encor du coup qui lui perça le cœur,
Didon erre en ces bois : sous leur sombre épaisseur,
Le héros l'apperçoit. Telle à travers la nue,
Phœbé d'ombres couverte, offre à peine à la vue
De son disque imparfait l'éclat pâle & douteux.
Enée, en la voyant, de pleurs mouille ses yeux.
O Didon, lui dit-il, un récit infidele
N'a donc point de ta mort répandu la nouvelle à
Toi-même.... & de ce coup je fus la cause hélas !
Par la foi, s'il en est au delà du trépas,
Par les flambeaux des cieux, j'en jure; de Carthage
A regret j'ai quitté le fortuné rivage.
Mais cet ordre du ciel, cet ordre impérieux,
Qui m'amene aux enfers, & qui m'offre à tes yeux,
M'arrachoit de tes bras. Qui l'eut dit que ma fuite,
Armant ton désespoir, au trépas t'eut réduite ?
Tu me quittes ; arrête, arrête, entends ma voix,
Ecoute-moi du moins pour la derniere fois.

Par ces mots, par ses pleurs, le trop sensible Enée
S'efforçoit de fléchir une amante indignée :
Mais semblable au rocher du Caucase ou d'Athos,
L'insensible Didon, des regards du héros,
Détourne ses regards, les fixe sur la terre,
S'échappe, & sous un bois tranquille & solitaire
Va cacher son courroux : là, d'un feu rallumé,
Près d'un époux fidele & si longtems aimé,
Elle goûte à longs traits l'innocence & les charmes ;
Enée encor la suit, & lui donne des larmes.
Son guide le rappelle, & le conduit aux lieux

Digitized by Google

Qu'habitent des guerriers les manes glorieux.
Le courageux Tidée, & le fils d'Atalante,
Y marchent près d'Acaſte ; ombre pâle & sanglante.
Pleurés chez les humains, victimes du dieu Mars,
Mille Troyens en foule y frappent ſes regards.
Il les voit, il gémit ; d'une main ferme & ſûre,
Idée y tient encore & le fouet & l'armure ;
Therſiloque, Médon, Glaucus, Polibetès,
Miniſtre révéré du culte de Cérès,
Les trois fils d'Antenor, une foule empreſſée,
En flots tumultueux autour de lui preſſée,
L'a vu, veut le revoir, & l'arrête & le ſuit,
Et cherche quel motif aux enfers l'a conduit.
Mais quand des héros grecs la phalange étonnée
Vit reſplendir le fer entre les mains d'Enée
La terreur les ſaiſit ; tel que devant Hector,
L'effroi, le pâle effroi les précipite encor.
Ils veulent s'écrier ; mais leur voix impuiſſante
S'éteint, & le cri meurt dans leur bouche béante.

SPECTACLES DE PARIS.

THÉATRE DE LA RUE DE RICHELIEU.

LA tragédie de *Caïus-Gracchus* a attiré dernierement à ce théatre, un concours prodigieux de ſpectateurs ; la curioſité d'une premiere repréſentation, jointe à l'intérêt du ſujet, ajoutoit un nouvel éclat à cette brillante aſſemblée.

Avant d'eſquiſſer la marche de cet ouvrage, voyons comment M. l'abbé de Mably a peint le héros de l'action.

« Caïus lui ſuccéda (à ſon frere) mais il n'avoit jamais eu les dehors de probité qu'on

avoit vus dans ſon frere. Les efforts qu'il s'étoit faits pour renfermer ſon ambition & ſa vengeance, avoient changé tous ſes ſentimens en paſſion & en fureur. Il regarda la loi *Licinia* comme l'ouvrage de ſa maiſon. Vaſte & tumultueux dans ſes deſſeins, hardi & violent dans l'exécution, nourri depuis longtems des idées les plus ambitieuſes, avec leſquelles il s'étoit familiariſé, il fut extrême dès qu'il pût agir : il vouloit franchir, & non pas lever les obſtacles qui s'oppoſoient à ſes deſſeins, emporté par ſes ſuccès encore plus loin qu'il n'avoit peut-être oſé l'eſpérer, il ne commença pour ainſi dire, à avoir de l'ambition que quand celle d'un autre auroit été ſatisfaite. Il devint l'arbitre de la république, & tout changea de face. Le peuple domina, la nobleſſe ſe vit accabler; elle fit périr le tribun, & reprit ſon autorité ».

Ce n'eſt point de cette maniere que M. Chenier, auteur de cet ouvrage, a peint *Caïus Gracchus*; il ne lui a donné d'autre ſentiment que celui de la liberté, d'autre paſſion que celle de ſon pays, d'autre ambition que celle de rendre le peuple heureux par le bienfait de l'égalité.

Caïus gémit ſur les maux de ſa patrie, ſur les vices des patriciens, ſur la ſervitude des Plébéiens : un grand projet l'occupe; il médite l'égalité.... Licinia tâche en vain de le retenir par les liens conjugaux; il ſacrifie tout.

Au *forum*, il défend à la tribune la liberté & les droits du peuple contre Opimius, conſul, & Druſus, tribun du peuple; il tonne à la tribune; l'indignation des Plébéiens les excite à ſe porter à quelques extrêmités envers Opimius; Gracchus les arrête..... *Des loix & non du ſang*, s'écrie-t-il; la fureur du peuple s'appaiſe, mais non celle du conſul;

Digitized by Google

il fait arracher le fils de Gracchus des mains de Cornélie, de Licinia & de ſon pere lui-même ; il conſerve cet ôtage précieux.

Au troiſieme acte, le conſul ne pouvant vaincre Gracchus, eſſaie de le ſéduire, mais les *vrais patriotes ſont incorruptibles*; leur entretien a quelque teinte de reſſemblance avec celui de Mahomet avec Zopire. Grachus ſe retire ſur le mont Aventin avec quelques partiſans; attaqué dans ſa retraite il ſuccombe ſous les coups des aſſaſſins; Fulvius, ſon ami, vient faire le récit de ſa mort à Cornélie & à Licinia, & bientôt après, on l'apporte expirant dans les bras de tout ce qu'il a de plus cher; ſon dernier ſoupir eſt pour la liberté.

Tel eſt le récit fort abrégé de la marche de cette tragédie, dont les applications fréquentes aux circonſtances actuelles, ont rendu la repréſentation fort bruyante & auſſi orageuſe que la liberté naiſſante d'un peuple qui vient de ſe réveiller.

On a vivement applaudi une foule de très-beaux paſſages, où l'énergie du vers le diſpute à la ſublimité de la penſée... Il y a des traits dignes du grand Corneille... Il eſt malheureux que le journaliſte, qui meſure avec le froid compas de l'analyſe, ne ſoit pas toujours ſatisfait du côté des régles dramatiques; mais on peut défier ceux qui les invoquent avec tant de ſcrupule, de les franchir avec plus de talens. Au reſte, on ne ſçauroit trop recommander un ouvrage propre à réchauffer l'eſprit public & à ranimer le feu ſacré du patriotiſme que les ennemis de la liberté s'efforceront en vain d'éteindre.

M. Monvel a rendu le rôle de Gracchus avec une énergie ſi patriotique (car il a fait oublier l'acteur) que le public l'a demandé après la piece pour lui témoigner ſa ſatisfaction.

Digitized by Google

M. Talma & Mme. Vestris ne méritent pas moins d'éloges pour le talent qu'ils ont mis dans les rôles de Fulvius & de Cornélie.

M. Valois a été odieux dans le rôle du consul ; c'est dire suffisamment qu'il l'a bien joué.

THÉATRE DE LA RUE DE LOUVOIS.

On a donné il y a peu, de jours, sur ce théatre, pour la premiere fois, *Flora*, opéra en 3 actes ; cette piece est un sujet de féerie, & entierement d'imagination. Comme ces sortes de morceaux n'exigent que des effets, de la gaieté, & que celle-ci remplit parfaitement ce but, nous nous contenterons d'en extraire les principales données. Le prince de l'Isle-Verte, est condamné par la fée Urgande, à devenir toutes les nuits, feu-follet, jusqu'à ce qu'il ait rencontré une jeune personne qui aime sans intérêt, qui ait la candeur de l'innocence, &c., &c. Le prince, après avoir longtems cherché inutilement, se déguise en berger, & sous cet habit, rencontre Flora, fille de Bertold, simple pêcheur, & de Béatrix. Le prince parle d'amour à Flora, qu'il parvient à attendrir : il est question de l'emmener à sa cour, & de lui faire subir les épreuves du Temple de l'Innocence. Son confident, chargé de ce soin, en communique l'ordre à Bertold, qui, dans le moment, se plaignoit de son état, attendu *que les gros poissons dénichoient tous les jours, & qu'il ne restoit plus que le fretin*..... Bertold promet de partir avec Flora ; mais Béatrix, sa femme, conçoit le projet d'aller à la cour, voilée, & d'y passer pour Flora. Bertold essaie en vain de l'en détourner ; ils partent tous les deux avec le confident du prince.... On se doute que les épreuves du Temple de l'Innocence, découvrent le

Digitized by Google

ſtratagême de la vieille. Le feu ſacré s'éteint, la flamme ſort des urnes, &c., &c. Béatrix eſt reconnue, chargée de chaînes, ainſi que Bertold; mais Flora qu'on amene, obtient la grace de ces imprudens : Flora même n'eſt point leur fille; ſon pere eſt un grand ſeigneur de la cour du prince. Celui ci épouſe Flora, & la fée Urgande vient le déſenchanter.

Beaucoup de ſpectacle, de cérémonies, de décorations piquantes, d'habits riches, de chœurs de prêtres, &c., &c., voilà ce qui donne du charme à cette piece, dont le fonds eſt comique, & qui offre au moins le mérite d'être très-gaie. Ce poëme eſt de M. Dubuiſſon, que l'on doit louer en outre d'en avoir confié la muſique à un très-jeune acteur de ce théatre, M. Fay, qui, pour ſon coup d'eſſai, a très-bien réuſſi. Le public lui a trouvé du chant, des intentions neuves, du mérite de dialogue, & ce qui eſt bien rare dans un auſſi jeune compoſiteur, de la facture vraiment dramatique. Sa finale du ſecond acte, eſt ſurtout un morceau digne de l'eſtime générale. On a fait auſſi répéter une romance d'un chant très-gracieux, & qui offre ces quatre vers piquans ſur Flora, dont on ignore la naiſſance : c'eſt le prince qui parle :

Quand une fleur me fait plaiſir,
Et que ma vue en eſt flattée,
Faut-il, avant de la cueillir,
Sçavoir la main qui l'a plantée ?

On a demandé M. Fay, qui a paru & que le public a beaucoup encouragé. Mlle. Seſigny, Mme. Lacaille, & MM. Valville & Ducaire jouent très-bien dans cet ouvrage agréable.

THÉATRE ITALIEN.

L'*Ecole des Parvenus*, ou la ſuite des deux

petits Savoyards, avoit été jouée, il y a quelques années, en 2 actes, sur ce théatre. L'auteur, M. Pujoulx, l'a réduite en un seul acte, & l'a coupée en opéra. Cet essai a réussi : c'est toujours le même sujet, & M. Devienne y a adapté une musique agréable, chantante, & dont plusieurs morceaux offrent un mérite réel de facture & de précision. M. Solier y joue le rôle de M. de Verseuil, oncle des petits Savoyards, & il le chante avec tout le goût qu'on connoît à cet artiste distingué. Le public a fait répéter le joli air de *la sonnette*, que M. Solier a fait autrefois pour *les Pélérins de la Mecque*, & qu'il a très-bien amené dans son rôle. En un mot, cette jolie piece, déjà beaucoup réduite, mais qui demanderoit à l'être encore davantage, attendu que le fond en est très-léger, a eu du succès : elle offre au moins le mérite d'inspirer la gaieté & d'être très-comique, ce qui est rare dans la plupart des nouveautés qu'on représente à ce théatre. Mme. Gontier est toujours l'actrice de la nature & de la vérité : Mlle. Carline fait briller le plus grand talent dans le rôle de Jacques, & les autres rôles sont très bien joués par Mlles. Rose-Renaud, Rosalie, & MM. Chenard & Cretu.

VARIÉTÉ.

Article tiré des nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution UNIGENITUS, *pour l'année 1792.*

DE tous les événemens dont la France est le théatre depuis trois ans, le plus inattendu est peut-être la Révolution, qui a fait descendre presque tous les évêques de leurs sieges, & qui en a mis d'autres à leur place.

Digitized by Google

Les changemens que toutes les parties du Gouvernement civil ont subis, entraînoient nécessairement la chûte de la plupart de ceux qui exerçoient des fonctions publiques dans l'Etat; & on ne devoit pas s'attendre à les voir reparoître, dans l'ordre qui a succédé à l'ancien.

Comme les routes qui menent les hommes à l'estime de leurs concitoyens, ne sont pas les mêmes que celles qui les conduisent auprès des grands, & qui les placent sous leurs regards propices; il est rare que la voix publique appelle les mêmes personnes, que la faveur avoit placées. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris, en voyant rentrer dans la vie privée, ceux que nous avions vu se faire redouter pas leur puissance. La même chose seroit arrivée à presque tous ceux que la Cour avoit élevés à l'épiscopat, si les réformes dans l'ordre ecclésiastique avoient opéré par elles-mêmes la vacance de tous les emplois, & n'avoient ouvert pour y parvenir de nouveau, que la voie des élections. Elles n'auroient pas pu être plus favorables à la plupart de ceux qui occupoient les premieres places dans l'église de France, qu'elles ne l'ont été aux fonctionnaires publics, qu'un Gouvernement corrompu choisissoit tous les jours, dans la foule rampante qui assiégeoit les marches du trône.

Dans tous les ordres de l'Etat, la carriere des honneurs n'étant ouverte qu'à la bassesse, tous les emplois sacrés ou profanes s'obtenoient au même titre, & étoient remplis par des hommes animés du même esprit. Cette corruption universelle a provoqué une justice éclatante, dont le bras s'est appesanti sur les fonctionnaires publics, dans l'ordre civil, comme dans l'ordre écclésiastique. Les premiers sont tombés dans le néant par leur propre

Digitized by Google

poids ; les seconds s'y sont précipités par leur aveuglement ; & c'est à considérer la justice de Dieu sur ceux-ci que nous nous bornons dans ce discours.

Quand Dieu veut exercer un jugement rigoureux sur des prévaricateurs, qui ont mérité sa colere, il n'a besoin que de les livrer à leur propre sens ; ils trouvent dans l'orgueil qui les avoit égarés, le principe d'une chûte qui étonne l'univers. Si, sans remonter au delà du siecle de Louis XIV, nous considérons quel étoit en France l'esprit dominant du Clergé du premier ordre, depuis environ 150 ans, & que nous comparions les principes qui le dirigeoient, les sentimens qui l'animoient, avec ceux qu'il a manifestés dans cette révolution ; nous verrons avec évidence que Dieu lui a fait trouver sa perte dans la fausse sagesse, dans les orgueilleuses prétentions qui l'ont rendu si longtems le tyran de l'Eglise Gallicane ; & qu'il a fait servir à l'exécution des arrêts de sa justice, les mêmes passions qui avoient provoqué sa colere.

L'amour de la domination, le dégoût des fonctions pastorales, deux vices, dont le premier dérive du second, ont fait constamment le caractere de la plupart des évêques, depuis que leur ministere, uni aux dignités de ce siecle, a été considéré par eux comme un rang important dans l'Etat, plutôt que comme une fonction sainte, qui les dévouoit au service pénible de l'Eglise. Séparant les travaux apostoliques de l'autorité qui appartient aux successeurs des apôtres, & laissant à des ministres inférieurs tout le poids du ministere, ils ont réservé pour eux les charmes du commandement, si séduisans pour l'orgueil. La distance que l'inégalité dans le partage des biens ecclésiastiques mettoit entre eux & leurs

Digitized by Google

coopérateurs, a été à leurs yeux la mesure de celle qu'il falloit mettre entre l'autorité de ceux-ci & la leur; & plaçant leurs opinions au même rang que leurs personnes, ils ont voulu regner sur les esprits, & exiger des ministres du second ordre le sacrifice de leurs lumieres, comme s'ils ne devoient trouver que des disciples soumis, dans ceux que Dieu leur avoit associés pour régler l'exercice de leur juridiction, & la partager avec eux.

Non contens de s'attribuer toute l'autorité du ministere, ils n'en ont voulu voir, dans l'Eglise, d'autre que la leur, & ont cherché à nous accoutumer à identifier ses loix avec les volontés du Corps épiscopal; à regarder toutes les réclamations contre leurs décisions, comme des actes de rebellion contre l'autorité divine. On les a vus s'ériger en législateurs souverains, étendre à leur gré nos obligations, défendant ce qui n'étoit point défendu par la loi de Dieu, & qui ne pouvoit être mauvais qu'à raison de leur défense même; ordonnant ce que personne n'étoit obligé de faire, avant qu'ils l'eussent exigé, & ne donnant pour base à des devoirs nouveaux, que l'exercice qu'il leur plaisoit de faire de leur autorité.

On les a vus pendant plus d'un siecle en France, persécuter ce qu'elle a eu de plus vertueux & de plus éclairé, sans qu'ils aient jamais pu assigner d'autre objet à un zele si constant, que l'intérêt de la domination. On conçoit que l'amour de la vérité, le desir de détruire l'erreur, arment le zele des évêques de toute l'autorité de leur ministere, & que joignant l'instruction aux censures, ils travaillent à dissiper l'ignorance, & à garantir leur troupeau de la contagion d'une mauvaise doctrine: c'est une des fonctions les plus essen-

Digitized by Google

celles de l'apostolat. Mais quand on les voit poursuivre, pendant plus d'un siecle, un fantôme créé par ceux à qui ils avoient intérêt de plaire, par ceux à qui ils étoient redevables de leur élévation : quand on voit qu'insensibles aux maux les plus réels de l'Eglise, ils ne cherchent les ennemis que parmi ceux qui la servent avec le plus de fruit, par l'exemple de leurs vertus & par la lumiere de leurs écrits : quand on voit que ne pouvant leur faire un crime de leurs vrais sentimens, & trouver de la résistance de leur part dans aucune des choses qu'ils peuvent exiger d'eux au nom de Dieu, ils créent des opinions auxquelles ils veulent les soumettre au nom des hommes : quand on voit que le joug de fer qu'ils ont mis sur toute l'Eglise de France, n'a eu d'autre objet que de l'assujettir à une foi humaine, dont l'unique fondement étoit la prétention de faire seuls la loi, & de ne pas laisser même la liberté de douter à ceux qui étoient faits pour décider : quand on voit que continuant toujours à servir les vengeances, à faire triompher l'orgueil d'une société toute-puissante, ils appuient tous ses projets, n'opposant jamais à leurs décisions d'autre objet que leur autorité ; en sorte que, sans définir ce qu'ils veulent qu'on croie, ils décident uniquement qu'il faut croire ce qu'ils ont décidé ; peut-on méconnoître cet orgueil, qui a métamorphosé dans l'Eglise, l'humble ministere du pasteur en une domination tyrannique, dont on ne trouve point d'exemple dans les sociétés politiques ?

Cet esprit de domination s'est perpétué jusqu'à nos jours, & toute l'Eglise de France est remplie des ruines dont il l'a couverte. La superstition, le fanatisme & l'incrédulité, qui sont des maux de genres si différens, ont

leur origine commune dans cette corruption du Clergé, dans cette soif de dominer, & dans le mépris des fonctions pastorales, qui caractérisoient la plupart des évêques. Les tyrans n'aiment pas l'instruction, ni pour eux, parce qu'elle leur est inutile; ni pour les autres, parce qu'ils la croient dangereuse. C'est au soin que nos évêques ont pris pour l'écarter des écoles qui étoient soumises à leur autorité, qu'il faut attribuer l'étonnante ignorance sur la religion, qui regne encore dans une Nation, qui a vu briller dans son sein la plus vive lumiere, & à laquelle nos voisins envient les grands hommes qui l'ont éclairée. L'orgueilleux philosophe, à qui la superstition & le fanatisme cachent la tête majestueuse de la religion, se tourne avec dédain vers la raison, & ne veut écouter que les oracles qu'il en attend. C'est ainsi que l'irréligion & la corruption de la religion ont la même cause, & qu'on doit accuser de ces malheurs différens ceux qui étoient chargés de les prévenir par leur ministere, & qui auroient pu y réussir par un esprit vraimont pastoral.

L'amour des fonctions pastorales étoit devenu absolument étranger à ceux qui, s'appropriant toute l'autorité des pasteurs, l'exerçoient avec tant d'empire. Cet oubli de l'esprit apostolique semble mettre le sceau aux maux de l'Eglise, & être le caractere de ces tems, où les Chrétiens dégénérés appellent les jugemens de Dieu sur les nations; de ces époques où la religion éprouve des Révolutions, qui changeant le cours des bénédictions divines, font briller la lumiere de l'évangile sur des peuples qui étoient dans l'ombre de la mort, & plongent dans les ténebres ceux qu'elle avoit longtems éclairés. M. Duguet, faisant le commentaire de ces paroles de Joseph à sa

Digitized by Google

famille : *Vous répondrez : Vos ſerviteurs ſont paſteurs.... parce que tout paſteur de brebis eſt en abomination aux Egyptiens* ; obſerve que « lorſque toute la maiſon de Jacob ira ſe ſoumettre à Joſeph en Egypte, l'emploi de paſteur ſera peu connu, & ſera tombé dans le mépris ; que ceux qui devroient être chargés du ſoin des brebis, n'aimeront qu'eux-mêmes, & n'adoreront bien ſincérement que leurs volontés. Ils commanderont avec empire, prendront la laine & le lait ; tueront le plus gras & le meilleur ; laiſſeront en proie le reſte, ſans ſe mettre en peine s'il eſt foible, ou malade, ou expoſé à quelque danger ; laiſſeront diminuer, ou même périr ce qui aura été le fruit des travaux de leurs prédéceſſeurs ; mettront leur gloire à ne reſſembler en rien à des paſteurs, & n'auront que du mépris, & même de l'horreur pour toutes les véritables fonctions de leur miniſtere ».

« Un tel déſordre ne ſera point ſi général, qu'il n'ait des exceptions : car l'écriture ne dit pas qu'il n'y aura point de paſteurs en Egypte, mais qu'ils y ſeront regardés comme les derniers des hommes, & expoſés à la haine publique ; ce qui ſignifie d'un côté, qu'ils y ſeront très-rares, & d'un autre, qu'à proportion de ce qu'ils auront les véritables qualités de paſteurs, ils ſeront jugés indignes de vivre. On connoîtra peu le mérite de la vigilance, de la charité, du bon exemple, de la modeſtie, de la frugalité, de l'humilité, de la patience, d'une ſcience apoſtolique, d'une inſtruction ſalutaire, de l'intelligence des écritures & du grand myſtere de J. C. Tout cela ſera moins eſtimé que l'éclat des richeſſes, l'abondance, le luxe, la faveur, le crédit, les préſéances, les diſtinctions ; &

Digitized by Google

ceux qui auront changé l'humble miniſtere de paſteur, en une domination faſtueuſe, qui, ſelon l'écriture, auront affecté de prendre un extérieur incompatible avec leur emploi : *Sume tibi vaſa paſtoris ſtulti*, décrieront ouvertement les paſteurs dignes de ce nom, comme gens ſans cœur, ſans élévation, ſans dignité : plus capables d'être ſerviteurs, que propres à commander ; & plus ſemblables aux brebis, qu'à leurs maîtres ».

Il n'y a aucun trait dans ce tableau, qui ne ſoit emprunté de l'hiſtoire de l'épiſcopat, tel qu'on l'a vu en France pendant le regne des deux rois prédéceſſeurs de Louis XVI, & tel qu'il étoit au moment où la vengeance divine eſt arrivée, & a frappé les prévaricateurs, d'une maniere ſi digne d'elle, en faiſant ſervir ce même eſprit de domination, & ce dédain pour les fonctions obſcures du miniſtere, à les faire deſcendre du rang où leur orgueil les avoit placés. La Conſtitution civile du Clergé, dans ſes principales diſpoſitions, a eu pour objet de remédier aux deux grands abus que nous avons remarqués dans le Corps épiſcopal ; 1°. en rapprochant ſes miniſtres inférieurs de leurs chefs, & les aſſociant, conformément aux loix de l'Egliſe, à l'exercice de la juriſdiction, dont la propriété appartient à tout le corps ; 2° en rappellant les évêques aux fonctions du miniſtere apoſtolique, par la loi qu'elle leur fait de les exercer immédiatement dans la premiere paroiſſe du dioceſe, où il ne peut y avoir d'autre paſteur titulaire qu'eux ; 3° en ſupprimant ces formules tyranniques, ces ſermens inutiles, qui n'avoient jamais ſervi qu'à établir ce deſpotiſme effrayant, qui a ravagé l'Egliſe de France ; 4° en rendant aux Egliſes le droit de choiſir leurs paſteurs : ce foible reſte de liberté, ſi né-

Digitized by Google

cessaire pour avertir les ministres qu'ils sont les serviteurs, & non les maîtres du troupeau, & qu'ils ne peuvent espérer d'obtenir d'autre empire, que celui qui, étant inséparable de la vertu, est seul utile à ceux qui obéissent, sans être dangereux pour ceux qui commandent.

Si les évêques avoient été animés de l'esprit apostolique, de l'esprit des véritables pasteurs qui se regardent comme étant à leurs troupeaux, au lieu de regarder leurs troupeaux comme étant à eux, ils se seroient soumis avec joie à ces réformes importantes; & leur ministere s'agrandissant à leurs yeux, à proportion qu'il perdoit cet éclat extérieur & cette vaine pompe qui en obscurcissoient la véritable dignité, ils n'auroient pas feint de croire que la religion pouvoit être ménacée par ces mêmes institutions, qui l'avoient fait fleurir dans les siecles antérieurs. Au lieu de donner ce grand exemple dont l'influence eût été si étendue, & les fruits si heureux pour l'Etat & pour l'Eglise, ils se sont indignés des loix qui les mettoient à leur place: ils ont vu l'hérésie du Presbytéranisme, dans le rétablissement même imparfait des droits du second ordre; ils ont repoussé ces élections, où le Peuple, apprenant à connoître ses droits & leurs devoirs, devenoit le juge de ceux qui prétendoient être ses seuls maîtres; ils ont regretté ces instrumens de domination, que la loi faisoit tomber de leurs mains, au bruit d'un siecle & demi d'oppression; ils ont gémi sur le fardeau inconnu pour eux des fonctions pastorales, qui succédoit tout d'un coup à cette grandeur imaginaire, qu'ils trouvoient dans une inutile représentation; ils ont cru cesser d'être évêques, au moment où ils ne seroient plus que des pasteurs dévoués aux fonctions du mi-

Digitized by Google

miſtere évangélique, & ſoumis à toutes les loix de l'Egliſe & de l'Etat.

Un même eſprit animant tout le Corps épiſcopal, la plupart des évêques ont oppoſé la même réſiſtance à des loix auſſi conformes aux canons, que contraires aux maximes qui les dirigeoient, & à cette longue habitude de la domination, qui avoit éteint en eux l'eſprit paſtoral. Ils ont préféré la deſtitution qui leur ôtoit leurs emplois, à la réforme qui les rendoit dignes de les remplir. La ſuperſtition & le fanatiſme voient dans cette opiniâtreté le courage qui doit effacer les taches d'une vie ſouillée par une multitude de prévarications, tandis qu'une foi éclairée n'y trouve qu'une nouvelle preuve des prétentions qui avoient dénaturé le miniſtere eccléſiaſtique, & un exemple de la juſtice de Dieu, qui punit des miniſtres infidèles, ainſi que de ſa ſageſſe, qui les punit par le même aveuglement par lequel ils l'avoient irrité.

La loi qu'ils ont repouſſée eſt bonne & ſalutaire, elle eſt l'expreſſion des véritables loix de l'Egliſe & des droits que ſa conſtitution aſſure à tous ſes membres. Si elle eſt imparfaite à quelques égards, on pouvoit attendre du tems & de la patience les corrections dont elle peut avoir beſoin. Si nous n'en recueillons pas d'abord tous les fruits qu'elle nous promet, ſi les miniſtres qui remplacent ceux qui ont rejetté la réforme, ne nous offrent pas toujours les conſolations que la religion attend d'eux, ce n'eſt pas la loi qu'il en faut accuſer, & c'eſt en vain que les réfractaires cherchent un ſujet de triomphe dans un malheur qui eſt leur ouvrage. Il avoient tari toutes les ſources de l'inſtruction, ils avoient dédaigné la ſcience eccléſiaſtique, ils avoient honoré l'ignorance. Les mauvaiſes mœurs trou-

Digitized by Google

voient grace à leurs yeux en faveur de la docilité qui ne leur opposoit aucune résistance!; & la piété éclairée & ferme, qui craignoit Dieu & ne montroit pas d'autre crainte, étoit pour eux un orgueil qui rendoit indigne de tous les emplois. Ils avoient rendu les talens inutiles; & par une suite de vexations non-interrompues pendant près de cent cinquante ans, ils étoient parvenus à faire descendre le Clergé de France du rang qu'il tenoit, il y a un siecle, dans la catholicité. C'est dans ce Clergé dégénéré qu'il a fallu prendre leurs successeurs. Seroit-il étonnant que le premier effet de la réforme fût au dessous des esperances qu'elle a pu donner à ceux qui étoient plus frappés des abus, qu'ils n'étoient instruits de la disette, où ces mêmes abus nous avoient réduits? Seroit-il étonnant que parmi les ministres qui remplacent les anciens, il y en eût quelques-uns qui eussent le malheur de ressembler à leurs prédécesseurs, & qui comme ceux d'entr'eux qui trouvant les fonctions de leur ministere trop peu éclatantes, cherchoient à jouer un rôle dans l'administration des affaires publiques, voulussent attirer les regards de la multitude, en cultivant l'art facile de remuer toutes ses passions, au lieu de lui apprendre à connoître ses devoirs?

Ce discours n'est consacré ni à la satyre ni à l'adulation. Nous ne voulons ni blesser les évêques qui ont laissé échapper une grande occasion de faire honorer la religion, & qui avoient mérité de lui faire cette nouvelle plaie; ni flatter leurs successeurs, dont plusieurs ont mérité néanmoins la reconnoissance de l'Eglise, par le dévouement qui les a consacrés à son service dans des tems difficiles. Notre unique but est de remarquer la conduite de Dieu, & d'en présenter le tableau fidele en ne con-

Digitized by Google

faltant que la vérité. Une seule chose est évidente pour nous, c'est que Dieu a exercé sous nos yeux une rigoureuse justice sur les premiers ministres de l'Eglise de France, & sur une partie de leurs coopérateurs? Est-ce le commencement d'une justice plus étendue, ou le gage d'une miséricorde plus ou moins abondante dans ses effets? C'est ici qu'il faut arrêter la précipitation de l'esprit humain, dont les vues sont si courtes & les jugemens si prompts. Quoique l'Esprit Saint nous invite à étudier la liaison, que les événemens ont avec les desseins de Dieu, une sage imidité doit être l'ame de cette étude: ce n'est pas à nous à sonder la profondeur des conseils du Très-Haut. S'il veut faire refleurir la religion parmi nous, la réforme des loix ecclésiastiques est une préparation à ce dessein; mais une préparation éloignée, & qui peut nous laisser longtems desirer le renouvellement de l'esprit ecclésiastique. Il y a loin des bonnes loix aux bonnes mœurs (*).

LE TRÉPIED D'HÉLENE, *conte moral.* Seconde partie. Par M. Marmontel.

PHizon étoit une espece d'ours solitaire, & si sauvage que ses concitoyens eux-mêmes osoient à peine l'aborder. Les députés, en le saluant, lui présenterent le trépied d'or qu'Apollon destinoit au plus sage des sages. Passez votre chemin, leur dit-il d'un air brusque: Apollon se connoît en hommes; je ne suis point le sage auquel il vous envoie, &

(*) Nous ne croyons rien pouvoir ajouter à ce discours, qui, sans contredit, aux yeux de citoyens honnêtes & sensés, est au dessus de tout éloge. (*Note des journalistes*).

Digitized by Google

ce n'eſt point ſur un trépied d'or que je fais bouillir mon brouet.

On ſçait, lui dirent-ils, que vous mépriſez les richeſſes, la molleſſe, la volupté; que vous donnez aux Spartiates mêmes l'exemple d'une vie auſtere; & que dans votre ſolitude, foulant aux pieds les vices, les plaiſirs & les vanités de ce monde, vous exercez ſur tous vos ſens l'empire d'une raiſon libre & le pouvoir d'une ame forte; c'eſt pour cela que nous croyons obéir à l'oracle en vous préſentant ce trépied, comme un don réſervé au plus ſage des hommes.

Je l'accepterois, leur dit-il, ſi je croyois de moi le quart de ce que vous en dites; mais ce n'eſt pas avec un dieu qui voit auſſi clair dans les ames, que l'on peut ſe donner pour meilleur que l'on n'eſt. On me dit miſanthrope, & je le ſuis; mais ſi je hais les hommes, je ne m'excepte pas de cette haine univerſelle; & il n'en eſt aucun dont je ſois plus mécontent que de moi. = Vous êtes trop modeſte, lui dirent-ils. = Non, je ſuis vrai. D'abord je ſuis perſuadé que l'homme ſocial eſt un être dénaturé; & croyant me rendre meilleur & plus heureux, je me ſuis fait ſauvage. L'ennui, l'inquiétude, la triſteſſe m'ont détrompé. Il n'étoit plus tems: mon caractere étoit annoncé, & pour le ſoutenir, je l'ai forcé encore. J'ai renchéri ſur l'auſtérité de nos Spartiates; & je paſſe pour mépriſer plus fortement qu'eux-mêmes les biens que je n'ai pas.

Mais pourquoi donc ſuis-je chagrin de ſçavoir qu'ailleurs on jouit de ces faux biens dont je me prive? Quel mal me font les arts de Corinthe & d'Athenes, le luxe de l'Aſie, les voluptés de Sybaris? J'ai trop d'humeur pour un vrai ſage. Si j'étois bien heureux moi-

Digitized by Google

même dans ma frugalité, pourquoi m'indignerois-je qu'on fût heureux dans l'opulence, & d'une autre façon que moi ? Je me suis dit souvent que, si toute la Grece avoit les mœurs de Sparte, Sparte seroit asservie. Heureusement pour elle, ses voisins sont efféminés. Il auroit donc fallu me réjouir qu'ailleurs on eût des mœurs voluptueuses ; & point du tout, jamais je ne pense à ces fêtes, à ces spectacles, à ces festins que des gens amollis se donnent, sans avoir quelque dépit ; & pour m'en consoler, il faut que j'en médise ! Est-ce donc là de la sagesse ? Oh ! non. C'est de l'orgueil qui souffre, & qui se venge des privations qu'il s'impose. Un vrai sage seroit celui qui, content du sort que les dieux, la fortune, ou le choix de sa propre raison lui auroient assigné en partage, laisseroit, sans s'en émouvoir, tout le monde vivre à son gré. Pour moi, qui me tâte le cœur, je sens ce qui le blesse, & je trouve en effet qu'au fond de ma misanthropie, l'envie a caché son levain. Dispensez-moi donc d'accepter un prix qui ne m'appartient pas ; & voyez dans l'isle de Rhodes, si Cléobule de Lindos ne seroit pas l'homme que vous cherchez. Il goûte les biens de la vie sobrement & paisiblement, possédant des richesses dont il fait bon usage, & dont il n'est point possédé ; il est heureux & libre, & il trouve bon que partout on soit heureux & libre comme lui.

Il a raison, dirent les députés : l'homme qui sçait le mieux jouir, sans abuser, doit être en effet le plus sage ; & ils se rendirent à Lindos, où Cléobule venoit tout récemment d'être mis à la tête des affaires publiques.

En arrivant sur le vestibule du palais, ils virent s'avancer vers eux, d'un pas délibéré,

Digitized by Google

une jeune & belle perſonne, modeſtement vêtue d'une robe de lin plus blanche que la neige, & ceinte d'un ruban bleu céleſte au deſſous du ſein. Ses cheveux noirs flottoient en onde autour de ſon col d'ivoire, & ſur ſon front brilloit dans toute ſa candeur le caractere de la bonté. C'étoit la charmante Eumétis, l'une de ces femmes célebres dont le tems ſemble avoir pris ſoin de conſerver le ſouvenir. Fille de Cléobule, le Peuple ſe plaiſoit à l'appeller Cléobuline. Fidele conſeil de ſon pere, elle en faiſoit la gloire, elle en étoit l'amour.

Lorſque les députés ſe furent fait connoître : Etrangers, leur dit elle en les introduiſant dans le palais, ne vous offenſez pas ſi mon pere ſe fait attendre. Dans ce moment il donne audience à ſon Peuple; vous ne voudriez pas qu'il abrégeât pour vous la plus ſainte de ſes fonctions; mais dès qu'il ſera libre, je vous annoncerai.

Alors, en cauſant avec eux ſur les mœurs, les loix, les uſages, le commerce, les arts, les alliances & les rivalités des divers peuples de la Grece, elle montra tant de lumieres & un caractere d'eſprit ſi fort au deſſus de ſon âge, qu'ils étoient tentés de lui offrir le trépied, qu'ils venoient préſenter à ſon pere. Ah! vous méritez bien, lui dirent-ils, étonnante Eumétis, le témoignage que Thalès vous rendit à Corinthe, dans le palais de Périandre, en diſant que vous étiez digne de gouverner un grand Etat! Heureux, ſans doute, heureux le Peuple qui obéit à un pere dont vous êtes la fille! Ce roi doit être le vrai ſage à qui l'oracle d'Apollon nous fait apporter ce préſent; & alors ils lui racconterent l'aventure du trépied d'or.

Ah! leur dit elle, je crains bien que mon

Digitized by Google

pere ne le refuse. Il s'est fait à lui-même une si haute idée de la véritable sagesse, qu'il est loin de prétendre y pouvoir atteindre jamais.

En disant ces mots, elle vit le Peuple s'écouler par les portiques du palais, & après avoir observé curieusement tous les visages : Que le ciel soit loué, dit-elle, tout le monde s'en va content ! Alors, d'un pas léger, elle retourna vers son pere.

Ah ! lui dit Cléobule, excédé de fatigue, je n'en puis plus. Non, tu as beau dire, il n'y a pas moyen d'y tenir. Ces gens-là voudroient tous regner. Il n'y en a pas un qui ne pense qu'en me donnant sa voix, il m'a cédé sa place, & qui ne croie au moins devoir siéger dans mes conseils. Ils sont tous politiques, militaires, jurisconsultes, négocians, que sçais-je ? Et c'est toujours le plus inepte qui abonde le plus dans son sens.

Cléobuline, en l'embrassant avec une douce gaieté ; allons, lui dit-elle, mon pere, encore un peu de patience. Le sens commun est rare, & l'amour-propre est sot, on le sçait bien ; mais si tout le monde étoit sage, on n'auroit pas besoin de roi. Les avez-vous tous écoutés ? = Oui, je n'ai rebuté personne. = En bien, courage, avec le tems, ils deviendront plus raisonnables, & se laisseront rendre heureux. A présent, venez recevoir des étrangers qui vous attendent, & qui, envoyés par Apollon Delphique, viennent, disent-ils, en son nom, vous offrir un don précieux.

Lorsque les députés de Cos & de Milet eurent prononcé leur harangue ; Cléobule, étonné, confus de l'honneur qu'on lui déférait : Quoi ! leur dit-il, n'avez-vous pas un Thalès à Milet ; à Priene, un Bias ; un Solon dans

Digitized by Google

Athenes ; à Lacédémone un Chilon, un Phizon plus ſages que moi.

Que voulez-vous, lui répondit l'un des Miléſiens ? Nous les avons tous vus. Ils ſe renvoient la gloire, comme un ballon, de l'un à l'autre. Il n'y en a pas un qui veuille convenir qu'il eſt ſage ; & chacun d'eux prétend avoir ſon foible & ſon coin de folie.

Et moi, dit Cléobule, eſt-ce que je n'ai pas le mien ? Ma ſageſſe dont vous parlez, la voilà, reprit-il, en leur montrant ſa fille. C'eſt elle dont l'humeur douce & conciliante tempere l'âpreté de mon eſprit & de mes mœurs. Voyez cet air ouvert, accueillant & ſenſible, cette ſimplicité, cette grace dans ſon maintien ; cette jeuneſſe de 20 ans, ſi fraîche & ſi naïve encore ; c'eſt là que loge un cœur plein de nobleſſe & de courage ; c'eſt là qu'habite une ame pleine de force & de bonté ; & ſi moi-même on me croit bon, c'eſt à ma fille que je le dois. Sans elle, je ſerois un homme inſociable. = Ah ! mon pere, que dites-vous ? = La vérité, ma fille, comme on la doit aux envoyés d'un dieu pour qui rien n'eſt caché. Oui, Meſſieurs, je ſuis affligé d'une maladie incurable, d'une anthipathie invincible pour la moitié du genre humain. Je ne puis endurer les ſots. J'ai voyagé dans l'eſpérance de leur échapper, mais en vain : partout je les retrouve, partout ils me déſolent. Je crois les laiſſer au Midi, ils m'attendent au Nord. Comme un eſſaim de mouches, ils ſemblent voler après moi. Las de les fuir, je ſuis venu m'y abandonner dans ma patrie ; mais je ne puis m'y accoutumer.

Il eſt vrai que les ſots, dirent les députés, ſont une eſpece bien importune ; mais que ſeroit-ce donc ſi vous trouviez partout

Digitized by Google

des foux & des méchans ? Bon, reprit Cléobule ; les foux, on les enferme, il ſont en petit nombre ; & lorſqu'ils ne ſont pas nuiſibles, on les plaint. Les méchans ſont notés, ils ſont rarement impunis ; & en attendant que la loi nous en délivre, on peut s'en garantir. Mais les ſots ! Ah ! les ſots ! c'eſt là l'eſpece indeſtructible, & qui fourmille impunément. Pas une loi contre eux ; ils vont tête levée ; & partout ils ont l'avantage du nombre, de l'audace, de l'intrépidité. = Mais enfin quel mal vous font-ils ? = C'eſt-là ce que je me demande, ſans pouvoir m'en rendre raiſon. Mais du plus loin que je les vois, mes nerfs frémiſſent, mon ſang s'allume ; & avant même de les entendre, je les devine, je les ſens. Cet air épanoui, content de leur mérite, aſſuré de leurs avantages ; cette complaiſance en eux-mêmes & cette négligence de l'eſtime d'autrui ; cet empreſſement à couper la parole au plus inſtruit, pour lui apprendre ce qu'ils ſçavent le moins, & ce qu'il ſçait le mieux ; ce ton de ſuffiſance & de préſomption, cette perſuaſion du ſuccès que vient d'avoir ce qu'ils on dit, & qu'aura ce qu'ils ont à dire ; cette raiſon fauſſe & hardie qui va de bévue en bévue, heurtant de tous côtés le bon ſens & les convenances, & donnant pour des nouveautés, pour des vérités inouies, les plus triviales erreurs : tout cela me met aux abois.

Vous avez bien raiſon, dit l'un des députés ; ces gens-là ſont inſoutenables. Non, je n'ai pas raiſon, dit Cléobule, & je le ſens : mon impatience eſt d'un fou ; car enfin ces eſprits tortus ſont une eſpece comme une autre. Eſt-ce que tous les arbres d'une forêt ſont droits, comme le cedre ? Les ſots ſont la brouſſaille du genre humain ; & partout la

Digitized by Google

brouſſaille abonde. Plaignez donc l'homme foible qui ne peut vivre avec les ſots ; mais allez, croyez-moi, chercher votre ſage à Leſbos, où Pittacus, avec une bonté, une conſtance infatiguable, accueille, écoute tout le monde, & ne revient pas de ſon audience, avec la fievre dans le ſang. S'il y a dans toute la Grece un vrai ſage, c'eſt Pittacus.

Déjà bien fatigués de tant de courſes inutiles, les députés paſſerent à Leſbos ; mais avant de voir Pittacus, ils voulurent jetter un coup d'œil ſur ſon iſle ; & après l'avoir parcourue, ils ſe rendirent à Mythilene, où le roi faiſoit ſon ſéjour. Ils furent introduits auſſi tôt qu'annoncés ; & l'un d'eux lui tint ce langage : Souverain de cette iſle heureuſe, dans vos villes, que nous venons de parcourir, à Méthymne, à Antiſſe, ſurtout à Mythilene, & dans les campagnes voiſines, nous n'avons vu que l'amour du travail & l'image de l'abondance ; l'agriculture, l'induſtrie & le commerce floriſſans ; partout l'ordre & la paix ; partout une ſécurité parfaite, une heureuſe tranquillité. Ce ſpectacle fait votre éloge ; & le trépied d'or qu'Apollon deſtine au plus ſage des ſages, appartient de plein droit au légiſlateur de Leſbos.

Oui, ſi l'oracle ne demandoit qu'un roi juſte & bon, je crois l'être, répondit Pittacus ; mais un ſage, c'eſt autre choſe. Commencons par dîner, & au ſortir de table, je me ferai connoître à vous tel que je ſuis.

Le dîner fut ſimple & frugal ; mais l'air de bienveillance & d'affabilité qui étoit naturel à ce prince, l'aimable gaieté de ſes enfans, les graces nobles & touchantes de leur mere Amaſille, la plus belle des femmes, valoient mieux que du luxe ; & Pittacus, environné de ſa famille, auroit paru le plus heureux des

Digitized by Google

hommes, sans une teinte de mélancolie, qui dans ses yeux & sur son visage, sembloit attrister le bonheur.

Il se fit expliquer, d'où leur venoit le trépied d'or, & les singularités du refus qu'en avoient fait les autres sages. Ainsi, dit-il, aucun n'est content de lui-même, chacun d'eux a dans son ame un juge plus sévere que ne seroit l'envie, toute inexorable qu'elle est. Ah! croyez qu'ils ont tous bien mérité leur renommée: aussi sont-ils bien révérés. Ils n'ont pas comme moi dans leur pays un détracteur qui s'obstine à les outrager. Ce malheur m'étoit réservé A ces mots, un profond soupir s'échappa de son sein; & après un assez long silence, il demanda aux députés, si dans la Grece on chantoit les vers qu'Alcée avoit faits contre lui, & qui le dénonçoient comme le corrupteur & l'oppresseur de sa patrie.

Ils l'assurerent tous que ces vers impudens & reconnus pour tels, ne flétrissoient que le poëte. Vous l'entendez, lui dit la reine? ce mauvais génie est connu; & le fiel dont il est rempli n'est un poison que pour lui-même. Oubliez-le donc pour jamais, après lui avoir pardonné. Oui, dit-il, on déteste la satyre, je veux le croire; mais en la détestant, chacun la sçait par cœur.

Au sortir de table, la reine se retira avec ses enfans; & Pittacus se promenant avec les députés dans les jardins de son palais: Le ciel m'est témoin, leur dit-il, qu'en acceptant la royauté que les Lesbiens m'ont offerte, je n'ai fait que céder aux instances d'un plus grand nombre & au vœu des plus gens de bien. Depuis, j'ai fait pour eux tout ce qu'un pere tendre eût fait pour ses enfans chéris; & ce malheureux Alcée ne cesse de noircir mon regne & d'empoisonner mes bienfaits. Dans ses

Digitized by Google

vers, mes loix ſont des chaînes, mon autorité n'eſt qu'un joug, ma bonté même eſt un amorce; & juſqu'à la clémence dont j'ai uſé pour lui, lorſqu'il étoit en mon pouvoir, eſt, dit-il, un effet ou de la peur du blâme, ou de l'eſpoir dont je me ſuis flatté de m'en faire un adulateur. Ah! j'atteſte les dieux que je n'aurois voulu de lui que ſon ſilence. Que lui ai-je fait? l'ai je uſurpé, ce trône, où il me voit d'un œil flamboyant de colere? Par qu'elle violence, par quelle iniquité me ſuis je rendu odieux? Et quel autre que lui dans Lesbos, dans la Grece, peut m'accuſer d'être un tyran? Ils iront cependant à la poſtérité, ces vers où il me peint des couleurs les plus noires. Les dieux, pour mon ſupplice, ont accordé le don du génie a un impoſteur. Ah! combien il dément cette fable vulgaire, que lorſque les ſerpens ſe ſont nourris des herbes que produit l'Hélicon, ils perdent leur venin! Son cœur en eſt gonflé plus que le cœur de la vipere; il le répand ſur mon regne à grands flots.

Les députés voulurent lui répondre que l'équitable renommée confondroit ſon accuſateur. Et qui jamais, lui dirent-ils, a déclaré plus hautement que vous, ſon horreur pour la tyrannie? N'eſt ce pas vous à qui l'on demandoit *qu'elle étoit la pire des bêtes*, & qui fîtes cette réponſe mémorable: *Parmi les animaux ſauvages, c'eſt le tyran; parmi les animaux domeſtiques, c'eſt le flatteur?* Eſt-ce donc vous qu'on accuſera d'avoir été un tyran vous-même?

Non, je ne le ſuis point, dit-il; non, je ne veux point l'être; & en dépoſant ma puiſſance, je rendrai compte au ciel & à la terre de l'uſage que j'en ai fait. Vous, Pittacus! s'écrierent les députés; vous! pour complaire à un infame détracteur, déposer le pouvoir de rendre un Peuple heureux? = Oui, je l'ab-

Digitized by Google

diquerai pour confondre la calomnie. Ce peuple auroit encore besoin de moi, je le sens bien : ni ses loix, ni ses mœurs, ni sa félicité ne sont assez bien affermies ; la paix & l'abondance que je lui ai procurées, ont des vices auxquels je sçais qu'il est enclin : s'il retombe dans la mollesse & dans l'oisiveté, il ne tardera pas à se corrompre de nouveau, & peut-être à s'abandonner à la plus funeste licence : c'est ce que les plus sages des Lesbiens me disent tous les jours. Mais telle est ma foiblesse, qu'en vain dix mille voix s'élevent pour bénir la douceur, la bonté de mon regne ; un seul homme corrompt, dans le fond de mon cœur, ma joie & mes prospérités. Je le vois comme une Furie me poursuivre dans l'avenir. Ce Peuple qui m'aura béni sera muet dans la poussiere ; & Alcée vivra, me déshonorant d'âge en âge ; & il sera seul entendu ! Dans le silence de la nuit, ses vers infames, mais brûlans, ses vers étincelans de rage & de génie, pleins de fiel & de charme, insolens & harmonieux, retentissent à mon oreille. Ils passeront de bouche en bouche, & je crois lui-même l'entendre les chanter au milieu des peuples assemblés. Les accords de sa lyre tourmentent mon sommeil ; & parmi ces accords, j'entends ces mots terribles, qui me réveillent en sursaut : *Cesse, lâche Lesbos, cesse de servir un Tyran.* Oh, non ! je ne l'ai point cette force de la sagesse, cette force qui foule aux pieds les serpens de l'envie & de la calomnie, & marche d'un pas libre & ferme dans le droit sentier du devoir. Si j'étois un vrai sage, Alcée auroit beau m'insulter ; je lui abandonnerois l'opinion commune ; je laisserois ses vers tromper la renommée ; & je serois heureux avec moi-même du bien que j'aurois fait, du bien que je ferois encore à mon pays.

Digitized by Google

Mais non, je suis inquiet, agité, troublé, comme un enfant, de ce qu'on pensera de moi; semblable au daim timide qui court dans les forêts, le bruit des vents, le bruit des feuilles m'épouvante. Remportez votre trépied d'or, le foible, le pusillanime Pittacus ne l'a point mérité.

Mais à qui donc enfin nous adresser, lui demanderent les envoyés de la Pythie! A Périandre de Corinthe, répondit le roi de Lesbos. Périandre ne prétend pas être au nombre des sages; mais il aime à les rassembler, & il se plaît à les entendre. Souvent dans un banquet il les a réunis; il les connoît bien tous; & lui-même il sçauroit les apprécier mieux qu'un autre. Mais pour plus d'assurance, allez lui demander, au nom du dieu qui vous envoie, de les inviter à souper. Là, le verre à la main & le trépied d'or sur la table, ils jugeront eux-mêmes auquel ce prix de la sagesse sera présenté par vos mains.

Ce conseil fut suivi. Les sages, conviés par Périandre, à jour nommé, se rendirent tous à Corinthe, & je n'ai pas besoin de dire que les députés de Milet & de Cos furent du festin.

Ça, dit Périandre aux convives, vers la fin du repas, après avoir fait apporter sur la table le trépied couronné de fleurs, que chacun de vous, à la ronde, nous définisse la sagesse, & que le prix en soit donné à celui qui vous semblera réunir au plus haut degré les caracteres du vrai sage. Vous serez jugés par vos pairs.

Alors, selon l'usage qui s'observoit dans ces festins, chacun ne parlant qu'à son tour, les uns définirent la sagesse *une égalité d'ame inaltérable dans l'une & dans l'autre fortune*; les autres; *une connoissance profonde de-soi-même, appliquée à se rendre meilleur & plus heu-*

Digitized by Google

reux ; d'autres : *une modération dans les desirs, qui n'excede jamais les vrais besoins de la nature ;* d'autres, *le don de régler le présent & de disposer l'avenir, d'après les conseil du passé ;* celui-là, *une force d'ame à l'épreuve des passions ;* celui-ci, *l'empire absolu de la raison sur la volonté.* Bias fermoit le cercle ; & quand vint son tour de parler : La sagesse, dit-il, est tout cela ensemble : d'où je conclus que le vrai sage n'est pas un mortel, mais un dieu, & un dieu comme il n'y en a gueres. J'opine à ce que l'on renvoye le trépied d'or au dieu qui nous le fait offrir ; car c'est à lui qu'il appartient. Cet avis les mit tous d'accord, & le trépied d'Hélene fut consacré dans le temple de Delphes, pour y servir de siege à la prêtresse d'Apollon.

Quand cette grande affaire fut ainsi terminée, les députés voulurent féliciter Bias du succès de son opinion. Félicitez moi, leur dit-il, d'une bien meilleure fortune : je suis le plus heureux des hommes ; j'ai retrouvé mon chien ; je n'ai plus rien à desirer.

MUSIQUE.

Douze petites pieces pour le forte-piano, avec un violon à volonté, composées par Ignace Pleyel. Prix, 4 liv. 4 s.

Six sonates non difficiles pour le clavecin ou forte-piano, avec accompagnement d'un violon AD LIBITUM. Par Ignace Pleyel. Ire. livraison. Prix, 7 liv. 4 s.

Fantaisies & variations pour le clavecin ou forte-piano. Par J. Haydn. Opéra 65e. Prix, 3 liv. 12 s.

Echo pour le clavecin ou forte-piano, avec ac-

Digitized by Google

compagnement de deux violons & violoncelle, pour être exécuté en deux appartemens différens. Par J. Haydn. Prix, 3 liv. 12 ſ.

Trois nouvelles ſonates pour le clavecin ou forte-piano. Par J. Pleyel. Opéra 22e. Prix, 7 liv. 4 ſ. A Paris, chez M. Porro, rue Tiquetonne, N°. 10.

GRAVURE.

Portrait du Couſin-Jacques, Louis-Abel B. de Reigny, né le 6 Novembre 1757, auteur des LUNES, *du* COURRIER DES PLANETES, *de* NICODÊME, *du* CLUB DES BONNES GENS, &c., &c., deſſiné par Violet, & gravé en couleur par N. Bureaux. A Paris, chez le Couſin-Jacques, rue Phelypeaux, N°. 15; Froullé, libraire quai des Auguſtins, & chez Mme. Bureau, rue Montmartre, petit hôtel Charoſt. Prix, 40 ſ. au biſtre, & 3 liv. en couleur.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

SIMPLE HISTOIRE, *traduction de l'anglois de* MISTRISS INCHBALD, *par M.* DESCHAMPS. 2 vol. in 8°. A Paris, chez Dupont libraire rue de Richelieu, N°. 14, & chez les marchands de nouveautés. Prix, 4 liv. Miſtriſs Inchbald eſt auteur de diverſes pieces de théatre, qui ont été fort accueillies à Londres, & le roman que nous annonçons vient d'y avoir pluſieurs éditions ſucceſſives. Ce ſuccès nous paroît mérité. Il prouve que le public a

Digitized by Google

rendu plus de justice à Mistriff Inchbald qu'elle ne s'en rend elle-même dans sa préface, qu'il faut lire, parce qu'elle est d'une singularité piquante.

Le caractere original ne se fait pas moins remarquer dans tout le cours de *Simple Histoire*. Il y a peu d'événemens, mais beaucoup d'intérêt, de vérité, de connoissance du cœur; & l'art de rendre les caracteres plus intéressans par leurs défauts, plus aimables par leurs foiblesses, plus saillans par le contraste; l'art de produire de grands mouvemens par de foibles ressorts, de porter le trouble dans l'ame par un mot, un geste, un regard, un silence: cet art est porté ici jusqu'à un degré qu'on peut regarder comme un véritable tour de force, mais que le succès justifie. Nous allons présenter une analyse rapide de ce roman.

Dorriforth, parent d'un des premiers Pairs Catholiques d'Angleterre, est prêtre Catholique Romain. Quoiqu'il jouisse d'un revenu considérable, & qu'il n'ait que 30 ans, il vit dans le centre de Londres comme dans une profonde retraite, s'y exerçant à la pratique de toutes les vertus morales & religieuses. Un seul défaut ternit ses grandes qualités. C'est une roideur de caractere qu'on pourroit appeller de l'opiniâtreté. Inflexible dans ses résolutions & même dans le ressentiment, il prend soin du fils de sa sœur, & refuse obstinément de le voir, parce sa sœur s'est mariée contre son gré. Il fait du bien, & ne pardonne pas. A cette esquisse de son caractere, nous allons joindre son portrait, parce que ce portrait est dessiné avec beaucoup d'art, & qu'il convient parfaitement à l'état de Dorriforth, & au rôle qu'il doit jouer dans cette histoire.

« Dorriforth étoit grand, son air étoit noble & distingué, ses manieres élégantes; mais si

on en excepte des yeux noirs pleins de feu, des dents forts blanches, & de beaux cheveux bruns bouclés naturellement & avec grace, de la maniere qui convenoit à son état, sa figure n'offroit rien qui pût exciter l'admiration. Seulement une teinte de sensibilité répandue sur tous ses traits, leur donnoit, je ne sçais quel charme que bien des gens prenoient pour de la beauté, mais dont chacun éprouvoit, plus ou moins, la douce impression. En un mot, le charme dont je parle n'étoit que cet accord entre les traits du visage & les sentimens du cœur, cette expression qui se montre à découvert & en laisse saisir tous les mouvemens, soit rapides ou pressés, comme dans la crainte & l'espérance, soit plus tranquilles & plus réguliers, comme ceux de la résignation. Telle étoit la figure de Dorriforth, le portrait de son ame; & les vertus dont celle-ci étoit enrichie, sembloient parer l'autre de leur propre beauté. De-là cet éclat dont on étoit frappé en le voyant; de-là cette force touchante & persuasive attachée à toutes ses paroles. Il suffisoit de le fixer pour voir que son cœur s'ouvroit avec ses levres, & que chaque mot étoit l'image fidele de sa pensée ».

Un de ses amis intimes, mais plus âgé que lui, pénétré d'estime pour ses vertus, lui laisse, en mourant, la garde de sa fille, âgée de 18 ans. Quoique née d'un pere Catholique, cette jeune Miss a été élevée, par des arrangemens de famille, dans la religion protestante, & Dorriforth promet à son ami mourant de la laisser toujours libre sur l'article de la religion. — Voilà donc le prêtre que nous venons de peindre, ce jeune homme vertueux, accoutumé à la retraite & à la méditation, chargé d'une jeune personne charmante, dont, par malheur, les habitudes & les goûts sont biens différens

Digitized by Google

des siens. Elle est vive, coquette, étourdie, amie de la dissipation & des plaisirs, souffrant impatiemment d'être gênée, ou contredite, & aveuglée sur ses défauts par la flatterie & les hommages de ses nombreux adorateurs. Voilà sous quelles couleurs on l'a peinte à Dorriforth qui ne l'a jamais vue, mais qui n'envisage plus qu'en tremblant la tâche qui lui est imposée. Cependant il recueille aussi quelques traits qui font honneur à l'ame de sa pupille, & un peu rassuré par ces dernieres informations, il prépare tout pour la recevoir chez lui, ou plutôt chez une Mme. Horton, propriétaire de la maison qu'il habite, femme d'un certain âge, & qui vit avec Miss Woolley sa niece, âgée de 35 ans, d'une figure commune, mais extrêmement bonne, douce & sensible. Rien de mieux présenté que leur surprise mutuelle à la vue de cette charmante pupille; rien de plus naturel que l'étonnement dont elle est frappée elle même en voyant M. Dorriforth si peu semblable à l'idée qu'elle s'en étoit faite; car sous son double titre de prêtre & de tuteur, elle s'étoit figurée ne devoir trouver en lui qu'un bonhomme. Dès ce premier moment elle donne des preuves de son esprit & de sa gaieté; elle en donne bientôt après de son goût pour la dissipation & pour tous les amusemens de la capitale. Doriforth prie le ciel de veiller sur elle, & le prie avec une égale ardeur à la sollicitude. Il prodigue ses avis à Miss Misner; il y joint quelquefois l'autorité, mais toujours l'exemple de ses vertus. Un mérite si vrai fait impression sur l'ame naturellement droite de sa pupille; elle compare son tuteur à tous les hommes qui lui adressent leurs vœux, & surtout au jeune Lord Fréderic, qu'elle paroît distinguer le plus, parce qu'il est lui-même distingué par

Digitized by Google

toutes les femmes, & qu'un tel amant flatte ſa vanité. Bientôt ſon admiration pour M. Dorriforth devient un ſentiment plus tendre. Sa paſſion naiſſante, que d'abord elle ignore elle même, la rend plus ſoumiſe aux avis & aux leçons de celui qu'elle aime. On devine combien cette docilité inattendue doit charmer ſon tuteur. Il redouble pour elle de ſoins, d'affection, de politeſſe. Ses manieres deviennent plus douces, ſon ton plus engageant, c'eſt le moyen de plaire encore davantage; mais ſon propre cœur, amolli peu-à-peu par ces redoublemens d'égards & d'amitié qu'il croit lui devoir, finira par s'enflammer à ſon tour: il ſera devenu l'amant le plus paſſionné, qu'il croira encore n'avoir pour ſa pupille que les ſentimens d'un pere & d'un ami. Tous ces détails ſont charmans, ils ſont préſentés avec beaucoup de fineſſe; mais il faut les ſaiſir. L'auteur ne s'appeſantit ſur rien, il laiſſe au lecteur le ſoin de conclure; & c'eſt par des nuances délicates, mais ſenſibles dans le ton, dans les expreſſions, dans le ſon même de la voix de Dorriforth: c'eſt par tous ſes mouvemens que l'état de ſon cœur ſe dévoile. Il ne ſçait pas qu'il aime quand l'amour l'égare au point de le porter à frapper le Lord Fréderic ſon rival. Rien de plus touchant que la confuſion dont il eſt pénétré, après une action ſi indigne de lui, que les alarmes de ſa pupille, à la vue du danger, où les ſuites de cet outrage jettent ſon tuteur, que les efforts qu'elle fait pour cacher la véritable cauſe de ſes alarmes, que les menſonges auxquels elle a recours pour ne pas avouer qu'elle aime Dorriforth, que la confidence qu'elle en fait à Miſſ Woodley, la meilleure, auſſi la plus religieuſe des femmes. Comme Miſſ Woodley eſt catholique, elle ne voit rien d'auſſi ſacré que le caractere d'un prê-

Digitized by Google

tre, & rien de plus horrible qu'une paſſion dont un prêtre eſt l'objet. La jeune pupille ne ne ſe fait pas moins de reproches à elle-même, quoiqu'elle ſoit proteſtante & moins accoutumée à voir dans un miniſtre des autels un homme condamné au célibat. Elle combat ſa paſſion; elle ne la croit point partagée; elle n'oſe même deſirer qu'elle le ſoit. Elle n'eſt plus vive, plus diſſipée. Ses peines ſecrettes ont altéré ſa ſanté & changé ſon caractere; & peut-être n'en eſt-elle alors que plus dangereuſe pour Dorriforth; mais ſi, par des événemens imprévus, une perſpective nouvelle s'ouvre à ſes yeux, ſi des eſpérances légitimes peuvent entrer dans ſon cœur, on ſent qu'elle reprendra ſon caractere & ſes premiers défauts. Elle cherchera à ſe dédommager de tout ce qu'elle a ſouffert. Parce qu'elle eſt vaine, elle croira n'être jamais aſſez aimée; parce qu'elle eſt fiere, elle voudra dominer à ſon tour celui à qui elle a été ſoumiſe; elle compromettra ſon bonheur; ſa paſſion ſera ſans ceſſe aux priſes avec la folie & ſa légéreté, tandis que l'amour de Dorriforth ſera combattu par la raiſon dont il a, juſqu'à préſent, toujours ſuivi les conſeils. Le moment vient enfin où la raiſon l'emporte. Dorriforth va partir, il ne reverra jamais Miſſ Miſner, il l'a réſolu, & l'on a vu combien il étoit ferme dans ſes réſolutions. Ce départ coûtera la vie à ſa pupille. N'importe; il faudroit s'humilier. Tout ce morceau eſt un tiſſu de ſcenes attachantes, filées avec beaucoup d'art & de vérité. On les entend, on les voit plutôt qu'on ne les lit. L'intérêt eſt preſſant, l'illuſion eſt parfaite.

Le dénouement eſt imprévu, quoique naturel: c'eſt un trait fortement prononcé, ajouté au caractere des deux amans.

Nous n'avons point parlé d'une Miſſ Fenton,

Digitized by Google

ni d'une jeune Lord Elmwood, ni de Sir Edward Ashton, parce qu'ils jouent un rôle peu considérable. Il n'en est pas de même d'un Jésuite nommé Sandfort; c'est un acteur principal & l'ami du tuteur. Il nous semble que ce personnage ne pouvoit se trouver que dans un roman anglois. Il est dur, incivil, grossier, & Mistriss Inchbald ne paroît l'avoir imaginé que pour qu'il servît à développer les qualités aimables de Miss Misner, & à faire valoir son esprit.

Le traducteur est digne de l'auteur, par la maniere dont il en sent le mérite & dont il le fait sentir. Son style est pur, élégant, naturel, & ne se ressent en rien des entraves de la traduction. On croit lire un ouvrage original, & composé en françois. Il a joint quelques notes au texte. On distinguera surtout celle qui est entre les chapitres VI & VII du second volume; elle est profonde, bien écrite; elle supplée à ce que l'auteur n'a pas dit, & elle jette beaucoup de jour & d'intérêt sur tout le reste.

Son avertissement mérite aussi d'être lu. Il est court, mais plein de choses.

Œuvres posthumes ou opuscules historiques de feu M. DE RHULIERES. Malgré la notice que nous avons donnée de cet ouvrage dans notre Journal du 30 Janvier, N°. 3, & que nous jugions suffisante pour le faire connoître à nos lecteurs, nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer le portrait que M. de Rhulieres fait, dans une de ses lettres, en date de Pétersbourg, le 25 Novembre 1776, de Cathérine II, impératrice des Russies: dans les circonstances où nous sommes, qui ne sera pas curieux de connoître cette femme illustre, tant de fois calomniée, & à laquelle M. de Rhulieres, malgré la haine dont il faisoit profession pour la Na-

Digitized by Google

tion Russe, ne peut s'empêcher de rendre justice ? Le voici ce portrait.

La Czarine est une belle femme, qui se soutient à merveille, malgré son âge, de près de 48 ans : elle n'est pas extrêmement grande, mais puissante. Elle a un port superbe, & l'annonce du plus vigoureux tempérament, ainsi que de la meilleure santé, qu'elle maintient par beaucoup d'exercice, & par une vie réguliere. Elle a peu de foi aux médecins, & se guérit elle-même de ses légeres incommodités avec de la diete & du régime. Elle se promene plusieurs heures dans ses superbes jardins durant l'été, & l'hiver dans ses galeries. J'ai eu l'honneur de la voir deux fois au milieu de son parc. La premiere, je lui étois présenté ; la seconde, la trouvant seule avec une Dame, je lui offris mon mémoire. Elle le prit, le lut, me répondit : puis comme par réminiscence, me dit : *Mais, Monsieur, on ne m'aborde pas ainsi.*

« On ne peut nier que cette princesse n'ait d'excellentes qualités ; elle est douce, humaine, affable, économe dans son intérieur. C'est l'adulation excessive qui l'a gâtée. On lui a fait prendre le change sur la vraie grandeur, & les moyens de rendre son peuple heureux. Les philosophes du jour, dont elle a voulu se concilier les suffrages, lui ont inspiré cet égoïsme pernicieux dans tout individu, & surtout dans un souverain. Ils l'ont excitée à songer uniquement à faire parler d'elle, à jouir de sa propre renommée, à en entretenir l'univers, sans s'embarrasser de ce que son empire deviendroit à sa mort ».

Peut-être reconnoîtra-t-on mieux cette illustre souveraine dans les vers suivans, destinés à être mis au bas de sa gravure, & qui me furent demandés par un peintre en 1789, chez

Digitized by Google

M. le comte de Nariskin, jeune seigneur ruſſe.

Redoutée à la guerre, adorée à la cour,
Sur le plus vaſte empire, elle regne en grand homme.
Son code & ſes exploits, rappellent tour-à-tour
Les Solons de la Grece & les Céſars de Rome.

Nos lecteurs nous ſçauront certainement gré de l'article curieux & inſtructif qui ſuit, ſur la marée de la mer Germanique.

« Il n'y a point de marée à Gothembourg, ni dans le Lattegatte, ni dans le Scaggérack, (manche entre la Norwege & la Jutlande), ni même bien avant dans la mer Germanique juſqu'à l'embouchure de l'Elbe, (*ce qui n'eſt pas exact : le flux & le reflux eſt conſidérable à Ritterbutel, qui eſt ſitué à l'embouchure de l'Elbe*) ni le long des côtes méridionales de la Norwege. Cela m'a ſurpris d'abord, & j'ai cherché à en démêler la raiſon que je crois avoir découverte. L'élévation des eaux de la mer, que nous nommons *flux & reflux*, eſt cauſée par le paſſage de la lune ſur le grand Océan. La mer Germanique n'eſt pas aſſez étendue pour avoir une marée à elle particuliere, c'eſt-à-dire, pour éprouver l'attraction de la lune : ainſi les marées qu'on remarque en Angleterre, en Hollande, en Ecoſſe, ſont cauſées par la ſurabondance de l'Océan, qui reflue les unes par la manche d'Angleterre, les autres par le Nord de l'Ecoſſe. Dans les paſſages reſſerrés & plus voiſins de l'Océan, les marées ſont plus rapides & s'élevent plus haut. A meſure qu'on s'éloigne davantage de la côte, l'effet diminue inſenſiblement juſqu'à ce qu'enfin on ne reſſente plus rien à une certaine diſtance. C'eſt pour cela qu'on voit des marées de 45 pieds à Saint-Malo, qu'il n'y en

Digitized by Google

à que de 14 ou 15 vers la Tamiſe, & qu'enfin il n'y en a point au fond de la mer Germanique : mais il en reſte, au lieu de marée, qui portent à l'eſt & ſud-eſt, dont les vaiſſeaux doivent ſe méfier, dans le calcul de leur route ». (*Cet article eſt de M.* DE SAINT-ANGE).

Fragment ſur feu M. TURGOT. On a ſçu depuis ſa mort qu'il étoit l'auteur de pluſieurs morceaux ſatyriques, en vers & en proſe, qui avoient fait du bruit, & dont perſonne ne l'avoit jamais ſoupçonné, tant il y avoit de réſerve dans ſon caractere & de diſcrétion dans ſes amis. Lorſque la Sorbonne publia ſa ridicule & abſurde cenſure contre 37 propoſitions du *Béliſaire* de M. Marmontel, il parut une brochure qui avoit pour titre : *Les trente-ſept Vérités oppoſées aux trente-ſept Impiétés de Béliſaire, cenſurées par la Sorbonne.* Par un Bachelier Ubiquiſte. Or, ces vérités, qui étoient le contraire des principes du Béliſaire, étoient un catéchiſme d'intolérance, de fanatiſme, de perſécution & d'iniquité qui faiſoient frémir. L'idée de cette plaiſanterie étoit très-heureuſe, très-juſte, & bien adaptée au ſujet & aux perſonnes : car il eſt reçu en philoſophie que la contradictoire d'une propoſition démontrée fauſſe eſt néceſſairement vraie : il ſe trouvoit au réſultat, que la doctrine approuvée par la Sorbonne étoit celle de l'inhumanité, & la doctrine de Béliſaire, réprouvée par les docteurs, celle de la juſtice, du moins ſuivant les lumieres du bon ſens commun à tous les hommes. L'auteur avoit fini par cette eſpece d'offrande, en formule latine : *Quod felix, fauſtum fortunatumque ſit ſacræ facultati, almæ matri meæ* ; c'eſt-à-dire, qu'il offroit cet ouvrage à la ſacrée faculté, comme un tribut filial qu'il préſentoit à ſa mere. Ce fut une raiſon de plus pour l'attribuer à

Digitized by Google

quelque ancien élève des écoles de théologie, devenu faux frere, comme il y en avoit plus d'un. Les soupçons tomberent sur l'abbé M.... Personne ne pensoit à M. Turgot, qui avoit été autrefois abbé & étudiant en théologie; & la sacrée faculté ne devina pas quel étoit l'enfant dénaturé qui se mocquoit d'une mere si respectable.

En 1769, sous le ministere de M. d'Invau, il y eut au parlement une assemblée de grande police, à l'occasion de la cherté des grains. Messieurs, qui étoient fort peu instruits sur cette matiere comme sur beaucoup d'autres, dirent gravement beaucoup de sottises. M. Turgot, qui la possédoit très-bien, & qui étoit alors maître des requêtes, après avoir été conseiller au parlement, ne se faisoit pas, comme on voit, beaucoup de scrupule de s'égayer aux dépens des Corps dont il avoit été membre; l'esprit de corps étant à ses yeux, comme à ceux de tout honnête homme, beaucoup moins que la vérité. Il ne pouvoit d'ailleurs pardonner au parlement de Paris son arrêt atroce & sanguinaire contre l'infortuné La Barre; arrêt qui auroit suffi pour déshonorer la France, si la France, par un cri général, n'eut pas flétri de son horreur & de son mépris les assassins barbares qui avoient signé cet arrêt. On va voir que personne n'avoit senti plus vivement que M. Turgot cette juste indignation, & ne l'exprima plus énergiquement. Il fit alors un petit poëme dans le goût du *Pauvre Diable*, intitulé : *Michel & Michau* (c'étoient Michel de Saint-F***. & Michaud de M***., deux arcs-boutans de la Grand'Chambre). En voici quelques fragmens qui passerent alors entre les mains des curieux, & que les gens de lettres eux-mêmes crurent de Voltaire, tant on avoit réussi à saisir sa maniere & sa tournure.

Digitized by Google

On diſtinguoit dans la cohorte noire
Un homme au teint de couleur d'écritoire,
Qui péroroit, annonant, annonant,
Geſticuloit, dandinant, dandinant,
Et raiſonnoit, toujours déraiſonnant;
C'étoit Om... de pédante mémoire,
Des mauvais lieux autrefois le héros,
Et devenu ſouteneur des dévots;
Om... fameux par maint réquiſitoire,
Qui depuis peu vient d'enterrer ſa gloire
Sous un mortier, pour jouir en repos
De ſon mérite & du reſpect des ſots.
Un peu plus loin ſortoit d'une ſimarre
Un front blafard, ſurmonté d'un poil blond,
Un plat viſage, emmanché d'un cou long,
Le St.-F***, qui ſaintement barbare,
Offroit à Dieu les tourmens de La Barre.
.
.
Très-digne fils de ſon très-digne pere,
Déjà Michau, pour être commiſſaire,
Se préſentoit, quand l'avocat Séguier
Dit qu'on devoit cet honneur à P***.
Grand magiſtrat, ſévere juſticier,
Porteur d'eſprit du préſident d'Al**.
Deux gros yeux bleus où la férocité
Prête de l'ame à la ſtupidité,
L'ont depuis peu fait nommer le *bœuf-tigre*;
Et jamais nom ne fut mieux mérité.
Dans ſa jeuneſſe un certain cailletage,
Fade & diffus, mais facile & fleuri,
L'inſinua dans le monde poli.
Voulant depuis jouer un perſonnage,
De nos prélats il ſe fit l'ennemi.
Son coup d'eſſai ne fut pas accueilli;
Mais il a bien repris ſon avantage;

Et s'eſt acquis un honneur infini
En inventant le baillon de Lalli.

Si ces vers n'étoient pas de Voltaire, ils en étoient dignes. On voit dans ſes lettres combien il fut affligé & alarmé qu'on les lui imputât. Il craignoit la vengeance du parlement, qui étoit certainement un ennemi formidable, ayant pour armes des arrêts, & pour vengeurs des bourreaux. Voltaire même ſe plaint amérement que l'auteur de ces vers le laiſſe expoſé aux ſoupçons & aux bruits publics, comme ſi M. Turgot avoit pu empêcher une pareille mépriſe, ou qu'il eût dû, pour la prévenir, ſe mettre lui-même dans la gueule du tigre. Il garda le ſilence, & fit bien. Il ſçavoit d'ailleurs que Voltaire, qui avoit toujours un pied hors de France, & que le Miniſtere protégeoit, étoit à l'abri de tout danger.

Les curieux d'anecdotes politiques ſçavent que le traité d'alliance, conclu & ſigné par l'abbé de Bernis, depuis cardinal, entre l'Autriche & la France, & la funeſte guerre d'Allemagne, qui en fut la ſuite, ont eu pour premiere cauſe les mépris déclarés du roi de Pruſſe pour Mme. de Pompadour, & que M. de Staremberg ſçut profiter habilement des diſpoſitions de la favorite. Elle venoit de porter au Miniſtere l'abbé de Bernis, ſa créature, qui lui-même ne dévoit pas aimer beaucoup le roi de Pruſſe, & ſe ſouvenoit de ce vers :

Evitez de Bernis la ſtérile abondance.

Duclos, dans ſes mémoires, prétend que l'abbé de Bernis, en ſignant ce traité, n'avoit pas cru lui donner l'étendue & les conſéquences qu'il ne tarda pas d'avoir, & que, ſe voyant emporté au delà de ſes meſures, il voulut négocier pour la paix. Il eſt ſûr que

Digitized by Google

ce changement lui fit perdre sa faveur & sa place ; mais M. Turgot, qui ne voyoit en lui que l'auteur d'un traité désastreux & anti-politique, fit contre lui les vers suivans, qui coururent anonymes.

Des nœuds par la prudence & l'intérêt tissus,
Un système garant du repos de la terre,
Vingt traités achetés par deux siecles de guerre,
Sans pudeur, sans motif, en un instant rompus ;
Aux injustes complots d'une race ennemie,
Nos plus chers intérêts, nos alliés vendus ;
Pour cimenter sa tyrannie,
Nos trésors, notre sang vainement répandus ;
Les droits des nations incertains, confondus ;
L'Empire déployant sa liberté trahie ;
Sans but, sans succès, sans honneur,
Contre le Brandebourg l'Europe réunie ;
De l'Elbe jusqu'au Rhin les François en horreur ;
Nos rivaux triomphans, notre gloire flétrie,
Notre marine anéantie ;
Nos isles sans défense, & nos ports saccagés :
Voilà les dignes fruits de vos conseils sublimes !
Trois cent mille hommes égorgés,
Bernis, est-ce assez de victimes ?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes,
Vous semblent-ils assez vengés ?

Son goût pour la satyre s'étoit manifesté de bonne heure : car un des essais de sa premiere jeunesse fut une piece de vers contre la Cour & le Gouvernement, en 1748, lorsque l'on eut la lâcheté d'arrêter, au sortir de l'opéra, le prince Edouard, contre la foi des sermens & les droits de l'hospitalité. Les Anglois, qui sentoient la foiblesse de notre Ministere, eurent l'insolence d'en exiger cette bassesse ; mais ils ne l'auroient pas commise.

Le jeune Turgot fit sur ce sujet une piece qui se sentoit de son âge ; elle est inégale & foible ; il y a pourtant des vers remarquables, tels que ceux-ci :

J'ai vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour ;
Mais fut-il relevé par la main de l'Amour ?
Belle Agnès, tu n'es plus l le fier Anglois nous dompte,
Et Louis dort en paix dans le sein de la honte, &c.

Histoire naturelle des insectes. Par M. Olivier, docteur en médecine, de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Marseille. In-4°. de 792 pages. Tome premier. A Paris, chez Panckoucke, & se trouve à Nancy chez Mathieu, libraire. 1791. C'est un ouvrage lexique, qui fait partie de l'Encyclopédie méthodique par ordre des matieres. Ce commencement va jusqu'à la lettrine *Cin.* Nous n'avons dans l'Empire François aucun recueil aussi complet que celui de M. Olivier. Aussi n'a-t-il rien négligé pour y renfermer tout ce qui regarde l'insectologie : ni la dépense, ni les soins, ni les peines n'ont été épargnés. Les richesses entomologiques de Londres, celles de Paris, & de tous les cabinets curieux de l'Empire François ont été visitées, scrutées, compulsées & contemplées.

Les articles *Charansons*, *Chenilles*, *Cigales* & autres offrent autant de traités complets. Il y a 492 especes de charansons. Nous allons faire connoître d'après M. Olivier, celle qui commet les plus grands désastres dans les magasins de bled. « *Charanson du bled.* CURCULIO GRANARIUS. Il a une forme allongée, & à peine une ligne & demie de long. Tout le corps est brun. La trompe est cylindrique, un peu courbée, presque de la longueur du corcelet, la tête est arrondie, le corcelet est presque de

Digitized by Google

la longueur des élytres. ſtriées & les ſtries ſont pointillées. Les cuiſſes n'ont point d'épines. Les jambes ſont terminées par un crochet aſſez fort. Ce petit inſecte, connu auſſi ſous le nom de *Calandre*, ſe multiplie conſidérablement dans les greniers, & les magaſins de bled de toute eſpece, dans leſquels il fait de terribles dégâts, ſurtout dans ſon état de larve, en conſommant toute la ſubſtance farineuſe du grain, & n'en laiſſant que l'écorce. Leewenhœk a fait pluſieurs obſervations ſur ces inſectes pernicieux, & il a trouvé que pour ſe multiplier, le charanſon, après avoir eu la compagnie du mâle, fait avec ſa trompe un trou au grain de froment, & dépoſe un œuf dans ce trou, d'où naît un petit ver, ou une petite larve, qui mange en ſe développant toute la ſubſtance farineuſe du grain, & qui enſuite ſe transforme en nymphe dans le grain vuide, y prend enfin la forme de charanſon, & ſe fait jour en perçant l'écorce. La larve eſt blanche & garnie d'une groſſe tête écailleuſe, avec des dents, au moyen deſquelles elle ronge la ſubſtance du grain. On ne trouve jamais qu'un ſeul de ces inſectes dans chaque grain, parce que chaque charanſon demande un grain, pour parvenir à ſa grandeur complette. A la ſuite d'une ſynonymie latine choiſie, M. Olivier ouvre la deſcription de chaque inſecte, par le nom françois. Dans le préambule générique ſe trouvent les différentes métamorphoſes de l'inſecte, ſon accouplement, la durée de ſa vie, ſes mœurs, & les moyens qu'on a employé juſqu'à préſent pour le détruire: comme par exemple, ce qui eſt capable d'éloigner & de faire périr les charanſons, les chenilles & autres; ce qui nous fait préjuger que ce dictionnaire eſt non-ſeulement utile & indiſpenſable aux natu-

raliſtes, mais bien encore aux cultivateurs, économiſtes & propriétaires.

Tableau encyclopédique & méthodique des trois regnes de la nature botanique. Premiere livraiſon. Par M. le chevalier de de La Marck, de l'académie royale des ſciences. Grand in-4°. de 100 pages, avec cent planches en taille-douce. A Paris, chez Panckouke, & ſe trouve à Nancy, chez Matthieu, libraire. 1791. Il n'exiſte aſſurement point en Europe de recueil calqué ſur celui-ci. Les plantes y ſont rangées ſuivant la méthode Linnéenne, par claſſes, genres & eſpeces, développées & repréſentées dans le plus grand détail, depuis la racine juſqu'à la graine, avec toutes les parties de la fructification. Ces planches ſupérieurement gravées, ont été deſſinées ſous les yeux de M. le chevalier de La Marck: le diſcours offre pour chaque genre de plantes, le tableau général le plus complet & le plus certain, parce que nous ſçavons qu'il eſt un des plus ſçavans & des plus laborieux botaniſtes de l'Europe, qu'il poſſede les moyens & a pris tous les ſoins néceſſaires, pour établir avec certitude les diſtinctions des eſpeces qu'il m'entionne. Quant aux moyens de M. le chevalier de La Marck, nous lui en croyons de très-grands, ſurtous les botaniſtes, qui exiſtent actuellement, & voici les motifs ſur leſquels nous fondons notre opinion, 1°. il nexiſte maintenant aucun botaniſte qui ait décrit & publié un auſſi grand nombre de plantes que M. le chevalier de La Marck; 2°. les collections de la capitale du grand Empire François, dont il a été à portée de faire uſage, ne le cedent nullement en richeſſes à celles de Londres, & le jardin du roi, nous donne encore tout l'avantage à cet égard; 3°. l'herbier même de l'auteur, qui eſt en quelque ſorte immenſe, car nous ſçavons qu'il poſſede plus de plantes que Linnée n'en a men-

Digitized by Google

tionnées, & qu'on n'en trouve dans beaucoup d'autres herbiers de Paris. La place de directeur des herbiers du cabinet d'histoire naturelle de la Nation, qui lui a été donnée par ordre du Gouvernement, vient à l'appui de notre assertion. A ces considérations, il faut encore ajouter que le discours qui précéde ces planches, est en françois & en latin, ce qui doit le rendre d'un usage universel. Il est écrit dans le style le plus concis, dans celui que les botanistes connoissent sous le nom de *Style aphoristique & systématique*. Il correspond en tout au dictionnaire de botanique du même auteur, dans lequel sont exposées les descriptions & une exacte synonymie de toutes les planches connues, avec une notice de leurs divers degrés d'utilité. Quoique le système sexuel de Linné soit assez généralement connu de ceux qui ont étudié la botanique, M. le chevalier de La Marck a cru devoir, malgré cela, placer en tête de cet intéressant traité, le caractere des classes qui constituent ce système, pour le faire connoître à ceux qui voudront faire usage de cet ouvrage, dans lequel ce système est adopté.

Malgré les grands progrès opérés de nos jours en botanique, nous osons assurer que cette science est encore bien éloignée d'une entiere perfection. Combien de travaux ne reste-il pas à faire pour achever la juste détermination des caracteres distinctifs des plantes connues? Combien de recherches, d'observations ne faut-il pas encore pour parvenir à fixer d'une maniere certaine & convenable, les genres qu'elles doivent composer? Les végétaux connus & décrits ne font peut-être pas encore la moitié du nombre de ceux qui existent à la surface du globe, sur la terre & dans les eaux. L'Europe seule commence à être assez connue; mais l'intérieur des trois autres

Digitized by Google

parties de l'univers, & en général la plupart des isles éloignées de l'Europe, récelent sans contredit, des milliers de plantes absolument inconnues aux botanistes. Les plantes des environs de Madagascar, sont à peu de choses près, des objets entierement nouveaux, nous n'en connoissons aucune de celles qui croissent dans le Meyssour, Etat de l'empereur Tipoo. Le fils du rédacteur de cette notice, premier médecin de ce prince souverain Indien, est chargé, de la part du Gouvernement François, d'observer les productions naturelles de cette contrée des grandes Indes. Ce n'est vraiment qu'avec le tems qu'il sera possible de préciser les objets de la plus belle, de la plus intéressante & de la plus utile des parties de l'histoire naturelle, & il y a encore bien des pas à faire avant d'atteindre ce point de perfection. M. le chevalier de La Marck, animé d'un zele ardent pour les progrès de la botanique, a quitté un instant la rédaction de son dictionnaire encyclopédique des plantes : pour publier ce curieux *genera plantarum*. Le commencement de ce nouveau travail renferme déjà l'explication des genres des trois premieres classes du chevalier de Linné, & cent belles planches représentent les genres jusqu'à la fin de la pentandrie.

Voyages en Europe, en Asie & en Afrique, contenant la description des mœurs, coutumes, loix, productions, manufactures de ces contrées, & l'état actuel des possessions angloises dans l'Inde, commencés en 1777, & finis en 1781, par M. MAKINTOSH, *suivis des voyages du colonel* CAPPER, *dans les Indes, au travers de l'Egypte & du grand désert, par Suez & par Bassora, en 1779, traduits de l'anglois, & accompagnés de notes sur l'original & de cartes géographiques, par J.-P.* BRISSOT, *député à la seconde Législature.* 2 vol. in 8°. de près

Digitized by Google

de 500 pages chacun. Prix brochés, 9 liv. pour Paris, & 11 liv. franc de port pour les départemens, chez Regnault, libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre, N°. 244. *Nota.* On trouve chez le même libraire les *Lettres philosophiques & politiques sur l'histoire de l'Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours, traduites de l'anglois du lord* LYTLETTON, *& enrichies de notes sur l'original, par J.-P.* BRISSOT. 2 volumes, in-8°. d'environ 400 pages chacun. Prix broché, 7 liv. 4 s. Les amateurs des voyages doivent se procurer cet ouvrage sçavant, qui leur donnera des connoissances exactes sur l'état de l'Indostan, sur les richesses qu'on en tire, qu'on en peut tirer, sur la puissance des Anglois dans l'Inde, sur la guerre contre les Marattes, &c., &c. Quant au traducteur, il est aisé de voir qu'il a travaillé avant la *Révolution*; il n'y a rien qui y soit relatif: on y trouve des principes purs, des portraits vrais, des tableaux bien prononcés, & souvent de l'impartialité.

Traités de Munster, de Riswich & de Versailles, des 24 Mai 1648, 30. Octobre 1697, & 1er. Mai 1756, entre la France, l'Empire & la maison d'Autriche, ou Pieces justificatives de la justice de la cause des François dans la guerre qui se prépare, & du droit qu'ils ont de la déclarer. 1 vol. de plus de 200 pages. A Paris, chez Guillaume *junior*, imprimeur-libraire, rue de Savoie St. André, Nº. 17, & Lebour, libraire au Palais Royal, galeries de bois, Nº. 188, l'an 4e. de la liberté. Cet ouvrage, intéressant dans la circonstance présente, est classé de la maniere suivante. 1°. Traité de paix conclu à Munster en Westphalie, le 24 Octobre 1648, entre Sa Majesté Impériale, Sa Majesté Très-Chrétienne, & les électeurs, princes & Etats du Saint Empire Ro-

main ; pour servir de piece de jugement au différend qui s'éleve entre l'Empire & la France, à l'occasion de la suppression des privileges féodaux des princes allemands possessionnés en Lorraine & en Alsace, précédé des décrets de l'Assemblée Nationale, relatifs aux indemnités accordées à ces princes ; de l'Acte de l'empereur, au *conclusum* de la Diete de l'Empire, &c. & suivi de notes interprétatives ; 2°. Traité de paix, signé à Munster en Westphalie, le 24 Octobre 1648, par les ambassadeurs plénipotentiaires de Leurs Majestés Impériale & Très-Chrétienne, & par les autres députés plénipotentiaires des électeurs, princes & Etats du St. Empire Romain ; 3°. article 1er. du traité de Riswich, & traité conclu à Versailles, le 1er. Mai 1756, entre Louis XV, & l'impératrice Marie-Thérese, ou preuves des griefs de la France contre l'empereur, en ce qui concerne les François rassemblés dans l'Empire ; 4°. Traité définitif d'alliance & d'amitié conclu entre Marie-Thérese, impératrice, reine de Hongrie & de Boheme, & Louis XV, roi de France & de Navarre, à Versailles, le 1er. Mai 1756.

Almanach historique de la Révolution Françoise, pour l'année 1792, rédigé par J. P. RABAUT ; *ouvrage orné de 6 gravures d'après les dessins de M.* MOREAU. Cette nouvelle édition, en plus gros caracteres, & au prix modéré de 40 s. facilite l'acquisition de ce livre vraiment classique & élémentaire. Se vend au Palais royal, & chez tous les marchands de nouveautés.

Accord des vrais principes de l'Eglise, de la morale & de la raison, sur la Constitution civile du Clergé de France, par les évêques des départemens, membres de l'Assemblée Constituante. Seconde édition, revue, corrigée, & aug-

Digitized by Google

mentée. A Paris, chez Deſenne, au Palais Royal. 1792. Prix 36 ſ. & franc de port, 2 liv. 8 ſ.

Bauerin, libraire au Louvre, porte royale, propoſe, au rabais le *Journal du voyage de Michel de Montaigne, en Italie, par la Suiſſe & l'Allemagne, en 1580 & 1581, avec des notes.* Par M. de Querlon, 2 forts vol. in-12 : prix 2 liv, 10 ſ. au lieu de 5. liv.

MISS LONY, *traduit de l'allemand, de Madame de la* ROCHE, *par Mad.* **, 1 vol. A Paris, chez Deſenne, libraire au Palais Royal. Prix, 36 ſ. Ce roman offre de l'intérêt & de ces ſituations touchantes qui joignent, au mérite des détails, celui d'un ſtyle facile, tendre & touchant : il eſt aiſé d'y reconnoître la plume d'une femme ; & les principes de morale & de vertu, qui en ſont la baſe, ne peuvent qu'ajouter au charme qu'il procure en le liſant de ſuite & avec attention.

Il n'y a peut être pas eu un auteur, ſoit parmi les anciens, ſoit parmi les modernes, qui ait été plus utile aux éditeurs, aux imprimeurs & aux graveurs, que le célebre Shakeſpeare. Quoiqu'il exiſte déjà un nombre infini d'éditions de ſes Œuvres, on en entreprend tous les jours de nouvelles. Une ſuperbe édition in-4°. de 15 volumes avec planches, va être inceſſamment miſe ſous preſſe, & on en annonce une autre pour l'hiver prochain, qui ſera in-8°. & compoſée du même nombre de volumes.

GRANDE-BRETAGNE.

Eſſay on the life and Character of John Lord Somers, baron of Evesham, &c. C'eſt-à dire, *Eſſai ſur la vie & le caractere de Jean Lord* SOMMERS, *baron d'Evesham : comme auſſi des eſ-*

Digitized by Google

quisses d'un Essai sur la vie & le caractere de Philippe, comte d'Harwicke, proposés pour être insérés dans un Abrégé de l'histoire du Worcestershire. Par R. Cooksey, écuyer. In-4°. A Londres, chez Bew. 1791. M. Cooksey projette de publier une histoire abrégée du Worcestershire, & d'y faire entrer les vies des personnes qui ont illustré cette province. Il présente ici des échantillons, & nous ne doutons pas qu'ils ne servent à prévenir le public favorablement pour son travail.

Heroic Epistle, &c. C'est-à-dire, *Epître héroïque à Joseph* PRIESTLEY, *docteur en droit, membre de la société royale de Londres.* In-4°. A Londres, chez Robinson. 1791. C'est une satyre contre M. Priestley, & une critique tantôt juste, tantôt mauvaise de ses diverses productions. Nous ne pensons pas que M. Priestley s'en affecte beaucoup.

Strictures upon primitive Christianity, &c. C'est-à-dire, *Essai sur le Christianisme primitif, par le rév. D.* KNOWLES, *prébendaire d'Ely; comme aussi sur les écrits théologiques & polémiques du très-révérend le lord évêque de St. David; le rév. D.* PRIESTLEY, *& feu le rév. M.* BADCOCK. Par Jacques Edouard Hamilton, écuyer. Partie I. In-8°. A Londres, chez Johnson. 1790. L'auteur n'entreprend pas moins que de prouver, que Jésus n'est pas le Messie ou le Christ, que les écrits que nous appellons le *Nouveau Testament* sont supposés & falsifiés, enfin que le Christianisme fondé sur ces écrits est une sophistication de la doctrine de Jésus. En tout cela il n'a fait que de l'eau toute claire: car ses assertions à la hardiesse près, ne présentent rien qui mérite attention.

ALLEMAGNE.

Christoph. Theophili de Murr, memorabilia

Digitized by Google

Bibliothecarum Norimbergenſium & univerſitatis altdorfinæ. Pars III cum II tabulis aeneis. In-8°. de 318 pages. A Nuremberg, chez Raw. 1791. On eſt étonné de voir les richeſſes en tout genre que renferment ces bibliotheques, & l'on ne peut que ſçavoir gré à M. de Murr de les avoir fait connoître.

Alphabetiſches Verzeichniſſ der Schmetterlinge, &c. C'eſt-à dire, *Catalogue alphabétique des papillons de toutes les parties du monde, avec leurs ſynonimes; par Conrad Chriſtophe* JUNG. In 8°. de 338 pages. A Marktbreit, de l'imprimerie de Knenlein, & ſe trouve en commiſſion à Anſpach, chez Haueiſen, commiſſaire du commerce, & à Erlang, chez Walther. 1791. Il y a déjà quelques années que ce catalogue a été annoncé, mais des obſtacles difficiles à vaincre en ont retardé la publication. Cependant il ne paroît pas que le public y ait perdu, parce que M. Jung a eu le tems de perfectionner ſon travail en compulſant les entomologiſtes les plus modernes; ce qu'il a fait avec beaucoup de ſoin. La premiere partie que nous annonçons, contient les lettrines A — L. La ſeconde qui conduira ce travail à la fin, ne tardera pas à paroître: & dans la ſuite, l'auteur promet des ſupplémens à meſure qu'il y aura de quoi en faire. Ce catalogue eſt peut-être le plus complet de ceux qui exiſtent.

De interpretatione veterum ſcriptorum & monumentorum ad ſenſum veri & pulchri facilem & ſubtilem excitandum acuendumque rectè inſtituenda. Commentatio prima & ſecunda, auctore *Chriſt.-Dan.* BECKIO. Grand in-4°. de 114 pages. A Leipzig, chez Gleditſch. 1790. & 1791. L'auteur trace d'abord l'hiſtoire de l'art d'interpreter, & de ſon état actuel: après quoi il en expoſe la nature, l'étendue & les regles. Cet écrit ne peut manquer d'être d'une grande utilité aux humaniſtes.

Digitized by Google

Annalen der Naturgeschichte, &c. C'est-à-dire, *Annales d'histoire naturelle, publiées par le docteur H.-J.* LINER. Premiere partie. In-8°. de 126 pages. A Gottingue, chez Dieterich. 1791. Aux mémoires propres de cette production périodique dont quatre parties paroîtront tous les ans, l'éditeur joindra des extraits d'autres ouvrages.

NORD.

Erneuerte Erwægung der Lahre von der Gœttlichen Dreyeinigkeit, &c. C'est-à-dire, *Considérations nouvelles sur la doctrine de la Trinité.* Par le docteur Gottlies Schlegel. Premiere partie. In-8°. de 312. A Riga, chez Hartknoch. 1791. Il nous suffit d'avoir indiqué cet ouvrage à ceux, qui plus capables que nous, sont en état d'apprécier les opinions, assertions & argumens de M. Schlegel.

Friebes Beytræge, &c. C'est-à-dire, *Additions à l'histoire livonienne, d'après un manuscrit nouvellement découvert.* Par M. Gu. Chr. Friebe; avec d'autres mémoires, &c. A Riga, chez Hartknoch. 1791. Le manuscrit indiqué dans le titre & dont on ne trouve ici que la partie qui comprend les années 1360. = 1489 a été écrit, il y a 150 ans par le bourguemestre Melchior Fuchs & concerne les affaires de la ville de Riga avec l'évêque. Arndf & Gadebusch ne connoissant pas ce M. S. ont débité bien des erreurs dont ils se seroient garantis.

SUISSE.

Magazin fur Geschichte, &. C'est à-dire, *Magasin pour l'histoire, la statistique, la littérature, & la topographie de tous les Etats ecclésiastiques allemands.* 2 vol. publiés par P. A Winkopp. In-8°. de 371 pages. A Zurich, chez Orell, Gessner, Fuesli & compagnie. 1791. La premiere partie avoit été rédigée l'année

1790. Par M. Hœck. Il seroit à souhaiter que l'on publiât un ouvrage pareil, concernant les Etats laïcs de l'Allemagne, pour faire la comparaison.

Matthisons auserlesene Gedichte, &c. C'est-à-dire, *Poëmes choisis de Friedrich* MATTHISSON, *publiés par Jean-Henri* FUESSLI. In-8°. de 113 pages, avec le portrait de l'auteur. A Zurich, chez Orell, Gessner, Fuesli & compagnie. 1791. L'auteur ne craindra pas de survivre à sa célébrité : car après avoir chargé M. Fuesli de faire un choix de ses poésies & d'avoir enrichi ce choix de dix nouveaux poëmes, il déclare qu'il renonce aux muses. C'est dommage : car c'est certainement un des meilleurs poëtes élégiaques qu'on puisse citer.

NOUVELLES POLITIQUES.

PARIS (*le 13 Février*).

Du 1er. au soir.

On se rappelle que le comité de marine avoit inculpé M. Bertrand, 1°. d'avoir trompé la Nation & l'Assemblée Nationale Législative, en affirmant & en faisant imprimer que tous les officiers de mer étoient à leur poste, tandis qu'une grande partie étoit à Coblence. 2°. D'avoir suspendu, de son autorité privée, la nouvelle loi sur l'organisation de la marine, afin de conserver aux officiers émigrés leurs places. 3°. D'avoir donné des congés sans nécessité, & à des officiers déjà émigrés.

MM. Grangeneuve & Ducos ont développé ces faits & prouvé la nécessité d'exercer enfin la loi de la responsabilité sur M. Bertrand. M. Grangeneuve trouvoit que le projet de

Digitized by Google

décret du comité, portant qu'*il y a lieu de déclarer que le ministre de la marine a perdu la confiance de la Nation*, étoit trop modéré; il vouloit que le ministre fut mis en état d'accusation.

MM. Quatremere & Lagrévole ont parlé en faveur du ministre. L'Assemblée, après avoir écarté, par la question préalable le décret d'accusation, a rejetté les conclusions du comité par l'appel nominal, à une majorité de 208 voix contre 195.

Du 2.

Plusieurs membres estimables, qui avoient, cette nuit, voté pour le ministre, le croyoient coupable, mais non pas susceptible d'une aussi grande peine que celle que le comité vouloit lui appliquer; aussi lorsqu'un membre a proposé ce matin de présenter au roi des observations sur la conduite de son ministre, une grande majorité s'est-elle levée pour adopter cette proposition. Elle a été, à la vérité, combattue par MM. Ducastel & Gouvion; mais les fautes du ministre étoient trop évidentes pour qu'on les passât sous silence. Tel a été le décret.

« L'Assemblée Nationale décrete qu'il sera présenté au roi des observations motivées sur la conduite du ministre de la marine; les comités de législation & de marine réunis présenteront incessamment à l'Assemblée la rédaction de ces observations ».

Du 4 Février.

On a décrété les derniers articles du décret qui ordonne, sous peine de déchéance, aux créanciers de l'Etat de présenter leurs titres de créance avant le 1er. Mai, afin que la Nation puisse connoître l'état exact de sa dette exigible.

Du 5.

Sur la proposition du comité de l'ordinaire des finances, il a été décrété que dès demain la caisse de l'extraordinaire remboursera, à bu-

Digitized by Google

reau ouvert, les capitaux échus en remboursement aux derniers tirages de Décembre & de Janvier, des emprunts de 1782, 1785, 1786 & 1789. Ces capitaux réunis forment un total de 17 millions 800 mille livres.

Du 6 au soir.

Un peuple qui recouvre sa liberté, est toujours jaloux d'acquitter ses dettes, surtout à l'égard des étrangers. C'est d'après ce principe qu'on a décrété ce soir le remboursement, à leurs échéances respectives, d'un emprunt fait aux Génois par notre ancien gouvernement déprédateur, & qu'on a arrêté que la perte du change seroit à la charge de la France. Ce principe loyal sera appliqué à tous les autres remboursemens étrangers.

Enfin le moment de cette organisation de la marine, que le ministre a cherché à éloigner, pour favoriser les émigrés de Coblence, ce moment est fixé. L'Assemblée Nationale a, sur le rapport de M. Gaudet, au nom du comité de marine, décrété « que les officiers de marine seront tenus de se rendre, avant le 15 Mars prochain, dans les ports où ils sont employés; ils y seront passés en revue à cette époque. Nul officier ne pourra être employé dans la nouvelle organisation, s'il ne présente le certificat de la prestation du serment civique & celui de sa résidence dans le royaume. Les officiers pourront, pour cette fois, se rendre à leur gré, pour passer la revue, dans l'un des quatre grands ports de Brest, de Toulon, de la Rochelle, & de l'Orient ».

Un autre décret accorde aux ouvriers de Brest, Toulon & Rochefort un secours de 3 liv. par mois, par chaque enfant au dessous de 8 ans, dont ces utiles citoyens justifieront être chargés.

Du —.

Les assignats, cette monnoie que la Révolution a créée & qui l'a si utilement servie,

Digitized by Google

éprouvent une perte considérable. Ce discrédit est dû sans doute en grande partie aux manœuvres des ennemis de la liberté, mais quelques hommes, qui disent aimer le nouveau régime, n'en sont pas entierement innocens. Les agitations effrénées, l'ignorance & la mauvaise foi concourent également à ce résultat déplorable. Une lettre adressée par M. Amelot à l'Assemblée Nationale, en éclairant sur la valeur du gage des assignats, répond victorieusement aux soupçons insidieux qu'on se plait à répandre. Elle porte que d'après les états envoyés par les différens districts la valeur approximative des biens nationaux, vendus & à vendre, est de deux milliards neufs cents vingt-cinq millions sept cents soixante & quatorze mille neuf cents quarante livres. M. Amelot observe que quand toutes les ventes seront consommées, leur produit sera infailliblement très supérieur à cette somme. Cette certitude de la solidité de la fortune publique doit enlever toute inquiétude aux bons citoyens, tout espoir aux méchans, si l'on parvient à assurer la rentrée des contributions publiques.

Le ministre de la guerre a demandé la parole. Il a annoncé que les mesures prises pour mettre les frontieres espagnoles en état de défense ne doivent laisser aucune inquiétude. Il a engagé l'Assemblée à s'occuper promptement des divers objets qu'il a depuis longtems soumis à sa délibération; & en témoignant ses regrets sur ce que, l'un de ces objets, la création d'aides-de-camp généraux, avoit été rejetté, il s'est montré convaincu que, si la France étoit obligée de se résoudre à renoncer à la paix, il ne doutoit point que l'Assemblée Nationale ne refusât de le soumettre à la responsabilité des événemens de la guerre, & ne consentît à accueillir toutes les propositions du roi. Un patriotisme ardent, des intentions pures, un dévouement sans

Digitized by Google

bornes à la chose publique, autorisent un ministre à parler ce langage, & cette noble confiance en sa propre pureté est un titre de plus à la confiance publique.

Du 8.

L'Assemblée Nationale a accordé une amnistie à tous les sous-officiers & soldats qui ont déserté en pays étranger, avant le mois de Juin 1789; ils pourront rentrer dans l'armée s'ils le désirent.

Du 9.

Au lieu d'un projet de loi sur le séquestre des biens des émigrés, M. Sédillez, organe du comité de législation, s'est borné à demander que ces biens fussent soumis à une triple imposition; non comme une indemnité des dépenses énormes qu'ils avoient occasionnées, non pour les empêcher d'employer contre leur patrie des biens dont elle leur assure la jouissance, mais simplement pour remplir le déficit que leur fuite laisse dans la masse des contributions & des secours, que tous les citoyens doivent à la société.

Cette mesure a paru insuffisante, parce qu'on ne peut savoir si cette triple imposition pourra couvrir les frais des armemens nécessités par l'émigration; impolitique, parce qu'elle ne retire pas des mains des émigrés des revenus qu'ils emploient contre la France; illusoire, parce qu'ils pourroient s'y soustraire par une vente réelle ou simulée; aussi a-t-elle été vivement combattue par M. Bazire, qui a demandé le séquestre pur & simple.

Son avis a été alternativement appuyé & combattu par plusieurs membres. = M. Vaublanc a été forcé de rendre hommage au principe incontestable, que la Nation a le droit de s'indemniser, sur les biens des émigrés, des dépenses extraordinaires qu'ils ont occasionnés; mais il a proposé de charger le co-

Digitized by Google

mité de présenter un rapport sur le mode le plus convenable d'indemnité ; comme s'il n'eût pas été tems de prendre enfin un parti ; comme si un nouveau délai n'eût pas donné aux émigrés le tems de se défaire de leurs propriétés.

En adoptant le système de la triple imposition sur les biens des émigrés en général, M. Gensonné a demandé la confiscation des biens de ceux qui seront convaincus de conjuration.

MM. Vaublanc & Bazire ont proposé la rédaction de leurs motions ; & celle de M. Bazire l'a emporté, mais après d'assez vifs débats, & après avoir subi divers amendemens.

L'Assemblée a donc décrété l'urgence, & ordonné que les biens des émigrés sont mis sous la main de la Nation, pour l'indemniser des dépenses que nécessite & qu'a nécessitées la conduite hostile de ces émigrés ; que lesdits biens seront mis sous la surveillance des Corps administratifs, & que le comité de législation présentera un projet de décret, sur le mode & le taux de l'indemnité à prendre sur lesdits biens.

POUVOIR EXÉCUTIF.

On a beaucoup à espérer de l'attachement du roi à la Constitution, & de ses proclamations bienfaisantes, si propres à ramener le calme & les lumieres sur le véritable intérêt de la Nation. Telle est la derniere qui vient d'être publiée sous la date du 30 Janvier, & dont voici la teneur.

« L'Assemblée Nationale, en décrétant un nouveau mode de recrutement, a reconnu l'indispensable nécessité de compléter l'armée de ligne. Si nous sommes forcés à la guerre, elle ne sera pas entreprise par les calculs d'une politique ambitieuse, mais par le vœu de la Nation, exprimé par ses représentans. Si la guerre peut être évitée, croyez que le sang

Digitized by Google

des Francois eſt trop cher à votre roi, pour que ſa ſollicitude ne ſoit pas ſans ceſſe occupée des moyens de l'épargner. Mais les eſpérances comme les ſuccès de la guerre, dépendent d'un grand développement de forces & celle que vos ennemis redoutent le plus, parce qu'ils n'en peuvent calculer la meſure, c'eſt l'accord de toutes les volontés, le dévouement de tous les citoyens à la cauſe qu'ils ont adoptée. Si les François ont la guerre, c'eſt pour la Conſtitution qu'il combattront; pour la certitude qu'aucun impôt ne ſera mis ſur leurs terres ſans le conſentement de leurs repréſentans; pour le rachat des droits onéreux pour la ſûreté de l'hypotheque des aſſignats enfin pour tous les biens qui attachent à la Révolution celui que la liberté protege, celui que la liberté appelle à tous les emplois où il peut ſervir ſon pays ».

« Quand l'Aſſemblée Nationale & le roi, vos repréſentans élus, votre repréſentant héréditaire, vous aſſurent au nom de la patrie, vous diſent que, de tous les ſacrifices que vous pouvez lui faire, celui de vous enrôler dans l'armée de ligne, eſt le plus utile, le plus néceſſaire à la défenſe de la patrie, auront ils beſoin de vous expliquer les avantages perſonnels que vous y trouverez? Ne frémiriez-vous pas de honte, ſi les ennemis qui vous obſervent, étoient encouragés à vous attaquer par les ſoupçons que vous feriez naître ſur la perſévérance de vos réſolutions? Sans doute leur attente ſeroit trompée, ſans doute vous vous reveillerez à l'approche du danger; mais qui pourroit vous rendre l'honneur d'avoir combattu les premiers »?

Signé, LOUIS.

Et plus bas, LOUIS DE NARBONNE.

TABLE.

Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf. Tome Ier. 3
Journal de médecine de Montpellier, Octobre, Novembre, Décembre 1792. 9
Le guide des jeunes gens de l'un & l'autre sexe, à leur entrée dans le monde, pour former le jugement, le cœur, le goût & la santé. 19
Nouvelles ou Annales de l'art de guérir. Tome VIIe. 32
Mirabeau peint par lui-même, ou Recueil des discours qu'il a prononcés, des motions qu'il a faites, tant dans le sein des Communes qu'à l'Assemblée Nationale Constituante, depuis le 5 Mai 1789, jusqu'au 2 Avril 1791, époque de sa mort. 239
L'adversité, *ou l'Ecole des rois.* 56
Etrennes de la vertu, pour l'année 1792, contenant les actions de bienfaisance, de courage, d'humanité, &c., qui se sont faites dans le courant de l'année 1791. 53
Pièces diverses. 66
Les deux Campagnards, *fable.* 71
Le Fermier & les Arbres, *fable.* 77
Fragment du 6e. livre de l'Enéide. 79
Spectacles de Paris. 81
Variété. 86
Le Trépied d'Hélene, *conte moral.* Seconde partie. 97
Musique. 109
Gravure. 110

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

Simple histoire, *traduction de l'anglois de* Miss Inchbald. 110
Œuvres posthumes ou Opuscules historiques de feu M. de Rhullieres. 116
Fragment sur feu M. Turgot. 112

Digitized by Google

Histoire naturelle des insectes. 11
Tableau encyclopédique & méthodique des trois règnes de la nature. Botanique. Ire. livraison. 120
Voyage en Europe, en Asie & en Afrique. 128
Traités de Munster, de Riswich & de Versailles. 129
Almanach historique de la Révolution Françoise, pour l'année 1792. 130
Accord des vrais principes de l'église, de la morale & de la raison, sur la Constitution civile du Clergé de France. 130
Journal du voyage de Michel de Montaigne, *en Italie, par la Suisse & l'Allemagne, en* 1580 & 1581, *avec des notes.* 131
Miss Lony, *traduit de l'allemand, de Mme. de* La Roche. 131
Œuvres de Shakespeare. 131

GRANDE-BRETAGNE.

Essai sur la vie & le caractere de Jean Lord Sommers, *baron d'Evesham, comme aussi des esquisses d'un Essai sur la vie & le caractere de Philippe comte d'Harwick*, &c. 131
Epître héroïque à Joseph Prieſtley. 132
Essai sur le Christianisme primitif. 132

ALLEMAGNE.

Christoph. Theophili de Murr, memorabilia bibliothecarum Norimbergensium & universatis altdorfinæ, pars III. 132
Catalogue alphabétique des papillons de toutes les parties du monde avec leurs synonymes. 133
De interpretatione veterum scriptorum & monumentorum ad sensum veri & pulchri facilem & subtilem excitandum acuendumque rectè instituenda. 133
Annales d'histoire naturelle. 134

NORD.

Considérations nouvelles sur la doctrine de la Trinité. 134

Digitized by Google

ditions à l'hiſtoire livonienne d'après un manuſcrit nouvellement découvert. 134

SUISSE.

Magaſin pour l'hiſtoire, la ſtatiſtique, la littérature & la topographie de tous les états eccléſiaſtiques. 134

Poëmes choiſis de Fréderich Matthiſſon. 135

NOUVELLES POLITIQUES.

Paris. 135

ERRATA.

Dans le Journal du 20 Janvier, N°. 2, page 220, ligne 26, au lieu *trompé par ſes attraits*, liſez *trompé par ſes ſecrets.*

Dans celui du 10 Février, N°. 4, page 466, ligne 4, au lieu de *6 liv. & 8 liv.*, liſez *6 ſous & 8 ſous.*

Digitized by Google

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL;

DÉDIÉ

A Son Alt. Sérénissime Mgr. le Duc de Bouillon, &c. &c. &c.

ANNÉE 1792.

TOME II.

VINGT-NEUF FEVRIER.

No. VI.

A BOUILLON.

De l'imprimerie du Journal.

Digitized by Google

IL paroît trois volumes par mois de ce Journal. La souscrition n'est ouverte que pour l'année entiere : elle est de 24 liv. de France, prise à Bouillon ; de 25 liv. 4 s. à Paris, & par la poste, de 33 liv. 12 s. franche de port, pour toute la France, sçavoir : 24 liv. pour l'abonnement, & 9 liv. 12 s. pour le port.

L'abonnement du port dans les postes du Généralat de l'Empire étant de 6 liv., il n'en coûtera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correspondance de France, on aura la bonté de s'adresser à M. LUTTON, rue Ste. Anne, Butte St. Roch, N°. 9, à Paris, chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura soin d'affranchir les lettres ; autrement, elles resteront au rebut. La souscription doit être payée d'avance, ainsi que le port du Journal.

On s'adressera aussi à M. WISSENBRUCH, Directeur du bureau de ce Journal, à Bouillon, où la poste de France arrive & part tous les jours.

On trouve dans le même bureau le Journal Politique, ou Gazette des Gazettes, qui, depuis le 1er. Janvier 1792, paroît toutes les semaines. Ce recueil de nouvelles coûte 12 liv. par année, pris à Bouillon, & 18 liv. par la poste dans toute la France, y compris le port. Le tout se paie d'avance. Il faut souscrire pour l'année entiere, & on peut le faire à quatre époques, au 1er. Janvier, au 1er. Avril, au 1er. Juillet, ou au 1er. Octobre.

La Gazette Salutaire, dont on donne une feuille in-8°. chaque semaine, coûte 9 l., franche de port.

Les Directeurs des Postes étrangeres, ainsi que les particuliers qui desireront avoir ces ouvrages périodiques, sont priés de vouloir bien adresser leurs lettres à M. WISSENBRUCH, Directeur des Journaux, poste restante à Liege.

Digitized by Google

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL.

TOME II.

VINGT-NEUF FÉVRIER.

Supplément au dictionnaire des jardiniers, qui comprend tous les genres & toutes les especes de plantes non détaillées dans le dictionnaire de MILLER, *avec leur description puisée dans les meilleurs auteurs, ou prise sur les plantes mêmes, & l'indication de la maniere de traiter un grand nombre de ces plantes.* Par M. Chazelles, doyen des présidents à mortier au ci-devant parlement de Metz & ancien directeur de l'académie royale des sciences & arts de la même ville. Tome second. In-4°. de 758 pages, avec figures. A Metz, de l'imprimerie de Claude La Mort; & se trouve à Nancy,

Digitized by Google

chez M. Pierre, rue des Carmes. No. 480. 1790.

VOici le dernier volume d'une précieuse collection qui en contient dix ; M. Chazelles, recommandable par cinquante ans de zele & d'assiduité dans la magistrature, après avoir, avec le secours des plus habiles anglois, qu'il a trouvés dans sa province, employé ses momens de loisir & de délassemens, pendant plus de dix ans, à procurer au public la traduction françoise du Dictionnaire des jardiniers, par le célebre Miller, anglois, a complété ce travail, en donnant la description exacte de toutes les plantes, non compriſes dans le dictionnaire ; mais afin de borner cet ouvrage immense en deux volumes, M. Chazelles en a retranché toutes les phraſes & synonymes latins, en renvoyant le lecteur au syſtême végétal de Linné, pour la vérification. Il a pareillement été forcé, pour ne point s'étendre au delà des limites prescrites, de ne faire qu'indiquer toutes les plantes cryptogames, les mouſſes, les algues, les champignons, les graminées, & les plantes aquatiques qui ne sont pas susceptibles de culture. Il a suivi le syſtême végétal de Linné, quatorzieme édition, par Murray.

Ce supplément, fait eſſentiellement pour les amateurs & les jardiniers, préſente dans

Digitized by Google

une description sommaire de chaque plante, ce qu'il est nécessaire de sçavoir pour en diriger la culture avec succès. M. Chazelles y a joint quelques dessins de plantes nouvelles & curieuses, afin d'en donner une idée plus juste & plus précise, comme le saule d'Egypte, la sauge du Japon, l'olivier odorant, & partie de celles qui ont été découvertes dans le Japon, au Cap de Bonne-Espérance, par le docteur Thunberg. Une table de noms françois; enfin, on n'a rien négligé dans ce supplément, soit pour l'exactitude dans les descriptions, soit pour le style & la clarté.

M. Chazelles expose souvent les propriétés des plantes qu'il traite. Nous allons en donner la preuve.

1°. La *lentille d'eau.* (LENINA.) Plante aquatique qui rend la surface des eaux désagréable à la vue. Sa propagation est facile & immense. Rai a regardé la lentille d'eau comme une plante imparfaite & sans fleurs. Les premiers botanistes croyoient qu'elle n'avoit ni racines, ni tiges, ni ramaux & qu'elle ne produisoit ni fleurs, ni fruits. Il est cependant certain que cette plante puise sa nourriture dans le limon par des filamens imperceptibles & transparens; qu'elle fleurit & fructifie; sa graine tombe au fond de l'eau, où elle germe; la plante se forme & termine par s'élever sur la superficie.

Digitized by Google

Linné en rapporte cinq especes.

La petite lentille d'eau sert de nourriture aux oies & aux canards ; les poules en mangent aussi, lorsqu'elle est tirée de l'eau, & qu'elle n'est point mêlée de terre.

L'eau distillée de ses feuilles est bonne pour guérir l'inflammation des parties nobles ; on s'en sert dans les fievres pestilentielles ; & c'est un bon collyre pour les yeux.

2°. L'*Agripaume* (LEONURUS CARDIACA.) Cette plante indigéne à toute l'Europe, croît communément dans les haies & au pied des vieilles murailles. On l'emploie avec succès pour guérir les maladies du cœur, débarasser les phlegmes de la poitrine, & tuer les vers : on s'en sert également dans plusieurs maladies des chevaux & des bœufs.

3°. La *Linnée*. (LINNÆA BOREALIS.) Arbuste toujours verd, qui croît dans les forêts sombres, mousseuses & stériles de la Suede, de la Sibérie, de la Suisse & du Canada. On prétend que cette plante, honorée du nom de l'immortel Pline du Nord, mise dans un bain, appaise les douleurs de la goutte. L'infusion de ses fleurs est ordonnée dans les maladies de la peau.

4°. La *Truffe*. (LYCOPERDON TUBES.) Plante cryptogame, de la grande famille des champignons. La truffe que l'on mange, croît dans la terre au pied des arbres ; elle

Digitized by Google

n'a point de racines, ne pouſſe ni feuilles ni tiges, & n'a pas même l'apparence d'une plante. Ce tubercule informe, en pourriſſant dans la terre, y laiſſe une quantité de petits germes, qui, avec le tems, forment d'autres truffes.

On en trouve dans preſque toute la France; mais les meilleures croiſſent dans le Périgord. On dreſſe des chiens & des cochons qu'on muſelle, à fouiller la terre pour trouver les truffes.

Bradeley prétend qu'en plantant des truffes très-mûres & prêtes à pourrir, dans une terre douce, bien tamiſée & à l'ombre des arbres, on s'en procure de bonnes récoltes.

5°. *Coque du Levant.* (MENISPERMUM COCCULUS.) Arbriſſeau des Indes, toujours verd; ſes fruits ſont des petites baies de la groſſeur de celles du laurier, d'abord rouges & noires à leur maturité; elles ſont ameres & vénéneuſes, tuent la vermine; auſſi n'en fait-on uſage en médecine qu'extérieurement; elles ont la propriété d'enivrer le poiſſon.

6°. *Liane quadrangulaire.* (MENISPERMUM CRISPUM.) Arbriſſeau du Bengale, à tige crépue, grimpante & quadrangulaire; les habitans du Bengale mangent avec plaiſir les tendres ſommités de cette eſpece. Ils les font bouillir légérement dans l'eau, les font ſécher, & les mêlent enſuite avec d'autres herbes.

Digitized by Google

A la côte de Coromandel, on se nourrit aussi des jeunes rejettons de cet arbrisseau, dont on enleve l'écorce extérieure & qu'on fait macérer dans l'eau.

7°. *Gratiole du Pérou.* (MIMULUS LUTEUS.) Cette plante qui croît dans le Chili, est rampante. Elle est rafraîchissante, & les Indiens la mangent en potage. On la seme au printems sur une couche chaude, & on éleve les jeune plantes sous des vitrages, comme toutes celles des mêmes contrées; on les retire en automne dans une serre, pour les garantir du froid de nos hivers. Lorsqu'on possede cette plante, on la propage aisément par ses jets enracinés.

8°. *Pomme de Merveille du Pérou.* (MOMORDICA PEDATA.) Les habitans du Pérou font cuire dans leur potage le fruit de cette plante, qui est très-rafraîchissant.

9°. *Monotrope.* (MONOTROPA HYPOPÉTHYS.) On trouve cette plante dans les forêts de la Suede, de l'Allemagne, de l'Angleterre & du Canada; nous l'avons rencontrée dans nos incursions botaniques en Lorraine. Toutes ses parties répandent une odeur agréable de bouillon blanc. Elle est jaunâtre sans être verte, comme la plupart des plantes parasites qui croissent dans des lieux couverts. Les paysans Suédois donnent cette plante seche aux animaux qui ont la toux.

Digitized by Google

10°. *Olax de Ceylan, ou l'arbre à salade.* (OLAX ZEYLANICA.) C'eſt un arbre des Indes, dont les habitans de Ceylan mangent les feuilles en ſalade, comme les Européens mangent la laitue.

11°. *Lotier des marais.* (NYMPHÆA LOTUS.) Ce nénuphar croît dans les contrées les plus chaudes de l'Inde, de l'Afrique & de l'Amérique. Toute cette plante a une ſaveur aqueuſe ; ſon tubercule, plus tendre que la chataigne, ſe mange crud dans les lieux où elle vient ; mais il eſt plus ſavoureux cuit dans l'eau ou ſur des charbons.

Les Indiens mangent les graines comme celles du pavot ; elles rafraîchiſſent ſans être aſſoupiſſantes.

12°. La *Mitre.* (OPHIORRHIZA MUNGOS.) Plante vivace des Indes orientales. Sa racine eſt diviſée, fibreuſe & très amere ; on prétend qu'elle eſt un préſervatif contre les ſuites fâcheuſes des morſures de ſerpens, de ſcorpions & de chiens enragés.

Nous ne finirions pas de donner des preuves de l'utilité de cette riche collection, ſi les limites de ce Journal ne nous arrêtoient.

Digitized by Google

The History of the island of Dominica, &c. C'est-à-dire, *Histoire de l'isle de la Dominique, où l'on décrit sa situation, son étendue, son climat, ses montagnes, ses productions naturelles.* &c., &c. Par T. Alwood. In-8°. A Londres, chez Johnson. 1791.

LA Dominique est une des isles sous le vent, & sa situation est tellement avantageuse, que M. Bouillé l'attaqua dès les premieres nouvelles de la déclaration de la derniere guerre. Car, entre la Guadeloupe & la Martinique, elle empêchoit les mouvemens de nos forces navales & tenoit ces deux isles continuellement en danger. D'ailleurs elle a des avantages qui lui sont propres & qui ont engagé l'auteur à en faire une description particuliere, afin qu'ils soient mieux connus, & qu'on puisse en tirer un meilleur parti. On ne peut qu'applaudir à une pareille intention. Mais il ne l'a pas remplie avec le succès qu'on pouvoit attendre de son zele; son histoire n'est ni complette, ni toujours satisfaisante. S'il eût consulté le P. Labat, il auroit pu y puiser de grandes lumieres, & éviter bien des erreurs. Cependant, sous un point de vue politique, telle qu'elle est, sa description n'est pas sans mérite.

Quoique située dans une latitude qui

Digitized by Google

n'excede guere 15 degrés, la Dominique n'éprouve point une chaleur exceſſive; mais il faut obſerver que l'hiſtorien parle principalement de la partie orientale, ayant preſque toujours fait ſa réſidence au port Roſeau. Cette température comparative eſt due aux hautes montagnes, au grand nombre de bois, & aux pluies fréquentes qui rendent l'atmoſphere humide, ſans la rendre nuiſible à la ſanté. Le ſol eſt fertile & varié, quoique les établiſſemens n'y ſoient pas nombreux, & que pluſieurs qu'on y avoit faits, aient été abandonnés pour différentes cauſes.

Les ouragans & les tremblemens de terre n'y ſont pas ſi déſaſtreux que dans les autres iſles occidentales, & le roulement formidable des vagues de la mer, paroît être l'effet immédiat des convulſions, qui bouleverſent ces iſles voiſines dans cette terrible ſaiſon. Il eſt probable que la pluie prévient une trop grande inégalité d'équilibre entre l'état électrique de la terre & l'air, ou que les nombreux volcans de la Dominique déchargent le fluide électrique, lequel, s'il étoit retenu, pourroit occaſionner les horribles ſecouſſes des autres iſles. Celle qu'on décrit ici préſente des productions qu'on retrouve dans les autres, & des articles qui lui ſont particuliers. Nous ferons mention de quelques-uns de ceux-ci, ou de quelques autres peu connus.

« Il regne dans les bois une ſolitude

imposante, mais gracieuse, dit M. Atwood; & ce qui les rend encore plus délicieusement romanesques, c'est le bruit des chûtes d'eau. Le souffle du vent à travers les arbres, le chant, le ramage d'une multitude innombrable d'oiseaux perchés sur les branches & le bourdonnement singulier de différentes especes d'insectes innocens; tout cela, joint à l'ombre épaisse des arbres, forme une scene majestueuse & d'une profonde contemplation ».

Ces arbres sont d'une hauteur étonnante, & surpassent de beaucoup les plus élevés de l'Angleterre. Leur sommet paroît toucher les nues, qui flottent légerement au dessus de leurs plus hautes branches. Les yeux sont fatigués à regarder au haut de ces arbres. Plusieurs d'entr'eux sont aussi d'une grosseur énorme, & leurs branches couvrent une grande étendue. Telles sont principalement celles du figuier; des centaines d'hommes peuvent se reposer ensemble sous son ombre hospitaliere, sans craindre d'être mouillés par la plus forte ondée, & sans être frappés des rayons d'un soleil brûlant ».

« Dans ces forêts, les arbres sont communément couverts de divers feuillages, & il est ordinaire d'en voir ornés de la riche verdure de plusieurs autres especes, croissant tous avec une belle variété. Le tronc & les branches présentent du lierre & d'autres

plantes qui végétent avec autant de vigueur que le gui sur le chêne. Il n'est pas aisé d'indiquer comment les feuilles de différens arbres se trouvent sur le même. Cependant, selon moi, on ne peut en rendre raison qu'en supposant que les semences des ces arbres, emportées par le vent, tombent dans le cœur de la même plante, comme le gui, & sont ainsi incorporées à l'arbre, sur lequel on les voit végéter ». Il est douteux que les physiciens admettent cette explication.

« Le bois de *gum-trée*, aussi bien que celui de plusieurs autres, fournissent de bons bardeaux pour couvrir les maisons. Il est encore propre à faire des lattes & des douves, pour les tonneaux & les caisses de sucre & de café. Il auroit été très-utile à ces usages, dans le tems que les colonies angloises refusoient d'en fournir. On a encore construit plusieurs belles chaloupes & des *schooners* avec le bois de charpente de cette isle, & ces vaisseaux ont été plus estimés pour la force & la durée, que ceux bâtis des bois importés de l'Amérique Septentrionale. La gomme est de la consistance de la cire & brûle dans les lampes comme de l'huile ».

Le fait suivant auroit pu, ce nous semble, suggérer à l'auteur d'autres idées que celles de l'effroi & d'une muette admiration. Les lacs de l'espece dont il s'agit

Digitized by Google

ne sont pas rares dans les isles à corail.

« Presque au milieu de l'isle, dit M. Atwood, au sommet d'une très-haute montagne, entourée d'autres plus élevées encore, est un vaste étang naturel, ou plutôt un lac d'eau douce, très-abondant en bon poisson, & en quelques endroits, dit-on, d'une profondeur incommensurable. Il couvre un espace de quelques arpens, se divise en trois branches & offre un point de vue surprenant. Il est éloigné d'environ 6 milles de la ville du Roseau, & la plus grande partie du chemin qui y conduit est une montée assez rude. En considérant ce lac on est d'abord cloué, pour ainsi dire, sur le lieu pendant quelque tems; ensuite on est pénétré de terreur & d'admiration à la vue d'un si vaste amas d'eau rassemblée à une si grande hauteur ».

En parlant des serpens de la Dominique, l'historien en rapporte un fait très-singulier. Un Negre, perdu depuis quelque tems, fut trouvé endormi sous un arbre, ayant une de ses jambes jusqu'au gros de la fesse dans la gueule & l'estomac d'un serpent. On eut bien de la peine à retirer cette jambe déjà en partie digérée; cependant avec le tems ce Negre en a recouvré l'usage ».

« L'auteur prétend que l'ipecacuanha est indigene dans cette isle; mais il y a lieu de croire qu'il confond une autre plante vomitive avec celle-ci; car il dit que celle

de la Dominique est drastique au point qu'elle a été funeste à des chevaux qui en ont mangé dans les pâturages ».

Voilà trois articles qui ne prouvent pas une grande étendue de lecture dans notre auteur. Les lacs sur les hautes montagnes ne sont rien moins que rares. M. Saussure, dans ses voyages des Alpes, en décrit un qui est très-intéressant. La remarque de quelques journalistes anglois que les animaux vivans, ou les substances vivantes ne se digerent point, est contraire à ce que Hunter a observé sur ce sujet, & l'assertion que l'ipecacuanha de la Dominique a été funeste aux chevaux demandoit au moins une explication; car on sçait que les chevaux ne peuvent pas vomir.

Une grande partie des détails renfermés dans cette histoire, sont relatifs à la prise de l'isle par les François & à leur conduite pendant qu'ils en furent en possession. Ensuite M. Alwood nous apprend, que les Negres y sont traités par les planteurs avec une affection paternelle, & il trace l'histoire très-piquante de la tribu *Obeah*, ou des négromanciens des Negres, aussi bien que de leurs pratiques; mais la superstition & l'enthousiasme des dupes sont à peu de chose près, les mêmes partout. Nous allons terminer cet extrait en traduisant ce que l'auteur dit des Caraïbes. « Les Indiens natifs de la Dominique sont les anciens habitans

qu'on y trouva lorſque l'iſle fut découverte pour la premiere fois par les Européens, & ſont le peuple proprement appellé Caraïbe. Il n'en exiſte plus guere au delà de 20 ou 30 familles dont les demeures ſont dans la partie orientale de l'iſle, à une grande diſtance de Roſeau, où on en voit rarement. Ils ſont d'une couleur de cuivre clair, ont des cheveux noirs, longs, droits. Ils ſont de petite taille, trapus, bien faits, mais ils défigurent leurs viſages en s'applatiſſant le nez dans l'enfance. Ce peuple eſt très-tranquille, paiſible, a ſon idiome à lui, parle un peu françois, mais point anglois. Il tire ſa principale ſubſiſtance de la pêche tant d'eau douce que de mer. Ils prennent auſſi des oiſeaux dans les bois, & ſont très-habiles dans tous les exercices. Ils frappent de leur fleche le plus petit oiſeau, ou percent à une très-grande diſtance un poiſſon dans la mer. Ils ſont d'une très-grande utilité aux planteurs de leur voiſinage, auxquels ils fourniſſent du poiſſon & du gibier. Ils font avec beaucoup d'adreſſe d'autres petits ouvrages, tels que de très-jolis paniers ou corbeilles avec des plantes & des écorces d'arbres ».

Digitized by Google

Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'a Dusseldorf. Tome second. In-8°. de 174 pages, avec des planches. A Neuwied, chez Mettra, de la Société Typographique. 1791.

SECOND EXTRAIT.

Faisons connoître d'abord Neuwied.

Neuwied est une jolie ville sur le bord du Rhin entre Bonn & Coblence, sur la rive droite; la situation en est heureuse, l'air très-sain, & la contrée fertile & agréable. C'est une assez grande plaine terminée du côté opposé au Rhin par des collines & des montagnes en amphithéatre, & qui présente à l'œil une riante variété de champs, de prairies, de vignes & de vergers très-bien cultivés.

La ville est bâtie sur un plan régulier, & s'aggrandit avec d'autant plus de facilité, que les matériaux de toute espece, pour bâtir, sont à portée, aussi bien que la main-d'œuvre & toutes les choses nécessaires à la vie, de même que le bois à brûler.

Les eaux y sont bonnes, le bled excellent, toutes les viandes de boucherie, de bonne qualité, aussi bien que les légumes, le fruit, le poisson, la volaille & toutes sortes de gibier.

Les vins du Rhin sont assez connus; la

bierre & le pain de Neuwied, auſſi bien que l'eau de genievre & toutes ſortes d'eau-de-vie, ſont en réputation dans les environs & aſſez au loin. Il n'y a pas juſqu'aux pains d'épice qui s'y font, qui ne ſoient eſtimés & recherchés.

Les vins rouges croiſſent aux environs de Neuwied. Les meilleurs vins blancs n'y croiſſent pas, mais la ville eſt à portée des vignobels les plus eſtimés; il ſeroit aiſé d'y faire auſſi l'étape d'un grand commerce des uns & des autres.

On y reçoit agréablement les étrangers de tout Ordre qui veulent s'y établir, pourvu que leur réputation ſoit bonne, qu'ils ne ſoient pas d'un caractere à troubler la paix du lieu, & qu'ils puiſſent y vivre de leurs fonds, ou par le commerce, ou par quelque travail honnête que ce ſoit. De telles perſonnes ſont aſſurées d'y trouver tout l'accueil & toute la protection qu'elles peuvent raiſonnablement ſouhaiter de la part de la régence & du magiſtrat. Ceux qui ont été au ſervice ailleurs, y jouiſſent des honneurs & prérogatives que leurs charges & leurs grades leur donnent droit de prétendre.

Des veuves de conditions, & des familles nobles qui s'y ſont retirées, paroiſſent s'y trouver bien, & être contentes des procédés qu'on y a pour elles.

La place eſt très-favorable au commerce,

Digitized by Google

de quelque nature qu'il ſoit ; il y eſt libre à tous égards, & y ſera toujours protégé & encouragé.

La ſituation de Neuwied eſt auſſi commode qu'aucune autre pour l'achat & pour le débit ; les marchandiſes de Hollande & de France y viennent par eau juſqu'aux portes des magaſins, & les foires de Bonn, de Mayence, de Francfort, en aſſurent la vente commode & avantageuſe ; par les mêmes raiſons, les fabricans & artiſans de toute eſpece y feroient très-bien leurs affaires : outre que ceux qui ſont paſſés maîtres, ſont reçus pour un fort petit droit d'entrée, & ſans obligation de fournir un chef-d'œuvre. Pour ceux qui n'auroient pas fait leur apprentiſſage, ſuivant les loix reçues en Allemagne, le magiſtrat ne laiſſe pas de leur procurer un traitement raiſonnable avec la maîtriſe où ils veulent entrer.

Enfin, on ne doit pas oublier l'agrément de pouvoir diſpoſer de ſes biens & effets, en ſe retirant quand on veut, ſans gêne & ſans aſſujettiſſement à aucun droit, ou d'aubaine, ou de quelqu'autre nature. Tous ces avantages ſont ſous la protection & ſous la garantie de la maiſon regnante, qui ſe fait un plaiſir & une loi de les procurer & de les augmenter autant que cela dépend d'elle & que ceux qui les recherchent, paroiſſent en être dignes.

Le prince de Wied ſe verroit ſouverain

d'un pays bien plus étendu sur l'une & l'autre rive du Rhin, s'il étoit en possession de tout ce qui fut enlevé à ses ancêtres, & de ce que leur pieuse générosité leur fit sacrifier dans des tems de superstition.

La maison actuellement régnante, est une des plus anciennes de l'Allemagne, & avant qu'elle embrassât la réformation, elle a donné des princes électeurs à l'Empire.

Les armes du prince de Wied sont d'or, au paon de couleurs naturelles, & pour le comté d'Isenbourg, de quatre chevrons de gueule.

La ville de Neuwied, que l'on peut regarder comme l'ouvrage du prince regnant, contient aujourd'hui près de 7000 ames.

L'établissement de la Société Typographique de Neuwied est dû à M. Mertra, membre de plusieurs corps littéraires. Il consiste 1°. dans un magasin de librairie bien assorti, & dans lequel on trouve, outre les richesses connues de la littérature françoise, toutes les nouveautés que chaque mois fait éclore; 2°. une imprimerie en taille-douce; 3°. une imprimerie françoise considérable, de laquelle sont sortis & sortent encore tous les jours les ouvrages les plus intéressans. Cette société typographique rédige plusieurs feuilles périodiques, & la plus piquante de toutes celles qui s'impriment, est celle qui est connue sous le titre de *Correspondance littéraire secrette*.

Digitized by Google

L'ancienne ville impériale de Cologne, l'une des plus grandes de l'Allemagne, est située sur la rive gauche du Rhin, elle a la forme d'un demi cercle dont le fleuve baigne la concavité. Une foule d'anciens vestiges attestent encore que les sciences, les arts & le commerce ont fleuri dans le moyen âge à Cologne, bien plus qu'à présent, c'étoit alors une des principales villes anséatiques. Le grand nombre de négocians qui vinrent s'y établir successivement, ne contribua pas peu à accroître ses richesses. Ce fut dans ces tems de prospérité que furent fondés ces chapitres & autres établissemens de cette nature, si multipliés dans cette ville, & que les nombreux couvens qui s'y trouvent, acquirent ce degré excessif d'aisance, si peu analogue au vœu de leur institution. Une mauvaise politique, l'intolérance & la superstition firent perdre insensiblement à Cologne la plus grande partie des avantages dont elle jouissoit à cette brillante époque.

« Si l'on en excepte l'expédition, dit M. Beaunoir, le commerce de Cologne est fort peu considérable. On a peine à concevoir comment une ville si favorablement située entre l'Allemagne, la France & la Hollande, une ville qui étoit parvenue autrefois à un haut degré de splendeur, & qui renfermoit plus de 30,000 hommes en état de porter les armes, ait pu déchoir au point

qu'on y compte maintenant à peine 40,000 ames ».

Cologne renferme dans ses murs 11 chapitres, 19 paroisses, 19 couvens de religieux, 19 couvens de religieuses, & 49 chapelles. Quelques fabriques & manufactures de rubans, de bas, de tabac, de dentelles, &c. un négoce intérieur peu considérable que font quelques maisons, de plus les relations avec Francfort-sur-le-Mein, Strasbourg & la Hollande, voilà à quoi se réduit le commerce de Cologne, & il s'en faut qu'il soit ce qu'il étoit jadis.

« La constitution politique intérieure de Cologne, dit M. de Beaunoir, est à peu près la même que celle des autres villes impériales, c'est-à-dire, calquée sur le gouvernement de Rome, lorsque celle-ci formoit encore une république; mais la foule des abus qui s'y sont glissés, l'ont bien fait dégénérer de son intégrité primitive. On peut dire de Cologne que c'est une république corrompue, ou les formes subsistent encore, mais où les meilleures institutions sont éludées & tournent même au détriment de la chose publique; aussi a-t-elle eu le sort de tous les états parvenus à ce point de décadence politique & morale, c'est-à-dire, qu'elle est gouvernée par l'aristocratie, le sénat fait à peu près tout ce qu'il veut, & les efforts des représentans de la bourgeoisie, ou ceux de la bourgeoi-

Digitized by Google

sie même rassemblée en tribus, sont ordinairement inutiles. Cela est d'autant moins étonnant, que ce n'est point un véritable esprit de liberté qui anime les Colonois, mais un attachement servile à leurs privileges, aux anciens usages, une obstination, une ténacité qui leur fait maintenir contre la raison & même contre leur propre intérêt, toutes especes d'institutions que le tems a consacrées. Je ne connois point, continue M. de Beaunoir, de ville en Allemagne où l'on craigne plus toute innovation, où les préjugés soient plus enracinés, où il regne plus d'intolérance & de superstition. On peut juger combien cette disposition des esprits, doit nuire au progrès des lumieres & de la philosophie, des sciences & des arts. On peut dire que Cologne, pour la culture, est restée en arriere d'un bon siecle; c'est encore l'esprit, j'oserois presque dire les mœurs du 15e. siecle. En lui comparant Bonn & Dusseldorff, villes les plus voisines, on est étonné de la différence immense qui s'y trouve, & l'on seroit tenté de regarder cette ville comme une colonie étrangere au milieu de l'Allemagne. En effet, cette différence ne se manifeste pas seulement dans le moral, mais encore dans les manieres, le langage, le genre de vie, l'habillement, & même dans les physionomies qui ont conservé le type italien, c'est-à-dire, l'empreinte originelle.

Cependant, depuis quelques années les habitans commencent à se mettre au niveau de leurs voisins par le costume; les modes françoises & anglaises s'y sont introduites, le luxe y fait des progrès sensibles, & le Colonois est déjà Allemand par l'habit ».

M. de Beaunoir est un grand observateur, il n'omet rien de tout ce qui peut intéresser son lecteur.

Six letters on intolerance, &c. C'est-à-dire, *Six lettres sur l'intolérance, comprenant les nations anciennes & modernes, ainsi que de différentes religions & sectes.* In-8°. A Londres, chez Dilly. 1791.

IL n'y a peut-être pas de changement plus frappant dans l'ordre social, relativement aux persécutions religieuses, que celui que l'expérience & une raison plus éclairée y ont introduit de nos jours. Les siecles passés, on considéroit généralement comme une partie essentielle du devoir des magistrats civils, non-seulement de prescrire les formules de la religion, mais encore de les maintenir par la force & par l'appareil des supplices. Aussi pendant une longue suite d'âges, une multitude innombrable & d'un vrai mérite ont été les victimes de cette barbarie, & les contestations religieuses n'en ont pris que plus de force

Digitized by Google

& n'en ont été que plus funestes à la paix & à la prospérité des nations. Enfin il est venu ce tems, où une grande lumiere a frappé tous les esprits, où la vérité sans nuage a passé dans nos ames, où la raison a triomphé des abus les plus révoltans, des privileges les plus atroces. Il n'est plus permis d'ignorer que le concours coactif de l'autorité civile, en matiere de religion, est une infraction des droits de l'homme & de la liberté naturelle ou sociale. Pour inspirer plus d'horreur de l'intolérance & bannir de la terre la superstition, ce démon qui l'inonde de sang depuis tant de siecles, notre auteur a cru qu'il suffiroit d'en mettre l'affreuse histoire sous les yeux de la saine portion des hommes. Sous ce point de vue, les recherches exposées dans ces lettres sont très-importantes & méritent une attention particuliere.

La premiere a déjà été publiée séparément. On y discute en détail & avec beaucoup d'érudition, ce qui concerne le rappel des actes de corporation & de *test*. Dans la seconde, on continue les mêmes discussions, pour déterminer les raisons qui ont fait rejetter le rappel proposé par une si grande majorité dans la chambre des communes. L'auteur passe dans les lettres suivantes à l'examen de la question plus généralisée : si jamais la tolérance religieuse a été un principe dominant chez aucune des nations an-

ciennes. Il prouve la négative par un grand nombre de faits accompagnés d'inductions très-ingénieuses.

Dans la troiſieme lettre, il prouve que les Perſes, les Egyptiens, les Hébreux, les Athéniens, les Romains, étoient très-intolérans en fait de religion. Les particularités détaillées & commentées ici ſont trop nombreuſes pour entrer dans une analyſe, mais la lecture de cette lettre dédommagera amplement de la peine qu'on aura priſe. Nous croyons devoir préſenter à nos lecteurs les vues de notre auteur ſur les loix romaines des douze tables relativement à la religion, & ſur l'eſpece d'indulgence accordée à Rome au culte privé des divinités tutélaires. Ce morceau eſt plein d'une vaſte érudition.

« La loi relative à la religion, dit-il, étoit conçue en ces termes : *Que perſonne n'ait de dieux à part, que perſonne ne porte un culte privé à ceux des étrangers, à moins qu'ils ne ſoient avoués publiquement.* Il ne ſçauroit y avoir d'expreſſions plus préciſes pour défendre l'exercice privé d'une religion qui n'eſt pas celle de l'Etat. Comme cette loi n'a jamais été révoquée, je ne vois pas d'après quelle autorité des écrivains ont aſſuré qu'à Rome, il étoit permis à chaque famille de ſuivre tel culte qui lui plaiſoit ».

« Lorſqu'on donna aux patriciens l'auto-

Digitized by Google

rité de compoſer un corps de loix, ce fut à cette condition expreſſe qu'ils ne toucheroient à la loi *Icilia*, qui concernoit la création, le caractere ſacré & les privileges de l'office des Tribuns, ni à d'autres loix ſacrées. La plupart de ces loix ſacrées, *leges ſacratæ*, avoient pour objet des cérémonies religieuſes établies ſous le gouvernement des rois, & le ſens de ces termes étoit que les violateurs de ces loix ſeroient dévoués à quelque divinité, & qu'ils pourroient être mis à mort par la premiere perſonne qui les rencontreroit ».

« Des chapelles privées pour les dieux domeſtiques & laiſſées par de pieux ancêtres, celles que leurs deſcendans y avoient ajoutées, ſont citées comme des preuves de la liberté de choix accordée à chaque individu en matiere de religion. On y ajoute une loi des douze tables qui ordonne qu'il ſeroit fait régulierement des ſacrifices aux dieux domeſtiques. Mais comme ce même code établit poſitivement qu'aucun dieu étranger ne ſera adoré, ſoit en public, ſoit en particulier, à moins qu'il n'ait été admis par l'Etat, nous pouvons aſſurer que le reſpect religieux accordé aux divinités tutélaires, n'étoit pas de nature à porter ombrage au ſyſtême religieux national. Il ne faut que conſidérer leur nature, pour écarter toute eſpece de doute à cet égard. Les critiques & les antiquaires conviennent que les déités

lares étoient deux démons ou génies attachés à chacun dès le moment de sa naissance. Les génies étoient inférieurs aux dieux du pays. Il faut placer parmi les premiers les *Deæ Matres*, appellées dans les inscriptions *Matres herœ*, *dominæ*, toujours disposées à combler de biens ceux qui les invoquent, à leur procurer le bonheur, la santé, une longue vie, désignés par des figures emblématiques, telles que le *cornu copiæ*, le serpent, le *lotus*; & pour mériter cette protection, on regardoit comme un devoir de les invoquer par des prieres & de les honorer par des sacrifices ».

« Quant aux pénates, c'étoit généralement des statues d'ancêtres, surtout de ceux qui s'étoient signalés par quelque exploit guerrier, ou quelqu'action de bienfaisance, & qu'on supposoit animés par leurs ombres après leur consécration. Les dieux domestiques *dii domestici*, *dii penetrales* étoient gardés dans les *penetralia* de la maison, sanctuaires ou chapelles des familles privées. Ils étoient couverts de peaux de chiens, on avoit grand soin de placer près d'eux des figures de chiens, des lampes allumées. Dans le vestibule des grandes maisons il y avoit un autel pour leur usage particulier ».

« Une peau de chien étoit la marque distinctive des bons génies, de même que la peau de loup étoit la couverture & l'em-

Digitized by Google

blême de ceux qu'on regardoit comme mauvais ».

« Les Théraphim des Chaldéens étoient censés animés par les enchantemens & la magie des génies & des démons favorables à ceux qui les possédoient ».

« Les dieux domestiques des Phrygiens & des Romains étoient originairement des amulettes & des charmes, & cet usage fut adopté par les Etrusques, maîtres des Romains en fait de rits mystiques. Car les Etrusques les avoient incontestablement longtems avant que les Romains fussent une nation, & on peut croire que quelque famille ou colonie orientale les avoit apportés aux Etrusques ».

« Les penates qu'on suppose qu'Enée apporta de Troie, n'étoient autre chose que des charmes, placés dans un temple pour protéger la cité. Car il n'y a guere lieu de douter que cette prétendue protection, même dans le sens des Romains, consistât en autre chose que dans la possession. Les Romains raffinerent sur ce sujet, & choisirent souvent pour leur patrons des dieux ou des divinités d'un ordre supérieur; la divinité favorite de Cicéron étoit la statue de Minerve qu'il plaça au Capitole après avoir été condamné à l'exil. D'autres choisirent Jupiter, Junon, ou quelqu'autre grand dieu, *majorum gentium*, selon leur fantaisie, & mirent leurs personnes & leurs proprietés

Digitized by Google

sous la sauve garde de ces statues consacrées ».

« Le *numen* d'une puissante divinité censée réellement présente dans la statue après la consécration, & accordant une protection effective, auroit du faire négliger les agens inférieurs tels que les démons & les génies. Néanmoins ceux-ci sont maintenus en même tems, ce qui prouve que l'attachement enraciné & héréditaire des Romains à leurs dieux domestiques, étoit fondé sur quelque opinion qu'on n'a jamais pu expliquer, & qui avoit certainement son origine dans une très-haute antiquité ».

« L'empereur Néron avoit parmi ses dieux domestiques la statue favorite d'un garçon, à laquelle il sacrifioit trois fois par jour ».

Lucius Vitellius, pere de l'empereur de ce nom, avoit parmi ses dieux domestiques les statues de Narcisse & de Pallas, très-différentes; mais conformes au caractere de l'un qui ne respectoit point de princes, s'ils n'étoient les meilleurs & les plus dignes; *optimos & electos*, ni personne qui n'eût l'ame la plus pure, *animas sanctiores*.

L'empereur Alexandre Severe avoit dans son oratoire privé les figures d'Orphée, d'Abraham & de Christ & dans une seconde chapelle les images de Ciceron & de Virgile ».

« Suetone donna à l'empereur Nerva

un enfant Auguſte que ce prince plaça parmi ſes Dieux de chambre ».

« A préſent je ſoutiens que, quelle que fut la conſécration des ſtatues, ſoit qu'elle participât des rits myſtiques ou des cérémonies religieuſes, ſoit qu'elle fut un mêlange des deux, il n'y avoit rien qui choquât les fondemens de la religion populaire, ou s'écartât le moins du monde des ſupplications & des actions de graces qu'un romain offroit par inclination & par obéiſſance à la loi, aux dieux de ſa patrie ».

« Le commentaire de Ciceron *de lege* prouve d'une maniere déciſive, qu'il n'y avoit point de déſaccord entre le ſyſtéme autoriſé de dieux tutélaires & le culte établi; & que les principales choſes dont, à ſon avis, il falloit ſe garder, étoient les abus de ce ſyſtéme, afin de prévenir les innovations qu'ils pourroient entraîner dans la religion. Car, dit-il, ſouffrir que chaque particulier ait ſes dieux, ſoit nouveaux, ſoit étrangers, ſans la permiſſion publique, ce ſeroit confondre, détruire toute religion & introduire des cultes clandeſtins ».

Lors donc qu'un homme, après l'adoption paſſoit *in gentem & ſacra perſonæ adoptantis*, ou qu'une femme mariée par la cérémonie de manger avec le prétendu un pain de froment, *confarreatio*, acquerroit la participation *ſacrorum* de ſon mari, il n'en faut pas conclure que chaque fa-

mille avoit sa religion séparée, mais seulement qu'elles avoient des dieux tutélaires particuliers, *Deos præsides. hospitii*, *mensæ & cubilis*, sous la garde desquels la famille s'étoit mise, & dont la consécration ne conféroit point de dignité & n'exigeoit point de respect religieux contraire à la loi ».

« On a déduit la tolérance, de la loi romaine en fait de religion, de ce qu'elle déclaroit qu'il appartenoit plus aux dieux qu'aux hommes, de venger l'affront fait à leurs temples. N'éanmoins si nous considérons attentivement le préambule de la loi des douze tables, d'où cette déduction est tirée, & si nous réfléchissons que, quoique en public certaines formes fussent requises & rigidement observées, il n'y avoit point de peine contre ceux qui ne les observoient pas, cela ne peut nous engager à supposer que, parce que les Romains regardoient les dieux nationaux, comme les vengeurs des inobservations du culte public, l'Etat permît à chaque individu d'introduire des dieux nouveaux & étrangers quand il lui plaisoit. Je le repete, sans la permission du sénat, aucun dieu étranger ne pouvoit devenir l'objet du culte national ».

C'est avec autant d'érudition & de sagacité que l'auteur rend compte de la conduite des empereurs romains envers les Juifs & les Chrétiens, & qu'il prouve leur

Digitized by Google

intolérance à l'égard de la forme publique de la religion.

Dans la quatrieme lettre, il examine jusqu'à quel point il étoit permis à Rome, à des corps d'hommes, de s'assembler pour adorer des dieux nouveaux & étrangers avec des cérémonies non usitées. Il convient que des étrangers rendoient un culte clandestin à leurs propres dieux, mais il nie que ce culte fut rendu avec la permission légale du magistrat. Il soutient que sous les empereurs, la loi fondamentale des douze tables, concernant la religion, n'avoit pas cessé d'être en vigueur. Il rapporte que Mécene dissuada Auguste de tolérer aucun culte nouveau, & qu'il l'engagea au contraire à promulguer une loi, qui obligeât tous les sénateurs, avant de prendre leurs places, de *qualifier*, c'est-à-dire, d'offrir de l'encens & du vin sur l'autel du dieu, dans le temple duquel ils s'assembloient, cérémonie qu'ils ne pouvoient éviter, puisque le sénat s'assembloit toujours dans un temple. Selon l'auteur, les plus ou moins d'intolérance étoit l'effet des caprices du pouvoir absolu, supérieur à toutes les loix. Que le traitement des religions étrangeres dépendît uniquement de cette cause, c'est ce que l'on prouve ici par les persécutions que les Juifs, les Chrétiens, les Egyptiens essuyerent sous différens princes; mais il ajoute que puisque le plus grand

nombre de ces princes étoient persécuteurs & que parmi eux on compte les empereurs qui observoient le plus strictement la loi, il s'ensuit évidemment que l'esprit du gouvernement étoit intolérant. Cette conséquence est confirmée par un exposé détaillé des faits. De ses recherches sur l'Etat de tolérance parmi les Romains, comparé avec l'intolérance postérieure des Chrétiens, notre auteur conclut en ces termes. « Il paroît que les Etats Grecs & Romains se croyoient autorisés à exiger que l'on se conformât occasionnellement à leur religion nationale, d'après des principes de police: Les empereurs chrétiens n'avoient point d'autres motifs que leur bigoterie & leur zele. Les plus sages de la Grece & de Rome se conformoient aux rits du paganisme, comme ressort politique, sans y croire, ils se seroient soumis avec répugnance à des prêtres dogmatiques qui, sans consulter le magistrat civil, établissoient des modes arbitraires de croyance; & qui, se disant inspirés de Dieu, exigeoient pour leurs décrets un respect égal à celui qui étoit dû aux oracles sacrés mêmes ».

« On ne peut pas douter que dans l'antiquité les sectateurs de la superstition établie, ne fussent aussi nombreux dans chaque état que le sont ceux des religions d'a-présent. L'influence de la premiere étoit aussi universelle, quoique moins puissante;

Digitized by Google

tout autant de gens y donnoient leur assentiment, quoiqu'il ne fut ni si motivé, ni si fort, ni si précis, ni si affirmatif. Les principaux personnages de la république romaine exerçoient les fonctions de pontifes & d'augurs, & par ce moyen conservoient entre leurs mains la surintendance, dans une matiere qui a un si puissant empire sur les hommes. En fondant ensemble les juridictions civiles & ecclésiastiques, ils prévenoient toute concurrence entre ces pouvoirs rivaux. Ils ignoroient la distinction entre Laïc & Clerc, & il falloit peu de dépense pour subvenir à l'établissement religieux ».

« Il n'y avoit point chez eux d'articles de foi, point d'actes flétrissans contre certaines façons de penser, point de formules de prieres, point de censures ecclésiastiques, point de *rabbia papale*, point d'*odium théologicum*. Cependant malgré toutes ces considérations, c'est une erreur commune que les republiques grecque & romaine n'étoient pas ennemies des innovateurs, parce que chez elles les terreurs, les horreurs des persécutions, dans ce qu'elles ont offert de plus barbare & de plus atroce, n'étoient en aucune maniere comparables aux cruautés & aux massacres dont les prêtres chrétiens se sont rendus coupables depuis ».

Dans la cinquieme lettre l'auteur s'atta-

che à ſuivre l'intolérance & la perſécution ſacerdotales, depuis leur commencement ſous Conſtantin, juſqu'à l'établiſſement des infernales inquiſitions & de leurs tribunaux. La ſixieme lettre préſente l'hiſtoire des perſécutions contre les Juifs & les Maures en Eſpagne, contre les Juifs en Angleterre, & contre les hérétiques dans toutes les parties de la chrétienté. Elle eſt terminée par des remarques judicieuſes ſur l'état préſent de la tolérance en Europe. L'auteur de ces lettres, ſir Colebrooke, baronet, nous annonce dans ſa préface qu'il ſe propoſe de publier un ſecond volume de lettres ſur le même ſujet. On ne peut trop dévoiler les férocités des mauvais prêtres, pour les dévouer à l'exécration publique, & apprendre aux peuples combien ils doivent eſtimer & reſpecter le petit nombre des bons eccléſiaſtiques, qui ſe ſont préſervés de cette horrible contagion, & ne ſont animés dans leurs fonctions ſaintes que de l'eſprit de charité, qui eſt le plus ſublime précepte de l'évangile.

Eſſays philoſophical, hiſtorical and litterature, &c. C'eſt-à-dire, *Eſſais philoſophiques, hiſtoriques & littéraires*. In-8°. 2e. volume. A Londres, chez Dilly. 1791.

DAns le premier eſſai de ce volume, l'auteur traite de l'immatérialité de

Digitized by Google

Fame, & soutient, contre MM. Priestley, Cooper & autres partisans du matérialisme, que la sensation ou la perception, comme pouvoirs ou qualités incapables de division, ne sçauroient être la propriété d'une substance divisible. Selon lui, il est tout aussi impossible que la perception puisse résulter d'aucune combinaison quelconque de particules qui ne perçoivent pas, qu'il l'est qu'une combinaison de sept couleurs primitives avec les quatre vertus cardinales puissent constituer une planete.

Dans les deux essais consacrés à la vertu & aux obligations morales, l'auteur rejette comme visionnaire & nullement philosophique, la théorie du docteur Clarke, relativement à la *convenance* & à la *rectitude*. Il y suit Hume & Paley, en admettant avec eux que l'*utilité* est le seul fondement des obligations morales; utilité qui, conformément à cette théorie, n'est que l'équivalent ou le synonime de motif raisonnable. Il avoue cependant que ce principe ne peut agir universellement, sans appeller la religion à son secours. « Si l'on demande pourquoi il est de notre devoir de nous dévouer au bien général, dit-il, lorsqu'il est opposé à notre intérêt particulier, la réponse est qu'il n'y a point d'obligation raisonnable qui nous engage à sacrifier notre propre bonheur à celui des autres, mais que la religion unit les deux

ſyſtêmes par un lien indiſſoluble & que l'amour de ſoi, ainſi que l'amour du prochain, ne ſont au fond que la même choſe. Si les préceptes de la religion ne ſont pas des chimeres de l'imagination, nous ſçavons que la bienveillance la plus déſintéreſſée eſt la prudence la plus conſommée. Si, au contraire, la religion eſt une fable, nous ſommes forcés de reconnoître que, quoique la bienveillance continue toujours d'être une des plus ſublimes vertus, elle ceſſera dans tous les cas d'être la plus haute ſageſſe, &, par cette raiſon, nous ne ſerons pas dans une obligation indiſpenſable de la pratiquer invariablement. Dans cette derniere ſuppoſition, il n'y a pas de doute qu'il ne ſoit juſte de faire le grand objet de notre propre félicité, & l'eſpece de vertu la moins noble, c'eſt-à-dire la prudence, qui conſiſte dans les qualités qui ont un rapport immédiat avec notre intérêt particulier, aura, il faut l'avouer, un prix bien ſupérieur à toutes les vertus éminentes & héroïques qui ont pour but le bien général; de même que le fer, ce métal rude & vulgaire, eſt beaucoup plus utile au propriétaire que l'or, quoique moins admiré par ſon luſtre & ſon éclat que ce dernier ».

En conſidérant ultérieurement cette théorie de la morale qui réduit la vertu à la prudence, notre auteur renvoie aux fragmens de la ſageſſe morale de Salomon,

Digitized by Google

comme à un système d'éthique, fondé sur ce principe. La doctrine morale, consignée dans les proverbes & l'écléſiaſte, roule, ſelon lui, entierement ſur la notion des avantages préſens que la vertu procure, ſans avoir égard à l'état futur, auquel il ne paroît pas que Salomon ait fait une grande attention. Ces livres ſont remplis d'une ſageſſe admirable, de ſentimens & d'obſervations juſtes, de beautés & d'énergie d'expreſſion; mais on n'y trouve point les principes du véritable catholicisme, & ce ſyſtême comparé à la divine philantrophie de l'Evangile, eſt froid, plein d'art & purement perſonnel.

Dans la partie théologique, notre philoſophe ſe montre en Athlete vigoureux de la révélation, & répond d'une maniere victorieuſe aux objections avancées par le roi de Pruſſe, contre l'origine divine du Chriſtianiſme. On lit encore ici une analyſe judicieuſe de l'ouvrage de Butler, intitulé : *Analogie entre la religion naturelle & révélée, avec la Conſtitution & le cours de la nature.*

Il adopte le ſyſtême des unitaires & s'efforce de prouver que la doctrine des trinitaires n'eſt pas par ſa nature ſuſceptible d'être démontrée par le raiſonnement. Viennent des eſſais ſur la liberté d'examiner les articles de foi, ſur l'autorité de l'Egliſe & ſur la tolérance. Dans ſon eſſai ſur les

Digitized by Google

établissemens ecclésiastiques, il en admet l'utilité & la convenance; mais il soutient en même tems, qu'ils doivent s'accorder avec le respect dû à l'autorité du Christ, comme chef suprême de l'Eglise. Il prouve que les magistrats ont le droit, & qu'il est de leur devoir d'intervenir dans les affaires religieuses. Il admet le droit d'accorder des privileges & des immunités à la profession publique de cette religion, une fois reconnue par le magistrat comme la plus conforme à la vérité & à l'intérêt général de la société. Il déclare que ces droits & ces devoirs sont généralement compris dans la définition des offices de magistrature, dont la nature & l'essence sont de propager le bonheur général, par tous les moyens qui sont comparibles avec les droits naturels & imprescriptibles de l'homme. Il est aussi raisonnable, selon lui, de faire des établissemens publics, pour répandre & perpétuer la connoissance & la croyance de notre sainte religion, qu'il l'est de pourvoir à l'enseignement des systêmes de Locke & de Newton dans les colleges & les universités. Enfin il reconnoît l'excellence de la liturgie anglicane & dans sa composition générale & dans ses principes fondamentaux, nonobstant quelques dogmes spéculatifs dont la discordance avec les SS. EE., & la raison, est assez palpable. Il fait enfin l'apologie du Clergé Anglican, & l'applaudit

de souscrire ces articles ou ces dogmes, parce qu'avec la latitude d'interprétation qui est actuellement accordée par les proposans, cette souscription n'implique dans aucun sens, moral ou philosophique, de violation réelle de la vérité.

L'essai sur la loi du *Test* contient une réponse mâle & spirituelle à un pamphlet intitulé : *A Review of the case of the protestant dissenters*, que notre auteur attribue à l'évêque actuel de Saint-David. Nous traduirons de cet essai les remarques suivantes sur le caractere politique des Dissenters ou Dissidens. « Quelles que soient, dit l'auteur, les opinions religieuses des Dissidens, je ne sçaurois concevoir qu'il soit de la saine politique, & du devoir des magistrats de se mêler dans ces discussions théologiques. La seule chose qu'il leur importe de sçavoir, est s'ils prêtent une obéissance volontaire & prompte à son autorité. Car dans ce cas, il ne peut y avoir aucune bonne raison politique de les dépouiller d'aucun des privileges & immunités des citoyens paisibles. Ils doivent même être admis avec sûreté à la participation des pouvoirs subordonnés, nécessaires à une administration sage & bien réglée de l'autorité suprême. Il est vrai que l'Etat prend sous sa protection plus immédiate la forme de religion qu'il croit plus convenable à l'avantage général du Corps politique ; mais

Digitized by Google

il ne posséde point, il ne peut point posséder le droit de prescrire cette forme religieuse au moindre de ses membres. Il reconnoît donc ou doit reconnoître le droit le plus illimité de s'éloigner de cette forme, & de déclarer les fondemens & les motifs de cet éloignement; infliger des peines à l'exercice d'un droit reconnu, est assurément, devant la raison, l'acte le plus absurde & le plus monstrueux. L'autorité de l'Etat ne peut pas courir de dangers, dès qu'on ne fait aucune tentative, ni directe, ni indirecte, pour opérer un changement dans sa religion, par des moyens violens. Si de pareilles tentatives avoient lieu, ceux qui s'y seroient engagés, seroient & devroient être responsables à la loi. D'un autre côté, si par l'influence de la raison & des lumieres de la vérité, la majorité de la nation étoit convaincue que la religion établie fut erronée en tout ou en partie, le pouvoir gouvernant de l'Etat seroit libre, & sans doute dans l'obligation même d'y faire les changemens que sa sagesse lui dicteroit, & que l'Etat plus avancé des connoissances, sembleroit exiger. Mais alors, si quelques individus pensoient que le magistrat a excédé ses pouvoirs dans ces changemens, ces individus pourroient être d'aussi bons citoyens que tous les autres, pourvu qu'ils n'imaginassent pas de rectifier, non par le raisonnement, mais

Digitized by Google

par la violence, les mépriſes du magiſtrat, & de renverſer par la force cet établiſſement, que, dans ces circonſtances, le magiſtrat n'eſt pas autoriſé ſeulement, mais obligé de défendre par la force.

« Nous voyons, en effet, par la conduite uniforme des diſſidens depuis plus d'un ſiecle, que ces ſpéculations abſtraites, loin d'avoir été dangereuſes, ſe ſont parfaitement accordées avec la fidélité la plus inviolable envers l'Etat, même avec un zele & un attachement paſſionnés pour ſes intérêts. Et il faut remarquer en même tems qu'une preuve frappante de la vérité de ces aſſertions, c'eſt que pluſieurs années immédiatement après la Révolution, les Diſſidens proteſtans que leurs ennemis peignent ſous les couleurs les plus noires & les plus injurieuſes, comme les plus contraires à la Conſtitution, en exerçant par leur non-conformité avec l'Egliſe dominante, un des droits dont la Conſtitution elle-même leur accorde la jouiſſance; que ces diſſidens, diſons-nous, ſont de toutes les claſſes de citoyens, les plus ſincerement, les plus fortement attachés au nouvel établiſſement. Au contraire le plus grand nombre des enfans de l'Egliſe, qui oſent aujourd'hui accuſer les diſſidens de déloyauté, ſont de tous les ſujets de l'Etat, les plus dangereux, les plus ſéditieux & les plus déloyaux. *La preſtation d'hommage*, comme le dit le très-ho-

norable historien de son tems, *étoit faite par plusieurs, particulierement d'entre le Clergé, au grand reproche de leur profession, dans un sens grossierement équivoque : car regardant toujours le monarque dépossédé comme leur roi, de jure, ils crurent satisfaire leur conscience en se soumettant au roi & à la reine, usurpateurs du trône, tant que leur usurpation dureroit; & cela fut porté à un tel point qu'ils se trouverent enlacés dans leurs étranges assertions du droit divin de la monarchie & de l'illégalité absolue de la résistance.* L'esprit de l'Eglise, sous un point de vue politique, differe en effet essentiellement de l'esprit de la Constitution, ou plutôt il lui est diamétralement opposé. Quant à l'existence de son pouvoir législatif, il dépend entierement de la couronne, & le roi, en vertu de sa suprématie, en a sagement suspendu ou annulé l'exercice. Les pouvoirs exécutifs sont sujets à sa surintendance ou au contrôle régulier, & sont par là même exposés aux plus excessives négligences, aux abus les plus criians. Ses pouvoirs judiciaires sont généralement exercés comme obscurs, oppressifs, despotiques. En effet, l'Eglise a la présomption de se prétendre *un allié* de l'Etat, comme si elle étoit revêtue d'un pouvoir coordonné & indépendant. Elle parle de la double nature de la Constitution, comme si l'acte de tolérance n'en n'étoit pas une partie aussi es-

Digitized by Google

sentielle que l'acte d'uniformité ; mais sous un point de vue civil, l'Eglise est une pure créature de l'Etat qui soutient ce qu'il a formé originairement, non comme un allié, ce qui n'est que l'expression adoucie de rival, mais comme une institution purement humaine établie pour instruire le Peuple dans les principes de la morale & de la religion. Et je reconnois avec plaisir que l'Eglise Anglicane avec toutes ses imperfections, est, à bien des égards, combinée, compassée de maniere à remplir un objet aussi important que salutaire. = Qu'un grand nombre de chrétiens pieux ont vécu & sont morts dans sa communion; qu'elle a produit plusieurs sçavans & zélés défenseurs de notre sainte foi, qui ont orné les sieges les plus élevés & illustré leur rang; que si la conduite d'un Laud, d'un Sacheverel, & d'un Hotseley, a été une véritable disgrace pour elle, je me rappelle avec orgueil, avec transport qu'elle a vu dans son sein les Tillotson, les Hoadley, les Watson [illegible]

La carriere de la critique a fourni deux essais à l'auteur. L'un sur la poésie épique & l'autre sur la poésie dramatique. Le premier contient un exposé sommaire de la doctrine d'Aristote sur l'Epopée, sur la justesse & la perfection de cette doctrine, & des remarques générales sur les principaux poëmes épiques. Le second offre également un précis des regles du philosophe de

Stagyre concernant la tragédie & des remarques propres à fixer les beautés & l'excellence des ouvrages dramatiques. Traduisons celles de ces remarques sur les passions que doit exciter la tragédie. «Quoique la pitié & la terreur, y est-il dit, doivent être considérées comme les grands mouvemens, les principaux ressorts de la tragédie, je ne comprends pas bien la nécessité d'en exclure toutes les autres passions. Quand un homme vertueux est plongé dans l'abyme de l'infortune, il excite sans doute la pitié; mais ne pourroit-elle pas se combiner avec cette sublime admiration qu'inspire un grand courage? Cette admiration ne pourroit-elle pas être un des fondemens de la tragédie, & servir à développer les objets les plus nobles de la morale? La mort de Socrate, par exemple, seroit un beau sujet dans ce genre. Si, comme l'assure Aristote, une catastrophe de cette nature n'inspire que le dégoût, le mal-aise, l'indignation, ils ne peuvent être dus qu'au défaut d'art & de génie dans le poëte: car un homme vertueux qui combat noblement contre l'infortune est, comme le remarque Sénèque, un spectacle que les dieux mêmes, peuvent regarder avec plaisir. De même, si l'on représentoit un homme d'un caractere dépravé & dissolu, tombant du faîte de la prospérité; quoiqu'il n'excitât pas de pitié, ni même peut-être de terreur, encore l'ame

pourroit-elle être enflammée par une suite d'incidens bien conçus, adroitement amenés, par l'horreur qu'inspire la dépravation morale & l'indignation qu'elle souleve contr'elle, à un degré égal & même supérieur aux effets qu'Aristote veut que la tragédie produise. Qui peut contempler le caractere d'une *Zanga* ou d'un *Jago*, par exemple, ou des sœurs royales *Goneril* & *Regan*, ainsi que les suites terribles d'un crime aussi atroce que celui qui affecte ces coupables, sans sentir leurs passions se purifier en quelque sorte par le conflict des émotions, qu'une pareille vue doit exciter inévitablement & machinalement? Cependant à l'égard des catastrophes de cette nature, on ne peut nier que *le jugement du ciel qui nous fait trembler ne nous touche pas de pitié* ».

« Il faut regarder comme diamatralement opposé au but de la tragédie, de représenter un homme qui passe de l'infortune au bonheur. Une pareille représentation ne seroit certainement pas propre à allumer des sentimens vertueux ou à conduire à un but moral. Je ne me rappelle pas non plus d'avoir vu aucun drame fondé sur un plan si évidemment absurde. Après tout cependant, on peut observer avec raison que le dessein du drame est parfaitement rempli, la pitié & la terreur, ces deux grands mobiles de la tragédie, puissamment excités par la repré-

Digitized by Google

ſentation d'un caractere où la vertu domine, mais non ſans mélange de foibleſſes & d'imperfections, & qui ſouffre des effets de ſes erreurs ou de ſes imprudences. Dans ces cas, les ſentimens ſympatiques ont une grande énergie; on ſent vivement l'idée du danger qui ſuivroit l'indulgence pour ces coupables erreurs, ou pour les chûtes perſonnelles dont les ſuites ſont ſi funeſtes ».

Quelques eſſais hiſtoriques répandent de la variété dans ce recueil; ils roulent ſur les regnes de Jacques II, de Guillaume II, & de la reine Anne. Enfin, ſous le titre *politique*, on lit des conſidérations ſur le gouvernement de l'Inde, ſur l'établiſſement conſtitutionnel d'une régence, durant l'incapacité du ſouverain, & des réflexions ſur la Révolution Françoiſe dont l'auteur eſt un apologiſte zélé contre M. Burke.

Voyage minéralogique, phyloſophique & hiſtorique en Toſcane, par le docteur Jean TARGIONI TOZZETTI, *pendant l'automne de l'année 1742.* 2 vol. in-8°. A Paris, chez La Vilette libraire, rue du Battoir, N°. 8.

DAns ce voyage curieux & inſtructif, M. Targioni développe les talens d'un ſçavant, d'un médecin philoſophe, & d'un grand naturaliſte. Toutes les parties de l'eſ-

Digitized by Google

pace qui s'étend depuis l'extrêmité orientale de la mer de Toſcane, juſqu'à la mer de Livourne, & dans un autre direction, depuis Modene & Lucques juſqu'à la Romagne, ſont ſucceſſivement le ſujet de ſes recherches. Montagnes, collines, fleuves, monumens, urnes, plantes, mines, couches de terres, foſſiles, bains & ſources minérales, tout eſt examiné, tout eſt décrit. On ne ſçauroit trop louer la marche ſûre & meſurée de l'obſervateur philoſophe. Qu'avoit-il beſoin de parcourir des climats lointains? Sa curioſité ſçavante trouvoit aſſez de quoi s'exercer utilement dans ſa patrie. On chercheroit envain un pays plus propre à l'inſtruction d'un naturaliſte, & à l'étude du globe. Les Maſſifs, que de grandes diſtances ſéparent dans les autres climats, y ſont rapprochés: leurs ſituations reſpectives en déſignent les limites, en montrent les ſuperpoſitions, & préſentent les époques ſucceſſives des opérations de la nature.

En ſuivant M. Targioni des ſommets de l'Apennin juſqu'à la Méditerranée, on obſerve ces roches de premiere formation, cette terre homogene & ſans couches, plus ancienne que les grandes révolutions du globe, & par conſéquent que toutes nos hiſtoires, & dont les phénomenes ſe perdent dans la nuit des ſiecles paſſés. On meſure l'étendue, & les angles de ces grands

baſſins, où des lits horizontaux forment des plaines que la charrue ſillonne, ſur leſquels ſont diſperſés des hameaux, d'où s'élevent les cités, & que couvrirent autrefois les eaux de l'Océan, dont le limon encroute la terre, & ſert de ſol aux empires.

Entre cette enveloppe extérieure & l'ancienne ſurface, M. Targioni décrit des couches inclinées, qu'il appelle filons, dans leſquelles les formes du regne vivant ſont à peine reconnoiſſables, qui par leurs ſommets s'élevent au deſſus du niveau des plaines de formation nouvelle, dont les débris compoſent une grande partie des collines, & qui ſervoient de bords à la mer, dont elles ont reçu leurs premieres modifications. Faiſons connoître les réflexions de M. Targioni ſur la formation des pierres & des montagnes.

« M. de Buffon penſe que les fentes perpendiculaires, que l'on voit dans les filons des montagnes & dans les lits des collines, ſont cauſées par l'affaiſſement du filon, ou lit inférieur, qui leur ſervoit de baſe, & qu'elles reſſemblent aux fentes & aux crévaſſes des murailles dont les fondemens ont cédé. Cela eſt vrai, dit M. Targioni, dans quelques cas, & l'on en voit tous les jours la preuve dans les montagnes; mais il croit que plus ſouvent, les fentes que l'on trouve entre les maſſes qui compoſent un filon, viennent du contact immédiat & tenace

Digitized by Google

où se trouvent les particules de la pâte molle de la pierre, lorsqu'elle vient à se coaguler & se pétrifier à proportion de l'activité de la cause lapidifique. Il prouve son opinion en différens endroits de son ouvrage, en parlant de la structure des lits de tuf, des lits de craie, & en décrivant les cristaux de montagne. Ses observations journalieres lui ont persuadé de plus en plus que, c'est par ce mécanisme général & très-simple que se sont formées les pétrifications. En voici l'explication.

« Les filons modernes des montagnes, ou les lits nouveaux des collines, étoient, dans l'origine, un limon imprégné de diverses substances, souvent douées d'une force d'attraction réciproque, à peu près comme les molécules salines. Leurs parties les plus homogenes commencerent à s'attirer & à s'approcher réciproquement, jusqu'à ce qu'elles se fussent combinées ou plutôt amalgamées, comme le plâtre dont se servent les maçons, & comme les sels de lessive. En s'approchant ainsi, elles forment une pâte plus dense & plus serrée, exprimant & laissant dehors l'eau qui leur servit d'abord de véhicule, de sorte qu'à la fin la couche de limon est restée, divisée & partagée en une quantité plus ou moins grande de masses, ou de solides également hauts, mais d'une largeur inégale, & plus ou moins détachés l'un de l'autre. Si dans les intervalles qui

Digitized by Google

séparent ces masses, il n'est resté que de l'eau pure, insipide & sans action, les fentes du filon doivent aujourd'hui se trouver vuides, comme elles le sont en effet; mais si dans ces mêmes intervalles il est resté quelqu'autre substance bourbeuse d'une nature différente, les fentes doivent se trouver remplies de quelqu'autre pétrification distincte des masses de la premiere, & disposés en tables ou en lames, selon que la capacité ou la figure du lieu lui aura permis de s'étendre ».

« S'il est permis à l'esprit humain de méditer sur les causes secondes qui ont concouru à la formation du globe terraqueux, il paroît vraisemblable que la principale de ces causes est une force de cohésion & de propension au contact, à nous inconnue, que la main libérale de la nature a distribuée aux moindres parties de la matiere, en différentes doses d'activité. Je veux parler de l'attraction Newtonienne, d'abord découverte par le célebre médecin philosophe Bellini, & depuis démontrée le mobile général de l'univers, par le grand Newton ».

« La seule force d'attraction a du suffire pour consolider, à différentes époques, tous les filons & les lits qui composent la surface apparente de notre globe. Sans elle, cette surface n'auroit jamais été qu'un cloaque profond, & nullement propre aux usages merveilleux auxquels l'éternelle providence l'avoit destiné. Il n'est pas en notre pouvoir

de déterminer les différens degrés de cette force, ni de ſes meſures relatives. Admirons ſeulement la puiſſance qui, par ce moyen, combiné, ſi l'on veut, avec la gravitation, le magnétiſme, l'électricité, & peut-être d'autres effets, dont la cauſe nous eſt également inconnue, a donné à la matiere tant de formes diverſes. Je ne crois pas qu'aucun homme puiſſe fixer le tems, où cette cauſe ſeconde générale a produit ces effets étonnans. Cela ne peut être qu'après la création, puiſqu'on trouve partout, dans les pétrifications, qui compoſent les montagnes, un nombre prodigieux de ſubſtances végétales & animales, qui font ſoupçonner que la face moderne de notre globe, n'eſt plus la face ancienne & primitive que le Tout-Puiſſant lui avoit donnée; mais qu'elle a été, pour ainſi dire, recréée & recompoſée des ruines & des débris de l'ancien univers ».

« L'Ecriture Sainte nous parle d'un déluge univerſel, qui change entierement la face du globe : mais toute la ſcience des philoſophes n'a pu calculer les variations, produites par cette incroyable inondation univerſelle. La philoſophie nous démontre qu'après cette époque, il n'a pu ſe former ſur la ſurface de la terre de pétrifications primigenes, qu'on puiſſe vraiment nommer telles; mais qu'au contraire, pluſieurs ont été détruites. Il eſt donc indubitable que la

Digitized by Google

formation des pétrifications qui compoſent la face moderne de notre globe, eſt poſtérieure à la création; mais antérieure à la fin du déluge univerſel. Il eſt difficile de tirer une conſéquence certaine d'une ſimple conjecture, dit Séneque ».

M. Targioni combat le ſyſtême de l'auteur anonyme des lettres à un américain, ſur l'hiſtoire naturelle de M. de Buffon. Il en démontre l'inſuffiſance, les erreurs & les fauſſes conſéquences. Puis il ajoute :

« Je crois être le premier qui ait démontré la différence de ſtructure, d'âge & de nature, qui exiſte entre les collines & les montagnes primitives, & j'eſpere que ma théorie trouvera partout des partiſans. Je ne me fais pas cependant un mérite de cette découverte, car cette théorie eſt ſi ſimple & ſi facile, qu'il ne faut qu'un peu de jugement pour s'en pénétrer; les voyages, la chaſſe ſuffiſent pour cela. Je m'en étois même formé une idée, étant encore très-jeune, lorſque je demeurois au village *Valdarno di Sopra*. Il eſt étonnant que tant de philoſophes, dont je me ferois gloire d'être l'écolier, & qui ont voyagé pour obſerver la ſtructure du globe, ne s'en ſoient pas aviſés; mais prévenus de leurs propres ſyſtêmes, ils ſe ſont formé une idée confuſe & giganteſque des montagnes & des collines. Cette idée fauſſe a ſervi de baſe à tant de ſyſtêmes ſur la coſmogonie, ſur la théo-

Digitized by Google

rie de la terre, & ſur les effets du déluge. Si l'amour-propre ne m'aveugle pas, ma ſeule théorie des collines renverſe & anéantit tous ces ſyſtêmes ſpécieux, & fournira des conſéquences plus juſtes. Ce ſont toujours de petites circonſtances, qui font échouer les grands ſyſtêmes. Je ne prétends pas cependant chercher à diminuer rien de la gloire de ces hommes eſtimables, qui ont conſacré leur vie & leurs talens à cette importante recherche. Au contraire, j'avoue que le motif qui les a empêché de faire cette découverte, tourne à leur avantage. Ils étoient déjà philoſophes avant d'obſerver, & avoient déjà élevé la carcaſſe de cet édifice; pour moi, je n'étois encore qu'un écolier de réthorique, ſans aucune teinture de phyſique, lorſqu'en me promenant dans les ſentiers de *Vildarno di Sopra*, je découvris cette importante vérité ».

Cette réflexion, pleine de bonhomie & de modeſtie, eſt une grande leçon pour l'obſervateur philoſophe.

Sous un aſpect, le revers occidental de l'Apennin, offre une pente qui dirige & favoriſe la chûte des eaux, ſur un grand nombre de plans diverſement inclinés. C'eſt là qu'on étudie à profit leurs mouvemens, la réſiſtance & les effets des obſtacles qui les retardent, les ſillons, les coupures, les eſcarpemens qui réſultent de leur action non interrompue. C'eſt là que l'Arno, le Ser-

Digitized by Google

chio, l'Ombrano, le Cecina, que l'œil du naturaliste voit naître, serpenter, grossir, éprouvent & fournissent des entraves de tous les genres. C'est là que les vallées de différens Ordres qui y affluent, montrent des éboulemens, des excavations, des dépôts secondaires & des filons dont l'écorce est dégradée ou amincie. C'est là enfin que l'on remarque des démolitions opérées dans les produits des grandes inondations; & par un contraste frappant, les eaux courantes & nouvelles, attaquent, détruire & déplacer les anciens dépôts des eaux tranquilles. Mais il falloit être un grand physicien & un écrivain habile, pour observer toutes ces choses, & les décrire de maniere à faire partager aux lecteurs, ses sensations, ses découvertes & son plaisir.

Parmi tant d'observations, celles qui concernent la minéralogie, méritent surtout l'attention. M. Targioni ne se borne pas à des vues générales. Il a soin de faire la description des substances minérales de différente nature qu'il rencontre sur sa route: il s'occupe de leur exploitation, & même des procédés des arts dans lesquels on les employe.

En même tems qu'il indique les différentes sortes de terre végétale, il fait connoître les plantes de toute espece qui y croissent, les différens travaux de la culture, ses produits, & tout ce qui concerne

Digitized by Google

le commerce & la consommation. Souvent ses descriptions ont le charme de la poésie la plus pittoresque. Citons la description de la vallée de Buti, dans les montagnes de Pise.

« Personne assurément ne pourroit croire sans l'avoir vu, que ce creux que forment les montagnes de Pise, renfermât une campagne si bien cultivée & si fertile. Dans le fond de la vallée, on voit des vignes très-garnies, qui produisent des vins délicieux, mais qui, à cause du froid qui y regne, ne parviennent jamais à une maturité parfaite. On y fait aussi quelques ensemencemens, & on y plante des herbes & des arbres fruitiers, de sorte qu'il n'y a pas un pouce de terre, qui ne rapporte de maniere ou d'autre. Les flancs de ces montagnes formant la vallée, qui regardent le Couchant, sont couverts de châtaigniers, dont les habitans tirent un gros avantage. Mais celles qui sont tournées du côté du Levant & du Midi, sont couvertes de bois d'oliviers, qui parviennent à une hauteur très-grande, & dont je parlerai plus au long. Tout le reste est couvert de pins touffus. Parmi les chataigners, il se trouve beaucoup de *metati*, c'est-à-dire, d'endroits destinés à faire sécher les châtaignes; & parmi les oliviers, il y a beaucoup de colombiers avec de petites maisonnettes pour se mettre à l'abri de la pluie,

quand on fait la récolte des olives. De là on peut comprendre combien l'art a ſçu rendre la vallée de Buti, un endroit riche & délicieux ».

« J'en viſitai une grande partie à pied, parce qu'il étoit impoſſible d'y aller à cheval. J'en aurois encore parcouru un plus grand eſpace, ſi je n'en avois été empêché par une pluie interrompue, mais abondante. Ces côtes ſont minces, & creuſées par nombre de torrens, qui ſe diviſent enſuite en pluſieurs branches, ce qui multiplie leur ſurface à l'infini, & en forme quantité de collines. Je commençai à en faire le tour, en partant de celles qui regardent le Couchant, & qui ſont couvertes de chataigniers & de pins. Je paſſai d'abord par celle que l'on appelle Rocale, qui tire ſon nom d'une roche antique, qui étoit ſituée à la cime, mais qui eſt maintenant détruite. Delà, je paſſai ſur une autre côte, appellée Pignole, & enſuite ſur une autre appellée Saſſeto ».

« Pour bien comprendre ce nom de Saſſeto, il faut ſçavoir que les flancs des montagnes de Piſe, ſont ordinairement très-eſcarpés, de maniere que les eaux de pluie y acquierent en deſcendant, une rapidité & une impétuoſité étonnantes. Outre cela, comme ces montagnes ſont très-élevées & voiſines de la mer, les nuages s'arrêtent aiſément ſur leurs cimes; ſouvent même ils

Digitized by Google

s'y condenſent & ſe fondent ſoudainement en pluies abondantes. Ces eaux, en coulant le long de ces flancs rapides, augmentent progreſſivement leurs maſſes & leur impétuoſité, & entraînent avec elles toutes les pierres détachées & iſolées qu'elles rencontrent ſur leur paſſage. Enſuite par le choc de ces pierres & le leur propre, elles viennent à bout de déraciner les chataigniers & les pins, & roulent une horrible quantité de groſſes pierres ſur un long eſpace de pays; juſqu'à ce qu'enfin leur pente, & par conſéquent leur force venant à diminuer, elles ſont forcées de les abandonner. Ces monſtrueuſes décharges, compoſées uniquement de pierres (car la terre continue toujours d'être emportée au fond des eaux) ſont ce qu'on appelle de petits cailloux, & ſe rencontrent fréquemment dans les montagnes de Piſe, & principalement dans la vallée de Calci. Elles reſſemblent aſſez aux ſouterrains de Fiéſole & de la Golfolina ».

Lorſqu'il s'agit des habitations des hommes, le ſçavant obſervateur en décrit le ſite, les qualités de l'air & des eaux: il donne des détails ſur la population & ſur les circonſtances qui la favoriſent ou qui s'oppoſent à ſes progrès. Enfin, il ajoute des obſervations ſur les monumens du pays.

Il viſite les côtes de Livourne & le port de Piſe: il recherche quel étoit l'état de ce

Digitized by Google

dernier avant le 10e. siecle. Il décrit les plantes & les animaux propres aux parages. Le commerce de ces villes & celui de Florence sont en même tems considérés sous différens rapports.

Il visite les bains d'*acqua*, qui sont le sujet de remarques historiques & médicales. Il n'oublie pas une production végétale verdâtre, membraneuse, dépourvue de toute espece de filamens, dont une chaleur assez forte ne détruit point l'organisation, & qui répand, lorsqu'on la brûle, une odeur animale. Cette description doit piquer la curiosité des botanistes.

« L'idrocalimmâ de la surface du bain d'Acqua, est une membrane verte, qui ressemble à une écorce couverte de petites outres ou vessies remplies d'air, qui la font flotter, ayant plus ou moins d'étendue, quelques sinuosités, étant lisse & gliffante, & enduite dune matiere visqueuse. Cette plante est infiniment petite dans son origine, & n'occupe qu'un très-mince espace; mais bientôt elle s'étend par degrés, & sa circonférence augmente dans une direction approchante de la circulaire, surtout si l'eau ne lui manque point, & qu'elle trouve dans l'air un degré de chaleur convenable. Car elle se nourrit, comme les lentilles marécageuses, de l'eau dans laquelle elle nage; & que, sans aucunes fibres radicales, elle vient à bout d'absorber par le moyen des

Digitized by Google

pores ſpongieux dont ſa ſurface eſt couverte. Quand ſa croiſſance eſt plus avancée, & aux approches du printems, qu'elle devance toujours pourvu que la chaleur de l'eau ne ceſſe point, alors on voit paroître à ſa ſurface ſupérieure, une multitude de petites puſtules ou caſes ſéminales, de figure ovale, qu'on ne peut néanmoins diſtinguer qu'avec le microſcope, & qui ſont remplies d'une liqueur viſqueuſe, toute couverte de corpuſcules infiniment petits & verds. Après un certain tems, ces petites puſtules ſe crevent & diſtillent le ſuc viſqueux qu'elles renfermoient. Ce ſuc étant d'une gravité ſpécifique, égale à celle de l'eau, ou peut-être même inférieure, à cauſe de quelque mêlange d'air qui peut s'y être introduit, s'unit aiſément à l'eau & y ſurnage; & par ce moyen, elle répand la petite ſemence verte qu'elle contenoit, & qui donne bientôt naiſſance à une nouvelle petite plante, ſemblable à celle dont elle tire ſon origine. Quant aux fleurs, je ne ſçaurois dire préciſément s'il s'y en trouve, ou quelque choſe d'équivalent, aux extrêmités des producteurs mâles; mais il y a tout lieu de croire qu'on y en verroit, malgré l'extrême difficulté qu'il y a à s'en aſſurer. Et qui ſçait ſi ce genre de plante n'eſt point une eſpece de *diœcia*, c'eſt-à-dire, ſi elle n'a pas des individus fructiferes, différens des individus floriferes ?

Digitized by Google

Dans le paragraphe sur le pays de Camugliano, dont les habitans se nourrissent avec du pain de millet, voici ce qu'on lit, page 53, tome 1er.

« Le pain s'y fait de semences broyées. Il est dur, aigre, & a un goût de terre. Cependant on m'a assuré que pour lui donner de la saveur, on y mêle ordinairement par boisseau, un 6e. de farine d'ivraye : ce qui paroît bien étrange, d'autant que les écrivains qui ont traité de la nature des alimens, ont toujours regardé l'ivraye comme une nourriture mal-saine. Néanmoins, on ne s'apperçoit point qu'il en résulte aucun mauvais effet sur les paysans de Camugliano, & on n'y voit aucune maladie épidémique. Giovacchino Struppio prétend aussi que l'ivraye est propre à la nourriture, opinion qu'il a avancée dans son *antidotario antitrimustigo*. Les laboureurs recueillent beaucoup de grain, mais ils le vendent au lieu de l'employer à leur propre nourriture. Ce qui donne lieu à l'application de ce passage de Pline : *Mirum est lolio victitare te, tam vili tritico* ».

Ce fait qui seroit très-surprenant est faux. M. Targioni ne l'a avancé que sur la parole des fermiers du marquis Niccolini, qu'il eut la foiblesse de croire; mais dans une édition postérieure, il a reconnu cette erreur : il va même jusqu'à en demander pardon : & fasse

Digitized by Google

le ciel, ajoute-t-il avec candeur, qu'elle ſoit la derniere !

E Dio faccia che ſia l'ultima !

La traduction, qui d'ailleurs eſt excellente, claire, élégante, correcte, a été faite ſur la premiere édition. Depuis, M. Targioni en a publié une ſeconde plus volumineuſe, dans laquelle il ne ſe borne pas à décrire les curioſités naturelles de la Toſcane : ſçavant amateur de l'antiquité, il y fait auſſi l'hiſtoire littéraire des monumens des arts & des hommes célebres. Cet ouvrage a réuni tous les ſuffrages.

(*Cet article eſt de M.* DE SAINT-ANGE).

Poetical eſſays, &c. C'eſt-à-dire, *Eſſais poétiques ſur les ſujets ſuivans : Les principales erreurs & la corruption des hommes, l'excellence de la raiſon & de la vérité, la liberté & les autres facultés de l'ame, ſa nature ſpirituelle, les fondemens & la réalité des connoiſſances humaines & du bonheur ; précédés d'un eſſai préliminaire en proſe, contenant un ſommaire des principales opinions de l'auteur & de celles qu'il condamne ; avec des notes explicatives*, &c., &c. A Londres, chez Debrett. 1791.

DANS ſon eſſai préliminaire ſur lequel nous nous arrêterons uniquement, l'a-

Digitized by Google

nonyme n'a en vue que la recherche de la vérité, objet bien louable, où tous les philosophes tendent, & qu'un très-petit nombre atteint. En exposant ses sentimens, en examinant ceux des autres, il n'a cru consacrer ses veilles qu'à l'avantage de ses concitoyens. Pour établir sa théorie sur des fondemens solides, il demande qu'on lui accorde les *postulata* & les axiômes suivans, qu'il pense qu'aucune personne raisonnable n'aura la présomption de nier ou de révoquer en doute.

Postulata. 1°. Accorder qu'il est possible que Sir Isaac Newton, Locke, Descartes, Mallebranche, Aristote, & Platon n'aient pas été infaillibles dans tout le tems de leur vie, & que, par conséquent, ils ont pu errer en quelques points.

2°. Accorder qu'il est possible que tout autre homme, ou sociétés d'hommes ont pu errer dans quelques cas où le contraire n'a pas été démontré. & en attendant qu'il soit démontré.

Axiômes. Croire qu'aucun homme ou aucune société d'hommes soient infaillibles, par la raison que nous le disent d'autres hommes, dont on n'a pas encore non plus prouvé l'infaillibilité, & renoncer pas ce seul motif à l'usage de notre raison, pour nous soumettre implicitement à leurs oracles, c'est fonder ce qu'on appelle une foi infaillible sur des fondemens très-faillibles.

Digitized by Google

2°. Il eſt impoſſible de prouver à un être raiſonnable qu'aucune propoſition, aſſertion ou opinion ſoit vraie ou fauſſe, avant qu'on ne lui ait fait comprendre non-ſeulement ce qui eſt prouvé, mais encore les raiſons & les argumens par leſquels cela eſt prouvé.

Corollaire. Il s'enſuit inconteſtablement que ſans les lumieres de l'entendement & de la raiſon, la vérité, l'erreur & la fauſſeté ne peuvent dans aucune propoſition être juſtement diſtinguées l'une de l'autre.

3°. Suppoſons qu'un homme ou une ſociété d'hommes, une aſſemblée de prélats, ou un concile ou un ſynode, par exemple, ſoient infaillibles en décrétant des articles de foi pour le Peuple, la foi de ce Peuple doit toujours être faillible auſſi longtems qu'il continuera à être expoſé à mal entendre ces articles; ce qui doit ſubſiſter toujours, à moins qu'il ne devienne infaillible lui-même.

4°. Nulle perſonne ſage ou juſte, quelle qu'elle ſoit, ne peut de propos délibéré exiger qu'une autre faſſe, ce qu'elle ſçait certainement qu'il lui eſt impoſſible de faire. A plus forte raiſon donc, Dieu dont la ſageſſe & la juſtice ſont parfaites, ne requerra-t-il pas, n'exigera-t-il pas de ſes enfans de faire ce qu'il ſçait leur être impoſſible; ce pourquoi il n'a pas jugé à propos de leur donner des pouvoirs & une capacité proportionnée.

Digitized by Google

5°. Une croyance infaillible dans chaque article ne peut équitablement être requiſe d'un être faillible. L'application, la ſincérité & la fidélité, voilà ce qui eſt exigé de nous & non l'infaillibilité.

6°. La foi & la vertu requiſe de chaque homme, ne peuvent être que celles que comporte la portion de talens, de moyens & d'avantages dont il eſt doué, ou, en d'autres termes, que celles exigées par un juge parfaitement raiſonnable & ſage. Jamais rien de tant ſoit peu déraiſonnable ne doit être demandé par qui que ce ſoit.

7°. Une perſonne peut ſçavoir avec la plus grande certitude qu'une choſe, par exemple, exiſte, ſans avoir aucune connoiſſance de la maniere dont elle exiſte.

8°. Si un homme peut ſçavoir avec certitude quand un motif, un objet, une ſenſation particuliere affectent ſon ame, il doit ſçavoir auſſi avec la même certitude quand ils ne l'affectent pas.

9°. Il n'y a pas de nombre, de quantité ni de choſe qui puiſſe être égal à rien, ou moins que rien; donc tout nombre, quantité, choſe, réels de leur nature, ſont plus grands que rien.

10°. Jamais une plus grande quantité ne peut, dans aucun cas, être tirée d'une moindre.

11°. Le rien, ou la négation abſolue de toute exiſtence, ne peut avoir ni pou-

Digitized by Google

voirs, ni qualités quelconques, ni quantité, ni parties, ni nombre, ni ſituation, ni figure, ni mouvement; ne peut être ni multiplié, ni diviſé, ni diminué en aucune maniere. Il ne ſçauroit non plus avoir aucune connexion avec l'exiſtence réelle, ni être en aucune façon, ou à aucun degré la cauſe ou l'occaſion de quelque choſe.

N. B. En arithmétique, les zéros placés à gauche d'un nombre intégral, ou à droite des décimaux, ou ſeuls, ne repréſentent ou ne ſignifient rien; mais placés à droite des intégraux, ils ont une ſignification auſſi réelle & auſſi poſitive que les ſignes en ont dans l'algebre. Par exemple, un zéro ſignifie que le nombre intégral à la droite duquel il eſt placé, eſt à un degré au deſſus des unités, ainſi 20; deux zéros, qu'il eſt à deux degrés au deſſus des unités, ainſi 200; trois zéros, qu'il eſt à trois degrés au deſſus des unités, & ainſi du reſte, conformément à nos regles de l'art de nombrer.

12°. Notre maniere de conſidérer les choſes ſoit par abſtraction ou par une vue générale, ſoit par expérience, en examinant les détails, ne peut changer le moins du monde la nature même de ces choſes; par conſéquent, ce qui eſt réellement vrai en théorie, doit toujours être vrai en pratique, & ce qui eſt réellement abſurde ou faux en théorie, doit l'être, en pratique *& vice verſâ*;

Digitized by Google

car la vérité eſt une juſte repréſentation des choſes ; ou de la nature des choſes, & ne peut jamais être une fauſſeté ou une erreur qui en ſont de fauſſes images ».

En conſéquence, de ces deux *poſtulata* & de ces douze axiômes, & de quelques autres qui ſuivent encore, qui, ſelon l'anonyme, ſont évidens par eux-mêmes autant qu'aucuns qu'il y ait dans Euclyde, il entreprend de détruire & ſe flatte d'avoir réuſſi dans ſon entrepriſe, un grand nombre d'opinions généralement adoptées comme inconteſtables, par les plus célebres philoſophes ou théologiens. Rapporter ces opinions ou donner le précis des argumens par leſquels il les bat en breche ; ce ſeroit beaucoup trop allonger cet extrait. Nous nous bornerons à obſerver que ces argumens ſont rarement convainquans, péchent ſurtout par le défaut de clarté, & que la victoire qu'il croit avoir remportée ſur ſes adverſaires, n'exiſte guere que dans ſon imagination. Il écrit avec eſprit & paroît perſuadé qu'il ſuffit d'être ſingulier, pour faire goûter l'apologie de l'erreur. Quant à ſes poëmes, ils ſont encore inférieurs à ſes eſſais philoſophiques.

Digitized by Google

The American Oracle, &c. C'eſt-à-dire, *Oracle de l'Amérique, contenant un expoſé de découvertes récentes dans les arts & les ſciences, & un grand nombre de ſujets religieux, politiques, phyſiques & philoſophiques qu'il eſt néceſſaire de connoître dans toutes les familles pour acquérir la félicité préſente & le bonheur futur.* Par l'honorable Samuel Stearns, docteur en droit. In-8°. A Londres, chez Lackington. 1791.

IL ſeroit difficile de préſenter une idée juſte de cet ouvrage. La philoſophie s'y trouve avec la médecine, la morale avec l'hiſtoire, la religion avec la politique; en un mot, c'eſt un mêlange où l'on a raſſemblé, non-ſeulement *Quidquid agunt homines*, mais encore *Quidquid egerunt*, & *Quidquid agi debuiſſet.* On ne voit pas trop pourquoi il porte le titre d'*Oracle Américain*; peut-être eſt-ce à cauſe de la multitude de ſujets qui y ſont traités; peut-être l'auteur, en remplaçant ici un grand nombre de livres, s'eſt-il flatté de mériter ce titre faſtueux; mais finiſſons ces réflexions & venons aux articles mêmes de ces mêlanges.

Dans le premier, on trouve des recherches ſur la chronologie avec des tables d'ères

remarquables; dont l'une eſt l'époque de la publication de l'almanach nautique du docteur Stearns, en Amérique, 1782; & l'autre, celle de ſa nouvelle hypotheſe ſur l'aurore boréale.

Le ſecond contient une deſcription des travaux philoſophiques de l'auteur, en proſe rimée. Le 3e., juſqu'au 7e. inclusivement, ont pour ſujets l'aſtronomie & les aſtronomes, la géographie & les préſidens du congrès. Le 8e. roule ſur l'aſtrologie, & l'auteur eſt porté à croire qu'il peut y avoir quelque choſe de fondé dans cette ſcience, quoique ceux qui prétendent y être initiés, ſoient en général des impoſteurs. Il nous apprend qu'il a eu lui-même cinq apparitions, dont l'une étoit en forme de bierre, & il rapporte quelques faits curieux des autres. Il a pris ſans doute des rêves pour des apparitions. Selon lui, le Diable connoît l'avenir. Dans les chapitres ſuivans, nous liſons un expoſé des differentes religions mahométane, payenne, &c., & une démonſtration de l'exiſtence de Dieu, tirée de la contemplation de ſes ouvrages. Viennent les obſervations civiles & politiques, & ici il s'éloigne dans ſa façon de penſer, autant de la frénéſie démocratique que d'une aveugle ſoumiſſion à la tyrannie. Il paroît bien inſtruit des affaires de France, car il dit: la philoſophie qui a éclairé tous les eſprits en France, a produit cette grande

Digitized by Google

& glorieuſe Révolution, la formation d'une nouvelle Conſtitution, de loix nouvelles, & l'abolition de tous les abus, de toutes les entraves qui s'oppoſoient à la grandeur & à la proſpérité du royaume. Qu'il eſt beau de voir le roi & l'Aſſemblée Nationale réunis enſemble pour établir la nouvelle Conſtitution & pour concerter tout ce qui peut contribuer au plus grand bien de la Nation, auſſi bien qu'à l'avantage des hommes en général! Puiſſe la flamme de la liberté, ainſi que les rayons fécondans du ſoleil, s'étendre d'un bout de la terre à l'autre! Puiſſent toutes les nations partager ſes bienfaits & ſes charmes!

Les diſcuſſions morales ſont continuées en diverſes épîtres, que l'auteur adreſſe à tous les peuples, à toutes les nations, ſous ſon propre nom, & ſous celui de Philadelphus. Sa morale eſt pure.

Les recherches ſur l'électricité embraſſent les tremblemens de terres & les autres grands phénomenes de ce fluide, ainſi que ſes effets en médecine. Comme l'eau eſt un conducteur & que le ſel n'en eſt pas un, l'auteur appelle la mer une vaſte machine électrique. Vient une table de tous les grands tremblemens de terre connus. Il eſt enſuite queſtion des volcans & des ſources d'eau chaude. Son hypotheſe ſur les aurores boréales paroît un frivole enfantillage: il croit que les différentes exhalaiſons ſont

Digitized by Google

élevées dans les hautes régions de l'athmosphere, & que, passant de l'équateur aux pôles, elles sont roidies par le froid, craquent, pétillent & jettent des étincelles, comme les poils d'un chat sur le dos duquel on passe la main dans un tems de gelée. Il explique encore quelques autres météores & phénomenes aériens, & ajoute ensuite une table très-utile des marées en différentes parties de l'Amérique.

Elle est suivie de considérations sur la monnoie & le tort que le papier monnoie fait au commerce. Le congrès, nous dit l'auteur, a passé un acte pour battre de la monnoie dont la plus grosse piece est appellée *aigle*, & vaut 10 dollars; la seconde est une demie aigle, une dime est un dixieme d'aigle. Il y a en outre des centiemes, & des milliemes. Ces divisions paroissent très-judicieuses. L'auteur donne aussi des regles pour devenir riche, & nous ne doutons pas qu'elles ne soient étudiées avec plus d'empressement que ses principes de morale, mais il faut lire ces regles curieuses dans son ouvrage.

Dans le 22e. article, M. Stearns explique l'usage du compas de mer, & suppose que les variations qu'on remarque dans ses mouvemens sont dus à l'action du fluide magnétique, excitée par la fermentation dans la terre de l'oueſt à l'eſt.

« Mais je puis me tromper, ajoute t-il,

Digitized by Google

& l'on croit qu'il n'y a pas de philoſophe au monde, capable de décider cette queſtion ».
Notre auteur paroît avoir confiance dans le magnétiſme animal. Il en explique les effets par l'état oppoſé du fluide magnétique dans quelques conſtitutions; ſuppoſant que le magnétiſme reſſemble dans ſes loix & ſes effets à l'électricité. A la fin de cet article on lit un grand nombre de cures, dont les détails prouvent au moins la façon particuliere de penſer de l'auteur. Sa diſſertation ſur les effets des paſſions n'offre rien de bien neuf, mais comme la deſcription des Quakers, trembleurs, nous paroît exacte, nous allons la traduire. « La Dame qui eſt élue, eſt le grand prophete, le grand réformateur. Son Egliſe, dit-elle, eſt la ſeule vraie Egliſe depuis les Apôtres. On conſeille aux convertis, lors de leur admiſſion, de ſe défaire de tous leurs joyaux & ſuperfluités. Enfin les Trembleurs reſſemblent, à bien des égards, aux Quakers ».

« Dans l'exercice de leur culte, dit M. Stearns, ces gens prétendent louer le Seigneur en chantant, danſant, ſautant, en tournant en pirouette, en chancelant, en ſe laiſſant tomber, &c. En même tems quelques-uns tremblent, gémiſſent, ſoupirent, ſanglottent, tandis que d'autres prient, prêchent, exhortent, &c. Il en eſt qui claquent des mains, crient, hurlent, écument, & font un tintamare ſi affreux qu'il

se fait entendre à une très-grande distance, & qu'on en est épouvanté ».

« Ils dansent souvent trois heures sans interruption, & quand quelques-uns d'entr'eux sont las de louer Dieu de cette maniere, d'autres les fouettent pour exciter leur ferveur. Ils dansent enfin jusqu'à ce qu'ils soient épuisés. Les femmes sont pâles, ressemblent à des spectres, ou à des déserteurs de cimetierre, s'il nous est permis de nous servir de cette expression de matelots ».

« Il leur est défendu de porter aucune superfluité dans leurs vêtemens. Ceux-ci sont très-simples, mais d'une couleur très-claire ».

Quelques chapitres mêlangés contiennent une courte notice d'éditions de bibles, de dictionnaires, de discussions sur les âges des patriarches, & la coutume de porter le deuil, des invectives contre la traite des Negres, des exhortations contre le libertinage, des poésies diverses, des instructions sur le choix des époux & des épouses, une méthode de tuer les puces & les punaises, & de guérir la morsure des serpens. Après tous ces articles pour lesquels nous renverrons à l'ouvrage même, M. Stearns se jette dans la vaste carriere de la philosophie, de la physique, de l'histoire naturelle & de la chymie. Il differte sur la nature de l'air, du feu & de l'eau : il nous apprend que lorsqu'un corps est en combustion, ses par-

Digitized by Google

ties ſont diſſipées en l'air, & que le jour le plus chaud ne brûleroit pas le pain, s'il étoit bien fermé, ce que d'autres nient. Il décrit les différentes méthodes de rappeller les noyés à la vie. Les eaux de Bath & les eaux minérales de l'Amérique ont enſuite leur tour. Traduiſons quelques paſſages relatifs à ces dernieres.

« A Lancaſtre, dans le comté de Worceſter, république de Maſſachuſſet, il y a une fontaine dont les eaux ſont ſalutaires dans les affections rhumatiſmales, comme je m'en ſuis convaincu par mes obſervations & mes expériences. Les malades peuvent en boire une demie pinte, deux ou trois fois par jour, & ſe plonger une fois dans la fontaine, lorſque l'eſtomac eſt vuide. Il faut qu'il en ſorte ſur le champ & ſe tienne chaudement après l'immerſion ».

« A Staffort, dans le Connecticut, il y a une ſource minérale dont on aſſure que les eaux ſont bonnes contre les affections ſcorbutiques, cutanées, éruptives & autres. A Guilford, dans le même gouvernment, il y a une autre fontaine dont l'eau s'évapore, même lorſqu'elle eſt renfermée dans des bouteilles le plus exactement bouchées; mais je ne connois pas leurs vertus ».

« Dans la partie orientale du comté d'Albany, Etat de New-Yorck, il y a une fontaine dont les eaux ſont fort célebres pour

Digitized by Google

la guérison des maladies. Mais les plus renommées de cet Etat sont celles de Saratoga, au nombre de 8 ou 9 sources. Elles sont situées au bord d'un marais & entourées de rochers formés par la pétrification des eaux. L'un de ces rochers est élevé d'environ 5 à 6 pieds au dessus de la surface de la terre, & a la forme d'une pyramide. Au sommet de ce rocher est une ouverture cylindrique d'environ 9 pouces de diametre, d'où sort l'eau continuellement agitée, comme si elle bouilloit dans un pot, quoiqu'elle soit toute froide. L'eau se répand par dessus le sommet du rocher, au commencement de l'été; mais dans les autres saisons elle ne l'atteint pas à un pied près. Les rochers qui enferment les autres sources ont différentes formes; les eaux y sont en ébullition & se répandent continuellement ».

« On suppose que toutes ces fontaines viennent de la même source, dont les eaux se distribuent par divers canaux, & que c'est par cette raison que les unes sont plus empreintes de substances métalliques que les autres. Elles contiennent 1°. un acide fossile, 2°. une substance saline, 3°. des parties ferrugineuses, 4°. de la terre calcaire, 5°. une quantité prodigieuse d'air que ses effets indiquent pour de l'air fixe ».

« Dans le comté du Cap-Mai, une fontaine d'eau douce jaillit à travers l'eau salée d'une

Digitized by Google

baie. L'eau de la mer couvre cette source d'environ 4 pieds, & si on descend au milieu de cette eau salée une bouteille bouchée, de maniere à pouvoir la déboucher lorsqu'elle est entrée dans l'eau douce, on l'en retire pleine. Il y a encore plusieurs sources de cette espece dans le même Etat. Au comté d'Hunderdon, dans les Jerseys, on trouve une fontaine minérale, dont les eaux passent pour être excellentes. Elles sont du genre des ferrugineuses. On dit qu'il y a une riviere appellée Mittsone, dans les mêmes Jerseys, dont les eaux, en certains endroits, lancent une vapeur inflammable, qui s'allume & brûle pendant un court espace de tems. On suppose que cette vapeur est produite par la dissolution des substances végétales dans le fond de la riviere ».

« A Augusta, en Virginie, on remarque deux fontaines, dont l'une est appellée fontaine tiede & l'autre fontaine chaude. La chaleur de la premiere éleve le thermometre à mercure de Fahrenheit à 96 degrés. Cette eau, imprognée de particules sulphureuses, est très-volatile & fort estimée contre les affections rhumatismales & autres dérangemens. La fontaine chaude est à environ 6 milles de la fontaine tiede. Elle fait élever le mercure, dans le thermometre mentionné, à une chaleur fébrile, c'est-à-dire, à 112 degrés. Cette eau est réputée bonne contre

Digitized by Google

plusieurs infirmités, & guérit souvent celles qui ont résisté à l'usage des autres eaux minérales».

A Great-Kanhaway, à 7 milles au delà de l'embouchure de la riviere d'Elk, & à 67 au dessus de celle de Kanhaway même, se trouve un trou en terre, d'où s'éleve une vapeur bitumineuse avec une telle rapidité, qu'elle fait tourner le sable près de son orifice, comme le feroit une fontaine bouillante. Cette vapeur prend feu, quand on y plonge une torche ou une chandelle allumée, à 18 pouces de l'ouverture. Alors la flamme s'éleve en forme de colonne de 18 pouces de diametre & de 4 à 5 pieds de hauteur. Quelquefois cette flamme s'éteint dans environ 20 minutes, d'autres fois elle brûle trois & quatre jours. La densité de cette flamme est comparable à celle de l'eau-de-vie, & elle répand une odeur de charbon de terre allumé. De tems en tems il s'amasse de l'eau froide à l'entrée de cette ouverture, eau qui est mise & tenue en ébullition par la vapeur qui passe au travers. Si dans cet état la vapeur est fixée, la totalité de l'eau est bientôt évaporée. — Il y a une vapeur semblable sur la riviere Sandy».

« En Kantucki, on remarque cinq sources, dont les eaux sont plus salées que celles de l'Océan ».

Une description des différens animaux &

reptiles de l'Amérique, une courte collection de recettes médicinales pour diverſes maladies, un ſyſtême concis d'anatomie & de phyſiologie, des remarques ſur l'agriculture & le jardinage ſont les ſujets des chapitres ſuivans. Le 47e. eſt conſacré à la politique de l'Amérique. On y lit la déclaration de l'indépendance, l'alliance des Etats-Unis avec la France, le traité définitif avec l'Angleterre, une proclamation du Congrès, le traité des Etats-Unis avec la Pruſſe, leur Conſtitution actuelle, la vie du général Waſington.

A la ſuite des deſcriptions topographiques & géographiques des divers gouvernemens Américains, de la ſituation de leur cités, relativement à Philadelphie, on lit quelques remarques ſur leur police, des obſervations ſur l'architecture ancienne & moderne, ſur le danger des nouveaux enduits des maiſons, des cheminées qui fument, les inconveniens des enterremens dans les égliſes, ſur la conſtruction des priſons, &c. Tous ces objets ſont ſuivis d'un expoſé des opinions religieuſes des Quakers, des Moraves, des Méthodiſtes, & des ſectateurs de Swedenbourg :

M. Stearns traite dans le 54e. chapitre des loix moſaïques, évangéliques & civiles, & des différentes peines qu'elles prononcent. Delà il paſſe aux loix du mouvement, à la philoſophie de la lumiere & des ſons,

Digitized by Google

à la méthode de cultiver la vigne, le chanvre & le lin, à la conduite des abeilles. Viennent ensuite les descriptions des différentes especes de thé & des racines de gensang, la méthode d'élever les chevaux, bêtes à laine & cochons, avec quelques remarques sur l'impureté des derniers; des détails sur la multiplication & la longévité des animaux. L'auteur dit ici que l'éléphant vit jusqu'à 200 ans, le chameau jusqu'à 100, les cignes & les oies même jusqu'à 300. Quelques observations sur la liberté des discours & de la presse, & une notice de quelques cures opérées par le magnétisme terminent cet oracle américain, où l'auteur paroît avoir eu la variété pour devise.

LA BARONNE DE CHANTAL, FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION, *drame historique, en 3 actes & en vers; suivi d'une lettre de St. Jérôme à une Dame Romaine.* Par A. M. Cubieres. A Paris, chez Royer, libraire, quai des Augustins, Bailly, libraire, barriere des Sergens, & Desenne, libraire au Palais Royal.

CES deux ouvrages sont précédés d'une préface qui leur est commune. L'auteur annonce qu'il étoit au séminaire de St. Sulpice, & qu'il n'avoit que vingt ans,

Digitized by Google

lorſqu'il les compoſa. La lettre de St. Jérôme a paru en effet en 1772, ſous le titre d'*un Solitaire de la Chalcide à une Dame Romaine.* Ce fut le début de l'auteur dans la littérature. On en fit l'extrait dans ce Journal au mois de Février 1773 ; on y rendit juſtice aux talens naiſſans de M. Cubieres. Il a depuis cette époque retouché cette héroïde qu'il appelle chrétienne, & qui étincelle de beautés extrêmement profanes. On en peut juger par une tirade très-forte contre les prêtres. Après avoir peint ſon amour pour Mélanie, en vers paſſionnés & éloquens, St. Jérôme, ou plutôt l'auteur, s'exprime ainſi :

Des prêtres inhumains, qui jamais ne pardonnent,
Et qui prêtent ſans ceſſe au dieu que nous ſervons,
La barbare fureur, partage des démons,
De pieux ſcélérats, décorés d'un ſaint titre,
Inſultant chaque jour au ſouverain arbitre,
Prétendent qu'il punit par d'éternels tourmens
Le feu pur & ſacré qui brûle deux amans.
Les perfides ! eh ! quoi ? lui-même il fit éclore
Dans le fond de mon cœur cet ardeur qui dévore ;
Et je l'offenſerois quand mes deſirs preſſans
Aux pieds de la beauté font fumer un encens
Devenu légitime autant que néceſſaire !
Taiſez-vous, impoſteurs : votre morale auſtere
De la religion ſappe le fondement,
Et vous faites haïr un dieu juſte & clément.

Un philoſophe tel que feu Diderot, ne parleroit pas un autre langage. Cette mo-

rale, un peu étérodoxe, étonneroit dans St. Jérôme, s'il n'écrivoit pas l'an 3e. de la liberté; loin de blamer les curés constitutionnels qui ont contracté le nœud conjugal, on voit qu'il est très-disposé à leur donner une dispense canonique; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle soit jamais sanctionnée par le pape.

L'auteur traite encore un sujet sacré dans la baronne de Chantal. Cet ouvrage, paroissant pour la premiere fois, je crois devoir en parler un peu plus au long.

Il n'est personne qui ne connoisse la vie de cette bienheureuse, écrite par l'abbé Marsolier. On sçait que, liée par des nœuds spirituels avec St. François de Sales, alors évêque de Geneve, cet évêque, dévoré d'un zele ardent pour la maison du Seigneur, engagea la baronne de Chantal à quitter le logis paternel, pour aller à Anneci fonder l'ordre de la Visitation. On sçait que cette Dame, veuve, mais encore jeune, abandonna son pere, ses enfans, toute sa famille, qui s'opposoit à son pieux dessein. Elle suivit à la lettre le précepte de St. Jérôme; *per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem.* Elle passa sur le corps de son fils aîné, pour suivre les pas du saint évêque. C'est cette époque de la vie de la baronne de Chantal, que M. Cubieres a choisie pour le sujet de son drame. Comme tout, ou presque tout y est con-

Digitized by Google

forme à l'hiſtoire, il l'a intitulé : *Drame hiſtorique.*

La ſcene ſe paſſe à Dijon, dans la maiſon du vieux baron de Chantal, beau-pere de la bienheureuſe. Son fils, le préſident Frémiot, ſon pere, informés qu'elle veut les quitter pour être fondatrice d'un monaſtere, la preſſent de ne pas les abandonner par des raiſons pleines de force, exprimées dans le ſtyle du dialogue poétique.. L'évêque d'Autun, prélat, philoſophe, homme ſimple, indulgent, prêchant la tolérance, eſt un perſonnage neuf au théatre, & qui n'a guere de modele que le curé de Mélanie. Ce prélat, frere de la baronne, joint ſes exhortations aux inſtances de ſa famille : il n'oublie rien pour la diſſuader. La baronne, qui, dans cette piece, eſt toujours ſenſible & vertueuſe, & que ſa ſenſibilité même rend irréſolue, s'attendrit avec ſes parens. Elle paroît très-affligée de briſer des liens qui lui ſont chers. Mais la volonté du ciel parle plus haut dans ſon cœur que la voix de la nature. Elle croit que Dieu même s'eſt expliqué à elle dans des viſions béatifiques. Les conſeils de l'évêque de Geneve achevent de la déterminer : il lui perſuade que la vie monaſtique eſt la voie la plus ſûre pour faire ſon ſalut.

L'évêque a inſpiré les mêmes ſentimens à une pauvre ſervante de la baronne, nommée Claudine. Voici le portrait qu'en fait le fils de la baronne.

Digitized by Google

ici pour gouvernante :
Nous avions dès longtems une fille excellente,
Nous servant avec zele, avec célérité,
Et qui nous enchantoit par sa naïveté.
Monseigneur, au sermon l'invite un beau dimanche,
Et touche tellement cette ame neuve & franche,
Qu'elle ne parle plus que d'aller au couvent.
Elle en perd le repos & la raison souvent,
Au lieu de travailler, fait toujours sa priere,
Et n'aspire, en un mot, qu'a devenir tourriere.

Cette bonne servante vient annoncer que l'évêque de Geneve, qui fait ses visites pastorales est près d'arriver à Dijon. Un courrier le précede, porteur de cette heureuse nouvelle. Madame de Chantal vole au devant de lui. Cette sortie termine le 1er. acte.

St. François de Sales arrive au 2e. acte, suivi de deux grands vicaires & d'un caudataire. Il cherche l'évêque d'Autun, qui le cherche aussi. Tous deux ont ensemble une scene qui est la plus belle de la piece. Il suffit d'en citer une partie pour la faire connoître.

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Vous dirigez ma sœur, & dans sa conscience
Naissent à votre gré la terreur, l'espérance.
C'est vous seul en un mot qui reglez son destin.
De Salvigni peut-être elle eût reçu la main :
Pourquoi l'en empêcher ?

L'ÉVÊQUE DE GENEVE.

La demande m'étonne.
Est-ce qu'avec le ciel l'humanité raisonne ?
Votre sœur veut à Dieu consacrer ses appas,

Digitized by Google

Fonder un monaſtere : & ne ſçavez-vous pas
Qu'aux regards du Très-Haut rien n'eſt plus agréable,
Et qu'aux nœuds de l'hymen le cloître eſt préférable ?

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Miniſtre d'un dieu ſage & d'un dieu de bonté,
Ainſi vous le croyez ? Il faut que la beauté
Aille, pour plaire au ciel, humblement pénitente
Dans un tombeau ſacré s'enſevelir vivante,
Et ſur elle faiſant un téméraire effort,
Avant de n'être plus, ſe condamne à la mort ?
Et ne voyez-vous pas qu'un pareil ſacrifice
Inſulte à la nature & bleſſe la juſtice ?
Et qu'il n'eſt point dicté par la religion ?

L'ÉVÊQUE DE GENEVE, *avec ſurpriſe & ſévérité.*

Quoi, Monſeigneur !

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Craignez la ſuperſtition.
Sous un voile béni ſouvent elle ſe cache,
Nous pourſuit en tous lieux, à tous nos pas s'attache,
Et deſſeche à la fois nos ſens & notre cœur ;
Semblable au noir vampire enfanté par l'erreur.

L'EVÊQUE DE GENEVE.

Au maintien de la foi les cloîtres néceſſaires
Ont été conſtamment approuvés par nos peres.
Là dort ſon feu ſacré : que dis je ? nuit & jour
Il brûle & du Très-Haut étend partout l'amour :
A la religion il fait des proſélytes,
Et de notre croyance agrandit les limites.

L'EVEQUE D'AUTUN.

Cet amour du Très-Haut eſt ſans utilité.
Le ſage, Monſeigneur, aime l'humanité.
Voilà le premier ſoin pour une ame ſenſible,
Et le premier devoir. Comptez, s'il eſt poſſible,
Les maux que vos couvens ont fait à l'univers.

Digitized by Google

La Vierge infortunée y traîne dans les fers
Une mourante vie ; & mere de famille,
On l'auroit vue un jour renaître dans sa fille.
Cette fleur dont partout on admiroit l'éclat,
Se flétrit, tombe, & meurt dans l'affreux célibat.

Toutes ces raisons sont bien dans l'esprit des décrets de l'Assemblée Constituante ; mais St. François de Sales ne les trouve point dans l'esprit de la religion. Il persiste dans ses projets.

Au troisieme acte, Mme. de Chantal cede à ses pieuses suggestions. Sa vocation l'appelle à fonder un monastere : pour se rendre aux vœux de son directeur, elle abandonne tout, & passe sur le corps de son fils qui se jette à ses pieds.

Le Salvigny dont il est parlé dans la scene que l'on vient de lire, est un jeune homme amoureux de la baronne, & que la baronne aime à son tour. Il y a entre elle & lui au troisieme acte une reconnoissance fort touchante. Ce jeune homme l'a aimée avant que le baron de Chantal l'eût épousée. Le désespoir qu'il eut de cet hymen, le porta à fuir le monde, & à prendre l'habit d'hermite. Instruit du veuvage de la baronne, il quitte sa retraite, revient après une longue absence, & fait valoir ses anciens droits. La baronne qui n'est pas éloignée de consentir à lui donner la main, s'y refuse par son amour pour son époux céleste, dont avec un fer chaud, elle

Digitized by Google

a gravé l'image sur son cœur. En proie à tous les feux de l'amour profane, à tous les élans de l'amour divin, voulant & ne voulant pas abandonner sa famille, pleine de respect pour son pere & pour le Saint qui dirige sa conscience timorée, de tendresse pour ses enfans & de zele pour sa religion, elle est combattue par des sentimens opposés, qui rendent sa situation aussi malheureuse qu'intéressante. Le but moral de l'auteur s'apperçoit sans peine. Il a voulu prouver les dangers de la dévotion. Il a cru ne pouvoir mieux y réussir que par un exemple pris dans la légende moderne.

Quand au style, on a pu en juger par quelques citations. L'intrigue est simple & bien développée. Les caracteres sont bien saisis & bien contrastés. Cependant je dois observer que St. François de Sales n'étoit point tel que l'auteur le représente. Il joignoit à beaucoup de zele, beaucoup d'onction, de douceur, & de sagesse. Loin de forcer la baronne de Chantal à embrasser la vie religieuse, l'histoire rapporte qu'il l'en détourna plusieurs fois, & qu'il ne céda à ses instances que lorsque sa vocation lui parut irrésistible; mais on sçait qu'aujourd'hui plus que jamais :

Pictoribus atque poetis
Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

Quelques personnes ont prétendu que la liaison de Mme. de Chantal avec son pieux

Digitized by Google

directeur n'avoit pas été toute ſpirituelle ; mais cette tradition eſt fauſſe & calomnieuſe. On doit ſçavoir gré à M. de Cubieres de ne l'avoir pas adoptée, ſi d'ailleurs on peut le blâmer d'avoir donné une teinte de fanatiſme à la piété ſage & éclairée du ſaint évêque ; mais l'idée de faire condamner par un prélat philoſophe, le vœu clauſtral prêché par un ſaint évêque, lui a paru piquante, & l'a entraîné au delà de la vérité. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a pas de doute que le drame de la baronne de Chantal n'eût au théatre plus de ſuccés encore qu'il n'en doit avoir à la lecture, pourvu que l'auteur voulût corriger quelques expreſſions myſtiques, qui pourroient déplaire à des ſpectateurs peu familiariſés avec le langage des dévots.
(*Cet article eſt de M.* DE SAINT-ANGE).

Chanſon intitulée MON SERMON. Par M. Chabroud.

MEs chers amis d'un ſermon ſalutaire,
Dans ma chanſon vous cueillerez le fruit ;
Chercher mon texte eſt ma premiere affaire
Et je le tiens, *qui fruitur, ſapit.*

Que parmi nous, perplexe eſt la morale,
A nous montrer le chemin du bonheur !
Le plus habile erre dans ce dédale ;
Prends inſenſé, prends le fil dans ton cœur.

L'un va prêchant la triſte indifférence ;
Pour être heureux, il veut s'anéantir.

Digitized by Google

Semblable au marbre, il n'a pour jouiſſance
Que d'ignorer & douleur & plaiſir.

De tourmenter ſa fragile exiſtence,
Le fuquir fait devoir & volupté.
Vains préjugés, chimérique eſpérance,
Ont ébloui ſon eſprit exalté.

Sages parfaits, diſciple d'Epicure,
Vous préférez ſon utile leçon :
Laiſſez, dit-il, ſa pente à la nature
Et ſecondez ſa douce impulſion.

De ce bon vin, le parfum qui s'exhale,
N'éveille point en vain mon appétit :
De deux beaux yeux la touchante morale
Me dit d'aimer, & mon cœur obéit.

De Mahomet paſſe encor le ſyſtême,
L'Amour permis eſt un don tout divin.
Prophete il fut, le nier c'eſt blaſphême,
Il ſeroit Dieu s'il eut permis le vin.

Dans ce repas, l'apôtre de Médine,
De ſe dédire auroit été jaloux :
A notre exemple abjurant ſa routine,
Ami du vin il eut bu comme nous.

O Mahomet ! dans ce grouppe de belles,
Comme nos cœurs le tien ſeroit épris :
Oui, comme nous, tu brûlerois pour elles ;
Car c'eſt un vol fait à ton paradis.

Digitized by Google

A mon ami, philosophe de vingt ans. Par M. de F... T. à Pont-Sainte-Maxence.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

CHoisis Epicure pour maître,
Ami, laisse-là ce Platon :
A vingt ans, tu dois rougir d'être
Le survivancier de Caton.
En vain, la sagesse sévere,
Te défend l'emploi du plaisir ;
Il faut aimer, quand on sçait plaire ;
Quand on est jeune, il faut jouir (*bis*).

J'ai lu dans les cathégories
D'un certain grec des plus sçavans,
Que la plus triste des folies,
Etoit d'être sage à trente ans.
Socrate, qu'Athenes nous vante,
Se vit honni, de son vivant ;
Il fut, dit-on, sage à soixante
Et s'en repentit en mourant (*bis*).

De morale il faisoit parade ;
Mais, toujours, ardent à jouir,
Socrate, au jeune Alcibiade,
Donnoit des leçons de plaisir :
Grand précepteur de la jeunesse,
Il prouve, par bons argumens,
Que le plaisir, sur la sagesse,
Doit l'emporter dans nos beaux ans (*bis*).

Je crois à sa philosophie,
Quand il nous dit, d'après son cœur,
Que *sagesse vient de folie*,
Comme le fruit vient de la fleur :

Digitized by Google

Ami, jouis donc de ton être
Loin d'Epictete & de Zénon :
Tu pourras regretter peut-être,
Les jours donnés à la raison (*bis*).

Laisse cette prude sauvage
Murmurer contre le plaisir ;
Fais-en l'heureux apprentissage ;
Mets tous tes soins à le saisir.
Malgré le sublime qu'étale
Le très-sententieux Platon,
Fais un beau troc de sa morale,
Contre un refrein d'Anacréon (*bis*).

La belle moitié de ta vie
Appartient de droit à l'Amour ;
Que le plaisir & la folie
Se la partagent tour-à-tour :
Plains le mortel prétendu sage,
S'égarant après le bonheur :
L'insensé ! s'il aimoit !.. je gage
Qu'il le trouveroit dans son cœur (*bis*).

Fais du plaisir ta seule affaire :
La philosophie, à vingt ans,
N'est que l'art d'aimer & de plaire ;
Aime & jouis dans ton printems ;
Des délires de ta jeunesse,
Amuse la triste raison,
Et ne prends rien, de la sagesse,
Que pour ton arriere saison (*bis*).

Être de tout être sensible,
Aimable & brillant enchanteur,
Plaisir ! ton charme irrésistible,
Sans peine, entraîne un jeune cœur.
Ami, sans lui, sans sa magie
Tu n'aurois jamais vu le jour :
C'est lui qui te donna la vie
Pour en faire hommage à l'Amour (*bis*).

Digitized by Google

Jugement poétique sur Joseph Antoine-Joachim CERUTTI, *mort le 2 Février 1792.*

LE Législateur, poëte & philosophe illustre,
A ses rares vertus manque-t-il quelque lustre ?
Et n'a-t-il pas conquis un immortel renom ?
A l'équité fidele, ami de la raison,
Voyez avec quel art, quelle grace légere
Il brise des autels l'idole mensongere,
Quand du charlatanisme (1) il trace le portrait !
Toute erreur à sa voix s'éclipse & disparoît.
Du cercle de sa phrase avec goût cadencée
Jaillit comme l'éclair sa brillante pensée,
Et sans le fatiguer, elle occupe l'esprit.
Le soleil, dira-t-on, quelquefois ébloui
Et sous le poids vainqueur de sa vive lumiere
Cet astre aux plus hardis, fait baisser la paupiere :
Mais le soleil échauffe & du flambeau des cieux,
Cérutti dans son style, a l'éclat & les feux.
Décrit il ces jardins (2) qu'une eau limpide arrose ?
Les couleurs de l'œillet, la fraîcheur de la rose
Respirent dans ses vers sagement variés,
Et par d'heureux tissus, l'un à l'autre liés.
Collegue de Gresset, il marcha sur sa trace,
Et seroit Apollon sous les drapeaux d'Ignace :
Mais qu'ils prirent bientôt un différent chemin !
L'ame de Cérutti fut celle d'un romain :
Ennemis des tyrans & plus encor des prêtres,
Dans les loix seulement, il reconnut des maîtres :

(1) Allusion au portrait du charlatanisme, inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1791.

(2) Allusion au poëme sur les jardins de Betz, & à l'épître à M. de Marnésia, insérée dans l'*Almanach des Muses* de 1791.

Digitized by Google

Il plaida pour le Peuple, aima la liberté,
Et jusques chez les rois prêcha l'égalité.
Si Gresset a conquis le laurier poétique,
Cérutti mérita la couronne civique,
Et sa vertu sans doute égala son talent.
Il n'a point fait revivre un perroquet brillant,
Et Gresset a sur lui ce sublime avantage;
L'un siégeoit au parloir; l'autre à l'aréopage.

SPECTACLES DE PARIS.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les mille & un Théatres, Opéra comique en 1 acte, ont eu du succès. Le sujet de cette piece épisodique est assez bisarre; mais il offre des couplets pleins d'esprit & de graces: on y desireroit aussi plus de clarté dans l'exposition. Thalie s'est brouillée avec Momus son époux, qui, depuis le décret de la liberté des théatres, lui a fait une foule d'infidélités, ce que Lucas exprime très-plaisamment à Momus dans ce couplet:

J' somm' instruits que d'puis qu'que tems
Votre moitié n' fait pu' d'enfans;
Et c'est pour ça qu'à d'aut' mamans
Vous partagez vos amourettes:
Vous n' jeux fait' pas beaucoup d'enfans,
Mais ben des marionettes.

Ses nombreux enfans se présentent en effet sous différens costumes: on remarque parmi eux un de ces applaudisseurs qui, semblable au connoisseur de *la nouveauté*, reçoit de chaque spectacle un billet pour applaudir, & un autre pour siffler: c'est ce qu'il fait connoître ainsi sur l'Air de *Calpigi*:

Digitized by Google

L'applaudiſſeur devint-il rare !
Par un geſte je l'accapare,
Toujours de-là, prêt à marquer
Le ſujet que l'on doit claquer.
Voilà mon travail ordinaire,
Et l'on ſent que pour le bien faire,
Il ne faut pas avoir la main
Dans la poche de ſon voiſin.

Thalie conſidere ce mêlange confus d'acteurs ridicules, & dit, en parlant de Melpomene ſa ſœur :

Rendez lui ſon *Racine* égorgé,
Rendez-lui ſon *Voltaire* :
Rendez-moi mon *Regnard* écorché,
Rendez-moi mon *Moliere*, &c. &c.

Elle prédit ainſi à ces diverſes troupes le ſort qui les attend :

Oui, tout d'abord,
Sur votre ſort,
Je tranche :
Ouverts Vendredi,
Tombés Samedi,
Vous ſerez fermés Dimanche.

Un bailleur de fonds vient, dans une ſcene plaiſante, gémir ſur ſa crédulité. Tous les enfans de Momus veulent atteindre à la hauteur de la couronne du talent, qu'un génie leur préſente ; aucun ne peut l'enlever ; & *l'A-propos*, perſonnage figuré par des ſouvenirs, des tablettes, des inſtrumens de muſique, &c. vient mettre tout le monde d'accord.

Les applaudiſſemens, qu'on a donnés à cette piece, prouve que la parodie réuſſira très-bien ſur le Théatre du Vaudeville. On a beaucoup goûté quelques couplets malins, tels que celui-ci, que chante Lucas, ſur l'Air du Vaudeville *des Sabots* :

Digitized by Google

Des banq'routes dramatiques,
Comme je vais me divertir !
Régimens tragi-comiques,
Oh ! comme à pied j' vous vois r' partir !
Déjà ſans arm' & bagage
L'avant-garde déménage,
Et jarnigoi que d'Héros
Ne port'ront plus qu' des ſabots !

Le public a demandé l'auteur, & un acteur eſt venu dire qu'il deſiroit garder l'anonyme.

Le ſujet de *la Revanche forcée*, comédie, mêlée de Vaudevilles, donnée avec un ſuccès mérité ſur ce théatre, eſt tiré d'une anecdote inférée, il y a quelques années, dans les papiers publics, & que nos lecteurs vont ſe rappeller en liſant l'extrait que nous allons en tracer rapidement. Léonore aime un officier que ſa mere a banni de chez elle par les conſeils d'un abbé, ſon directeur. Léonore a une ſoubrette, Marton, qui eſt tendrement aimée d'un jeune ſéminariſte, ſon couſin. Marton a du goût auſſi pour ſon petit couſin; mais elle lui communique ſes craintes ſur les ſuites d'un tendre engagement avec un abbé : celui-ci lui dit qu'il a rêvé qu'il troquoit ſon petit collet contre un uniforme; mais ce n'eſt qu'un rêve. Marton n'en eſt pas moins embaraſſée : elle ſe retire, & le jeune abbé s'amuſe à compoſer des couplets ſur elle. Sur ces entrefaites arrive l'officier, amant de Léonore : il a voué une telle haine aux abbés, qu'il a juré de s'amuſer aux dépens du premier qu'il rencontrera. Le petit couſin de Marton s'offre à ſa vue : l'officier le plaiſante & le force, par ſes ironies & ſes menaces, à lui chanter les couplets qu'il étoit en train de compoſer : l'abbé refuſe; l'officier inſiſte d'une maniere outra-

Digitized by Google

geante. Enfin, le pauvre abbé, seul, sans armes, est obligé de céder & de chanter ses couplets ; mais il médite sa vengeance, & prie l'officier de l'attendre un moment, l'assurant qu'il va lui apporter d'autres chansons : il revient bientôt en effet, mais muni d'une épée & d'un pistolet : *Monsieur m'a fait chanter tout-à-l'heure*, lui dit-il : *maintenant je veux que Monsieur danse.* L'officier résiste ; mais c'est le pistolet sur la gorge que l'abbé le force de danser, en enrageant, le menuet d'*Exaudet*. La danse finie, l'abbé prend une épée, & propose au mauvais plaisant de lui donner toute satisfaction. L'officier, touché de sa bravoure & repentant de sa faute, l'embrasse, lui fait des excuses, le prie de devenir son ami, & lui promet de l'avancer dans le militaire, s'il veut quitter le petit collet. L'abbé accepte ; il épouse Marton ; & l'officier devient l'époux de Léonore, qui a sçu fléchir sa mere en sa faveur.

Cette jolie piece, pleine de gaieté, d'esprit & d'un excellent comique, offre des couplets bien faits, du trait dans le dialogue & des scenes bien filées, surtout celles de l'abbé avec l'officier. Le public, qui a ri jusqu'aux éclats, a demandé l'auteur, qui a voulu garder l'anonyme, mais que nous trahirons avec d'autant moins de scrupule, que cet ouvrage doit lui faire beaucoup d'honneur ; c'est M. Deschamps ; qui vient de donner au public, *Simple Histoire*, roman plein d'intérêt, dont nous avons déjà parlé ; & dont nous parlerons plus au long incessamment. Parmi les acteurs qui jouent *la Revanche forcée* avec beaucoup d'ensemble, le public a distingué M. Henry, très-jeune homme chargé du rôle de l'abbé, & qui le joue d'une maniere très-satisfaisante. Il a été demandé après la piece & couvert d'applaudissemens. L'orchestre accom-

Digitized by Google

pagne très-bien cette petite piece, & seconde parfaitement les intentions de M. Chardini qui le dirige : en un mot, ce théatre, dont les sujets ont besoin de s'exercer, avec M. Rosieres, un des artistes qui chantent le mieux le vaudeville, paroît faire beaucoup de plaisir au public qui le suit avec affluence. Des nouveautés, comme *la Revanche forcée*, ne peuvent en effet qu'assurer son succès.

THÉATRE DE STOCKHOLM.

On vient de donner, sur ce théatre, la premiere représentation de *Cousinerna* (*les Cousines*), comédie en trois actes, dont voici le sujet. Sophie a été adoptée, dès son enfance, par un riche négociant de Stockholm, qu'elle croit son pere : Sophie, douée de tous les attraits & de toutes les vertus qu'on puisse desirer, est aimée de Léandre, qui a été élevé par un gentilhomme campagnard, très-ridicule. Ces deux amans vont s'épouser, & tous leurs amis viennent leur faire les complimens d'usage. Une vieille conseillere arrive avec le tuteur de Léandre, & sa mise antique, prête à rire à deux bavardes, nieces du bienfaiteur de Sophie, & que celle-ci croit être ses cousines. Une marchande de mode, apporte la robe de nôces de Sophie : cette robe est si belle, si richement garnie, que les cousines ne peuvent s'empêcher de murmurer, & de trouver cela trop beau pour une fille dont la naissance est au moins très-équivoque. Une d'entr'elles a trouvé dans les tiroirs de sa défunte mere, certains papiers, qui prouvent clairement, que si Sophie étoit la fille de leur oncle, elle ne l'étoit point de leur tante : de là des conjectures, des interprétations malignes : la marchande de mo-

Digitized by Google

des, qui croit avoir des droits antérieurs sur le cœur de Léandre, se mêle à ces propos, & leur éclat est tel, qu'il parvient aux oreilles de Sophie elle-même : elle demande des éclaircissemens à ses cousines, à la conseillere, à la marchande de modes ; mais chacune s'excuse en particulier, & prétend ne rien sçavoir que par les autres. Sophie s'adresse à son pere adoptif ; scene touchante entr'eux : enfin le négociant lui avoue qu'elle n'est point sa fille, & lui annonce en même tems le retour de son pere qui, après lui avoir confié ce précieux dépôt, a été faire une fortune considérable dans le commerce du Levant, & revient maintenant d'Italie chargé de richesses ; une des cousines a entendu furtivement le commencement de la conversation, &, impatiente de raconter cela à ses amies, elle a négligé de s'intruire du reste. Voilà une nouvelle histoire : on croit Sophie fille d'un marchand italien ou savoyard. Ce pere arrive bientôt déguisé & accompagné d'un de ces marchands qui portent tout leur magasin sur leur dos. On entend ce dernier demander la maison du bienfaiteur de Sophie ; une des cousines prend le marchand de lunettes pour celui qu'on attend, & se réjouit de la mortification que va éprouver celle qui venoit d'être l'objet de leur envie ; mais au moment où elle communique sa joie à ses compagnes, le véritable pere de Sophie se présente avec le ton qui lui convient, approuve le mariage de sa fille, & confond ainsi la malice des cousines.

Il est aisé de reconnoître dans cette piece, le plan des *Caquets* de Riccoboni ; mais il y a plusieurs scenes nouvelles qui, aussi bien que les personnages, sont de l'invention de l'auteur Suédois. Si elles n'a point de ces plai-

Digitized by Google

ſanteries fines qui excitent le ſourire de l'eſprit, elle provoque cette joie cordiale, cette franche gaieté qui eſt une marque non moins ſûre de l'approbation des ſpectateurs. Cette piece a réuſſi : l'auteur a fait rire, & quel que ſoit le genre de ſon ouvrage, il a rempli ſon but, il a eu raiſon.

Il a auſſi paru ſur ce théatre une traduction ſuédoiſe du *Tuteur*, comédie de Dancourt, qui a fait plaiſir, malgré la grande diſparité qu'il y a entre l'intrigue de cette piece & les coutumes du pays. *Les Apparences trompeuſes* ſont plus dans les mœurs ſuédoiſes : la traduction en eſt ſi bien faite, que le public ſuédois regarde cette piece comme faite abſolument pour ſon théatre.

Une autre traduction, qui a auſſi très-bien été accueillie, eſt celle de *la Pupille*, comédie de Fagan. Un ballet-pantomime, lié au ſujet, a ajouté au plaiſir qu'a fait cette piece. Ce n'eſt pas la premiere fois que les Suédois ſçavent préſenter avec intérêt l'aſſociation dramatique de Thalie & de Terpſychore; dans pluſieurs de leurs pieces, la danſe eſt eſſentiellement liée à l'action. Telles ſont *Chriſtine & Soliman II*, *Berger Jarl*, drame héroïque, par M. le comte de Gyllenhorg, de l'académie ſuédoiſe; & le *Backa trompé*. Par M. Léopolt, de la même accadémie, pieces très-bien intriguées, & qui ont obtenu le plus brillant ſuccès.

Obſervations ſur le caſtor; ſuivies de l'analyſe chymique du CASTOREUM. Par M. B. de La Grange, membre du college de pharmacie de Paris.

IL n'eſt rien de tout ce que la terre produit & renferme dans ſon ſein qui ne ſoit

Digitized by Google

de quelqu'utilité à l'homme, & les secours qu'il tire de ses moindres productions, soit pour conserver sa vie & pour se garantir des maux qui l'assiegent de toutes parts, sont une preuve sensible, comme dit Rousseau, que toutes choses ont été créées avec profusion sur la terre, pour inviter l'homme par l'attrait du plaisir & de la curiosité, à l'étude de la nature.

La classe des animaux est, sans contredit, la plus utile à l'homme, soit qu'on la considere par rapport aux alimens, soit par rapport aux médicamens qu'elle lui fournit.

Les anciens, & surtout les hommes qui ont vécu dans des siecles moins éclairés, ont beaucoup écrit sur les propriétés des animaux; mais l'expérience a combattu la plupart de leurs dogmes, dont les uns étoient fondés sur des rapports incertains de figure ou de conformation extérieures, de couleur, &c., & les autres plus absurdes encore, sur des idées superstitieuses que la raison a fait disparoître, & qui n'exercent plus leur empire que sur des ames incapables de réflexions.

Nous ne sommes plus heureusement dans ces siecles d'ignorance, où l'homme s'abaissoit au dessous de l'état de la nature; soumis, réduit en servitude, & dispersé par la force, son industrie devenoit stérile, il languissoit dans la calamité, chaque espece perdoit ses qualités générales, & ne servoit que sa propriété individuelle. En effet, quelles vues, quels projets peuvent avoir des esclaves sans ames, où des fatigués sans puissance? Aussi, & nous pouvons l'affirmer, ne restera-t-il de leur basse industrie, que quelques vestiges, & qui même par la suite, se trouveront effacés par le pouvoir de manifester, en liberté, ses talens naturels & de les perfectionner dans le repos, en se réunissant en société durable. Cette so-

Digitized by Google

ciété existe dans les animaux, & l'homme dont la perfectibilité n'a point de bornes, peut même dans ces sociétés chercher des leçons utiles, pour conserver les avantages de la liberté qu'il a su conquérir. En effet, l'œil observateur du philosophe trouvera dans la réunion des animaux, formée par le seul instinct que la nature leur a donné, il y trouvera, dis-je, la base de la durée & de la prospérité des associations humaines, sçavoir, la réunion & la tendance de toutes les forces individuelles vers un but commun.

Les castors en sont peut-être pour nous un exemple, s'il étoient doués de cette lumière pure, de ce rayon divin qui dirige toute société, & qui n'a été départie qu'à l'homme seul. Les castors en sont assurément privés, comme tous les autres animaux; mais leur société n'étant pas une réunion forcée, se faisant au contraire par une espece de choix, & supposant au moins aussi une lueur d'intelligence, qui, quoique très-différente de celle de l'homme par le principe, produit cependant des effets assez semblables pour qu'on puisse les comparer, non pas à la société plénière & puissante telle qu'elle existoit, mais à cette société naissante chez des hommes libres, laquelle seule peut être comparée à celle des animaux. En outre, qui ignore que ce n'est que dans les exemples des animaux que l'homme a puisé ses instructions? Des oiseaux, n'a-t-il pas appris les alimens que les arbrisseaux produisent, des animaux, la propriété des herbes. L'abeille ne lui a-t-elle pas enseigné à bâtir, la taupe à labourer, le ver à tisser; le nautilus à naviger, à manier l'aviron, & à recevoir l'impression du vent? Parmi les animaux ne trouve-t-on pas toutes les formes de société. Ici sont des ouvrages & des villes souterraines, là sont des villes en l'air, construites sur des arbres agités. Que l'on

Digitized by Google

étudie ensuite le génie & la police de chaque petit peuple ; la république des fourmis, & le royaume des abeilles : comment celles-là rassemblent leurs richesses dans des magasins communs, & conservent l'ordre dans l'anarchie ; comment celles-ci, quoique soumises à un seul maître, ont chacune leur cellule séparée & leur bien en propre. Remarquons aussi les loix invariables qui préservent leur état, loix aussi sages que la nature, aussi immuables que le destin. Voilà les premiers élémens qui éleverent l'homme peu à-peu, de la nature à l'art. L'instinct, comme l'on voit, a fait naître la raison ; l'instinct toujours prêt à servir vient de lui-même ; il n'abandonne jamais ; la raison, au contraire manque souvent. L'un ne peut aller que droit, & l'autre peut aller de travers. Peut-on dire que la raison est au dessus de l'instinct ? Dans celui-ci c'est un être qui gouverne, dans l'autre, c'est l'homme. De-là naquirent l'amour-propre & l'amour social. Ce même amour-propre, répandu dans tous a fourni lui-même des motifs pour le restreindre, & a formé les gouvernemens & les loix. L'union fut le lien de toute chose & de l'homme ; alors il n'y avoit pas d'orgueil, ni tous ces arts qui aident à la vanité. Il n'y avoit de loix que celles de la nature. L'amour de la sûreté restreignoit celui de la liberté, & tous s'unissoient pour la conservation de ce qu'un chacun desire d'acquérir.

Telle a été, & telle sera maintenant la grande harmonie du monde, qui naîtra de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choses ; ou le grand & le petit, le fort & le foible seront faits pour servir, pour fortifier & non pour envahir ; ou l'on sera d'autant plus puissant qu'on sera plus nécessaire aux autres, & ou l'on sera heureux à proportion que l'on

Digitized by Google

fera des heureux ; ou tout tendra à un seul point, ou tout sera porté vers le même centre, bêtes, homme, seigneur ou roi. On voit donc clairement d'après ce qui vient d'être dit, que nous devons aux animaux l'établissement de la société, & que la raison n'en a fait que resserrer plus étroitement les liens. Dans l'art du castor nous allons avoir une preuve que la raison a été instruite par l'instinct dans l'invention des arts ; & comme le dit le célebre Buffon, les ouvrages des castors sont les fruits de la société perfectionnée parmi ces animaux. Cela est si vrai qu'ils ne songent point à bâtir à moins qu'il n'habitent un pays libre, & qu'ils n'y soient parfaitement tranquilles.

Les latins ont appelé le castor *Fiber*. Les anciens appelloient *Fibrum* l'extrêmité ou le bord de quelques choses, & l'on prétend que le castor tire son nom des bords de l'eau où il se tient pour l'ordinaire. D'autres prétendent qu'il vient du mot grec *Phibros*, parce que le castor a le poil très-souple, très-court.

Les plus gros castors ont trois ou quatre pieds de long, sur douze ou quinze pouces de large, au milieu de la poitrine & d'une hanche à l'autre ; ils pesent ordinairement depuis quarante jusqu'à soixante livres.

Cet animal est partout revêtu de deux sortes de poils, excepté aux pattes, qui sont couvertes d'un poil très-court. Le poil de la premiere espece est long de huit à dix lignes jusqu'à deux deux pouces, & diminue en approchant de la tête & de la queue ; c'est le plus luisant, & il donne sa principale couleur au castor.

L'autre espece de poil est très fine & très-serrée, longue d'environ un pouce, qui garantit le castor du froid, & qui sert à faire des chapeaux & des étoffes.

Digitized by Google

Sa tête a la figure de celle d'un rat de montagne ; il reſſemble au blaireau par les oreilles & par ſes pieds de derriere, dont les doigts ſont attachés par une membrane, comme ceux du canard, ce qui le met en état de marcher ſur la terre & de nager avec beaucoup de viteſſe. Ses pieds de devant reſſemblent à ceux du chien, & il s'en ſert pour creuſer la terre.

Sa queue eſt faite comme celle d'un poiſſon ; elle eſt platte, large de quatre travers de doigts, de couleur cendrée, garnie d'écailles preſque creuſes.

C'eſt dans les mois de Juin & de Juillet que les caſtors commencent à ſe raſſembler pour ſe réunir en ſociété : ils arrivent de pluſieurs côtés vers le bord des eaux, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cens. S'il ſe trouve des eaux courantes ſujettes à hauſſer & baiſſer, ils conſtruiſent une chauſſée ou une digue qui puiſſe tenir l'eau à un niveau toujours égal. Cette chauſſée a ſouvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur, ſur dix à douze pieds d'épaiſſeur à ſa baſe.

Ils choiſiſſent pour établir leur digue un endroit de la riviere qui ſoit peu profond. S'il ſe trouve ſur le bord un gros arbre qui puiſſe tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la piece principale de leur conſtruction. Ils s'aſſeyent pluſieurs autour de l'arbre, & ſe mettent à ronger continuellement l'écorce & le bois, & ſans autres inſtrumens que leurs quatre dents inciſives, ils coupent l'arbre en aſſez peu de tems, & le font tomber en travers dans la riviere. Lorſque cet arbre, qui quelquefois eſt de la groſſeur d'un homme, eſt renverſé, pluſieurs caſtor entreprennent de ronger les branches & de les couper, afin de faire porter l'arbre partout également. Pendant ce tems, d'autres par-

Digitized by Google

courent le bord de la riviere, coupent des morceaux de bois de différentes groſſeurs, les ſcient à la hauteur néceſſaire pour en faire des pieux; & après les avoir traînés ſur le bord de la riviere, ils les amenent par eau, les tenant entre leurs dents. Ils font par le moyen de ces pieces de bois qu'ils enfoncent dans la terre, & qu'ils entrelacent avec des branches, un pilotis ſerré. Tandis que les uns maintiennent les pieces de bois à peu près perpendiculaires, d'autres plongent au fond de l'eau, creuſent avec les pieds de devant un trou dans lequel ils font entrer le pieu; ils entrelacent enſuite ces pieux avec des branches. Pour empêcher l'eau de couler à travers tous ces vuides, ils les bouchent avec de la glaiſe, qu'ils gachent & pétriſſent avec leurs pieds de devant, & qu'ils battent enſuite avec leur queue.

A la partie ſupérieure de la chauſſée ſont deux ou trois ouvertures en pente, qui ſont autant de décharges de ſuperficie, qu'ils élargiſſent ou retréciſſent ſuivant que la riviere vient à hauſſer ou baiſſer. Si la force de l'eau ou les chaſſeurs qui courent ſur leur ouvrage, y font par haſard quelque crevaſſes, ils les bouchent bien vîte le trou, viſitent tout l'édifice, réparent & entretiennent tout avec une vigilance parfaite.

Lorſque les caſtors ont travaillé tous en corps pour édifier le grand ouvrage public, dont l'avantage eſt de maintenir les eaux toujours à la même hauteur, ils travaillent par compagnie pour édifier les habitations particulieres. Ce ſont des cabanes, ou plutôt des eſpeces de maiſonnettes bâties dans l'eau ſur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux iſſues, l'une pour aller à terre, l'autre pour ſe jetter à l'eau. La forme de ces

édifices est presque toujours ovale ou ronde : il y en a depuis quatre jusqu'à cinq & dix pieds de diamètre, il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Les murailles ont deux pieds d'épaisseur, & l'édifice est terminé en une forme de voute. Toute cette bâtisse est impénétrable à l'eau des pluies & aux vents les plus impétueux. Les divers matériaux dont il font usage pour sa construction, sont des bois, des pierres, des terres sabloneuses. Les parois sont revêtues d'une espece de stuc appliqué à l'aide de leur queue, avec tant de solidité & de propreté, qu'on croiroit y reconnoître l'art humain. Dans chaque cabane est un magasin qu'ils remplissent d'écorces d'arbre & de bois tendre, leur aliment ordinaire. Les habitans de chaque cabane y ont tous un droit commun, & ne vont jamais piller leurs voisins.

Quelque nombreuse que soit cette société née architecte, la paix s'y maintient sans altération ; le travail commun, dit le célebre Buffon, resserre leur union : les commodités qu'ils se sont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amassent & consomment ensemble, servent à l'entretenir ; des appétits modérés, des goûts simples, de l'aversion pour la chair & le sang, leur ôte jusqu'à l'idée de rapine & de guerre. Ils jouissent de tous les biens que l'homme ne fait que desirer. Amis, entr'eux, ils ont quelques ennemis au dehors, ils savent les éviter, ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations. Chacun prend son parti, ou de plonger dans le lac, ou de se recéler dans leurs murs, qui ne craignent que le feu du ciel ou le fer de l'homme, & qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir ou renverser. Ces asyles sont, non-seulement très-sûrs, mais encore très-

Digitized by Google

propres & très-comodes. le plancher eſt jonché de verdure, des rameaux de buis & de ſapin leur ſervent de tapis ſur lequel ils ne font ni ſouffrent jamais aucune ordure. La fenêtre qui regarde ſur l'eau leur ſert de balcon pour ſe tenir au frais & prendre le bain pendant la plus grande partie du jour; ils s'y tiennent debout, la tête & les parties du corps élevées, & toutes les parties poſtérieures plongées dans l'eau.

C'eſt au commencement de l'été que les caſtors ſe raſſemblent; ils emploient les mois de Juillet & d'Août à conſtruire leur digue & leurs cabanes; ils font leur proviſion d'écorce & de bois dans le mois de Septembre, enſuite ils jouiſſent de leurs travaux, ils goûtent les douceurs domeſtiques; c'eſt le tems du repos, c'eſt la ſaiſon des amours. Se connoiſſant, prévenus l'un pour l'autre par l'habitude, par les plaiſirs & les peines d'un travail commun, chaque couple ne ſe forme point au haſard, ne ſe joint pas par pure néceſſité de nature, mais s'unit par choix & s'aſſortit par goût: ils paſſent enſemble l'automne & l'hiver; contens l'un de l'autre, ils ne ſe quittent guere; à l'aiſe dans leur domicile, ils n'en ſortent que pour faire des promenades agréables & utiles, ils en rapportent des écorces fraîches. Les femelles portent, dit on, quatre mois, elle mettent bas ſur la fin de l'hiver, & produiſent, ordinairement deux ou trois petits, les mâles les quittent à peu près dans ce tems; ils vont à la campagne jouir des douceurs & du fruit du printems; ils reviennent de tems en tems à la cabane, mais ils n'y ſéjournent plus; les meres y demeurent occupées à allaiter, à ſoigner, à élever leurs petits, qui ſont en état de les ſuivre au bout de quelques ſemaines; elles vont à leur tour ſe promener,

se rétablir à l'air, manger du poisson, des écrevisses, des écorces nouvelles, & passent ainsi l'été sur les eaux, dans les bois. Ils ne se rassemblent qu'en automne, à moins que les inondations n'aient renversé leur digue ou détruit leurs cabanes, car alors, ils se réunissent de bonne heure pour en réparer les brèches.

C'est principalement dans l'hiver que l'on fait la chasse aux castors, parce que la fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison; on leur tend des pieges amorcés avec du bois tendre & frais, ou on attaque leurs cabanes dans les tems de glace; ils s'enfuient sous l'eau, & comme ils ne peuvent pas y rester longtems, ils viennent pour respirer l'air frais à des ouvertures qu'on a pratiquées à la glace, & on les y tue à coups de hache; d'autres remplissent ces ouvertures avec de la bourre de l'épi de typha, pour n'être pas vus par les castors; & alors ils les saisissent adroitement par un pied de derriere. Lorsqu'après avoir ruiné leurs établissemens, il arrive qu'ils en prennent un grand nombre, la société trop réduite ne se rétablit point; le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort, ou à la captivité, se disperse, ils deviennent fuyards; leur génie flétri par la crainte, ne s'épanouit plus, ils s'enfuient eux & tous leurs talens dans un terrier, ou rabaissés à la condition des autres animaux, ils menent une vie timide, ne s'occupent plus que des besoins pressans, n'exercent que leurs facultés individuelles, & perdent sans retour les qualités sociales que nous venons d'admirer.

Les productions utiles que fournit le castor, sont la cause de la guerre que l'homme fait à cet animal industrieux, innocent & paisible. Il fournit aux arts sa fourrure, à la médecine le castoreum, ce sont des poches ou tumeurs qui sont placées dans les aînes.

Digitized by Google

C'eſt une ſubſtance crétacée, jaunâtre, d'une odeur forte & pénétrante lorſqu'elle eſt nouvelle; mais qui devient réſineuſe & friable lorſqu'elle eſt ſeche. On l'apporte de différens pays; mais ſurtout de la Pologne, de Ruſſie, & des Indes orientales & occidentales. Cependant on rencontre ſouvent dans le commerce une ſubſtance enveloppée de même dans de petites poches, que l'on vend pour du caſtoreum. Il exiſte même des fabriques de caſtoreum; une perſonne m'a aſſuré en avoir vu une à Francfort. Cette ſubſtance eſt ſi bien imitée, tant pour l'odeur que pour la forme, que ſans un examen particulier, il ſeroit difficile de la reconnoître, à moins que d'avoir recours à l'analyſe.

Le vrai caſtoreum a une odeur plus pénétrante, les pochons ſe trouvent un peu plus pointus & fermés par un ligament enveloppé de graiſſe de l'animal, deux poches ſe trouvent ordinairement réunies par le même ligament. Si l'on ouvre ces poches, on diſtingue parfaitement à la loupe des filamens, les uns blanchâtres, les autres rougeâtres, tranſverſalement réunis.

Le faux, au contraire, eſt plus évaſé du haut, & ſemble avoir été couſu, l'intérieur ne préſente qu'une eſpece de pâte dans laquelle on a mêlé un peu de vrai caſtoreum, & l'on n'y rencontre aucuns filamens.

Il m'a été impoſſible de deviner ce que pouvoit être cette ſubſtance. Ce que je peux ſoupçonner d'après les expériences, c'eſt que cette eſpece de pâte eſt compoſée d'un extrait gommo-réſineux & d'une huile dont j'ignore la nature.

Le vrai caſtoreum nous préſente des réſultats bien différens.

Deux gros de caſtoreum, mis en macéra-

tion dans de l'eau à la température de dix degrés au thermometre de mercure, pendant douze heures, se ramollit considérablement & donne à l'eau une couleur d'un jaune pâle. Cette couleur éprouvée par les couleurs bleues végétales les verdit; rapprochée jusqu'à siccité, on obtient une substance dissoluble dans l'alkool, faisant effervescence avec les acides, & attirant l'humidité de l'air.

Macéré dans l'eau pendant vingt-quatre heures, la chaleur étant à quarante degrés du thermometre, le castoreum s'est divisé en une infinité de petites particules, l'eau a acquis une couleur blanchâtre, recouverte d'une pellicule brune, oléagineuse. Cette pellicule a été entierement soluble dans l'alkool. A quatre onces de cette liqueur, j'ai ajouté un gros de carbonate de potasse en déliquescence; le mêlange de ces deux liqueurs a présenté un phénomene assez singulier. Cette liqueur a formé trois couleurs fort distinctes, rouge, limpide & blanchâtre. Ces trois liqueurs séparées & rapprochées, jusqu'à siccité ont donné, la rouge, une substance d'un gris foncé dont une partie étoit attirable par l'aimant & soluble dans l'acide nitrique. Poussée au feu dans un creuset, le résultat a été douze grains de fer & six grains de terre. La seconde, celle qui étoit limpide, a donné une matiere alkaline qui avoit toutes les propriétés du carbonate de potasse. La troisieme a donné une substance terreuse un peu alkaline, laquelle examinée a donné les mêmes résultats que la terre calcaire.

On peut donc présumer que le fer trouvé dans la liqueur rouge, démontre clairement qu'elle est analogue au sang, ce qui vient à l'appui de ce que quelques anatomistes ont avancé, entr'autres, M. Sarrasin, que dans la seconde membrane, qui contient les po-

Digitized by Google

chons dans leur juste grandeur, il y avoit des vaisseaux qui fouruissoient la matiere résineuse mêlée avec le sang.

Du castoreum mis en macération sur le bain de sable pendant quatre jours a donné une couleur beaucoup plus foncée. Rapproché, j'ai obtenu un extrait sec d'une belle couleur d'écaille soluble dans l'éther sulphurique & dans l'alkool. La solution par l'alkool précipitée par l'eau distillée, a laissé à nud une substance de la nature des résines, se bourouffiant & s'enflammant.

Cet extrait se dissout aussi en partie dans l'eau. La liqueur qui en résulte, verdit les couleurs bleues végétales, & devient, comme le disent MM. Fourcroy & Chaptal, un mucilage gélatineux en partie extractif.

L'acide acétique dissout en partie le castoreum. Si l'on mêle à cette liqueur du carbonate de potasse en déliquescence, il se forme un précipité fort abondant, qui n'est autre chose qu'une substance résineuse unie au carbonate de potasse.

Les sels métalliques sont décomposés par le castoreum, ce qui nous assure encore d'avantage qu'il contient une matiere alkaline pure.

Les acides muriatique, nitrique, acéteux, n'ont aucune action sur le castoreum.

Si l'on mêle du castoreum avec de la chaux vive, & que l'on y ajoute un peu d'eau, il se fait une vive effervescence, & il se développe une odeur ammoniacale très forte. J'ai retiré de ce mélange, par les procédés ordinaires, du carbonate ammoniacal.

La décomposition du castoreum par la cornue, ne présente aucun phénomene particulier. Le charbon que l'on obtient après l'opération, exposé sur les charbons ardens, se brûle avec une flamme sensible, & se bourouffle com-

Digitized by Google

fidérablement. L'acide nitrique le diſſout en totalité.

Il réſulte donc que l'on peut obtenir du caſtoreum, du carbonate de potaſſe, une terre calcaire, du fer, une réſine pure, un mucilage gélatineux extractif, une huile eſſentielle volatile & du carbonate ammoniacal.

Obſervations ſur le mode d'enſeignement, qu'on devroit ſubſtituer à l'ancien, dans les nouveaux colleges & autres maiſons d'inſtruction pour la jeuneſſe des deux ſexes. Par M. Piageron, membre de pluſieurs académies nationales & étrangeres.

ON convient généralement que le plus grand nombre des jeunes gens ſort des colleges & autres maiſons d'inſtruction, ſans y avoir acquis aucun des moyens néceſſaires pour continuer par eux-mêmes l'étude des ſciences, dont on a dû leur enſeigner les principes, & pour faire une application utile de ces mêmes principes. D'où provient ce terrible inconvénient? ſeroit-il le réſultat de la légéreté de l'eſprit dans les premieres années de la jeuneſſe, ou du vice de l'enſeignement? Je réponds *de l'une & de l'autre cauſe.*

La légéreté de l'eſprit, dans les premieres années de la vie, devroit faire bannir des écoles cet appareil pédanteſque, trop ſouvent en uſage pour enſeigner des abſtractions, qui, bien loin d'exciter la curioſité des jeunes gens, ne ſervent au contraire qu'à leur inſpirer du dégoût pour tous ces genres d'occupations, ſurtout pour celles qui, par leur nature, doivent tenir l'eſprit dans une ſorte de contention & de gêne.

Digitized by Google

On ne devroit donc enseigner aux jeunes gens que ce qui est du ressort de la mémoire, & les choses dont plusieurs de leurs sens, appliqués en même tems, peuvent contribuer à leur donner une idée exacte.

L'étude de la botanique & celle de l'histoire naturelle, jointe à celle de la géométrie élémentaire, de la géographie & du latin, enseigné selon la méthode de Messieurs Dumarsais, devroient être l'objet de l'application de la jeunesse. Mais il faudroit en même tems mettre entre ses mains des livres élémentaires qui concourussent à ce louable but.

Les Allemands ont senti l'importance de ce projet d'enseignement; parmi les ouvrages qu'ils mettent aujourd'hui entre les mains de leurs jeunes gens qui apprennent la langue latine, on compte un petit traité d'économie rurale, dont la latinité, modélée sur celle de Columelle, est pure & simple. Il a pour titre: *Brevis rei rusticæ descriptio.* 1 petit volume in 8°., composé par M. Rizhaub, recteur ou principal du Gymnase, ou college d'Idestein, & imprimé à Giessen, chez Krieger en 1786.

Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'exemple que nous donnent les Allemands, en initiant de très-bonne heure notre jeunesse dans le plus important de tous les arts, dans le même tems qu'elle apprendroit la langue latine?

Persuadé qu'il suffira de faire connoître à mes compatriotes une pareille méthode pour qu'ils s'empressent à l'adopter, j'ai cru devoir traduire ce bon ouvrage classique dans notre langue, & en proposer une édition par la voie de la souscription à un prix modéré, pour en faciliter l'acquisition.

Le texte sera vis-à-vis la traduction, mais imprimé de maniere qu'il pourra se séparer de cette derniere & en former un ouvrage à part;

Digitized by Google

ce procédé offrira aux instituteurs un moyen facile de donner en thême, ou en version des morceaux de cet abrégé d'économie rurale, ou de les faire expliquer sans qu'il y ait le moindre abus à craindre.

Il ne s'agit pour cela que d'une double *pagination*, l'une en caracteres romains, & l'autre en chiffres arabes, de mettre un faux titre pour premiere page, & d'imprimer ensuite la même langue sur le *recto* ou le *verso* de la même page.

L'ouvrage que je propose formera un volume in-8°. de 20 feuilles d'impression. On indiquera, par une nouvelle annonce, le prix de la souscription, qui surpassera de très-peu de choses celui de fabrique, & les libraires chez lesquels on pourra souscrire.

Cet ouvrage pourroit convenir à la sixieme & à la cinquieme. On supprimera le vocabulaire allemand & françois qui est à la fin de l'édition latine, donnée par Krieger, parce que tous les mots latins qui pourroient embarrasser les jeunes gens, se trouvent tous expliqués dans le dictionnaire de M. l'Allemand, qui est universellement adopté dans les colleges & les maisons d'instruction du royaume.

L'édition sera faite sur du fort papier, avec de beaux caracteres & revue avec le plus grand soin.

PIECES CURIEUSES ET INTÉRESSANTES.

Lettre de P. MANUEL, *aux ministres.*

MInistres du roi, écoutez Mardochée : je ne crains point la colere d'Aman. Un

Digitized by Google

de vous vient d'échapper à la loi, mais il n'échappera pas à l'opinion, qui, comme la loi, marque auſſi d'un fer rouge; & ce que la honte burine une fois, l'éponge de l'oubli ne l'efface jamais. Comment la nation, qui, toute ſouveraine qu'elle eſt, ne peut rendre juſte ce qui ne l'eſt pas, a-t-elle balancé à vous donner l'exemple ſi néceſſaire d'un viſir dans les priſons d'Orléans, que peut-être corrigeroit le ſévere Garan? Elle ne ſçait donc pas ce que diſoit Démoſthene aux Athéniens: « Un traître à la patrie, eſt celui qui ne parle que comme il penſe. » Eh! ne mériteriez-vous pas un décret d'accuſation, par cette raiſon ſeule que, depuis que vous entourez le trône, le pouvoir exécutif eſt comme le cheval de bronze, qui a toujours le pied levé, & ne marche jamais?

Vos hypocrites meſſages dans le ſénat, ne m'en impoſent pas: il y a longtems que je ſçais que la Cour eſt une comédie, où les valets ont plus d'eſprit que les maîtres.

Comment ne pas s'appercevoir que, trop courtiſans pour être citoyens, vous ne reſſemblez à des Patriotes que comme des ſinges à des hommes; lorſque toujours cuiraſſés de *veto*, la Conſtitution d'une main, mais la liſte civile de l'autre, vous formez une Puiſſance juſques ſous la tribune d'une Nation libre?

Oſez dire que vous reconnoiſſez la ſouveraineté du Peuple, vous garde-du-ſceau, qui, après avoir dédaigné une écharpe pour une ſimarre, forcez les repréſentants d'attendre devant une porte le premier fonctionnaire, qui, quand il ne parle pas au nom de la loi, ne doit plus avoir que des laquais à ſes ordres. Vous étiez mon ami, lorſque tous deux nous deſcendions de nos toits obſcurs pour ſervir la Commune; mais vous n'êtes plus de ma connoiſſance, puiſque vous ne vous préparez pas à y remonter.

Digitized by Google

Que la philosophie n'ait pas encore mis dans vos têtes ce principe, nouveau comme la Révolution : si un roi peut être un bon serviteur, du moins sera-ce toujours un mauvais maître ; je vous le pardonnerois, quoiqu'elle soit pourtant bien ancienne, la leçon de Jupiter, qui donna aux grenouilles un soliveau pour roi !

Comment des ministres, témoins de tous les efforts que fait le Peuple, pour secouer ses langes & ses fers, ne se décident-ils pas à laisser enfin percer la raison jusques dans le château des Thuilleries ? Comment n'avertissent-ils pas Louis XVI, que sa place n'est pas comme celle du grand-Mogol, que des sujets pesent tous les ans, & qu'il ne vaut que parce qu'il pese ; que s'il a beaucoup de choses à apprendre, il a encore plus à oublier ; & que sa femme, qui n'auroit jamais dû se mêler que de lui faire des enfants, ne doit jamais se mêler de toucher au sceptre ? En vérité, si nous n'y prenions garde, le tems reviendroit où, quand il demandoit : quelle heure est-il ? on lui répondoit : Sire, l'heure qu'il plaira à votre majesté.

Il me semble que si, comme vous, Messieurs, j'approchois un monarque, je lui donnerois de ces leçons qui, peu-à-peu, lui apprendroient que ce sont les esclaves qui font les tyrans ; & pour qu'il ne fut pas trop fier de ses ancêtres, que l'histoire a toujours peints de profil, quand ils étoient borgnes, je lui raconterois quelques anecdotes qui lui prouveroient que les Bourbons n'ont pas toujours eu de l'esprit ; & il riroit comme moi, j'en suis sûr, de cette auguste cérémonie, où le président de Mesme, suivi de toutes les chambres en robes rouges, complimenta le duc de Berry, qui ayant appris six lignes par

Digitized by Google

cœur, ne put dire que six fois : *Monsieur....* Le premier président ne s'en inclina que plus profondément ; & c'est le greffier du parlement qui a fait passer cette belle réponse de monseigneur, à la *Gazette de France*, pour la postérité.

Vous pensez bien, Messieurs, que pour le dégoûter des flatteurs, je lui parlerois tantôt de Clermont-Tonnerre qui, évêque de Noyon, a fondé à perpétuité un prix académique pour célébrer les vertus de Louis XIV, qui a révoqué l'édit de Nantes ; tantôt d'un duc de Montbazon qui, à table, avec des maréchaux de France, court au devant d'un valet-de-pied, le fait mettre à ses côtés, & le reconduit jusqu'au bas de son escalier, parce que, porteur d'un billet, il étoit représentant de son maître.

Toutes ces anecdotes seroient pour lui une source de réflexions ; mais, avouez-le, MM. les ministres, vous aimeriez mieux lui voir faire des forsures que des réflexions, parce que si jamais il se connoissoit en hommes, vous seriez obligés tous d'avoir autant de mérite qu'il vous donne d'argent, parce que, si jamais il lui prenoit la noble ambition de régner comme Marc-Aurele, qui vendoit ses meubles quand le trésor du Peuple baissoit, il faudroit bien que vous vous contentassiez vous-même de vivre simplement comme ce roi de Prusse, dont la garderobe ne valoit pas 1200 francs.

Croyez-moi, ministres des princes, faites que la Cour mûrisse comme la Nation ; la Nation veut changer ses mœurs, & si elle a gardé ses rois, c'est qu'elle espere encore qu'ils pourront changer comme elle. Un caractere se forme : jugez-en par la longue patience du Peuple : il sent bien la nécessité de se lever encore une fois tout entier ; &, s'il se leve,

Digitized by Google

il ne s'assoiera plus que quand ses ennemis seront couchés. Déjà sous ses mains naissent des piques : bientôt les femmes sçauront accoucher sur un bouclier ; leurs chapeaux de fleurs se changeront en casques.

En vain vous tramez dans le Conseil une paix perfide ; les bons pilotes se méfient de vos mers pacifiques, où l'on ne peut naviguer ; il faut du vent, dût-on avoir des tempêtes.

En vain vous invoquez la foudre des rois contre tous les Jacobins de la France ; les Jacobins sont des hommes qui ont juré de couvrir de leur corps la déclaration des droits ; ils ne souffriront pas que la liberté soit jamais entée sur le despotisme. Vous qui les colomniez, qui les maudissez sans les avoir jamais entendus, je vous défie de venir lutter contr'eux devant le Peuple ; le Peuple diroit bientôt de vous & d'eux ce que Caton disoit des Grecs & des Romains : aux Grecs, le parler ne sort que des levres : aux Romains, il sort du cœur.

Signé P. MANUEL.

Extrait d'une lettre de Londres, du 30 Janvier.

« Ce n'est pas sans peine, mon ami, que j'ai obtenu la permission de vous communiquer quelques pages d'une lettre particuliere, connue ici d'un petit nombre de personnes. C'est l'extrait d'un premier entretien de M. Talleyrand & de notre principal ministre : celui qui a écrit la lettre, passe pour un homme très-bien informé. Après les honnêtetés d'usage, M. Talleyrand, pour entrer en matiere, met en avant l'estime que la Nation Françoise fait de M. Pitt, le desir presque général parmi les François éclairés, de voir arriver le moment

d'une alliance entre la France & l'Angleterre ; les avantages qui en réſulteroient bientôt pour les deux nations, dans l'état actuel de l'Europe ; enfin, la gloire deſtinée au miniſtre qui ſignera ce traité entre deux peuples libres ».

« M. PITT. Il ſera bien heureux ce miniſtre.... Je voudrois bien l'être encore dans ce tems-là ».

« M. TALLEYRAND. Eſt-ce M. Pitt qui croit cette époque très-éloignée » ?

« M. P. Cela dépend du tems où votre Révolution ſera finie, où votre Conſtitution pourra marcher ».

« M. T. On m'avoit dit que M. Pitt n'étoit point Jacobin ».

« M. P. Eſt-ce qu'ils diſent cela, les Jacobins » ?

« M. T. Préciſément ».

« M. P. Ah ! j'en ſuis fâché ; on m'a dit tant de mal de ces gens-là ! Mais.... ſûrement ils diſent quelqu'autre choſe, ces Jacobins » ?

« M. T. Oh ! oui, beaucoup d'autres choſes ».

« M. P. Tant mieux, cela me conſole... Et quand ils diſent cela, qu'eſt-ce qu'on leur répond » ?

« M. T. On leur répond qu'ils ſont des factieux, des républicains ».

« M. P. A merveille. Mais moi qu'on n'accuſe pas, j'eſpere d'être républicain, que pourra-t-on me répondre » ?

« M. T. On verra : en attendant, j'imagine que la Révolution Françoiſe fait certainement naître, dans votre eſprit, des penſées d'un ordre ſupérieur aux querelles de nos Jacobins & de nos Feuillans ».

« M. P. Cela eſt poſſible. Auſſi, dès que la France aura un Gouvernement, dès que ce que vous appellez votre Révolution »....

« M. T. Et vous, Monſieur, comment l'appellez-vous » ?

Digitized by Google

« M. P. Sçavez-vous bien, Monsieur, que votre sourire me donne l'envie de vous nier tout net votre Révolution..... Je dis comme ministre ; car, d'ailleurs, j'ai parcouru vos Journaux, ceux de votre parti, ceux de vos adversaires, & tous s'accordent à nommer ce grabuge une Révolution ; je le veux bien, moi, & je n'y serai pas plus difficile que le reste de l'Europe. Mais que répondriez-vous, si, comme ministre, je vous disois : Je conviens qu'il y a eu en France, dans ces dernieres années, un grand bouleversement ; que le roi & la famille royale ont éprouvé de violentes afflictions ; que plusieurs hommes en place, odieux ou avilis, ont été assommés ou mis en fuite par le Peuple ; voilà ce que je sçais : quant à la Révolution politique, où est-elle ? Quelles en sont ses preuves, du moins pour les Cours étrangeres ? Car, enfin, si vos gazettes plaisent & suffisent aux nations, il n'en est pas de même des Cours à qui vos Journaux ne peuvent ni plaire, ni suffire. Me parlerez-vous des notifications officielles du roi ?..... Oh ! non, vous ne me direz point cela, nous retomberions dans la gazette. Il nous faut des faits, & non pas des mots. Quelle a été, depuis deux ans, la conduite de vos ministres ? La même, n'est-il pas vrai, que sous le despotisme le plus absolu. M. Montmorin.... il n'est plus en place, je crois » ?

« M. T. Non ».

« M. P. Cela est égal. N'a-t-il pas, jusqu'au dernier moment, parlé dans les Cours étrangeres, la langue de la vieille diplomatique ? N'a-t-il pas laissé, maintenu, placé dans toutes les ambassades, dans toutes les missions, les ennemis les plus déclarés de votre nouvelle besogne ? N'a-t-il pas bravé pendant plus d'un an, l'indignation publique ? Et cependant

Digitized by Google

n'a-t-il pas eu conſtamment pour lui, ainſi que le miniſtre de la guerre, alors en place, la majorité du Corps conſtituant » ?

« M. T. Vous devez ſçavoir pourquoi ; vous y aviez quelques amis ».

« M. P. Son ſucceſſeur, M... M... ».

« M. T. M. Leſſart ».

« M. P. Oui M. Leſſart !.. n'a-t-il pas ſuivi audacieuſement les traces de M. Montmorin ? ne brave-t-il pas hautement l'Aſſemblée Nationale ? & je ſçais que dans ſon intérieur il ſe permet contre elle la plus inſolente dériſion : ceci entre nous ».

« M. T. On me l'a dit auſſi : vous êtes bien informé ».

« M. P. Votre miniſtre de la marine... ah ! pardon, vous n'avez point de marine » !

« M. T. Vous en êtes bien fâché, n'eſt-ce pas » ?

« M. P. Plus que votre miniſtre peut-être ! plus que tous vos miniſtres » !

« M. T. Paſſe pour deux, mais les autres »...

« M. P. Il m'en faut trois. Votre miniſtre de la juſtice »...

« M. T. Oh ! celui-là, on vous trompe ; c'eſt une calomnie ».

« M. P. Il a dit à ſes amis (je le ſçais, car les miens me le mandent), il a dit que la machine ne pouvoit aller, & qu'il falloit une chambre haute en France. Vous voyez qu'il eſt plus anglois que moi ; car moi je ne vous demande point de chambre haute ».

« M. T. Vos conceptions, Monſieur, s'étendent probablement par delà l'époque aſſez prochaine, où doivent finir ces bévues de nos miniſtres, qui minent & ſapent le trône de Louis XVI, auſſi hardiment que s'ils en avoient un autre tout prêt à lui donner à la place. Le roi eſt trop bon de leur paſſer tout cela ; mais

Digitized by Google

l'Assemblée Nationale n'en est pas moins répréhensible, de leur laisser attaquer la Constitution, laquelle déclare positivement que la France est une monarchie, & que le trône est héréditaire dans la maison de Bourbon. Au reste, Monsieur, vous devinez sans doute que de pareilles folies ou de pareils ministres ne sçauroient durer longtems ».

« M. P. Faites donc finir ces ministres ou ces folies, après quoi nous parlerons d'affaires. Jusques-là, je ne sçais que ce qui est démontré pour l'Europe. Vous êtes insultés & trompés par vos ministres au dedans & au dehors. L'Assemblée Nationale le sçait, & le souffre. Est-ce foiblesse, corruption, aveuglement ? peu m'importe. La cause vous regarde ; à moi le fait me suffit. Un homme sensé à qui on propose un voyage, ne manque guere, avant de partir, de jetter un coup-d'œil sur la voiture de son compagnon. Mettez-vous à ma place, & que voulez-vous que je pense, moi & tous les ministres de l'Europe ? Les Cours étrangeres ne peuvent vous connoître que par vos agens intérieurs & extérieurs. Que diroit-on d'un homme qui se laisseroit insulter dans sa propre maison, par ses gens d'affaires ? Donneroit-il à ses voisins une grande opinion de son bon sens ? Et si on apprenoit que ce même homme, livré dans ses voyages à la merci d'un interprête infidele, dont les traductions étoient toutes à contre-sens, s'est obstiné, quoique bien averti, à continuer de se servir de ce truchement dispendieux & perfide, croyez-vous que l'on fût bien tenté de faire route commune avec un pareil voyageur ? J'en suis fâché ; mais c'est l'histoire de votre nation. Pardon, Monsieur, je vous laisse ; j'ai rendez-vous avec M. Morris, qui vous a suivi de près à Londres, pour y travailler dans un sens

Digitized by Google

contraire au vôtre. Il en réſultera qu'à la premiere converſation que j'aurai avec vous, vous me trouverez plus au fait du détail de vos affaires ».

« M. T. J'en ſerai ravi. Je vais de mon côté, voir M. Fox, pour me mettre au courant des vôtres ».

MUSIQUE.

Six duos pour deux violons. Par J. B. Cartier. Œuvre XIIIe. A Paris, aux adreſſes ordinaires de muſique. Prix, 7 liv. 4 ſous.

Six duos concertans pour deux baſſons, compoſés par M. Ozi, *premier baſſon de la muſique du roi.* Œuvre XIIIe. Prix, 7 liv. 4 ſ. pour Paris & la province francs de port.

Six duos pour deux clarinettes, par Ignace Pleyel. A Paris, chez Le Duc, rue du Roule, à la Croix d'Or, N°. 6. Prix, 7 liv. 4 ſ.

GRAVURE.

Portraits de MM. Victor-Pierre MALOUET, *député d'Auvergne à l'Aſſemblée Nationale en 1789, & Alexandre* BEAUHARNOIS, *député de Blois à la même Aſſemblée, formant ſuite à la collection gravée par M.* FIESINGER, *qui ſe continue avec le même ſoin.* A Paris, chez l'auteur, quai des Auguſtins, N°. 44. *Nota.* M. Fieſinger s'occupe, dans ce moment, d'un grand portrait de Mirabeau, d'après un deſſin très-fini & parfaitement reſſemblant.

Digitized by Google

GEOGRAPHIE.

Atlas général, civil, ecclésiastique & militaire, méthodique & élémentaire de géographie moderne, historique & politique, adapté à tous les ouvrages de géographie de différens auteurs, & particulierement à la géographie de M. NICOLE DE LA CROIX, *avec le texte ou discours en 66 leçons, imprimées à côté de chaque carte, pour en faciliter l'étude.* Par M. Brion, ingénieur géographe du roi, & M. Maclot, censeur royal, professeur de cosmographie & d'histoire; dirigé par le Sr. Desnos, ingénieur-géographe & libraire du roi de Danemarck. A Paris, rue St. Jacques, N°. 254. On a eu soin de faire imprimer les discours de M. Maclot, de maniere qu'ils puissent être appliqués sur les cartes dont ils présentent l'analyse; elles sont particulierement adaptées à l'atlas général, méthodique & élémentaire, dressé pour l'instruction de la jeunesse, dans les principaux colleges, pensions, maisons d'éducation, & par les instituteurs. Les cartes qu'il renferme ont été construites d'après les meilleures cartes françoises & étrangeres, assujetties aux observations astronomiques de l'académie royale des sciences, par une société d'ingénieurs géographes du roi, qui ont fait usage des mémoires les plus récens, & particulierement de ceux de MM. Thirikow, Delisle & Danville, ainsi que des cartes & mémoires publiés en Russie postérieurement à leur découverte. Tout ce qui peut intéresser le militaire, l'homme de lettres, le négociant & le voyageur, s'y trouve réuni, même les divisions générales qui servent à faire connoître les limites respectives des divers empires,

Digitized by Google

royaumes & républiques de l'Europe ; elles offrent encore la diviſion particuliere de chacun d'eux, relativement à celle tant eccléſiaſtique, civile & militaire, augmentée de 15 cartes détaillées de la France, diviſée en 83 départemens, ſur leſquels on a laiſſé ſubſiſter les noms des provinces, pour qu'on pût comparer l'ancienne diviſion de la France avec la nouvelle, & pour faciliter la reconnoiſſance des lieux, juſqu'à ce qu'on ſoit familiariſé avec les nouvelles dénominations, avec toutes les routes & diſtances en lieues d'uſage dans chaque département. L'expérience a prouvé qu'avec cet atlas, les peres & meres, les maîtres les moins inſtruits, pouvoient enſeigner les différentes ſciences qui en ſont l'objet ; que même le ſecours d'un maître n'étoit pas néceſſaire ; les planches offrant aux yeux ce que le diſcours enſeigne à l'eſprit ; elles en rendent le ſens plus facile à entendre ; & comme les figures & les cartes qu'elles préſentent ſe peignent dans la mémoire, & que le ſouvenir s'en conſerve mieux que celui du diſcours, elles rappellent ce qu'il contient, & l'étude, rendue plus facile par ces planches, devient auſſi par elle bien moins fatiguante & bien plus prompte. Cet atlas in-folio, portatif, ſe vend relié 42 liv. Le catalogue raiſonné des cartes qui compoſent cet atlas ſe diſtribue gratuitement au bureau général des cartes de l'atlas national de France, rue St. Jacques, maiſon du Sr. Deſnos, N°. 254.

Le Sr. Dubrena, géographe, offre au public un Calendrier perpétuel, établi ſur un payſage, orné de géographie & d'architecture ; ce petit embelliſſement, ſur un format commode, ne le rend pas moins utile qu'agréable ; il eſt calculé juſqu'en l'année 1846 ; & ſi, à cette époque, les amateurs ne ſont pas contens, il offre de renouveller ſon calcul *gratis*. Son dépôt eſt

Digitized by Google

me du Battoir, N°. 6, fauxbourg St. Germain, à Paris.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

Epître au pape, par F. G. J. S. Andrieux. A Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés. Le feu duc de Choiseul racontoit qu'étant ambassadeur à Rome auprès du pape Benoît XIV, homme d'esprit, mais un peu pantalon, il le pressoit un jour assez vivement sur une demande de la cour de France; demande assez raisonnable en elle-même, mais qu'il n'étoit pas aisé à un pape d'accorder, attendu que la raison peut quelquefois ne pas se concilier avec les prétentions pontificales. Lambertini, impatienté des instances de l'ambassadeur françois, se leve brusquement, le prend par la main, le fait sortir de son siege presque de force, & le place sur le sien propre avant qu'il ait eu le tems de se reconnoître. *Je te fais pape*, lui dit-il, *& je suis l'envoyé du roi de France. Voyons maintenant ce que tu me répondras.* Le duc de Choiseul, qui d'ailleurs on n'embarrassoit pas aisément, avouoit qu'il avoit été fort étourdi de cette saillie italienne, & qu'il ne s'en étoit tiré que par une pantalonnade à peu près du même genre. Il paroît que M. Andrieux auroit été moins embarrassé à faire le rôle du pape: il en fait ici un philosophe: assurément c'est ne trouver rien de difficile. Nous sommes dans le tems des changemens de toute espece; mais celui-là ne sera jamais qu'une fiction poétique. Il est très-possible qu'il vienne un tems, où il n'y aura

gles de pape; mais jamais une bulle philosophique ne datera de la chambre apostolique. Ce n'est pas que l'on ne se divertisse à Rome comme ailleurs de la crédulité des peuples, & l'on sçait le mot de Léon X : *Que de bien nous a fait cette fable du Christ* ! Mais il y a loin de ce qu'on dit à table entre des mignons & des courtisannes, à ce qu'on écrit *sous l'anneau du pêcheur.*

Quoi qu'il en soit, l'idée de M. Andrieux est fort agréable, & son épître est fort jolie. Elle est cependant, il faut l'avouer, plutôt du style de la comédie que de celui de l'épître, c'est-à-dire ; qu'il y a plus de naturel & de gaieté que d'élégance & de poésie. On ne peut nier non plus que le fond des idées ne soit continuellement emprunté des écrits de Voltaire, & quelquefois même les tournures & les expressions ; mais le tout est renfermé dans un cadre piquant ; & si les vers ne sont pas toujours très-poétiques, ils ont le mérite rare d'offrir des pensées justes, rendues avec facilité, clarté & précision, & par-là très-aisées à retenir, ce qui est bien quelque chose. Tels sont ces vers :

La morale est du ciel, le dogme vient des hommes.
Le mensonge se cache à l'ombre des autels,
Et qui fait parler Dieu veut tromper les mortels.

Il n'est pas inutile d'énoncer ainsi des vérités essentielles, très-familieres aux gens instruits ; mais dont il faudroit faire un catéchisme pour les enfans de toute condition, & qu'il faudroit graver dans leur mémoire, comme autrefois les quatrains de Pibrac.

M. Andrieux propose tout simplement au pape la teneur d'une bulle qui seroit une espece de confession générale & d'amende honorable adressée à tous les peuples. Il se charge de rédiger la bulle ; & il fait bien, car on

ne l'auroit pas faite à Rome. Il fait dire au ſucceſſeur de St. Pierre, après qu'il a révélé le *Secret de l'Egliſe*.

Je me ruine ici, je le ſçais, je le vois.
De mon tréſor papal je vais tarir la ſource ;
Quand je parle raiſon, je me coupe la bourſe.

Ces vers ſont très-gais, & du ton de ceux que M. Andrieux ſçait faire au théatre ; mais pourquoi donc n'en fait-il plus ? Je ne pardonne pas à l'auteur des *Etourdis* de ne pas nous donner des comédies, ſans préjudice de ſes épîtres familieres.

Voici des vers d'un autre genre, & qui prouvent que l'auteur ſçait exprimer auſſi fort heureuſement des idées philoſophiques. Il s'agit du ſyſtême de Locke.

L'homme n'a rien appris, dit-il, que par les ſens.
Les objets ont frappé ſes organes naiſſans ;
Et dans l'entendement chaque image tracée
Compoſe ſa mémoire & devient ſa penſée.

Ces deux derniers vers ſont très-bien tournés. Un des mérites de l'auteur, c'eſt de ne jamais offenſer le goût dans ſa diction, toujours claire & lumineuſe. Peut-être n'y a-t il dans toute ſa piece qu'un mot qui ne me paroît pas fait pour entre dans un vers :

On n'y craint pas ſurtout d'être *excommunié*.

Ce mot ne ſçauroit ſe prononcer avec ſa valeur de cinq ſyllabes, ſans offenſer l'oreille, ſurtout à la fin d'un vers ; l'harmonie le bannit de la verſification, comme le bon ſens doit le bannir de la langue.

M. Andrieux, qui veut éclairer le Peuple, & l'éclairer par l'organe d'un pape ; ne manque pas de ſe faire l'objection tant de fois alléguée : mais le Peuple *peut-il ſe paſſer d'erreur ?* Il répond :

Digitized by Google

tems, les Parques & la nature, & dans l'attente, le deſtin fait ſigne aux Parques. A l'inſtant le fuſeau tourne, & dans les bras de la nature, on apperçoit un enfant. Prométhée s'approche de cet enfant, & ſecoue ſur lui ſon flambeau : cette étincelle eſt la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la nature ; il s'éleve, il marche, il veut la quitter. En vain la nature veut le retenir, en vain elle pleure ; il eſt déjà loin : bientôt il eſt égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque tems, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un eſt hériſſé de cailloux & d'épines ; il eſt partout eſcarpé ; l'autre, au contraire, eſt uni & tapiſſé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on apperçoit une troupe d'hommes & de femmes : les hommes & les femmes de la premiere troupe, ont un air doux, mais grave ; point de fard, nul ornement, nulle parure ; ſeulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux : cette troupe eſt reſtée au bord du chemin ; c'eſt de là que, ſans chercher à ſéduire le voyageur, elle lui parle & lui dit ſimplement, jeune homme, voyez le chemin du bonheur : ce ſont les talens & la vertu ».

« La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuſe que l'autre, offre les figures les plus piquantes : leur contenance eſt animée, elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens ! elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs ſur leur front, des fleurs encore à la main. A la maniere dont elles ſourient, vous les prendriez pour l'Amour & les Graces : cependant en les regardant par derriere, un léger ruban, qui ſerre leur tête, décele que ces charmans viſages ne ſont que des maſques, & quelques ouvertures, pratiquées dans ces maſques, laiſſent entrevoir des figures hideuſes.

Cette troupe s'eſt empreſſée au devant du voyageur ; elle lui ſourit, le careſſe, le prend par la main. Charmant étranger, lui dit-elle, voici le chemin du plaiſir, ſuivez-nous donc.... Il les ſuit.... l'infortuné ſuit les vices ».

Hiſtoire des caricatures de la révolte des François. Par M. Boyer, de Nimes. On ſouſcrit, à Paris, au bureau du *Journal du Peuple*, rue Baſſe-du rempart-de-la-Madelaine, N°. 22. A compter du 1er. Avril prochain, il paroîtra, chaque ſemaine, un cahier de cet ouvrage, qui ſera imprimé ſur caractere cicéro neuf, & ſur beau papier. Chaque cahier renfermera au moins deux gravures & 32 pages in-8°. de diſcours. Comme les planches ne peuvent tirer que 500 ſans être retouchées, on prévient que les premieres épreuves ſeront pour les premiers ſouſcripteurs, & que la diſtribution ſera faite d'après le N°. que portera la quittance de ſouſcription. Comme l'auteur ne peut pas, ſans s'expoſer à des frais trop conſidérables, faire graver plus d'une planche pour chaque caricature, cet ouvrage ne ſera tiré qu'à un mille. Le prix de la ſouſcription eſt de 50 liv. par année, ou pour quatre volumes franc de port dans tout le royaume ; mais on eſt libre de ne payer que de trois en trois mois, pourvu que ce ſoit d'avance. On aura donc, chaque ſemaine, deux caricatures & 32 pages de diſcours à un prix moindre que celui qu'on a payé juſqu'à préſent une ſeule caricature, & l'on peut être certain que celles-ci ſeront gravées avec beaucoup plus de ſoin. Il faut affranchir le port de l'argent & des lettres qui, ſans cette précaution, reſteroient à la poſte.

MANUEL DES AMIS DE LA CONSTITUTION, *contenant le livre des poſtes, pour l'allée & la venue de Paris à toutes les villes de France.* =

Digitized by Google

LA CONSTITUTION FRANÇOISE, *précédée d'une introduction & réflexions philosophiques, & accompagnée des entretiens du pere Gérard, de chansons patriotiques, & des loix relatives aux troupes nationales; avec trois figures allégoriques.* Par M. Collot. A Paris, chez Dufart, rue St. Jacques, N°. 157, & chez Beaurain, libraire au Louvre, sous la voûte royale.

Nouvelle rhétorique françoise à l'usage des jeunes Demoiselles, avec des exemples tirés des discours prononcés à l'Assemblée Nationale, & des ouvrages de Raynal, de J.-J. Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, de Condorcet, de Florian, &c. Par l'auteur de l'*Histoire publique & secrette d'Henri IV.* 1 vol. in-12, de près de 300 pages. Prix, 2 liv. 8 sols franc de port pour la province.

Géographie de la France, d'après la nouvelle division, en 83 départemens, contenant des détails sur l'origine, les révolutions, l'état actuel, les monumens précieux de l'antiquité, les édifices modernes, les productions, l'industrie de chaque ville, les ouvrages & le caractere des hommes célebres dans tous les genres, &c. 2e. édition. A Paris, chez Devaux, libraire au Palais Royal. Prix, 3 liv. 12 sols franc de port pour la province. 1792.

On vient de mettre en vente, à Paris, hôtel de Thou; rue des Poitevins, N°. 18, la 48e. livraison de l'*Encyclopédie*; elle est composée de la 9e. livraison des planches de l'histoire naturelle; du tome III, 2e. partie de la botanique; du tome III, premiere partie de la géographie & histoire ancienne; du tome I, seconde partie de l'histoire naturelle des vers & coquilles, & du tome I, premiere partie du dictionnaire des forêts & bois, arbres & arbustes, & de la physiologie vé-

Digitized by Google

gétale. Le prix de cette livraison est de 43 liv. broché, & 41 liv. en feuilles.

Etat général du service des diligences & messageries nationales de France. A Paris, chez Baillard, rue des Mathurins; Petit & Defenne, au Palais Royal; & se trouve chez les suisses de l'hôtel des messageries, & chez les directeurs des messageries des villes du royaume. (Prix, 1 liv. 4 sols sans carte, & 1 liv. 16 sols avec la carte.) Cet état, infiniment utile aux personnes qui voyagent par les voitures publiques, contient les décrets & réglemens relatifs à l'exploitation des messageries, les jours & heures du départ, de passage & d'arrivée des diligences dans toutes les villes du royaume, un tableau du prix des places & du transport des marchandises, qui met à même le voyageur de constater la légitimité des ports qui lui sont demandés. On trouve enfin, dans cet état, des notes historiques sur les messageries, qui démontrent, jusqu'à l'évidence, combien cet établissement est indispensable au commerce, & au public en général, &c., &c.

Code militaire, contenant tous les décrets de l'Assemblée Nationale Constituante, sanctionnés & acceptés par le roi, sur l'organisation des armées de terre & de mer. 5 volumes in-12. A Paris, chez Devaux, libraire au Palais-Royal. N°. 181. Prix, 9 liv., franc de port pour la province. On a inséré, dans le 5e. volume, l'extrait de l'état militaire pour cette année. 1792.

La Caissomanie dévoilée, ou Avis sur les dangers de la multiplication des caisses d'échange. Par M. Pepin, auteur de la pétition au roi, sur les assignats au dessous de 5 livres. A Paris, chez Mme. Vaufleury, au pavillon du Palais Royal.

Digitized by Google

Le Peuple, mon ami, n'eſt pas plus ſot que vous.
Il ſortit votre égal des mains de la nature.
N'a-t-il, à votre avis, d'humain que la figure ?
Au lieu de prendre ſoin, dès ſa jeune ſaiſon,
De gâter ſon eſprit, de fauſſer ſa raiſon,
De l'hébêter enfin par des fables groſſieres,
Développez en lui ces notions premieres,
De l'humaine raiſon élémens precieux :
Plus près de la nature, il la ſentira mieux,
Et vous aurez plus fait, qu'en chargeant ſa mémoire
D'impertinens récits qu'il tâche en vain de croire.

Ces vers ſont la raiſon & la vérité mêmes ; mais... mais... mais...

Oh ! les mais ſur ce point ne finiroient jamais.

SOPHIE, *ou Mémoires d'une jeune religieuſe, écrits par elle-même, adreſſés à la princeſſe de L***, & publiés par Madame G....* Seconde édition. A Paris, au bureau de la Correſpondance des artiſtes & des amateurs des ſciences & des arts, rue St. Honoré, près l'hôtel de Noailles, vis-à-vis la grille des Jacobins, N°. 70. 1792. Prix, 2 liv. 10 ſ. franc de port.

Le bureau où ſe trouve ce roman, déjà connu avantageuſement, eſt un nouvel établiſſement qui n'a jamais exiſté dans Paris, & qui ne peut qu'être accueilli du public, ſurtout lorſqu'il ſçaura que les ſçavans, les gens de lettres, les artiſtes & les amateurs les plus diſtingués, ont applaudi à l'idée de cette entrepriſe, & aſſuré ſon exécution. On y tient regiſtre des noms & adreſſes de tous les profeſſeurs qui enſeignent chez les particuliers, ou tiennent chez eux des écoles, en ſorte que, ſoit pour prendre des maîtres, ſoit pour faire de la muſique, ſoit enfin pour donner des fêtes, on peut trouver, en un inſtant, à ce bureau, tous les artiſtes &

Digitized by Google

toutes les ressources des arts. On pourra s'adresser au même bureau, pour tous les objets relatifs aux sciences & aux arts, tels que les instrumens de physique, d'électricité médicale, d'astronomie, de chymie, de mathématique, de musique, & tout ce qui en dépend, les couleurs & autres objets nécessaires aux peintres, toutes sortes de livres, la musique en tout genre, les tableaux, les dessins, cartes géographiques, estampes, meubles, bijoux faisant partie des arts, la préparation des animaux destinés à être placés dans les cabinets d'histoire naturelle, l'achat des arbres, arbustes, plantes & graines, &c., &c. Le public recevra les objets demandés, dans toute la France, & même dans les pays étrangers, au même prix qu'ils les paieroit à Paris. Il ne faut affranchir les lettres & le port de l'argent. Le bureau est ouvert depuis 9 heures jusqu'à 3, excepté les dimanches & fêtes.

ETRENNES DU PARNASSE, *avec mélanges de littérature françoise & étrangere, année 1792*, avec cette épigraphe : *Floriferis in apis saltibus omnia libat.* LUC. A Paris, chez Belin, & chez les marchands de nouveautés. Ces étrennes, connues depuis longtems, présentent, comme tous les recueils périodiques, des pieces de vers distinguées, au milieu d'une foule d'autres pieces froides & insignifiantes; mais elles ont, cette année, un mérite qui leur est particulier : on y trouve des traductions soignées de plusieurs morceaux de la littérature étrangere : différens extraits de *Saadi*, de *Zacharie*, &c., &c., ajoutent un prix à ce recueil, & lui donnent beaucoup de variété. Parmi ces extraits, nous citerons *la Description du tableau de la naissance de l'homme.*

« On voit d'abord la naissance de l'homme, le

Huitieme & dernier cahier du Code de la juſtice de paix, contenant la fin des principes du Droit françois, à l'uſage des juges de paix & de la table alphabétique des matieres des trois cahiers compoſant le ſecond tome de cet ouvrage. A Paris, chez l'auteur, place Dauphine; & chez Deſenne & Petit, libraires au Palais Royal. (Prix, 18 ſols.) Chaque exemplaire eſt ſigné de l'auteur.

L'eſprit d'obſervation qui conſtitue proprement la médecine, & l'influence qu'exercent ſur elle les autres ſciences naturelles, rendoient néceſſaire dans ce ſiecle éclairé l'établiſſement d'un Journal qui embraſſât cet objet dans toute ſon étendue; celui de M. Fourcroy, dont le ſuccès a été complet & aſſuré l'année derniere, réunit cet avantage précieux; il fait connoître toutes les découvertes des ſciences acceſſoires à la médecine & à la chirurgie; & par un heureux choix de toutes les obſervations qui contribuent à l'avancement de ces deux grandes branches de l'art de guérir, il complette le tableau des connoiſſances dont elles s'enrichiſſent chaque jour.

Devoit-on moins attendre d'un Journal qui rend un compte précis de ce qui ſe paſſe dans l'académie des ſciences, la ſociété de médecine, ſociété d'agriculture, celle d'hiſtoire naturelle, & qui eſt dirigé par un comité de médecins, chirurgiens, pharmaciens, & chymiſtes les plus célebres de la capitale, parmi leſquels il ſuffit de nommer MM. Sabatier, Vicq-d'Azir, Chopart, Bertholet, Lavoiſier, Portal, Deſchamps, Hallé, Bayen, Pelletier, &c.? Enſorte que rien n'eſt inſéré dans ce journal qu'après une diſcuſſion ſévere.

On s'abonne pour cet ouvrage périodique, qui a pour titre : *La médecine éclairée par les ſciences phyſiques.* A Paris, chez Buiſſon, li-

Digitized by Google

braire, rue Hautefeuille, N°. 20. Prix, 15 liv. par année, franc de port par la poste. Il en paroît tous les 15 jours un numéro de deux feuilles, ou 32 pages grand in-8°., augmenté chaque mois d'une demi-feuille consacrée à la bibliographie, ou extrait d'ouvrages nouveaux qui paroissent sur cette matiere On s'appercevra dans la seconde année de ce journal que les auteurs font de nouveaux efforts, de nouveaux sacrifices pour augmenter encore son succès. Le prix de la premiere année de ce journal est le même, franc de port par la poste; en la prenant au bureau, de 12 liv. 10 sous.

Feuille de correspondance du Libraire, ou Notice des ouvrages publiés dans les différens Journaux, & qui circulent en France & dans l'étranger. 1792. A Paris, chez Aubry, rue de la Monnoie, N°. 5, qui se chargera de fournir à ses souscripteurs toutes les demandes de livres, gravures & musique, qui lui seront faites, & d'insérer dans sa feuille toute espece d'annonces bibliographiques, à raison de 4 sols la ligne. Cette feuille, dont le premier volume vient de paroître avec succès, & qui est destinée à réunir en un seul corps d'ouvrage la *Bibliographie moderne & la nouvelle* : avantage que n'avoit encore présenté jusqu'à ce jour aucune bibliographie, continue de paroître tous les 15 jours. On y remarque particulierement les avantages qui suivent : 1°. Le format, le nombre des pages, la condition des volumes, leur prix, & le nom des libraires, sont exactement marqués à chaque ouvrage. 2°. Ils sont accompagnés d'une notice faisant connoître les jugemens de nos meilleurs Journalistes. 3°. Toutes les contrefactions y sont désignées. 4°. Par le moyen de trois tables, l'une des frontispices, l'autre

Digitized by Google

des matieres (*) & l'autre des auteurs, non-seulement on facilite considérablement la recherche des livres, mais on les présente continuellement à la mémoire, & on procure par là une annonce perpétuelle, bien préférable à celles consignées dans les Journaux, qui s'échappent sans cesse du souvenir.

La souscription qui étoit pour la précédente année, de 30 feuilles; sera dorénavant de 52, & coûtera 12 liv. pour Paris, & 15 liv. pour la province.

GRANDE-BRETAGNE.

A Political and military Rhapsody, &c. C'est-à-dire, *Rapsodie politique & militaire sur l'invasion & la défense de la Grande-Bretagne & de l'Irlande : éclairée par 3 planches gravées par feu le général Lloyd. On y a joint une introduction & une courte relation de la vie de l'auteur.* In 8°. A Londres, chez Egertons. 1790. Cette rapsodie, comme l'auteur l'appelle modestement, a été composée durant la dernière guerre avec la France & l'Espagne, où l'on craignoit une invasion en Angleterre.

Theological, philosophical and moral Essais, &c. C'est-à-dire, *Essais théologiques, philosophiques & moraux.* Par le révérend Edouard Barry, docteur en médecine. In-8°. A Londres, chez Symonds. 1791. Parmi le grand nombre de sujets traités dans ce volume, nous n'en trouvons pas un seul qui soit relatif à la profession de l'auteur. Peut-être qu'il se réserve de publier séparément ceux qui sont de ce genre. Ce qui paroît d'autant plus à desirer qu'on remarque des vues justes & beaucoup de pénétrations dans ceux qu'il présente ici.

An Enquiry into the Expediency or Propriety of public or social Worship, &c. C'est-à-dire,

(*) Cette seconde table ne s'est encore trouvée dans aucune bibliographie.

Digitized by Google

Recherches sur la convenance ou la propriété du culte public ou en société. Par Gilbert Wakefield, bachelier ès-arts. In-8°. A Londres, chez Deighton. L'auteur observe d'abord que dans l'enfance & dans la jeunesse des institutions évangéliques, on adopta plusieurs pratiques qui ne sont pas adoptées à son âge viril, mais à son âge décrépit, lorsqu'elle rentre en enfance. Une de ces pratiques, est, selon lui, le culte public & en commun. Notre Sauveur ne l'a pas mise en usage, & ses instructions uniformes prescrivent de prier en secret. Les apôtres s'assemblerent, & prierent en commun; mais leurs prieres étoient bien différentes dans la forme & dans l'étendue, de ce qu'elles sont à présent dans nos églises & dans nos assemblées publiques. C'est dommage que l'Assemblée Constituante de France n'ait pas fait cette découverte; en abolissant tout le culte public, elle auroit encore fait un beau coup de filet, & puissamment contribué à rétablir la splendeur du Christianisme. Trois ou 4 ans plutôt, cet ouvrage auroit pu faire un bon effet, ce qui prouve bien la sagesse du refrein de Salomon: *Omnia tempus habent.*

Lady Jane Gray, &c. C'est-à-dire, *Lady Jeanne Gray, conte historique*, 2 vol. in-12. A Londres, chez Lane. 1791. Le style & les sentimens de cette nouvelle surpassent de beaucoup en mérite ceux des productions ordinaires dans ce genre. La partie historique est généralement impartiale & vraie. Mais on regrette que les vertus & les malheurs de Lady Gray ne soient pas mis en assez grand jour, & que la catastrophe soit amenée trop précipitamment & racontée avec trop de rapidité pour intéresser au point qu'on le voudroit. Telle qu'elle est, cette nouvelle est plutôt l'histoire de la malheureuse reine d'Ecosse, que de Lady Gray.

Digitized by Google

ALLEMAGNE.

Uber die Entſtehung religieuſer Volksbegriffe, &c. C'eſt-à-dire, *Sur l'origine des notions populaires de religion. Eſſai de logique pour le Peuple.* Par Henry Gaſpard Munzenberger. In-8°. A Gottingue, chez Dieterich. 1791. Beaucoup d'obſervations ingénieuſes & de remarques fines, rendent cette premiere production d'un jeune homme très-intéreſſante, & annoncent de grandes diſpoſitions pour l'âge mûr du ſçavant.

Kritiſche Verſuche uber Recht und Unrecht, &c. C'eſt-à-dire, *Eſſais critiques ſur le juſte & l'injuſte, tirés en partie de ſes mémoires couronnés & mis au jour par C.-L.-Chriſt.* ROESLIN, *grand-bailli du duc de Wirtemberg & Hochoheim.* In-8°. de 152 pages. A Tubingen, chez Hee b undt. 1791. L'auteur apprécie dans cet eſſai diverſes loix publiées ou propoſées. Nous croyons que la diſſertation ſur les fêtes & celle ſur les enterremens, méritent ſurtout la plus grande attention.

Kurtze fuſte Abhandlung uber die Aetz-Kunſt, &c C'eſt à dire, *Mémoire ſur l'art de graver à l'eau forte & les 84 planches gravées de cette maniere.* Par M. Jean-Henri Tiſchbein, inſpecteur de la gallerie des tableaux du landgrave de Heſſe-Caſſel, pour l'inſtruction des jeunes artiſtes. In-folio, dix feuilles. A Caſſel, dans la librairie de la Cour. 1790. La maniere de M. Tiſchbein, eſt, non-ſeulement variée, mais encore ſupérieure à toutes celles en uſage juſqu'ici. Pour mettre les jeunes artiſtes en état de l'imiter, il donne ici la deſcription de la partie méchanique en faiſant & préſentant à ſes lecteurs des exemples & inſtructions ſur les quatre manieres de graver qu'il exécute ſelon les circonſtances ſéparément ou en réunion.

Digitized by Google

FRANCE.

PARIS (*le 19 Février*).

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Du 13 Février.

La discussion s'est ouverte sur le projet de décret du comité de législation, relativement au serment à prêter par la garde du roi. Après d'assez longs débats, le décret suivant a été rendu :

« ART. I. Tous ceux qui composeront la garde soldée du roi, prêteront serment *d'être fideles à la Nation, à la loi & au roi, de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution du royaume, décrétée par l'Assemblée Nationale Constituante aux années 1789, 1790 & 1791; de veiller avec fidélité à la sûreté de la personne du roi, & de n'obéir à aucunes réquisitions ni ordres étangers au service de sa garde* ».

« II. Ce serment sera publié & prêté en présence des officiers municipaux de la ville où réside le roi ».

« III. Si le roi s'éloignoit au-delà de vingt lieues, pendant la session du Corps Législatif, sa garde soldée ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, le suivre au-delà de ces limites; dans tous les cas, elle ne pourra le suivre au-delà des frontieres ».

« IV. La formule du serment sera lue à haute voix par l'officier commandant, qui jurera le premier, & recevra le serment individuel de chaque officier; ensuite chacun des gardes le prêtera en levant la main, & en prononçant : *Je le jure.* Cette formule sera souscrite par le commandant & les officiers ».

« V. Ce serment sera renouvellé chaque année, le même jour que celui où il aura été prêté la premiere fois ».

Digitized by Google

« VI. La garde du roi ne pourra être admise à prêter le ſerment relatif à ſes fonctions particulieres, qu'après que les membres qui la compoſent auront juſtifié à la municipalité du lieu où réſide le roi, de leur preſtation du ſerment civique, dans les formes preſcrites par l'acte conſtitutionnel ».

« VII. Pour cette fois ſeulement, le ſerment pourra être prêté ſéparement par chaque diviſion, à meſure de la formation ».

Du 14.

M. Guiton de Morveau a fait un rapport ſur la liquidation des offices ſupprimés avant le 1er. Mai 1789, la réctification des erreurs dans les titres des rentes & penſions, & la conſervation des ſaiſies & oppoſitions.

L'Aſſemblée a décrété cinq articles qui portent en ſubſtance. = Les oppoſitions ſur les ſommes dues aux abſens & ſur les parties ſaiſiſſables des penſions ſe feront à la tréſorerie nationale. = Les commiſſaires de la tréſorerie, liquideront les offices ſupprimés avant le 1er. Mai 1789. = Si l'office doit être rembourſé en quittances de finance, elles ſeront expédiées, & le payeur des rentes acquittera l'intérêt. La caiſſe de l'extraordinaire rembourſera les autres. = Les créanciers autoriſés à pourſuivre leur paiement contre les abſens, ſaiſiront au tréſor public, & rempliront avant d'être acquittés les formalités ordonnées par le décret du 29 Juillet. = On pourra ſaiſir de même toutes les ſommes payables au tréſor public, excepté celles pour les travaux de charité.

On a décrété 10 nouveaux articles qui font ſuite aux cinq adoptés ce matin ſur le rapport de M. de Morveau. Ils portent, dans leurs principales diſpoſitions, que la moitié des penſions ſera ſaiſiſſable par les créanciers pour entretien, nourriture & logement. = A la mort des penſionnaires, tout ce qui ſera dû ſera

Digitized by Google

saisissable. = Les oppositions seront visées au trésor public. = Lors du Visa, on exprimera la somme dûe, ce qui vaudra affirmation. = Les oppositions faites entre les mains des conservateurs actuels vaudront pendant deux mois. = Les nouvelles ne tiendront que pour trois ans. = On donnera des expéditions des oppositions sans autres frais que le prix du papier. = Les ordres de suspension du paiement des ministres sont révoqués.

Le Corps municipal étant assemblé, le 13 de ce mois, a reçu, à 10 heures du soir, une lettre du roi, *écrite de sa main*, adressée à MM. les maire & officiers municipaux à Paris, & conçue en ces termes:

Paris, ce 13 Février 1792.

J'ai déjà parlé, MM., à plusieurs d'entre vous des bruits qu'on cherche à répandre sur mon prétendu départ de Paris; je croyois que ce que j'avois dit suffiroit pour les faire tomber; mais comme les gens mal intentionnés continuent de les propager pour alarmer les habitans de Paris & calomnier mes intentions, je veux m'expliquer clairement sur ma façon de penser.

Je connois les devoirs que m'impose la Constitution, je les remplirai toujours; mais je connois aussi les droits qu'elle me donne, & je ne m'interdirai jamais le pouvoir d'en user. Rien ne me retient donc à Paris que ma volonté d'y être, mais j'y crois ma présence nécessaire, & je déclare que je veux y rester, que j'y resterai, & que, quand j'aurai des raisons pour en sortir, je ne m'en cacherai pas.

J'ajoute qu'à moins d'être totalement dépourvu de sens ou profondémens pervers, on ne peut élever des doutes sur mon inviolable dévouement au bonheur de la Nation & sur mon attachement pour les habitans de Paris.

Signé, LOUIS.

Digitized by Google

TABLE.

Supplément au Dictionnaire des jardiniers, qui comprend tous les genres & toutes les especes de plantes non détaillées dans le Dictionnaire de Miller, &c. 145

Hiſtoire de l'iſle de la Dominique, où l'on décrit ſa ſituation, ſon étendue, ſon climat, ſes montagnes, ſes productions naturelles, &c. 152

Voyage ſur le Rhin, depuis Mayence juſqu'à Duſſeldorf. Tome ſecond. 159

Six lettres ſur l'intolérance, comprenant les nations anciennes & modernes, ainſi que de différentes religions & ſectes. 166

Eſſais philoſophiques, hiſtoriques & littéraires. 178

Voyage minéralogique, philoſophique & hiſtorique en Toſcane. 190

Eſſais poétiques ſur les ſujets ſuivans : Les principales erreurs & la corruption des hommes, l'excellence de la raiſon & de la vérité, la liberté & les autres facultés de l'ame, ſa nature ſpirituelle, les fondemens & la réalité des connoiſſances humaines & du bonheur, &c. 205

Oracle de l'Amérique, contenant un expoſé de découvertes récentes dans les arts & les ſciences. &c. 218

La Baronne de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Viſitation, *drame hiſtorique en 3 actes & en vers,* &c. 222

Chanſon intitulée Mon ſermon. 230

A mon ami, philoſophe de vingt ans. 232

Jugement poétique ſur Joſeph Antoine-Joachim CERUTTI, *mort le 2 Février 1792.* 234

Spectacles de Paris. 235

Obſervations ſur le caſtor ; ſuivi de l'analyſe chymique ſur le caſtoreum. 241

Obſervations ſur le mode d'enſeignement qu'on devroit ſubſtituer à l'ancien dans les nouveaux colleges & autres maiſons d'inſtruction pour la jeuneſſe des deux ſexes. 254

Digitized by Google

Pieces curieuses & intéressantes. 254
Musique. 265
Gravure. 265
Géographie. 266

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

Epître au pape. 268
Sophie, *ou Mémoire d'une jeune religieuse.* 271
Etrennes du Parnasse, &c. 272
Histoire des caricatures de la revolte des François. 274
Manuel des amis de la Constitution, &c. 274
Nouvelle rhétorique françoise à l'usage des jeunes Demoiselles, &c. 275
Géographie de France, d'après la nouvelle division en 83 départemens, &c. 275
Etat général du service des diligences & messageries nationales de France. 276
Code militaire, contenant tous les décrets de l'Assemblée Nationale Constituante, &c. 276
La Caissomanie dévoilée, *ou Avis sur les dangers de la multiplication des caisses d'échange.* 276
Huitieme & dernier cahier du code de la justice de paix, &c. 277
La médecine éclairée par les sciences physiques. 277
Feuille de correspondance du libraire, &c. 278

GRANDE-BRETAGNE.

Rapsodie politique & militaire sur l'invasion & la défense de la Grande-Bretagne & l'Irlande. 279
Essais théologiques, philosophiques & moraux. 279
Recherches sur la convenance ou la propriété du culte public ou en société. 279
Lady Jeanne Gray, *conte historique.* 280

ALLEMAGNE.

Sur l'origine des notions populaires de religion. Essai de logique pour le peuple. 281
Essais critiques sur le juste & l'injuste, &c. 281
Mémoire sur l'art de graver à l'eau forte, & les 84 planches gravées de cette maniere. 281

ASSEMBLÉE NATIONALE DE FRANCE.

Paris. 282

Digitized by Google

JOURNAL
ENCYCLOPÉDIQUE
OU
UNIVERSEL,
DÉDIÉ
A Son Alt. Sérénissime Mgr. le Duc de Bouillon, &c. &c. &c.

ANNÉE 1792.

TOME II.

DIX MARS.

N°. VII.

A BOUILLON.

De l'imprimerie du Journal.

Digitized by Google

Il paroît trois volumes par mois de ce Journal. La souscrition n'est ouverte que pour l'année entiere : elle est de 24 liv. de France, prise à Bouillon ; de 25 liv. 4 s. à Paris, & par la poste, de 33 liv. 12 s. franche de port, pour toute la France, sçavoir : 24 liv. pour l'abonnement, & 9 liv. 12 s. pour le port.

L'abonnement du port dans les postes du Généralat de l'Empire étant de 6 liv., il n'en coûtera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correspondance de France, on aura la bonté de s'adresser à M. LUTTON, rue Ste. Anne, Butte St. Roch, N°. 9, à Paris, chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura soin d'affranchir les lettres ; autrement, elles resteront au rebut. La souscription doit être payée d'avance, ainsi que le port du Journal.

On s'adressera aussi à M. WEISSENBRUCH, Directeur du bureau de ce Journal, à Bouillon, où la poste de France arrive & part tous les jours.

On trouve dans le même bureau le Journal Politique, ou Gazette des Gazettes, *qui, depuis le 1er. Janvier 1792, paroît toutes les semaines. Ce recueil de nouvelles coûte 12 liv. par année, pris à Bouillon, & 18 liv. par la poste dans toute la France, y compris le port. Le tout se paie d'avance. Il faut souscrire pour l'année entiere, & on peut le faire à quatre époques, au 1er. Janvier, au 1er. Avril, au 1er. Juillet, ou au 1er. Octobre.*

La Gazette Salutaire, dont on donne une feuille in-8°. chaque semaine, coûte 9 l., franche de port.

Les Directeurs des Postes étrangeres, ainsi que les particuliers qui desireront avoir ces ouvrages périodiques, sont priés de vouloir bien adresser leurs lettres à M. WEISSENBRUCH, Directeur des Journaux, poste restante à Liege.

Digitized by Google

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL.

TOME II.

DIX MARS.

ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE, *ou Hiſtoire naturelle des inſectes.* Par M. Olivier, &c.

DERNIER EXTRAIT.

QUoique le premier cahier du Journal Encyclopédique de cette année, ait déjà parlé de cette intéreſſante hiſtoire naturelle des inſectes, il eſt de notre devoir de la faire connoître plus complettement.

Les cantharides, dit M. Olivier, ſon des inſectes à deux aîles recouvertes pa des étuis durs, mais flexibles. Le corp eſt allongé, preſque rond ou cylindrique

Digitized by Google

la tête est inclinée ; les tarses des quatre pattes antérieures sont composés de cinq articles, & ceux des postérieures sont composés de quatre.

La cantharide vésicatoire est un des insectes le plus anciennement & le plus universellement connu. Les médecins qui ont été les premiers physiciens & les premiers observateurs de la nature, en ont fait mention dans des tems très-reculés ; mais ils ne l'ont considéré que sous le rapport qui leur convenoit, & comme fournissant à la médecine un de ses plus puissans agens. Le naturaliste, qui cherche moins à connoître dans les cantharides les vertus médicinales dont on peut faire usage après leur mort, que les habitudes qui leur sont propres pendant la vie, est encore loin d'avoir acquis, à cet égard, des connoissances certaines, étendues & satisfaisantes : de vingt-deux especes de cantharides décrites par les entomologistes, ce que nous sçavons en général sur ces insectes, c'est qu'ils vivent, une partie, dans nos climats, & les autres sont exotiques, dévorent les plantes & les feuilles de certains arbres, craignent le froid, & ne paroissent vers la fin du printems, que pour disparoître au commencement de l'automne. Nous allons présenter quelques notions sur la cantharide, spécialement appropriée aux vésicatoires.

Baglivi ne paroît pas fondé, lorsqu'il

Digitized by Google

avance que l'usage des cantharides a été introduit en médecine par les Arabes, puisqu'il est assez prouvé que cet usage n'étoit pas inconnu à Hippocrate même; mais il faut dire aussi que les cantharides des anciens, & celles des Chinois, ne sont pas les mêmes que celles des Européens. Les Chinois emploient le mylabre de la chicorée, & il paroît, par ce que dit Dioscoride, dans sa matiere médicale, que les cantharides des anciens étoient les mêmes que celles dont les Chinois se servent encore aujourd'hui. « Les cantharides les plus efficaces, dit Dioscoride, sont celles de plusieurs couleurs, qui ont des bandes jaunes, transversales, avec le corps allongé, gros & gras; celles d'une seule couleur sont sans force ». La description que cet auteur donne de la cantharide, ne convient point à notre espece, qui est d'une belle couleur verte; elle convient bien mieux au mylabre de la chicorée, très-commun d'ailleurs dans le pays qu'habitoit Dioscoride & dans tout l'Orient.

« On a d'abord désigné la cantharide sous le nom de *Mouche d'Espagne*, parce que l'Espagne la fournissoit. Sa métamorphose se fait assez rapidement; & lorsqu'on s'est apperçu de ces insectes, & qu'on les a vu paroître tout-à-coup au mois de Juin en grande quantité, on a cru que c'étoit des émigrations qui venoient des terres australes, & alloient bientôt se perdre dans les pays

du Nord ; mais nous ſçavons, continue M. Olivier, que cette eſpece médicinale naît & vit, non-ſeulement en Eſpagne, en Italie, & en France, mais en Allemagne, en Suede, & dans preſque toute l'Europe. Cet inſecte, qui mérite bien d'être diſtingué par le beau vert doré brillant, dont tout ſon corps eſt coloré, excepté les antennes qui ſont noires, varie dans la petite taille : il a depuis quatre juſqu'à neuf lignes de longueur. Il vit également ſur le lilas, le chevrefeuille, le troëne, le ſureau, le peuplier noir & blanc, le catalpa, & même ſur les bleds ; mais il paroît ſe nourrir préférablement des feuilles du frêne, & à l'inſpection de ces feuilles, dont ils ne rongent ordinairement que les bords, on peut juger de leurs habitations & parvenir à les découvrir ».

« Quoique les cantharides s'élévent aſſez haut, elles paroiſſent naturellement peſantes & ſe meuvent difficilement ; auſſi eſt-il facile de les prendre. Il ne s'agit que de ſecouer, avec un bâton, les rameaux ſur leſquels elles vivent, & de les ramaſſer ſur le drap qu'on a eu le ſoin d'étendre ; mais ce n'eſt pas ſans danger, & le principe actif, d'une odeur pénétrante & déſagréable, émané ſans ceſſe de leur corps, ſuffit pour incommoder ceux qui les manient trop longtems, ou reſpirent l'air qu'elles infectent. A meſure qu'on les prend, on les fait périr en les noyant dans le vinaigre. On les retire

Digitized by Google

quelques heures après pour les faire sécher au soleil. C'est à tort que quelques-uns prescrivent de rejetter la tête, les élytres & les pattes, & de ne conserver que le reste du corps, lorsqu'il est prouvé que toutes les parties jouissent de la même force & de la même vertu. On les renferme dans des bocaux, que l'on doit avoir soin de tenir bien fermés, si l'on ne veut pas laisser échapper le principe volatil & fugace. Lorsqu'on veut en faire usage, on les pulvérise, & on mêle la poudre avec de la cire, de la graisse ou de la térébenthine, pour en composer un emplâtre vésicant. L'analyse chymique n'a point encore donné des connoissances positives sur le principe caustique dont cette poussiere est douée; cependant, à en juger par les effets même, on peut être fondé à croire que ce principe participe de la nature d'un alkali volatil. Sans doute l'usage interne des cantharides peut être suivi des plus grands dangers, & exige la plus sévere circonspection avant de l'ordonner. Cependant, prescrit, modifié à propos & avec prudence, peut-être en résulteroit-il des effets salutaires, & pourroit-on combattre avec succès certaines maladies violentes où échouent toutes les ressources de l'art. On lit dans Cartheuser, que les peuples de Hongrie guérissent la rage par l'usage des cantharides à haute dose; la sueur abondante qu'elles provoquent suffit pour

Digitized by Google

dissiper le venin. Mais outre que les peuples du Nord peuvent mieux supporter que ceux du Midi des remedes très-actifs, cet auteur remarque lui-même que les cantharides ont d'autant moins de vertus, qu'elles naissent dans des pays plus froids ».

« On a peut-être trop négligé de faire des expériences sur les insectes, relativement à leur utilité dans la médecine & dans les arts, leur petitesse sans doute les a trop fait mépriser. Il n'est pas douteux cependant qu'il n'y en ait un grand nombre, dont les vertus soient égales à celles de la cantharide ; & plusieurs autres moins âcres, moins caustiques, pourroient, dans divers cas, être pris intérieurement avec moins de danger & plus de succès. Nous pouvons assurer, que toutes les especes qui tiennent au genre de la cantharide jouissent à peu près des mêmes vertus que l'espece que nous connoissons, & par conséquent dans tous les pays où on les trouve, on pourroit en faire le même usage ; parmi les insectes pris dans d'autres genres, qui pourroient fournir des particules caustiques & irritantes, & qu'on pourroit substituer jusqu'à un certain point à la cantharide, nous pouvons ranger les meloés, les mylabres, les carabes, les ténébrions, les cicindeles, les scarites, les cœcineles, &c. La dépouille de la plupart des chenilles, produit une poussiere, qui, dispersée par les

Digitized by Google

vents, souleve des pustules sur le visage qui la reçoit. Le même effet est occasionné par le poil & la laine de quelques phalenes lors qu'on les touche. Mérian a trouvé à Surinam des especes de larves des lépidoptéres velus, qu'on ne pouvoit toucher sans ressentir soudain une inflammation ».

« On prépare aussi avec les cantharides une teinture connue sous le nom de *Teinture de cantharides*. Cette préparation consiste à tenir, pendant quelques jours, de la poudre de cantharides en digestion dans de l'esprit de vin ».

Les bousiers, sont des insectes de la premiere section de l'ordre des coléopteres. Ils sont confondus par presque tous les auteurs, avec les scarabés, & ils en different par le chaperon très-large, par le manque de levre supérieure, par les mandibules membraneuses, petites, souvent imperceptibles, enfin, par la forme de la levre inférieure & des antennules.

« Les bousiers, dit M. Olivier, vivent dans les ordures, les excrémens, & les fientes des animaux; ces insectes sont attirés de tous les côtés par l'odeur de ces matieres. Un bœuf, un cheval, un homme, ne se sont pas plutôt délivrés de leurs excrémens, qu'on entend voler des bousiers en bourdonnant, & qu'on les voit se précipiter sur ces excrémens. Presque toutes les especes qui n'ont point d'émission

forment des pilules ou boules de ces matieres fécales, les enterrent enſuite, & y dépoſent leurs œufs. Ariſtote & Pline ont parlé de ces inſectes, & les ont déſignés ſous le nom de pilulaires ».

« On a donné le nom de pilulaires à quelques bouſiers, à cauſe qu'ils forment dans la fiente des animaux, une boule aſſez groſſe, en la roulant, par le moyen des pattes de derriere. Cette boule, fort humide d'abord, ne prend une figure parfaitement ſphérique, qu'à meſure qu'elle ſéche, l'inſecte continuant de la faire tourner ſur elle-même. Lorſquelle a acquis un peu de ſolidité, le bouſier la fait rouler par le moyen de deux pattes poſtérieures, & en marchant lui-même à reculon ſur les quatre pattes de devant, juſqu'à ce que parvenu à ſon trou, il l'y précipite. Cette boule eſt deſtinée à ſervir de proviſion, & à nourrir la larve dès l'inſtant de ſa naiſſance. On ne trouve, au reſte, aucun de ces inſectes au nord de l'Europe, mais il y en a pluſieurs eſpeces au midi, & un plus grand nombre dans les pays chauds ».

« C'eſt ordinairement à la fin du printems, & vers le milieu de l'été, qu'on voit les bouſiers former leurs pilules, & travailler à l'envi, avec d'autant plus d'ardeur que la chaleur eſt plus forte. Il y a quelquefois, ſur une ſeule fiente, un grand nombre de ces inſectes, occupés chacun à

Digitized by Google

la formation de sa boule. Il se réunissent souvent deux ou trois, soit pour la former, soit pour la faire rouler; & cela leur est d'autant plus avantageux, qu'on en voit à chaque instant faire la culbute, & se renverser sur le dos, tandis que la boule roule d'un autre côté, souvent à quelque distance d'eux, suivant que le terrein est plus ou moins inégal, ou incliné. Il arrive alors presque toujours que d'autres viennent se saisir de cette boule, & que ceux-ci, relevés de leur chûte, vont s'emparer de la premiere qu'ils rencontrent. Il paroît que ces insectes ne connoissent pas le droit de propriété, puisqu'ils s'emparent indifféremment de la premiere qu'ils voient à portée, & qu'ils abandonnent facilement celle qu'ils ont construite, au premier qui se présente, pour aller travailler à la formation d'une autre. Peu fermes sur les quatre pattes antérieures, & obligés de marcher à reculons, ces insectes sont renversés à chaque instant, surtout lorsque le terrein est inégal, & qu'ils ont des élévations un peu considérables à franchir. Les bousiers se relèvent avec beaucoup de peine, lorsqu'ils sont renversés sur le dos; ce qui rend quelquefois leur travail très-long & très-pénible, les difficultés, cependant, bien loin de les rébuter, redoublent au contraire leur ardeur: on est étonné de voir ces insectes, naturellement lourds & pesans, devenir très-

agiles, infatigables, & surmonter, par leur opiniâtreté, des obstacles qu'on auroit jugés insurmontables ».

« Les larves des bousiers ressemblent à celles des scarabés ; elles vivent dans la terre, & se nourrissent pendant quelques tems de la provision qu'elles trouvent à leur portée ».

Les carabes sont des insectes du même ordre que les bousiers. Avant Linné, on les appelloit bupreſtes. Ce sont des insectes très-agiles. On les rencontre très-fréquemment dans les champs & dans les jardins, courant avec beaucoup de viteſſe & de célérité, & se cachant le plus souvent dans la terre & sous les pierres. La plupart, parmi les grandes especes surtout, évitent la lumiere & ne sortent que la nuit. Ils sont très-voraces. Ils se nourrissent de larves de chenilles, & souvent d'insectes parfaits, dont ils se saisissent avec leurs grandes & fortes mâchoires ; ils ne s'épargnent pas même entr'eux : car souvent ils se dévorent impitoyablement les uns les autres.

Ces insectes répandent une odeur très-forte & très-désagréable, qui approche de celle du tabac, & de quelque plante vénéneuse. Lorsqu'on les prend, on voit sortir de la bouche ou de l'anus, une liqueur d'un vert noirâtre, très-âcre & très-caustique, & dont l'odeur est plus forte & plus pénétrante que celle que répand leur corps.

Digitized by Google

Les anciens avoient regardé ces insectes, comme un poison pour les bœufs qui en avaloient quelques-uns, mêlés avec l'herbe dont ils se nourrissent dans les champs & dans les prés. Ils les croyoient capables d'enflammer les intestins de ces animaux, par leur acrimonie & leur causticité. C'est à cause de cette qualité malfaisante qu'ils leurs avoient donnés le nom de bupreste.

« Hippocrate, Pline & les anciens médecins, attribuoient à ces insectes une vertu peu inférieure à celle des cantharides. Ils en faisoient usage dans diverses maladies; dans l'hydropisie, dans la tympanite, & surtout dans quelques maladies, auxquelles les femmes sont particulierement sujettes; comme par exemple la suppression des régles, le squirre à la matrice, &c. Ils les faisoient prendre intérieurement à très-petite dose, & ils les employoient quelquefois en pessaires, mêlés avec des substances aromatiques ».

Tous les genres présentent ainsi l'utile avec l'instruction. L'on peut regarder M. Olivier, comme le plus grand entomologiste actuel de France.

Tableau Encyclopédique & méthodique des trois regnes de la nature, contenant l'helminthologie, ou les vers infusoires, les vers intestins, les vers mollusques,

Digitized by Google

&c. Grand in-4°. de 83 pages, avec 95 planches, en taille-douce. Par M. Bruguiere, docteur en médecine. Septieme livraison. A Paris, chez Panckoucke; & à Nancy, chez Matthieu. 1791.

SElon M. Bruguiere, si l'étude des vers n'a pas encore présenté le même intérêt, que celle des autres parties de l'histoire naturelle, ce n'est pas qu'elle réunisse moins d'attraits, qu'elle soit moins fertile en découvertes, ou qu'elle offre des rapports moins utiles, que les parties de la nature qui ont été le plus observées; mais c'est la difficulté de l'observation, la pauvreté des bibliotheques, & surtout la privation des collections, occasionnée d'une part, par les obstacles sans nombre dans leur recherche, de l'autre, par ceux qui s'opposent à la conservation des individus que le hazard présente si rarement, ou enfin par l'indifférence des voyageurs naturalistes, qui en sont les véritables causes.

L'entomologie doit en grande partie la rapidité des progrès qu'elle a faits de nos jours, à la grande facilité qu'il y a de conserver les insectes, & de les recevoir entiers de toutes les parties de la terre; les naturalistes qui se sont le plus distingués dans cette carriere, n'ont eu aucun désavantage, en décrivant dans leur cabinet

Digitized by Google

les insectes des Indes, & ceux des régions les plus éloignées, sur ceux qui les avoient observés dans leur pays natal; & loin qu'aucun de leurs caracteres, même les plus minutieux, leur ait échappé, ils ont encore surpassé les naturalistes voyageurs par tous les avantages de la méthode, de la critique, résultans de la réunion de tous les secours littéraires qui se trouvoient à leur portée.

Ces avantages ont été communs à ceux qui ont écrit sur toutes les parties de l'histoire naturelle, autres que celle des vers; les collections nombreuses de l'Europe, & celles de la capitale, leur ont offert des ressources qui équivalent à l'observation même sur des êtres vivans; la facilité de l'étude a été le premier véhicule de la science, & enfin il est résulté de leurs efforts réunis un dégré de perfection, auquel on ne doit pas s'attendre de longtems pour la partie de l'helmintologie.

Jusqu'ici toutes les tentatives ont été vaines, pour conserver les vers après leur mort d'une maniere satisfaisante, & toutes les notions qui leur sont relatives n'existent que dans les ouvrages des sçavans, se trouvent dispersées dans une infinité de volumes, dont les auteurs, faute d'avoir pu conserver les objets sous leurs yeux, n'ont pu exercer les uns sur les autres, cette critique judicieuse qui discute & analyse les

Digitized by Google

faits, & conduit tôt ou tard à la vérité. Combien n'exiſte-t-il pas d'eſpece parmi les vers, qui n'ont été vues qu'une ſeule fois, d'autres qui ne l'ont été que d'une maniere incomplette, dont les vrais caracteres ne ſont pas même ſoupçonnés, & qui cependant groſſiſſent le nombre des eſpeces réputées connues.

Ici, ce ſont des obſervations microſcopiques, dont les illuſions, douteuſes ſeulement pour ceux qui n'ont jamais obſervé, peuvent avoir mis le naturaliſte le moins exercé en défaut; là, outre ce premier obſtacle, l'on a eu encore à vaincre celui de la différence de l'élément dans lequel on obſerve. Les productions polypeuſes de la mer, celles des rivieres ne durent qu'un inſtant ſous l'œil de l'obſervateur; & combien de difficultés n'a-t-il pas fallu ſurmonter, pour ſe procurer ce moment d'obſervation, d'où dépend cependant l'erreur ou la vérité.

Enfin, ſi la privation de la vie, dans les objets ſoumis à ſes recherches, conſerve au naturaliſte toute la pureté des caracteres extérieurs, qu'il employe pour les autres parties de l'hiſtoire naturelle, s'il eſt difficile de reconnoître que ſes deſcriptions n'ont été priſes, que ſur des individus qui en étoient privés, ou ſi les différences qui peuvent s'y trouver ſont effectivement eſſentielles, qui ne conviendra pas que cette

Digitized by Google

reſſource eſt nulle pour l'helminthologie ; que la vie des individus eſt indiſpenſable dans l'obſervation de ces animaux, la ſeule vraiment eſſentielle, puiſque les parties des vers ſur leſquelles les diviſions méthodiques & les caracteres des genres ſont fondés, telle que leurs extrêmités, rentrent ou s'affaiſent, ou ſe réforment complettement un inſtant après qu'ils ont péri ?

Dans un ouvrage général qui devoit rapprocher & claſſer toutes les notions acquiſes ſur les vers, & où l'obſervation de la nature étoit impoſſible, il a donc fallu s'en rapporter à celles qui étoient déjà conſignées dans les auteurs ; la vie de pluſieurs hommes célebres a été employée à les recueillir ſéparément, & c'eſt aux générations ſuivantes qu'il appartient de les rectifier. C'eſt quelque choſe que de réunir tant de faits épars & de les raſſembler ſous un ordre méthodique, ſurtout quand cette réunion n'avoit encore été tentée que particulierement & comme d'une maniere proviſoire. Ce premier pas peut ouvrir une carriere nouvelle, qui ſera défrichée à ſon tour, & s'applanira ſucceſſivement. L'ouvrage de Linnéus, qui a réuni, ſous le titre de *Syſtême de la nature*, tous les êtres naturels qui lui étoient connus, n'eſt pas encore porté, malgré les quatorze éditions ſucceſſives qu'il a éprouvé, & les améliorations graduelles qui leur ont donné

Digitized by Google

lieu, au degré de perfection, où il doit atteindre, parce que loin que toutes les corrections aient été faites, la vérification seule des especes n'a pas présenté toujours la même facilité ou la même possibilité, & c'est surtout ce qui est arrivé pour ce qui concerne la partie des vers.

Ce précis historique, tiré entierement de l'avertissement préliminaire de M. Bruguiere, mérite d'être lu. Ce sçavant naturaliste, ne pouvant donc consulter la nature dans l'ordre des vers infusoires, dans ceux des vers mollusques & intestinaux, il a adopté le travail des auteurs les plus distingués, qui s'étoient dévoués à l'illustration particuliere de chacun de ces ordres de l'helminthologie; *il a employé le travail entier de ces naturalistes*, quand ses observations ou celles des personnes qui méritoient sa confiance lui ont assuré, autant qu'il a dépendu des circonstances, de la fidélité & de la véracité des faits qui y sont rapportés. Il a fondu les découvertes détachées & souvent isolées de plusieurs auteurs pour compléter des parties entieres qui n'avoient pas été rédigées systématiquement, & M. Bruguiere a présenté une méthode plus complette que celle de Linné dans l'ordre des échinodermes, qu'il a séparé de celui des mollusques, & dans ceux des vers testacés & des zoophites, parce que dans ces trois ordres, il a eu l'avan-

Digitized by Google

tage de les examiner dans les collections nombreuses des cabinets de Paris. Il a suivi pour les planches de cette helminthologie le plan du *Système de la nature* de Linné, comme le meilleur de tous les modeles, comme le plus favorable à l'instruction, en ce qu'il présente un tableau succinct & méthodique des rapports les plus essentiels des êtres naturels.

Le texte de cette livraison est uniquement consacré à traiter des vers infusoires; 28 planches les représentent parfaitement.

Les vers infusoires sont mous, le plus souvent imperceptibles à la vue simple, nuds ou ciliés, privés de tentacules & aquatiques; ils se multiplient par des œufs, & souvent par une division simple ou double, qui s'opere naturellement sur leur longueur ou sur leur largeur. Cet ordre est purement artificiel & fondé essentiellement sur la petitesse des animalcules qu'il renferme; c'est pour cela qu'ils avoient pris le nom de vers microscopiques. M. Bruguiere a suivi la méthode du célebre Otton Fréderic Muller, pour ce qui concerne cet ordre de vers, comme celle de l'homme de notre siecle le plus instruit sur cette partie, & qui, réunissant les observations les plus certaines de ses prédécesseurs, celles de ses contemporains, avec les découvertes nombreuses qu'un travail assidu de 10 années lui avoit procurées, est regardée mainte-

Digitized by Google

nant avec justice comme fondamentale. L'ordre des vers infusoires est divisé en deux sections qui comprennent les vers infusoires sans organes extérieurs, à corps épais & à corps membraneux & les vers infusoires avec des organes extérieurs, à corps nud & à corps recouvert d'un test. Cet ordre est composé de 17 genres, & chaque genre de plusieurs especes.

Cet ouvrage manquoit à la France; il il faut donc l'accueillir & encourager M. Bruguiere à le finir, & à lui donner toute la perfection dont il est susceptible.

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale & domestique, publiés par la société royale d'agriculture. Année 1792. Trimestre de printems. In-8°. de 179 pages. A Paris, au bureau de la *Feuille du cultivateur*, rue des Fossés-Saint-Victor, N°. 12.

CE trimestre commence par les extraits des séances tenues pendant les mois d'Avril, Mai & Juin 1791. Il y est fait mention de détails sur la maniere d'élever & d'engraisser les oies, dans le pays qu'habite M. Casimir Puymorin, correspondant de la société à Toulouse; & des observations sur la culture de la vigne, & l'entretien des bestiaux, par M. Belleport-Jaunal, correspondant de la société à Boulogne

Digitized by Google

en Comminges. Après l'exposé de ces divers objets, l'on trouve des observations sur l'aménagement des forêts, & particulierement des forêts nationales, présentées à l'Assemblée Nationale, par la société royale d'agriculture. L'abondance du bois est d'une nécessité si absolue, sa consommation se diversifie de tant de manieres, & elle est excitée par tant de besoins, sans cesse renaissans, qu'il est incompréhensible qu'une société policée ait pu cesser un seul instant de veiller à la conservation, à l'aménagement & à la reproduction de ses bois & de ses forêts. Suit un mémoire sur le même sujet, c'est-à-dire, relatif à l'aménagement des bois, & particulierement des forêts nationales, par M. Varennes de Fenille. Ce mémoire, très-méthodique, offre deux parties qui traitent fort en détail des bois taillis & de futaie. Le but que se propose un Agronome, dit l'auteur, en établissant une futaie, est d'obtenir la plus grande quantité de bois, dans le plus petit espace, & le moins de tems possible; ou en d'autres termes, le meilleur aménagement des futaies, est en raison composée de la quantité du tems & de l'espace. D'où il suit, qu'il ne faut entreprendre d'établir des futaies, que sur un terrein profond & fertile. Qu'il est à propos d'espacer les arbres, de maniere que, sans qu'il y ait aucune place perdue, ils ne puissent se nuire réciproque-

Digitized by Google

ment, ni rallentir mutuellement leur croissance. Qu'il seroit désavantageux, hormis le cas d'un service urgent & nécessaire de couper des arbres d'espérance, suffisamment espacés, avant qu'ils aient acquis toute leur grandeur. D'après ce mémoire, dont la société adopte les principes & les conséquences, elle pense qu'il seroit utile que l'aliénation des forêts & des bois nationaux fût faite sans distinction de taillis & de futaies; que l'acquéreur d'un taillis ne pût couper les baliveaux, qu'en laissant en réserve dans le même taillis, ou dans tout autre dont il seroit propriétaire, un arpent croître en futaie, par six arpens dont les baliveaux auroient été abattus; qu'aucun défrichement dans les bois nationaux acquis, ne pût être fait qu'en affectant en remplacement un bois nouvellement semé ou planté, équivalent à la partie désséchée; que tout acquéreur de taillis & de futaies, ne pût les aliéner en tout ou en partie, qu'en stipulant que son acquéreur immédiat, sera tenu de posséder & de jouir aux conditions portées par l'adjudication desdits bois & futaies, & de notifier l'acte de vente au directoire du district & du département. Les conditions de la société royale d'agriculture doivent être suivies par l'Assemblée Nationale Législative, dont la sagesse doit nous conserver les bois de l'Empire François, & ne point penser à leur aliénation, étant un bien es-

Digitized by Google

ſentiel, dont on ne peut ſe paſſer. Suivent des obſervations ſur l'uſage de botteler le foin dans les prés, par M. Gilbert, correſpondant à Alfort; ſur la culture du tabac dans les environs d'Arras, par M. Delys, correſpondant à Arras. Un mémoire ſur la vis d'Archimede, perfectionnée par M. Touroude, méchanicien, pour le déſſéchement des marais, l'arroſement des prairies & l'épuiſement des fondations, préſenté à la ſociété d'agriculture par l'auteur. Des obſervations ſur les mans & les hannetons, par M. Lefebvre, agent-général de la ſociété. Il eſt conſtant que juſqu'à préſent, l'on n'a point trouvé de moyens efficaces pour la deſtruction de ce ſcarabé. M. Lefebvre conclue par ſes propres obſervations; que ce ſeroit ſans ſuccès que l'on entreprendroit, avec une méthode publiée il y a quelques années, la deſtruction complette des *Mans* ou vers de hannetons; que l'humidité continue, les grandes pluies, les fortes gelées, les chaleurs vives, contribuent beaucoup à les faire périr; que les corneilles, les pies, les geais, les hochequeues en ſont très-friands; qu'il faut attirer ces oiſeaux derriere les charrues, dans le tems des labours, parce qu'ils en détruiſent un grand nombre; qu'il faut anéantir leur génération par la deſtruction des hannetons, qui les multiplient d'une maniere prodigieuſe. Ce mémoire infiniment curieux & intéreſſant renferme pluſieurs let-

Digitized by Google

tres sur la destruction de cet insecte, nous y renvoyons nos lecteurs. Le dernier article de ce trimestre traite de la nature & de la maniere d'agir des engrais, par M. Parmentier, associé ordinaire.

Ce recueil devient de jour en jour plus précieux.

Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance, dans les années 1780, 1781, 1782, 1783, 1784 & 1785, avec figures. In-8°. de 274 pages. A Bruxelles, & se vend chez M. Mettra, directeur de la Société Typographique à Neuwied-sur-Rhin.

MR. Le Vaillant, après avoir critiqué dans sa préface les nomenclatures des méthodistes & les naturalistes qui ont comparé l'anatomie des animaux à celle de l'homme, rapporte qu'il n'y a pas un siecle que le goût des voyages s'est répandu dans toute l'Europe, que les sciences croupissoient auparavant dans les ténebres, l'incertitude, & que l'histoire naturelle n'étoit pas même encore à son enfance. Peu à peu le génie des découvertes a déployé ses aîles; les arts & les lettres ont cédé la place aux sciences; la passion des voyages s'est éveillée; ce desir, toujours plus insatiable de con-

Digitized by Google

poître & de comparer, s'est aggrandi en proportion des miracles qu'il a produits : on n'a plus connu de bornes à mesure que les dangers se sont applanis ; & ce qui paroissoit autrefois un obstacle insurmontable, n'est aujourd'hui qu'une excuse puérile, un moyen honteux de cacher sa foiblesse & son inertie. Il dédie son livre à M. Boers, ancien fiscal, indépendant du Cap de Bonne-Espérance, pensionnaire de Leyde, &c.

M. Le Vaillant nous apprend, dans un précis historique, qu'il est né à Paramaribo, chef-lieu de la partie hollandoise de la Guyanne. Elevé par des parens instruits, qui travailloient à se procurer toutes les productions naturelles répandues dans cette contrée, il avoit par là continuellement sous les yeux ces précieuses richesses. La nature a donc été sa premiere institutrice. Aussi dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua à se former un cabinet d'histoire naturelle, il commença par recueillir les insectes. La famille de M. Le Vaillant étoit françoise, née à Metz, elle ne desiroit rien tant que de retourner en Europe; ce départ fut enfin fixé au 4 Avril 1763. Le navire leva l'ancre & l'on prit la route de la Hollande. Après une traversée cruelle & dangereuse, on arriva au Texel le 12 Juillet suivant. Pendant un séjour de neuf ans, tant en Lorraine qu'en Allemagne & Alsace, M. Le Vaillant s'appliqua à l'ornithologie, au point

Digitized by Google

qu'il parvint, non-seulement à rendre à ces animaux, dont une partie est si frêle & si délicate, leur forme naturelle, mais même à les maintenir dans cette conservation intacte & pure, qui en fait le principal mérite. C'est aussi par une longue habitude de vivre avec eux dans les champs, dans les bois, dans tous les lieux de leurs retraites les plus cachées, qu'il a appris à distinguer les sexes d'une maniere invariable; art divinatoire, qui est l'appanage d'un très-petit nombre d'ornithologistes. Une circonstance favorable conduisit M. Le Vaillant à Paris, en 1777; les richesses de la nature entassées dans les *Muséum* de cette capitale, augmenterent sa cupidité pour accroître ses connoissances en histoire naturelle; dès-lors il forma le projet de voyager dans l'intérieur de l'Afrique. Ni les liens de l'amour, ni ceux de l'amitié, ne furent capables de l'ébranler, il ne communiqua ce projet à personne. Inexorable & fermant les yeux sur tous les obstacles, il quitta Paris le 17 Juillet 1780, pour se rendre en Hollande; s'embarqua au Texel le 19 Décembre de la même année, & relâcha au Cap de Bonne-Espérance.

« La ville du Cap, dit M. Le Vaillant, est située sur le penchant des montagnes de la Table & du Lion. Elle forme un amphithéatre qui s'allonge jusques sur les bords de la mer. Les rues, quoique larges,

Digitized by Google

ne sont point commodes, parce qu'elles sont mal pavées. Les maisons, presque toutes d'une bâtisse uniforme, sont belles & spacieuses : on les couvre de roseaux, pour prévenir les accidens que pourroient occasionner des couvertures plus lourdes, lorsque les gros vents se font sentir : l'intérieur de ces maisons n'annonce point un luxe frivole ; les meubles sont d'un goût simple & noble. Jamais on n'y voit de la tapisserie ; quelques peintures & des glaces en sont le principal ornement ».

« L'entrée de la ville, par la place du château, offre un superbe coup-d'œil. C'est là que sont assemblés, en partie, les plus beaux édifices. On y découvre d'un côté, le jardin de la compagnie dans toute sa longueur ; de l'autre, les fontaines, dont les eaux descendent de la Table par une crévasse qu'on apperçoit de la ville & de toute la rade. Ces eaux sont excellentes, & fournissent avec abondance à la consommation des habitans, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires qui sont en relâche ».

« En général, les hommes parurent bien faits à M. Le Vaillant, & les femmes charmantes. J'étois surpris, dit-il, de voir celles-ci se parer, avec la recherche la plus minutieuse de l'élégance de nos Dames Françoises ; mais elles n'ont ni leur ton, ni leurs graces ; comme ce sont toujours les esclaves

qui donnent le sein aux enfans du maître, la grande familiarité qui regne entr'eux influe beaucoup sur les mœurs & l'éducation. Celle des hommes est plus négligée encore, si l'on excepte les enfans des riches qu'on envoie en Europe pour les faire instruire; car on ne voit au Cap d'autres instituteurs que des maîtres d'écriture ».

« Les femmes touchent presque toutes du clavecin; c'est leur unique talent. Elles aiment à chanter, & sont folles de la danse: aussi est-il rare qu'il n'y ait pas plusieurs bals par semaine. Les officiers des navires qui sont en rade, leur procurent souvent ce plaisir. A mon arrivée, le gouverneur s'étoit mis dans l'usage de donner, tous les mois, un bal public, & les personnes distinguées de la ville suivoient son exemple ».

Le poisson est très-abondant au Cap. Le gibier y est éloigné de plusieurs lieues, les cérises rares & mauvaises, les poires & les pommes ne valent pas mieux & ne se conservent point. En revanche, les oranges & les citrons sont excellens, les figues délicates & saines. Ne faut-il pas s'étonner que, dans un pays aussi beau, sous un ciel aussi pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indigene. L'asperge & l'artichaud ne croissent point au Cap; mais tous les autres légumes d'Europe y semblent naturalisés.

M. Le Vaillant quitta la ville du Cap,

Digitized by Google

pour se rendre dans la Baie de *Saldanha*. Les cachalots, espece de baleine, abondent & jouent continuellement dans ce bassin. L'on trouve sur les collines une prodigieuse quantité de lapins; ce qui fait une excellente ressource pour les équipages. Le gibier de toute espece fourmille dans les environs, principalement les petites gazelles. On y voit aussi des perdrix & du lievre; les panthères y sont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne sont jamais tourmentées par la faim.

Arrivé à une isle de ce golfe, il s'éleva tout-à-coup de toute sa surface, une nuée impénétrable, qui formoit, à quarante pieds sur les têtes, un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toute espece & de toutes couleurs. Les cormorans, les mouettes, les hirondelles de mer, les pélicans, tout le peuple aîé qui borde cette partie de l'Afrique, paroissoit rassemblé là. Tous leurs croassemens, mêlés ensemble & modifiés suivant leurs différentes especes, formoient une musique horrible. Les cavernes & les crevasses des roches étoient habitées par des veaux & des lions marins. Les plus petits abris servoient de retraite aux manchots, qui foissonnoient par dessus toutes les autres especes.

Pendant l'espace de trois mois que M. Le Vaillant habita cette isle, il en

Digitized by Google

connût tous les environs & rassembla une collection considérable & précieuse d'oiseaux, de coquilles, d'insectes, de madrepores, &c. La chasse étoit surtout sa passion favorite. Un soir, il fut invité & fortement prié par un insulaire de venir à son secours, pour détruire une panthere, fixée depuis quelques tems dans son canton, qui en avoit régulierement, toutes les nuits, quelque piece de son bétail. Enchanté de faire en regle la chasse de cet animal féroce, notre chasseur naturaliste se détermina, dès le lendemain, accompagné de quelques jeunes gens des environs, de sa petite horde & de ses chiens. L'on apprit à M. Le Vaillant que cette panthere avoit encore enlevé un mouton pendant la derniere nuit. Il part; un des canons de son fusil à deux coups étoit chargé de très-gros plomb, l'autre de chévrotines; il avoit, en outre, une carabine chargée de balles; son domestique Hottentot la portoit & le suivoit. Après plus d'une heure de recherches, cette troupe de chasseurs tomba sur le mouton, dont la panthere n'avoit dévoré que la moitié. Une fois sûre de la piste, l'animal n'étoit pas loin, & ne pouvoit échapper. En effet, quelques instans après, les chiens qui jusques-là, n'avoient fait que battre confusément la campagne, tout-à-coup se réunirent & pressés ensemble, s'élancerent vers un énorme

Digitized by Google

buiſſon, où ils ſe mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces. M. Le Vaillant ſaute à bas de ſon cheval, court du côté du buiſſon, s'etablit ſur une petite monticule, qui en étoit à cinquante pas, jette les yeux derriere lui, & s'apperçoit que ſes compagnons de voyage ſe ſont enfuis, ſaiſis par la peur; le tigre pouſſoit des hurlemens affreux. Quelques coups de fuſil tirés au hazard, le déterminerent à changer de buiſſon. Il fut ſalué de trois coups au paſſage. Il fut encore harcelé pendant plus d'une heure, pendant lequel tems, M. Le Vaillant, ſeul avec ſon Hottentot, lui tirerent plus de quarante coups de fuſil. Notre intrépide chaſſeur change de place, l'apperçoit, lui lâche un coup de carabine & tue le cruel animal: c'étoit une panthere mâle, monſtrueuſe, qui, depuis l'extrémité de la queue juſqu'à la mouſtache, portoit ſept pieds deux pouces, ſur une circonférence de deux pieds dix pouces. Les détails de cette expédition ne tarderent point à ſe répandre. On diſoit partout le pays que M. Le Vaillant étoit un *brave*. Notre voyageur retourna au Cap. Il viſita pluſieurs fois la montagne de la Table, à une lieue de là; elle eſt le repaire de vautours. On y voit auſſi l'eſpece de ſinge *papion*; le *Protea argentea*, charmant arbre, ainſi que le *Mimoſa nilotica*, qui eſt le vrai *Acacia*. Il voyagea enſuite à l'eſt du Cap,

par la terre de Natal & celle de la Cafrerie ; il ne fut pas longtems ſans rencontrer des foules de gazelles, de bubales, de zebres & d'autruches, qui ſe montoient ſouvent, à plus de quatre à cinq mille pieces. Il ſe rendit auſſi à des bains chauds, ſingulierement vantés par les habitans du Cap. En continuant ſes incurſions, il rencontra des milliers de pélicans & de flamans. La couleur roſe foncé, des uns, & le blanc mat des autres, préſentoient à l'œil étonné un mélange tout-à-fait neuf.

Le pays nommé Auteniquoi, offre des vallées immenſes, relevées par des collines qui varient à l'infini, & moutonnent juſqu'à la mer. Des prairies émaillées & les plus beaux pâturages ajoutent encore à ce ſite magnifique. On ne peut y faire un pas, ſans rencontrer mille eſſaims d'abeilles ; les fleurs naiſſent par miracles ; les parfums mêlangés qui s'en échappent & viennent délicieuſement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur & frais qu'on reſpire, tout y eſt admirable ; la nature a fait de ces beaux lieux un ſéjour de féeries. Le calice & les étamines de preſque toutes les fleurs ſont chargés de ſucs exquis, dont les mouches compoſent leur miel, qu'elles vont dépoſer partout, dans des creux d'arbres & de rochers. Tout le pays d'Auteniquoi, depuis la chaîne de montagnes juſqu'à la mer, eſt habité par pluſieurs colons

Digitized by Google

qui élevent quantité de beſtiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramaſſent du miel, & tranſportent le tout au Cap. Ils habitent ſous de mauvais halliers enduits de terre. Une peau de buffle, attachée par les quatre coins, à autant de poteaux, leur ſert de lit; une natte ferme la porte, qui eſt en même tems la fenêtre; deux ou trois chaiſes démembrées, quelques bouts de planches, une maniere de table, un miſérable coffre de deux pieds en quarré, forment tout le garde meuble de ces vraies tannieres. C'eſt ainſi que l'image de la miſere profonde, contraſte déſagréablement avec les charmes de ce paradis terreſtre. Au ſurplus, ils vivent fort bien. Il ont en abondance le gibier & le poiſſon de mer, & jouiſſent excluſivement à tous les autres cantons des colonies, de l'agrément d'avoir toute l'année, ſans interruption, des légumes & des plantes de toute eſpece dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du ſol & aux arroſemens naturels des petits ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers, & mettent, pour ainſi dire, à contribution les quatre ſaiſons pour le fertiliſer.

« Rien n'eſt ſi facile, dit M. Le Vaillant, pendant la nuit, que de deviner, qu'elle eſt l'eſpece d'animal féroce qui ſe trouve dans le voiſinage; ſi c'eſt un lion, le chien, ſans bouger de ſa place, com-

Digitized by Google

mence à hurler tristement. Il éprouve un malaise & la plus étrange inquiétude ; il s'approche de l'homme, le serre, le caresse ; il semble lui dire : *Tu me défendras.* Les autres animaux domestiques ne sont pas moins agités ; tous se levent ; aucun ne reste couché ; les bœufs poussent à demi voix des mugissemens plaintifs ; les chevaux frappent la terre, & se tournent en tout sens ; les chévres ont leurs signes pour exprimer leur frayeurs ; les moutons, tête baissée, se rassemblent & se pressent les uns contre les autres ; ils n'offrent plus qu'une masse, & demeurent dans une immobilité totale. L'homme seul, fier & confiant saisit ses armes, palpite d'impatience, & soupire après sa victime ».

Ce volume est terminé par la relation d'une visite composée de vingt sauvages Ganaquois, parmi lesquels M. Le Vaillant remarqua une jeune fille de seize ans, dont la figure étoit charmante ; elle avoit les plus fraiches & les plus belles dents du monde ; sa taille élégante & svelte, & les formes amoureuses de son corps auroient servi au pinceau de l'Albane. C'étoit la plus jeune des Graces sous la figure d'une Hottentote. Comme il avoit peine à prononcer son nom, désagréable à l'oreille & très-insignifiant selon lui, il lui donna celui de *Narina*, qui signifie *fleur* en langage hottentot.

Il faut assurément recourir à la lecture

Digitized by Google

de ce voyage, pour en connoître complettement le contenu, qui est tout à la fois, curieux, instructif & amusant.

Description physique de la contrée de la Tauride, relativement aux trois regnes de la nature; pour servir de suite à l'histoire des découvertes, faites par divers sçavans voyageurs, dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse; publiées en 1779 à Berne & à La Haye; traduite du russe, & enrichie de notes. In-8°. de 298 pages. A La Haye, chez van Cleef, & se trouve à Neuwied, sur le Rhin, chez M. Mettra, directeur de la société typographique. 1788.

CET ouvrage russe a été publié en 1785, par l'académie impériale des sciences de Pétersbourg, sans nom d'auteur, la traduction françoise vient seulement de nous parvenir. C'est la description des richesses naturelles de la Tauride; la partie botanique y est traitée avec beaucoup de sçavoir, de précision & de détail: elle est même remplie de vues économiques & patriotiques très-bien saisies. L'auteur, dans toutes les occasions indique les plantes qui méritent d'être multipliées dans la Tauride, & les avantages qui doivent en résulter.

Cette description est distribuée en trois

Digitized by Google

parties. Dans la premiere, se trouve la position physique des contrées de la Tauride, de la nature & de la propriété de son sol, de ses eaux & de tous les objets du regne minéra qu'on y rencontre. La Tauride nouvellement jointe à l'Empire Russe, a toutes ses montagnes *secondaires* ou *tertiaires* : car elles sont toutes ou *argileuses*, ou *schisteuses*, ou *calcaires*. Cependant l'on y trouve aussi quelque part beaucoup de *cryslaux de roche* & des especes de *jaspes*. Les lacs salés, les lacs marins pétrifiés & les salines qu'on y rencontre, font croire qu'elle étoit autrefois couverte par la mer. Le sol est presque partout le même ; il consiste en une *terre franche argileuse jaune*, qui, mêlée à la superficie du *terreau*, provenu de la pourriture des végétaux, paroît gris jaunâtre, & abonde, en quelques endroits, en parties salines.

Peu d'endroits au monde réunissent autant de différentes sortes de perfections, que les montagnes de la Tauride ; des sites agréables, une terre fertile, fournissant des récoltes abondantes, des champs émaillés de fleurs & d'autres productions utiles, des bois à toutes sortes d'usages, des jardins remplis des meilleurs arbres fruitiers, & une quantité innombrable de sources & de fontaines. Des cavernes dont les murs & les alentours, offrent des productions marines pétrifiées en abondance. Les curiosités na-

Digitized by Google

turelles les plus remarquables, ſont les oſtracites, les griffites, les entrochites, les vermiculites, les buccardites, les anomites, les pectinites, les cochlites, les ſtalagmites de toute beauté. Dans les débris de la roche qui conſtitue les montagnes, on apperçoit des pyrites en globules & en rognons, une terre ocreuſe, le ſalpêtre de houſſage, des marnes ſableuſes, cretacées & à foulon, l'argile ſavonneuſe, la ferrugineuſe, en gros grains & en couches, des poudingues en gros blocs, la pierre ponce, la pierre puante, la pierre de corne, la pierre cloiſonnée, la pierre atramentaire, des ſpaths, des cryſtaux de ſchorl noir, du ſchiſte cretacé, du crayon noir, de la ſélénite noirâtre, tranſparente, de l'ardoiſe griſe, de la mine de fer limoneuſe de différentes formes, de l'ocre, du mica, du quartz blanc, feuilleté, le plus pur, en grands morceaux, du talc blanc pur, ou verre de Moſcovie, du bleu de Pruſſe natif, du pétrole, du foie de ſoufre, du ſel admirable de Glauber, & autres productions oryctologiques. Indépendamment de cette partie minéralogique, l'auteur anonyme ajoute d'autres objets relatifs à la conſtitution phyſique de la Tauride, c'eſt-à-dire, ſon climat, & la nature de ſon air; ſuivent les végétaux.

Relativement au climat, la nature a doué la Tauride de toutes les meilleures propriétés qu'on puiſſe attendre de ſa favorable poſi-

Digitized by Google

tion, il eſt ſalubre, l'air chaud y regne les trois quarts de l'année; la nature ne s'y repoſe que quatre mois au plus. Le printems commence communément au mois de Mars. On n'a point obſervé juſqu'ici de maladies particulieres dans la Tauride.

La ſeconde partie traite du regne végétal. Les plantes ſont auſſi variées dans la Tauride. Elles répondent toutes au but général que la nature leur a impoſé: car les unes ſervent à embellir la ſurface du globe, & à multiplier les ſites agréables; les autres ſont deſtinées aux différens uſages de l'homme, & contiennent des vertus médécinales & autres qualités utiles; les troiſiemes, ſont propres aux pâturages & à la nourriture d'autres animaux. En combinant le nombre conſidérable de végétaux, on peut les diviſer; 1°. en plantes des jardins & des champs; 2°. en arbres des forêts & les arbuſtes; 3°. en fleurs & herbes qui croiſſent ſauvages.

La claſſe des arbres fruitiers eſt conſidérable, elle offre des ceriſes, prunes, abricots, poires, pommes, mûres, avelines, noix, raiſins, pêches, amandes, coings, cornouilles, grenades, olives, neſles & groſeilles de toutes les eſpeces. Parmi plus de cent végétaux indigenes rares de la Tauride, nous remarquerons ici le ſaule pleureur ou de Babylone, le plaqueminier, le terebinthe, le laurier, le ſavinier, le fuſtet,

Digitized by Google

l'azerolier ſauvage, la viperine d'Italie, la fraxinelle, l'amelanchier, le chou marin, le lin jaune, l'abſynthe glaciale, la grande conſoude orientale, & la ſcrophulaire du Levant.

La troiſieme partie eſt conſacrée à la zoologie. Les animaux de la Tauride, à l'exception de ceux qui ſont domiciliés dans ſes mers environnantes, ſont, pour la plupart, de la même eſpece que ceux qui habitent les autres parties méridionales de la Ruſſie. Ceux qui nous ont paru les plus rares, ſont: la grande gerboiſe, (*mus jaculus*) le dromadaire, la Demoiſelle de Numidie (*ardea virgo*). La ſpatule, les couſins ſont ſi rares dans toute la Tauride, qu'elle ſe diſtingue par là des autres contrées méridionales de la Ruſſie. Quant aux punaiſes & aux blattes, l'on n'y en a jamais vu.

En réſumant tout ce que poſſede la Tauride dans les trois regnes, il eſt certain qu'elle peut fournir, non-ſeulement toutes les choſes néceſſaires à l'uſage de l'homme; mais bien encore toutes celles qui ſervent aux agrémens de la vie. Il ſeroit particulierement fort aiſé au cultivateur, au vigneron & au négociant, de ſe procurer par leur induſtrie, par la ſituation des lieux, où, pour ainſi dire, par les produits ſpontanés de la terre, les avantages les plus eſſentiels & les ſatisfactions les plus douces.

Digitized by Google

Almanach fur ærzte und nichtærzte, &c. C'eſt-à-dire, *Almanach pour les médecins & ceux qui ne le ſont pas : pour l'année 1792, publié par le Dr. Chrétien-Gotfried* GRUNER. In-8°. de 280 pages, non compris les époques médicinales, le calendrier, la table des matieres, ni le relevé des regiſtres des mariages, naiſſances, morts, communions, candidats du St. Miniſtere de Dreſde. A Jena, chez les héritiers Cuno. 1792.

DEpuis onze ans que M. Gruner publie cet almanach, on a été à portée d'en apprécier le mérite, & nous oſons aſſurer que ce volume eſt encore ſupérieur à ſes aînés. Il eſt enrichi du portrait de M. Jean Fréderic Weiſſenborn, docteur & profeſſeur de médecine à Erfort. Nous n'y avons pas trouvé heureuſement cette aigreur, ce ton tranchant & frondeur, ni ces plaiſanteries froides & de mauvais goût qui déparent les volumes précédens; mais ſans plus de préambule, indiquons avec quelque détail les articles qui compoſent celui-ci.

Le premier a pour titre *De la liberté & de l'eſclavage*. L'auteur y confond évidemment l'indépendance abſolue avec la liberté ſociale. Ainſi par cette confuſion d'idées, il lui a été facile de prouver qu'il n'y a

Digitized by Google

point d'être qui ne soit influencé par d'autres, & dont l'existence n'en reçoive des modifications.

2°. *Taxation des médecins.* L'auteur y parcourt les différens principes qui servent communément de regle pour juger du mérite du médecin. « Il n'y a, dit-il, que des artistes parfaits qui puissent juger des artistes parfaits, encore faudroit-il qu'ils les vissent souvent, qu'ils les vissent de près. Un coup-d'œil rapide conduit à l'injustice, les *oui-dire* entraînent dans l'erreur, & le succès même ne répond pas toujours à l'attente du médecin le plus instruit & le plus expérimenté. L'art est difficile, d'une vaste étendue, & la complication des maladies est un labyrinthe souvent inextricable. Celui qui bronche le moins est l'observateur scrupuleux & assidu; celui qui, dans le plus grand nombre de cas, a éprouvé & constaté son mérite, est & sera toujours pour l'humanité & l'état, un homme important & utile. Le demi sçavant & le charlatan sçavent tout, le sage avoue avec Socrate qu'il sçait peu, & fait avec Hippocrate l'aveu de ses fautes, &c. &c. ». Il résulte de toutes les considérations de notre auteur qu'elles ne peuvent servir de pierre de touche pour apprécier les talens du médecin.

3°. *Listes des mariages, baptêmes, enterremens, communions, ordinations dans les églises luthériennes de Dresde, résiden-*

Digitized by Google

ce de l'électeur de Saxe, depuis 1627 jusqu'en 1790. Quoique ces listes ne puissent pas être considérées, comme des données sûres pour fixer la population de Dresde, on y voit que tout concourt à rendre le séjour de cette jolie capitale très-salutaire; car sur 30 morts on rencontre communément 5, 6, & davantage de septuagénaires, d'octogénaires & même de personnes plus âgées.

4°. *Questions proposées au concours par différentes académies.* Elles ont été annoncées successivement dans ce Journal.

5°. *Etablissemens relatifs à la médecine.*

6°. *Les Maranes*, (Maures) sont la véritable source de la maladie vénérienne. Ceux de nos lecteurs qui sont curieux ou intéressés à connoître les preuves de cette assertion peuvent avoir recours à la *Gazette Salutaire*, où ils trouveront un précis de cet article.

7°. *Salaire & pension.* Il est incontestable, dit M. Gruner, qu'aucun état dans son ensemble ni dans ses parties ne peut subsister sans les sciences, & on doit regarder comme une vraie énigme, pour quoi les princes estiment l'état de gens de lettres beaucoup moins qu'autrefois. Il n'est pas possible que les foiblesses de quelques-uns d'entr'eux en soient la cause; car il y en a de ceux-là dans tous les états. C'est donc plutôt la façon de penser qui a chan-

Digitized by Google

gé. Autrefois un docteur étoit un homme important, considéré, recherché des princes, qui jouissoit de plusieurs prérogatives de la noblesse personnelle. Aujourd'hui il n'est plus rien. Autrefois chaque docteur en médecine, en vertu des privileges accordés par les empereurs, avoit le droit d'exercer sa profession dans tous les états de l'Empire. Aujourd'hui chaque comte ou seigneur limite ce droit, ou renvoie le médecin après l'avoir mis à contribution... Le meilleur thermometre du peu de considération où sont actuellement les sçavans, sont les traitemens & les pensions. A cet égard, tous les emplois des lettrés sont sur le pied de 1500 livres, tandis que les dépenses sont sur le pied de 1792. La récompense que peut attendre le sçavant, jeune ou vieux, est un vain titre, la pension, un être de raison, ou une bagatelle humiliante, les honoraires au dessous de ceux qu'un marchand accorde à son facteur. Je connois des gens de mérite à qui on a fait remettre 25 ou 30 rixdalers, pour les dédommager d'un meilleur poste qu'ils avoient refusé, &, j'ai honte de le dire, ils se sont oubliés au point d'accepter cette chétive aumône. Un homme de mérite n'est pas même au niveau du mendiant qui implore le secours de l'état. Je connois des professeurs de médecine qui ont les uns 50, les autres 60 ou 70 rixdalers de traitement annuel, tandis que le

Digitized by Google

valet-de-chambre du prince à 1200 écus de gages. Quel contraſte, quelle inſulte pour les ſçavans loyaux! Je connois des médecins du premier rang qui, pour 200 ; 300 écus ſacrifient leur liberté d'agir, de penſer, d'enſeigner, d'écrire, & ſont obligés de dévorer mille dégoûts & ſouvent des injuſtices manifeſtes. Le bon comédien, le virtuoſe ont des milliers d'écus, une danſeuſe en a 600, & le chantre mutilé gagne des marquiſats opulens, ſans forces viriles ni ſcientifiques». Cet échantillon pourra ſuffire pour faire apprécier la franchiſe avec laquelle l'auteur peint le triſte ſort des lettres & des lettrés en Allemagne.

8°. *Pourquoi les célebres praticiens ſont-ils ſi rares de nos jours?* Cette queſtion eſt-elle bien juſte? Y a-t-il jamais eu plus de grands praticiens que maintenant? Diſons plus, ces grands praticiens, c'eſt-à-dire, ces ſçavans guériſſeurs répandent-ils toujours un grand éclat au loin? L'auteur a prouvé, comme on l'a vu plus haut, qu'il étoit extrêmement difficile de fixer un juſte prix aux talens du grand médecin; comment donc a-t-il pu tout-à-coup propoſer cette queſtion qui ſuppoſe au contraire qu'il eſt très facile de décider ſi un praticien mérite ou non de la célébrité?

9°. *Objets qu'on cherche*; diverſes queſtions relatives à la ſuperfétation, à l'uſage de l'opium contre la maladie vénérienne, à

Digitized by Google

la pathologie humorale, à la population, aux poisons, aux miasmes, à l'infection, aux signes caractéristiques d'un bon médecin, à la découverte de la circulation du sang, aux nouvelles éditions & traductions des anciens, au choix des veines pour la saignée, à l'usage médicinal de l'antimoine & de ses préparations, rempliſſent cet article.

10°. *Tout se fait pour de l'argent, conte.* C'est une de ces déclamations mille fois répétées contre les extorsions des épices, sous diverses formes. Heureusement ce conte n'est pas long.

11°. *Médecine des armées.* Le préambule roule sur les princes & ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes. Nous sommes fâchés de retrouver ici une accusation assez accréditée contre le feu roi de Prusse, mais dont l'invraisemblance & l'impraticabilité, si on peut le dire, sont une réfutation suffisante aux yeux de tous les gens sensés. Ce prince avoit ordonné, dit-on, que tous les blessés, hors d'état de servir après leur guérison, seroient abandonnés à leur triste sort, négligés & livrés aux suites de leurs blessures, sans qu'on prît la peine de sauver leurs jours par les grandes opérations. Il peut y avoir des princes qui pensent ainsi; mais il n'y en a point qui aient l'impudeur de manifester une ame si barbare, de déclarer hautement des sentimens si atroces. Dailleurs les faits

Digitized by Google

réprouvent cette infâme assertion, il y a des manchots, des jambes de bois parmi les invalides prussiens, & en aussi grand nombre que parmi ceux des autres Puissances. Un pareil ordre n'auroit-il pas révolté tous les chirurgiens, toute l'armée qui n'auroit pas manqué d'en avoir bientôt connoissance ? M. Gruner auroit donc très-bien fait de ne pas reproduire un bruit calomnieux & insensé ; ou du moins il auroit dû en montrer l'absurdité, tout ce qu'il a d'odieux & de répugnant au bon sens. Passons à des considérations plus dignes de M. Gruner. « Le soldat, dit-il, est un sujet qui mérite l'attention & la prévoyance du prince & du général. Ses blessures sont une suite de son zele pour le service, la mort en fait un martyr de l'Etat. Les soins les mieux entendus deviennent un devoir envers lui. Toute la partie médicinale est en général très-négligée dans les armées... Les médecins sont ramassés au hazard au commencement de la guerre, & on reçoit tout éleve de barbier, qu'il sçache ou non faire méthodiquement une saignée & y mettre la bande..... Les jeunes médecins essayent leur fortune à l'armée, pour faire des expériences de mort, *experimenta per mortes*, & là où ils sont exclus, les médecins-chirurgiens ne sont pas autre chose. La connoissance & le choix des moyens sont défectueux. Il seroit bien nécessaire,

qu'en tems de paix, on songeât à procurer aux médecins & aux chirurgiens des instructions suffisantes pour ces besoins aux frais de l'Etat. Dans la plupart des pays où le soldat l'emporte surtout, on a fait peu de chose ou rien à cet égard. On a établi des instituts de médecine & de chirurgie, & on ne forme pas autant d'éleves qu'il en faut, &, lors de la guerre, on se trouve dans la nécessité d'en faire venir à grands frais de l'étranger ». Ces réflexions méritent l'attention des Législateurs, & quoique les moyens que l'auteur propose ne remédient pas à tout, ils ne sont pas à négliger. Ce n'est pas assez d'avoir des officiers de santé plus instruits, il en faudroit en plus grand nombre, pour n'être pas obligés en tems de guerre d'avoir recours à la *presse médicinale*, comme le dit l'auteur, & pour ne pas dégarnir l'Etat de médecins; mais le pays en sera surchargé en tems de paix, pour n'en pas manquer en tems de guerre; car le projet d'en élever pour les transporter comme des prévenus, est une absurdité indigne d'un homme raisonnable.

12°. *Bains de rivieres & établissemens relatifs à cet objet.* On a déjà si souvent, & de tant de manieres, exposé les avantages de ces bains, que nous ne suivrons pas notre auteur dans cet article, terminé par la description des bains établis à Vienne par le docteur Ferro.

Digitized by Google

13°. *Antropophagie ; crime ou non ; selon comme on l'enviſage.* Nous épargnerons à nos lecteurs & à nous-mêmes les horreurs détaillées dans cet article.

14°. *Hiſtoire des Maranes & de la conquête de Grenade ; fragment hiſtorique.* Il ne contient que 10 pages, & en retranchant les réflexions & les raiſonnemens étrangers à cet événement, elles ſe réduiroient à deux ou trois. Il eſt probable que M. Gruner ne l'a placé ici que pour appuyer ſon opinion ; que la maladie vénérienne tire ſon origine des Maures.

15°. *Sur la méthode de l'enſeignement & la réunion des parties de la ſcience.* Les Anglois ont entrepris de réunir dans l'enſeignement les parties de l'art de guérir, qui peuvent ſe concilier enſemble. Notre docteur, qui, dans un de ſes almanachs précédens, avoit montré l'utilité de deux eſpeces de cours, ſous la dénomination de grand & de petit cours, examine ici quelles parties ſont ſuſceptibles d'être traitées conjointement, non pas à la vérité pour le plus grand avantage de l'art, mais pour la facilité des étudians : car ceux qui aſpirent aux places de phyſiciens, de profeſſeurs & autres dignités, ont beſoin d'approfondir chaque partie en particulier.

16°. *Eſſai d'une pathologie, tirée de deſcriptions de voyages.* Voici un paſſage

de cet article ; nos lecteurs jugeront s'il est bien placé sous le titre d'*Essai de pathologie*.

« Examen médicinal chez les Arabes. Senan, médecin du corps du Calife, reçut ordre d'examiner les autres médecins. Il se présenta un homme de bonne mine, d'un âge respectable & bien habillé. Senan le reçut poliment & lui demanda sous quel maître il avoit fait ses études. Celui-ci tira de sa poche un rouleau de dinars, monnoie d'or, le mit devant Senan, & lui dit : Je ne sçais ni lire, ni écrire, mais j'ai une nombreuse famille, & ma subsistance dépend d'un cercle perpétuel. Je te prie de ne pas le détruire. Senan, riant de cette déclaration, lui répliqua : volontiers, à condition que tu ne te fourras pas de force chez les malades, dont tu ne connois pas la maladie & que tu n'ordonneras ni saignée, ni purgatif que dans les maladies les plus communes. Il répondit : c'est là mon usage. Depuis que j'existe, je n'ai jamais prescrit qu'une boisson miellée, & du julep. Après ces mots, il se retira. Le lendemain, parut un beau jeune homme. Senan demanda : Sous quel maître as tu étudié? = Sous mon pere. = Qui est ton pere? = Le médecin qui t'est venu trouver hier. = Vraiment, un excellent médecin! Suis-tu aussi sa méthode curative? = Oui, Senan. = Eh bien, ne t'en écarte pas, va-

en ; & fois ſon collegue. Ce qui manquoit de connoiſſance à ce médecin, ſe trouva d'autant plus abondamment dans un autre. Car celui-ci pouvoit, à la faveur de ſon horoſcope, connoître au pouls ſi quelqu'un avoit fait excès, par exemple, en lait aigre, avec de la viande de veau, ou mangé 11 pommes de grenade. Un autre reconnut, chez un malade, une fievre quotienne, compoſée de ſang & de bile, qui revenoit tous les quatre jours. Un autre fit changer une fievre tierce, réguliere, en une hémitritée, & crut avoir gagné la moitié de ſon ſalaire ſtipulé ». (Conte dont Moliere a tiré parti).

17°. *Priſons académiques ; problême.* Sous le gouvernement des recteurs magnifiques, il y avoit dans les colleges des priſons pour les étudians. Aujourd'hui l'autorité des recteurs eſt fort déchue, & il eſt douteux que les réformes, propoſées ici, ſoient priſes en conſidération, quelque utiles qu'elles puiſſent être d'ailleurs.

18°. *La manie des ſyſtêmes eſt notre perte.* Ce reproche eſt applicable à tous les lieux où les ſciences ſont cultivées ; il étoit aiſé à l'auteur de le juſtifier par les faits, il auroit même pu prophétiſer que mille ans après lui on le répéteroit encore.

19°. *Bilan de l'état de la médecine à la fin du 18e. ſiecle.* Le réſultat de cet examen eſt, que tout ſyſtême de la méde-

Digitized by Google

cine est aujourd'hui, entre les mains de ceux qui ont prétendu y répandre la lumiere, plus incertain & plus douteux que jamais. « Nous démolissons, dit-on, nous gâtons, comme de mauvais architectes, un noble édifice. Nous cherchons des révolutions & nous en rêvons. Que le ciel accorde d'heureux aspects & de bons succès, pour lever l'incertitude cumulée de propos délibéré, & pour pouvoir fonder un monument solide sur les ruines de l'ancien. La révolution est aisée, mais la reconstruction plus difficile qu'on ne pense ».

2°. *Le médecin du corps dans l'antichambre & le professeur dans l'arriere fond.* M. Gruner se récrie avec raison, que le médecin du corps existe souvent aux dépens des autres fonctionnaires en médecine, tels que les physiciens, & surtout les professeurs dont ils conservent le poste & les honoraires, en se faisant tout au plus remplacer dans l'exercice que le premier exige. Les deux derniers articles exposent des événemens relatifs à l'histoire de la médecine, tels que promotions, morts, &c., &c.

Digitized by Google

Le Giblas allemand, ou Avantures de Pierre CLAUS. 3 vol. in-12. A Paris, hôtel de Bourbillons, rue des Poitevins.

CE titre de *Giblas allemand* annonce assez que ce roman est à la fois le portrait & la satyre des mœurs germaniques. C'est un tableau moral & critique de presque toutes les conditions de la vie humaine. Chacune des situations offre une leçon. La variété des caractères, la diversité des avantures & des portraits, la critique plaisante des mœurs en font une lecture aussi instructive qu'amusante. Pierre Claus, le héros de ce roman, est tour-à-tour laquais, soldat, déserteur, escroc, charlatan, commis de libraire, auteur, comédien, musicien, secrétaire d'un ambassadeur, enfin directeur des finances. On verra par le passage suivant, que les libraires ne sont pas aussi honnêtes en Allemagne qu'en France, & que les auteurs n'y ont pas entr'eux la même indulgence.

« L'idée de tenter la fortune dans un champ aussi fertile que la littérature allemande, ne fût-ce que comme manœuvre, commença à me plaire. Ne désespérant pas de trouver à Leipsick quelque libraire charitable qui voulût faire valoir mes foibles talens, je me présentai à plusieurs de ces Mes-

leurs, & j'eus le bonheur d'en trouver un qui avoit besoin d'un correcteur d'imprimerie. Notre accord fut bientôt fait. Quoique le produit de ce nouveau métier ne fût pas considérable, il suffisoit cependant aux frais d'un grenier, d'une table frugale, & d'un habillement simple & modeste. Peu à peu mon patron me confia des ouvrages plus lucratifs. Il me falloit écrire des préfaces, inventer des idées pour des vignettes, faire des corrections très-inutiles dans les livres qui devoient être contrefaits ou réimprimés, afin que l'on pût y étaler le titre pompeux d'édition revue & corrigée ».

« Offroit-on des manuscrits à mon Mécène ? il me falloit juger s'ils méritoient les honneurs de l'impression. Mon jugement ne portoit point sur la valeur intrinseque des ouvrages, mais sur le prix que leur donnoit la mode. Des écrits empreints au sceau du génie & de l'étude, résultats de recherches profondes, de voyages dispendieux & pénibles, & d'une application soutenue, étoient mal payés ou renvoyés avec la réponse que cet article n'avoit plus de cours. De petits romans, des traités sur la franc-maçonerie, des recueils de bons mots, des almanachs des muses, ou d'autres productions non moins futiles, étoient bien accueillies, bien payées, mises sous presse à mesure que les auteurs envoyoient les feuilles. Souvent il n'y avoit plus d'exemplaires

du premier volume, que le plan du second n'étoit pas encore ébauché; on les composoit même sans plan, & l'on s'arrachoit déjà la premiere feuille, quê le poëte ou le romancier ne sçavoit pas encore comment ils rempliroient la seconde ».

« Se promettoit-on beaucoup de succès d'un ouvrage? on secouoit la tête, on se plaignoit de la cherté du papier, de l'énormité des frais d'impression, de l'abondance des bons livres dans le même genre. Les pénibles travaux des favoris des muses nous enrichissoient, tandis qu'eux gagnoient à peine de quoi vivre. Nous étouffions ainsi les plus beaux génies; nous arrêtions les progrès des connoissances utiles; nous découragions des talens précieux, & ne récompensions que de misérables griffonneurs, qui satisfaisoient nos vues intéressées par des productions dignes de l'oubli. Quelqu'un vouloit-il se soustraire à cette tyrannie, & publier un livre à ses dépens? Tous les libraires, amis ou ennemis, se conjuroient contre lui, & refusoient de le débiter, lors même qu'il eût offert cinquante pour cent de bénéfice. En possession de donner le ton, toutes les petites librairies étoient obligées de nous rendre hommage. Elles avoient beau publier les meilleurs ouvrages, si notre Journal ne les favorisoit pas de sa protection venale, ils restoient dans l'oubli: à moins que malgré nous, ils ne fissent tant de

Digitized by Google

bruit, que nous les jugions alors dignes d'être contrefaits pour les débiter à meilleur prix que les vrais éditeurs ».

Pierre Claus devient auteur dramatique : voici comme il s'exprime lui-même sur son chef-d'œuvre tragique. (Cette critique, plus piquante pour les Allemands que pour nous, peut, jusqu'à un certain point, servir de leçon aux directeurs de nos nombreux théâtres, qui semblent être convenus entre eux, de n'accueillir que des pieces de circonstances, ou des pieces monstrueuses, pleines de situations forcées, & de coups de théatre qui se précipitent les uns sur les autres, & éblouissent les spectateurs ignorans. Ecoutez-les. Ils veulent surtout du mouvement & de l'action ; comme si l'action n'étoit pas dans le développement d'une intrigue simple & vraisemblable, dans le contraste des caracteres, & la vivacité du dialogue. Ils feront si bien que le genre des bonnes pieces dramatiques sera bientôt proscrit de la scene. Ils acheveront de corrompre le goût du public, qui déjà, n'est plus celui des connoisseurs. Quoi qu'il en arrive, voici la critique de Pierre Claus).

« Ce sublime ouvrage étoit une tragédie en sept actes, dans le goût anglo-allemand. Il surpassoit de beaucoup, à mon avis, toutes les pieces de ce genre. Il n'y avoit que de l'action, une action cruelle, une intrigue des plus embrouillées, plusieurs scè-

nes si terribles, qu'elles faisoient peur. L'effroi que j'en eus moi-même, en copiant mon chef-d'œuvre, me fit dresser les cheveux. Cette tragédie embrassoit à peu près une espace de quatre-vingt-quinze ans. La scene se passoit, au premier acte, à Quedlinbourg. Dans le second, je transportois les spectateurs à Londres; &, à la fin, tous les acteurs de la piece mouroient sur les côtes de la Groënlande. Il y avoit des caracteres comme on n'en rencontre jamais dans les fastes de l'histoire. Mon héros pouvoit à peine parler, qu'il étoit déjà un diable personnifié. Les premieres paroles qu'il articula, furent des blasphêmes. Dans la sixieme année de sa vie, il trouva le secret d'empoisonner sa mere avec du ver pilé ».

« Les hommes de tous les états parloient tous ensemble, chacun à sa maniere. Etoient-ce des paysans? Ils ne quittoient jamais la scene sans en être venus aux mains, ou du moins aux grosses paroles. Nul prince n'osoit paroître, qu'il ne fût représenté comme un tyran... Le Diable paroissoit au troisieme acte, & déchiroit vif un évêque en présence de tout le monde. L'esprit de ce prélat revenoit au 4me. acte. Tout le parterre grinça des dents à cette vue. Il périssoit en tout vingt-sept personnes dans ma tragédie... Il falloit au moins cinq heures pour représenter cette piece avec tout son spectacle. Les machines les plus compliquées

étoient nécessaires pour l'exécuter, &c ».

Ces plaisanteries perdent beaucoup dans la traduction. La finesse piquante du style satyrique caractérise particulierement ce genre d'ouvrages; & l'on sçait qu'il n'y a rien de plus difficile à traduire que le style proprement dit.

L'auteur de ce roman est M. le baron de Kniegge, connu par d'autres écrits dignes de leur succès. Il a un esprit à lui; il se montre observateur & critique, deux choses qui vont ordinairement ensemble. Sous le voile ingénieux d'une fiction naturelle & piquante, il présente la morale la plus vraie; mais il ne peche point par ces longueurs fatiguantes & ces détails minutieux, qui gâtent presque toutes les compositions germaniques.

L'imagination des romanciers allemands, a un caractere particulier. Moins exaltée, moins vagabonde que celle des Italiens, elle n'est pas moins feconde que celle des François; mais plus douce, plus subordonnée à la nature. Elle n'aime point l'exagération & s'éloigne avec peine de la marche des choses humaines. Ce roman doit être le livre favori de ceux qui étudient les mœurs, qui veulent connoître les hommes, & apprendre à peindre les ridicules.

(*Cet article est de M.* DE SAINT-ANGE).

Coup d'œil (1) *rapide, sur Joseph-Antoine-Joachim* CERUTTI. Par M. de Cubieres.

JOseph-Antoine-Joachim Cérutti, nacquit en Piémont, le 13 Juin 1738. Le ciel toujours serein de ces climats heureux, ayant influé autant sur son ame, que sur son corps, il s'élança dans la carriere de la vie, doué de tous les trésors de la nature. Les institutions sociales, ou plutôt les préjugés de sa famille chercherent, un moment, à les corrompre; & ses parens qui étoient dévôts, voulurent faire un prêtre, & qui pis est un moine, d'un homme que son instinct appelloit à la philosophie; que dis-je? Cérutti l'un de nos plus illustres législateurs, Cérutti l'un de nos écrivains les plus distingués, Cérutti l'un de nos poëtes les plus aimables, commença par être

(1) Cet ouvrage, composé en huit jours, a été lu au Lycée du Palais-Royal le 15 Février de cette année. On y a remarqué des recherches curieuses sur la vie & les écrits de Cérutti. Le Panegyriste à souvent imité le style ingénieux & pittoresque de cet écrivain philosophe. Cette lecture a excité de vifs applaudissemens. L'auteur a bien voulu communiquer son manuscrit à M. de Saint-Ange, qui s'empresse à son tour d'en faire part à nos souscripteurs. Il rendra incessament compte du poëme de Cérutti, sur les jardins de Betz.

Digitized by Google

Jésuite, & ce fut en professant la théologie dans un seminaire de Lyon, qu'il fit son apprentissage de morale & son noviciat de raison publique.

Il composa fort jeune des ouvrages qui annoncerent ce qu'il devoit être un jour. Je ne ferai point l'analyse de ceux qui furent ses préludes à de plus grands travaux, & pour ainsi dire, les jeux de son enfance; il suffit, Messieurs, de vous en rapporter les titres, pour vous faire connoître les intentions de l'auteur, & vous verrez combien elles étoient pures, & combien elles tendoient au bien général. Il débuta par un discours sur cette question intéressante: *La lumiere des lettres, n'a-t-elle pas plus fait contre, la fureur des duels, que l'autorité des loix?* Ce discours fut suivi d'un autre *sur le philosophe Epictete.* Cerutti n'avoit que 20 ans, lorsqu'il fit ce discours sur Epictete, & ce discours est un éloge. Que l'éloge d'un sage tel qu'Epictete est merveilleux dans la bouche d'un jeune homme de 20 ans, & quelles espérances ne doit-on pas concevoir de celui qui, dans l'âge des passions, cherche déjà contre elles un invincible rempart, dans les exemples du plus parfait miroir de patience & de sagesse? Cérutti aimoit beaucoup ce philosophe célebre; c'est lui que, dans sa vie privée, il s'étoit avoit choisi pour modele: c'est

lui du moins qu'il cherchoit à imiter dans ses écrits, qui prêchent partout l'amour de la vertu, de l'humanité & de la sagesse.

Cérutti avoit 20 ans, lorsqu'il fit l'éloge d'Epictète, & il n'en avoit que 22, lorsqu'il remporta quelques prix à l'académie de Montauban, & à celle des jeux floraux de Toulouse. Des prix d'académies, je l'avoue, ne sont pas en général des titres bien puissans à la gloire, aussi Cérutti étoit loin d'entrer vanité. Il faut remarquer cependant que ses ouvrages étoient bons, quoiqu'ils eussent été couronnés. Celui qui remporta le prix à Montauban roulôit sur cette question : *Les vrais plaisirs ne sont faits que pour la vertu* : cette question ne fait pas moins d'honneur aux juges qu'au vainqueur, & peut-être ne falloit-il pas moins de vertu pour la proposer, que pour la mettre en évidence. L'académie des jeux floraux avoit proposé celle-ci : *Pourquoi l'éloquence est-elle moins florissante dans les républiques modernes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes* ? Cérutti prouve, par sa réponse à cette question, que l'éloquence pouvoit encore fleurir même dans les monarchies, & il prouve par des raisonnemens lumineux, & par de sçavantes discussions que les républiques anciennes, étant de vrais républiques, on devoit y être plus éloquent que dans les républiques modernes qui sont,

Digitized by Google

pour la plupart, de véritables aristocraties. Ces prix d'académie dont les sujets étoient philosophiques & d'un intérêt général, furent précédés & suivis de trois autres ouvrages qui n'étoient pas d'un moindre intérêt, & qui ne renfermoient pas des vues moins utiles; le premier est une *lettre sur les avantages & l'origine de la gaieté Françoise*; le second est un *discours sur l'origine & les effets de ce desir si général & si ancien de transmettre son nom à la postérité*, & le troisieme que Cérutti prononça lui-même à l'académie de Nanci, dont il étoit membre, porte le titre simple & modeste *de l'intérêt d'un ouvrage*. Ces trois productions qu'aucune académie ne couronna, & quelques autres du même auteur ne jetterent à la vérité qu'une foible lueur dans le monde littéraire. Il faut convenir cependant qu'elles étincellent de beautés du premier ordre, & qu'elles ressemblent assez aux étoiles de moyenne grandeur qui, non moins lumineuses que les autres, ne frappent foiblement nos yeux que parce qu'elles sont trop éloignées de notre vue.

Cérutti étoit Jesuite, comme déjà je l'ai dit, & sa réputation littéraire ne date guere que du moment, où il publia *l'apologie* de la compagnie célebre dont il étoit membre. Quel ouvrage aussi que cette apologie! Jamais on n'employa plus de talens pour

Digitized by Google

défendre une mauvaise cause, & jamais, il faut l'avouer, on ne fut plus excusable de l'avoir défendue. Vainement on a voulu en faire un crime à Cérutti : L'envie a dit vainement qu'un philosophe tel que Cérutti, qu'un ennemi des prêtres & du fanatisme n'auroit point dû se déclarer l'avocat d'un troupeau de moines rusés & ambitieux, qui tendoient sourdement à la monarchie universelle. Ces moines avoient élevé son enfance : ces moines avoient été ses bienfaiteurs & ses amis : Ils étoient persécutés d'ailleurs : à ses yeux du moins il avoient l'air de l'être : Cérutti montra en les défendant autant de reconnoissance que de courage ; & quel homme sera vertueux, si la reconnoissance & le courage sont des crimes ?

Gresset avoit été Jésuite aussi, & l'on sçait qu'en renonçant à leur société, il leur fit les adieux les plus tendres : *Oui, même en la quittant, j'ai regretté ma chaine*, dit-il, dans des vers remplis d'aménité & de grace. Si l'on n'a point blamé Gresset de s'être exprimé de la sorte, pourquoi blameroit-on Cérutti ? Gresset avoit dit dans les mêmes adieux aux Jésuites :

Nos goûts sont nos destins. L'astre de ma naissance
Fut la paisible liberté.
Devais-je plus longtems, souffrir la violence
D'une lente captivité ?

Digitized by Google

Cérutti, né avec les mêmes goûts & les mêmes sentimens, eut avec Gresset une autre ressemblance : il fit des vers aussi bien que lui, & des vers surtout plus philosophiques ; *La fable* ou plutôt le *poëme de l'Aigle & du Hibou*, le *Portrait du charlatanisme*, l'*Epitre sur les jardins*, à M. Marnésia & en dernier lieu, le poëme intitulé *Les jardins de Betz* en sont la preuve. Me permettrez-vous, Messieurs, pour rendre, s'il est possible, cette vérité plus saillante, d'établir un léger parallelle entre Cérutti & Gresset. Considérez l'un & l'autre seulement comme poëte ? Car il n'y a entr'eux, comme philosophes, aucun point de contact, ou presqu'aucun. La Chartreuse est le seul ouvrage de Gresset (2), où il y ait ça & là quelques idées morales, exprimées avec une douce, quoique verbeuse harmonie, & il n'est presque pas sorti une ligne de la plume de Cérutti, qui ne soit une leçon de vertu, & que l'amour du genre humain n'ait véritablement dictée.

Gresset est toujours, dans ses vers, facile, brillant, naturel & abondant ; Cérutti est précis & sévere : il s'attache plus aux sentimens, & Gresset s'exerce davantage sur les mots : tous les deux ont été Jésuites, & Gresset le rappelle trop souvent

(2) La comedie du méchant est plus forte d'idées de raison, & même de philosophie morale & pour ainsi dire usuelle, que la Chartreuse.

Digitized by Google

par des images prises des usages monastiques : Cérutti, en combattant tous les préjugés ecclésiastiques, n'a rien conservé du goût du *terroir*, si je puis m'exprimer ainsi : il semble avoir puisé ses armes contre la superstition, dans le séjour de la superstition même, & sa haine immortelle contre les gens d'Eglise, ne semble avoir pris racine dans son ame, que parce qu'il a vu les gens d'église de près. Il y a plus d'images dans les vers de Gresset, & dans ceux de Cérutti, il y a beaucoup plus de pensées ; les vers de Cérutti sont presque tous des résultats profonds & lumineux, & ceux de Gresset ne sont guere autre chose qu'un long enchaînement de périodes bien enfilées. Je ne dois pas dissimuler cependant que le style de Cérutti est quelquefois terne & décoloré, & que celui de Gresset est toujours surchargé d'un grand luxe poétique : mais semblable au luxe des états, celui des expressions suppose souvent plus de pauvreté que de richesse, & si l'on voit clairement par le peu que donne Cérutti, qu'il pouvoit donner d'avantage, on voit aussi partout ce que prodigue Gresset, qu'il ne lui reste plus rien à donner. La muse de Gresset pourroit enfin être comparée à une belle femme, qui s'embellit encore par les secours d'une toilette extrêmement recherchée, quoique sa parure ne le soit pas, & celle de Cérutti à une femme qui n'est belle que de ses propres attraits : celle de

Digitized by Google

Cérutti n'enfévelit point sa beauté sous l'amas pompeux des roses printannieres. Si une fleur s'offre sous sa main, elle l'attache simplement à son corset : celle de Gresset paroît étouffer sous le poids des guirlandes, & si l'une ressemble un peu à une jolie bouquetiere des champs, l'autre a beaucoup plus de rapport avec une jeune & modeste bourgeoise de la ville.

Il y a, comme vous le sçavez, MM., trois sortes de style : le simple, le tempéré & le sublime. Cérutti, dans ses vers, a souvent fait usage de tous les trois : mais on pourroit dire que sa muse en a créé un quatrieme, qui est le style énergique. Ce dernier style, comme il le dit lui-même, se compose surtout de l'audace des expressions & de la rapidité des mouvemens ; & quel autre a plus que Cérutti ces deux qualités admirables ? Lisez, pour vous en convaincre, les notes qui sont à la suite de *l'Aigle & le Hibou*, celles qui suivent & précedent le *Portrait du charlatanisme*, le *Mémoire pour le Peuple François*, les *Idées simples & precises sur le papier-monnoie ou les assignats*, & tous les autres ouvrages que, depuis la révolution, l'amour brûlant de la liberté a fait éclorre du cerveau de Cérutti, ou plutôt de son ame passionnée pour la vraie gloire, partout vous verrez une force d'expressions que rien n'égale, si ce n'est la force des pensées ; partout des antitheses, j'en

conviens, mais des antitheſes auſſi puiſſantes que la raiſon même & auſſi claires que la vérité. Ce n'eſt pas avec des mots que Cérutti compoſe, c'eſt avec des idées; il en regorge, ſi je puis me ſervir de ce terme : elles ſe preſſent malgré lui, malgré lui elles s'accumulent autour de ſa plume; & doit-on être ſurpris qu'elles s'entrechoquent quelquefois, & que les éclairs jailliſſent auſſi ſouvent du ſein de ſes périodes que des flancs de deux nuages prêts à s'enflammer, qui luttent enſemble dans les airs & rempliſſent la voûte des cieux de longues traînées de lumieres?

Ce qu'il y a ſurtout de remarquable dans le ſtyle de Cérutti, c'eſt une élegance ſoutenue : jamais, ou preſque jamais, il ne péche contre les regles de la grammaire : jamais il ne bleſſe la langue par des ſoléciſmes, quoique, par la hardieſſe de ſes expreſſions, il la viole ſans ceſſe, pour ainſi dire. Cérutti n'étoit pas né en France; Cérutti étoit étranger, l'on s'en appercevoit facilement à ſon langage, & lorſqu'il écrivoit, il parloit mieux françois que des François même. Cérutti enfin me paroît un des écrivains les plus corrects que notre langue ait produits, & je ne crains pas, à cet égard, de le mettre ſur la même ligne que Boileau & Racine. (3) Quant à ſa tournure d'eſ-

(3) Ce rapprochement paroîtra généralement peu juſte. Cérutti n'a jamais eu rien de commun avec ces deux grands poëtes.

Digitized by Google

prit, à ſes opinions, & ſurtout aux formes habituelles de ſon ſtyle, c'eſt à Monteſquieu, je penſe, qu'il a voulu reſſembler; & ſi, comme poëte, j'ai eu quelque droits de le comparer à Greſſet, j'en aurois bien davantage de le comparer à Monteſquieu, comme proſateur & philoſophe. N'attendez pas cependant que j'établiſſe un nouveau parallele entre ces deux illuſtres écrivains. J'aime mieux, pour démontrer mon opinion, vous citer un parallele que Cérutti a établi lui même entre l'eſprit public & l'eſprit miniſtériel : parallele auſſi vrai qu'ingénieux, & que vous avez lu ſans doute dans les notes célebres qui accompagnent *l'Aigle* & *le Hibou*. « L'eſprit public, dit Cérutti, eſt fécond en reſſources; l'eſprit miniſtériel, en manœuvres : l'eſprit public ſuit des plans; l'eſprit miniſtériel, des intrigues; l'eſprit public frappe des coups de génie; l'eſprit miniſtériel des coups d'autorité; l'eſprit public forme des établiſſemens; l'eſprit miniſtériel des entrepriſes : l'eſprit public a la paſſion des grandes choſes; l'eſprit miniſtériel en a la terreur : l'eſprit public, placé au centre des Etats, porte ſa vue ſur toute la circonférence, & embraſſe chaque rayon du cercle qu'il parcourt; l'eſprit miniſtériel déplace le centre, rétrécit la circonférence, & prend pour rayons les lignes obliques où il ſe perd. Enfin l'eſprit public s'éleve avec ſa nation; l'eſprit miniſtériel cherche à l'élever à ſon niveau : l'un ſe

Digitized by Google

redresse devant les images de la gloire, l'autre se courbe devant les simulacres de la faveur ».

Quel choix heureux d'expressions, quelle propriété de termes, & surtout quelle précision regnent dans cet admirable morceau! Si je vous avois dit, Messieurs, c'est un fragment de Montesquieu que je vais vous lire, ceux d'entre vous qui ne le connoissoient pas, ne se seroient-ils pas écrié : C'est Montesquieu lui-même que nous venons d'entendre. N'est-ce pas ainsi en effet qu'écrit Montesquieu, & ces antitheses, non pas de mots, mais de choses, qui présentent à l'esprit toutes les faces de l'objet toujours sous une nouvelle face, ne sont-elles pas le caractere principal de l'esprit des loix? J'oserois presque dire, si je ne craignois de mal imiter d'aussi grands modeles, j'oserois presque dire que tout est libre dans la plupart de nos auteurs, & que tout est musclé dans Cérutti & Montesquieu.

C'est assez, Messieurs, vous entretenir de Cérutti, considéré comme écrivain : il est tems de vous en parler comme législateur & comme philosophe, & combien le passage, que je viens de citer, me ramene naturellement à ses vertus & à ses talens civiques! L'ouvrage d'où ce passage est tiré a paru en 1783, & ne diroit-on pas qu'il a été composé d'hier? Peindroit-on aujourd'hui l'esprit public mieux que Cérutti ne l'a peint

il y a neuf ans? Et si M. Manuel (4) a dit avec justice que Mirabeau étoit le messie de la révolution, Cérutti ne doit-il pas être mis au nombre de ses prophetes? Je pourrois vous citer encore plusieurs fragmens des ouvrages de Cérutti où son œil pénétrant, & sagace a lu dans l'avenir tout ce que la France devoit être un jour: mais il n'est aucun de ces ouvrages que vous n'ayez lus, & vous avez jugé, mieux que moi, l'homme que j'essaie en vain de peindre. Quel autre eût plus que lui, je ne dis pas l'amour de la liberté & de l'indépendance, cet amour brûle dans tous les cœurs honnêtes, mais cette haine des préjugés & des abus qui l'a armé si glorieusement tantôt du glaive de l'éloquence, & tantôt du style de la plaisanterie? Quel autre surtout a versé plus de ridicule sur la superstition, notre ennemie la plus dangereuse? Et quel autre étoit plus digne que lui d'abattre les têtes de l'hydre? Lisez tous les ouvrages qu'il a composés depuis la convocation des Etats-Généraux, depuis l'installation de l'Assemblée Nationale; lisez son *Mémoire pour le Peuple François*, où, l'un des premiers, il a si éloquemment plaidé la cause du Peuple; ses *Vues générales sur la Constitution Françoise*, où il expose avec tant de force les Droits de

(4) Voyez la préface des Lettres de Mirabeau publiées par M. Manuel.

l'homme & du citoyen; ſon *Exhortation à la concorde*, où, ne prêchant que la paix & l'union, il fait regner une ſi grande harmonie entre ſes idées & ſon ſtyle; ſa *Harangue à tous les citoyens ſur la néceſſité des contributions patriotiques*, où il démontre les devoirs réciproques de tous les habitans d'un grand empire : liſez ſurtout, liſez ſes *Idées ſimples & préciſes ſur les aſſignats*, où il prouve juſqu'à l'évidence l'uſurpation des biens eccléſiaſtiques par le charlataniſme des prêtres, & où, verſant le baume de l'eſpoir & de la conſolation dans l'ame des patriotes timides, il ranime leur confiance par le tableau de l'avenir le plus heureux : liſez enfin, liſez une foule d'autres brochures qu'il a publiées peu de tems avant ſa mort, & qui toutes ſont relatives aux circonſtances. C'eſt-là que Cérutti eſt grand, là qu'il eſt ſenſible, lumineux, bon citoyen, écrivain énergique, philoſophe, ſurtout moraliſte & homme d'Etat; c'eſt-là qu'il eſt digne de nos éloges, de nos reſpects & de notre reconnoiſſance. L'avez-vous ſuivi à ſa tribune de l'Aſſemblée? L'avez-vous vu, l'avez-vous entendu lorſqu'il en faiſoit, pour, ainſi dire, couler avec tant de grace & d'aménité les torrens de l'eſprit philoſophique, dont ſurabondoit ſon ame, de cet eſprit le premier de tous dans un écrivain quel qu'il ſoit, dans un légiſlateur ſurtout, de cet eſprit qui ſeul a régénéré la France, & qui

fut le caractere particulier de son talent ? O vous, qui l'avez vu, vous qui l'avez entendu ! Dites-moi si jamais un législateur parle un langage plus doux, plus attrayant, plus entraînant même, & qui fût plus d'accord avec ses principes & ses écrits ; & dites-moi si vous n'avez pas cru voir, si vous n'avez pas cru entendre un véritable Spartiate s'exprimer par l'organe de Fénélon.

On sera surpris peut-être que, dans cette énumération des ouvrages de Cérutti, je n'aie point parlé de son éloge funebre de Mirabeau : mais pourquoi n'en ai-je point parlé ? Parce que les circonstances où il l'a produit, lui donnent une valeur inappréciable. Cérutti avoit eu avec Mirabeau des relations littéraires & politiques : ils avoient souvent raisonné ensemble sur l'intérêt des peuples & des Etats. Ces deux flambeaux enfin avoient souvent mêlé leurs lumieres, & de ce rapprochement étoient nées plusieurs lettres qu'ils s'étoient réciproquement écrites. Soit que Mirabeau voulût se parer, aux yeux de l'Europe de son commerce épistolaire avec un sage, soit qu'il n'eût d'autre desir que d'enrichir le public du trésor qu'il possédoit, soit vanité, en un mot, soit véritable patriotisme, Mirabeau, sans le consentement de Cérutti, fit imprimer les lettres qu'il en avoit reçues, & viola un dépôt qui devoit lui être sacré. Cérutti s'en

plaignit amérement & publiquement même ; il descendit pour se défendre, dans le champ de bataille ordinaire, celui des Journaux, & sortit victorieux d'un combat où il avoit la justice, la probité & la délicatesse pour troupes auxiliaires. Mirabeau ne lui pardonna pas son triomphe, & une haine sourde & cachée existoit encore entre ces deux grands hommes, lorsque Mirabeau arriva prématurément au terme fatal où toutes les haines expirent. La perte de Mirabeau fut une véritable calamité publique ; & qui pensez-vous, Messieurs, que le peuple choisit pour rendre à son ami le dernier hommage ? L'homme qui avoit eu le plus à se plaindre de Mirabeau, Cérutti. Ce fut Cérutti qui, vivement sollicité par ses concitoyens, jetta, le premier, des fleurs immortelles sur la tombe de Mirabeau : & Cérutti attendroit, & vous pourriez attendre vous-même, que je relevasse ce trait comme un des plus honorables de sa vie ? Ne voyez-vous pas, Messieurs, qu'en prononçant l'éloge de son ennemi dans une église & en face de tout le peuple, Cérutti a prononcé le sien propre ? Et ne semble-t-il pas voir les anges, à qui la garde du temple étoit confiée, aller prendre les palmes accumulées sur la tête du héros, pour les reporter sur celle du panégyriste ?

Si l'éloge funebre de Mirabeau étoit digne de mon silence, par l'impossibilité où je suis

de le louer, la feuille villageoise ne l'étoit pas moins, & voilà pourquoi je ne l'ai pas même citée dans cet ouvrage. Il faut cependant que je me justifie de n'en avoir rien dit, & ce sera l'affaire de quelques lignes. Il y a eu, chez les Romains, deux triumvirats contre la liberté : la France a vu s'en former un troisieme pour la liberté, & MM. Grouvelle, Rabaud, Cérutti en ont été les chefs. Les deux premiers triumvirats étoient sanglans & oppressifs, & le troisieme tout philosophique, & le troisieme, ami des loix, ne s'est armé de la baguette des talens, que pour transformer en citoyens des hommes qui jusqu'alors avoient été esclaves. Les triumvirs de la feuille villageoise n'ont prêché aux agriculteurs que l'amour de l'ordre & de la paix, que le respect pour notre Constitution divine : ils ont fait des miracles de civisme, & les anciens triumvirs n'avoient signé que des proscriptions. Ce fut Cérutti qui, le premier, eut l'idée de cette intéressante feuille villageoise. Le premier, il imagina que, pour faire prospérer la Constitution Françoise, il falloit surtout la faire connoître aux gens de la campagne ; & qui n'a pas admiré l'art avec lequel il est descendu jusqu'à eux ? Cérutti a dit dans les notes de son *poëme des jardins de Betz : j'ai vécu tour à tour avec de grands seigneurs & de bons fermiers ; je n'ai jamais desiré d'être grand*

Digitized by Google

seigneur, & j'ai souvent regretté de n'être pas fermier. Cérutti l'est devenu dans la *Feuille villageoise.* Avec quelle simplicité & quelle netteté il explique aux bons paysans le nouveau catéchisme des citoyens, c'est-à-dire, les décrets de l'Assemblée Nationale! comme il assouplit son style élevé & sublime, pour le mettre à la portée de ses rustiques lecteurs! Comme il le décolore exprès, pour ne pas les éblouir par la pompe habituelle de ses expressions & de ses images! Comme le géant enfin cherche à se rappétisser, pour que ses paroles descendues de plus près, soient mieux entendues de ceux qui l'écoutent! Cérutti rappelle Abdalomine par ce charmant ouvrage: c'est un prince qui se fait berger, pour rendre d'autres bergers plus heureux.

Que d'éloges il me resteroit à donner à Cérutti, si je le considérois dans le cours de sa vie privée! Cérutti jetté dans le grand monde, au sortir de la compagnie de Jésus, y conserva cette simplicité de mœurs & cette dignité de caractere qui feront toujours le partage du vrai philosophe: il vit les grands de près, & semblable à l'astre du jour qui ne contracte point la souillure des objets qu'il éclaire, Cérutti éclaira par ses discours autant que par ses écrits, les grands seigneurs qui le fréquentoient, & resta pur au milieu de la corruption même.

La vie de Cérutti ayant toujours été phi-

losophique, sa mort devoit l'être aussi, & il est expiré sans fanatisme entre les bras de son digne ami M. Grouvelle, le 2 Février de cette année.

J'ai publié, il y a environ un an, un petit ouvrage intitulé : (*) *Ma Confession sur les poëtes vivans, ou les Jugemens alphabétiques.* C'est un recueil de quatrains sur les poëtes les plus célebres de notre tems, & voici comment j'y ai caractérisé Cérutti :

Tous ses vers sont dictés par les graces légere
L'esprit y brille à chaque trait,
Lorsque des charlatans il traça le portrait,
On reconnut ses adversaires.

NÉCROLOGIE.

JE ne viens pas, Messieurs, vous annoncer la mort d'un homme célebre & de haute renommée, mais celle d'un bon citoyen, modeste & éclairé, doué surtout d'une ame pure, vertueuse & sensible, qualités rares & précieuses au tems où nous sommes. Je parle de M. Bret qui est mort à Paris, le 2, de ce mois, âgé de 75 ans.

(*) Nous en avons rendu compte dans ce Journal, & nous avons cité même plusieurs de ces quatrains aussi ingénieux qu'agréables. Voyez les *Opuscules poétiques par Michel Métrophile*, c'est-à-dire, *Michel Cubieres.*

Son commentaire sur Moliere, plusieurs comédies, & de charmantes poésies légeres, lui avoient assigné un rang dans la littérature, c'étoit son moindre mérite. Depuis plus de 30 ans, l'amitié m'attachoit à lui; son cœur ne s'est point démenti un moment; jamais l'envie & la satyre n'ont pu y trouver place; il avoit adopté cette sage maxime;

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà les jours dignes d'envie:
Etre chéri, vaut mieux qu'être vanté.

M. Bret avoit un besoin d'aimer, qui accompagnoit tous les instans de sa vie. Il sçavoit si bien cultiver l'amitié chez lui, qu'il étoit sûr de la trouver chez les autres. Aussi a-t-elle rempli son cœur, jusqu'au moment où il a cessé de battre. L'amour de la patrie s'étoit placé de lui-même dans une si belle ame; si la Révolution eut éclaté au tems de sa jeunesse, il auroit allié la philosophie de Socrate au civisme de Caton. Il me parloit souvent avec enthousiasme de cette fameuse époque, qu'il regardoit comme la plus belle de notre histoire.

Quelque heures avant sa mort, tenant sa main dans la mienne, il s'écria, après une crise de souffrances aiguës. *Seroit-il possible que la France laissât tomber de sa main un si beau fruit au moment de sa*

Digitized by Google

maturité ! C'eſt ainſi que cette ame vraiment patriotique formoit à ſon dernier ſoupir les vœux les plus ardents pour le bonheur de ſon pays.

En traçant cette foible eſquiſſe, je n'ai pas cherché à faire un éloge, j'avois beſoin de parler de mon ami ; je me ſuis acquitté d'un triſte & pénible devoir, je lui ai fermé les yeux, il ne me reſte plus que ſa mémoire.

BONTEMPS, ſecrétaire du Lycée.

N. B. Note du rédacteur. Nos lecteurs ne doivent pas s'étonner de voir placer cet article dans notre Journal. Nous devons leur apprendre que, depuis plus de 24 ans, le vertueux citoyen, dont nous regretterons longtems la mémoire, n'a ceſſé de s'employer à faire proſpérer cet ouvrage. Contes en proſe, pleins de cette morale douce & pure, qu'il puiſoit dans ſon cœur ; fables, contes en vers, poéſies légeres, il nous a tout envoyé ; & nous avons tout recueilli, ſans craindre que cette complaiſance ne nous fut funeſte. Nombre d'extraits, pleins d'une critique ſage & prudente, nous ont attirés plus d'une fois des éloges, auxquels ſa modeſtie s'eſt toujours refuſé. Enfin l'article des ſpectacles a toujours été ſon ouvrage, & celui qu'il rempliſſoit avec plus de plaiſir. En quelles

Digitized by Google

meilleures mains ce travail pouvoit-il être mis, qu'entre celles du commentateur de Moliere ! Nos obligations, envers le public, ne nous permettant pas d'étendre d'avantage cet article, nous ne craignons pas de lui abandonner à lui-même, en dépit de l'envie, le soin de l'éloge de ce digne citoyen.

L'Amour à l'Assemblée Nationale. Par M. PAUL, fils.

AIR : *Jupiter, un jour en fureur.*

Lorsque l'aimable Cupidon,
Apprend que l'on réforme en France,
Il vient en toute diligence,
Faire une pétition.
Il part, vole vers l'Assemblée,
Escorté des jeux & des ris,
Et par les airs, à Paris, (*bis*).
Il arrive d'emblée. (*bis*).

Le Dieu vers l'Assemblée accourt ;
Sans qu'on l'annonce, il y pénétre :
Le Président, sans le connoître,
Tance vivement l'Amour.
Cupidon, avec un sourire,
Lui dit : j'ose vous déclarer
Que mon usage est d'entrer (*bis*).
En tous lieux sans rien dire (*bis*).

La salle, d'un commun accord,
Applaudit la maligne excuse ;

Digitized by Google

Aucune main ne ſe refuſe
A claquer avec tranſport :
Et c'eſt alors que le fin drôle,
Profitant de l'heureux moment,
A Monſieur le préſident (*bis*).
Demande la parole (*bis*).

Meſſieurs, dit-il, vous ſçavez tous
Qu'avec l'hymen je ſuis en guerre :
D'avec cet intraitable frere,
De grace ſéparez-nous !
Comment faire vivre par force
Deux cœurs dans la déſunion.
Ah ! par acclamation (*bis*).
Décrétez le divorce ! (*bis*).

A cette ſage motion,
Un membre veut qu'on la décrete ;
L'autre eſt d'avis qu'on la rejette :
Quel conflit d'opinion !
L'Amour s'enfuit dans la bagarre,
Et Barnave fait décider
Qu'à l'hymen il faut renoncer (*bis*).
De paroître à la barre (*bis*).

L'AFFLICTION MATERNELLE, *romance*. Par M. C. J. B. L***. de Rochemont.

E'Spoir d'une mourante mere,
Aimable enfant, idole de mon cœur,
Conſoles-moi, dans ma miſere,
Des chagrins dont m'abreuve un monſtre ſans pudeur !

Quand il te donna l'exiſtence,
Ce pere barbare, inhumain,
Il avoit trompé l'innocence,

Et ſurpris l'Amour dans mon ſein !
Eſpoir, &c.

A ſes vœux je fus trop ſenſible ;
J'ouvrois l'abyme ſous mes pas :
Je crus le parjure impoſſible....
Dans ſon cœur je ne liſois pas !
Eſpoir, &c.

Oubliant bientôt ſa promeſſe,
J'appris quelle étoit mon erreur :
L'ingrat repouſſa ma tendreſſe ;
Il déchira mon foible cœur !
Eſpoir, &c.

Sous les drapeaux de la Victoire,
Guidé par ſa mâle valeur,
Le cruel perdit la mémoire
De ta naiſſance... & de mon cœur !
Eſpoir, &c.

Tout me fuit, juſqu'à l'eſpérance
De le ramener près de moi....
Une autre obtient la préférence,
Et tout mon bien dépend de toi.
Eſpoir, &c.

Déjà cette bouche enfantine
Sourit à mes empreſſemens ;
Elle prévient, elle devine
Ce qui peut calmer mes tourmens !

Eſpoir d'une mourante mere,
Aimable enfant, idole de mon cœur,
Conſoles-moi, dans ma miſere,
Des chagrins dont m'abreuve un monſtre ſans pudeur !

Digitized by Google

LES ASSIGNATS. *Reproches à Mi....* Par M. ROSIERES, de la Comédie Italienne.

AIR : *Un Troubadour Béarnois* (en mineur).

Et quoi, c'eſt toi, ma Myrthé,
Qui peux devenir parjure ?
Calculer la volupté,
C'eſt outrager la nature :
L'Amour n'a, dans ſes Etats,
Jamais connu d'Aſſignats.

Peux-tu, comme ces Laïs,
Qui nous vendent leurs tendreſſes,
Toi-même fixer un prix,
Et prodiguer tes careſſes
A celui qui des Etats
Recevra plus d'Aſſignats !

L'Amour pur & délicat
Fut autrefois ton partage :
Mais aujourd'hui c'eſt l'éclat
Qui te ſéduit & t'engage
A prodiguer tes appas
En faveur des Aſſignats.

Quoi ! tu mépriſes l'Amour,
Et tu braves ſa puiſſance !
Peut-être que quelque jour
Il en tirera vengeance :
Tu ne l'appaiſéras pas
Avec quelques Aſſignats.

Au deſſus du préjugé,
Myrthé, crois-tu t'être miſe ?
Non par les remords rongé,

Cœur, ame, eſprit, tout s'épuiſe :
Ah ! combien de pleurs, hélas !
Arroſent tes Aſſignats !

Lorſque tu m'aimois, Myrthé,
Nous jouiſſions en ſilence ;
Nous goûtions la volupté
Que procure l'innocence !...
Maudit ſoit, dans ce ſeul cas,
L'inventeur des Aſſignats !

*Suite de la traduction du ſixieme livre de l'*ENÉIDE. Par M. de CHABANON.

DÉiphobe paroît, triſte, abattu, tremblant;
Ses bras ſont mutilés : tout ſon corps eſt ſanglant ;
Et ſon front tout ſouillé de hideuſes bleſſures
Frémit de laiſſer voir ſa honte & ſes injures.

A peine le héros, dans cet objet affreux,
Reconnut Déiphobe : ami trop malheureux,
Dit-il, quel ennemi, quel barbare en ſa rage,
D'un ſupplice ſi grand t'a fait ſubir l'outrage ?
Dans cette nuit fatale, où nous périmes tous,
On diſoit que laſſé d'aſſouvir ton courroux,
Toi même enfin, toi même avois perdu la vie,
Sur des monceaux de Grecs tombés ſous ta furie.
Alors près d'un tombeau, vain ſimulacre hélas !
Elevé par mes mains, j'honorai ton trépas.
Trois fois je t'appellai : tout baigné de mes larmes,
Ce marbre garde encor & ton nom & tes armes.
Hélas ! que n'ai-je pu, prêt à fuir de ces lieux,
Rendre à ce ſol ſacré tes reſtes précieux ?

Ami, dit le troyen, ta pitié noble & tendre,

Tes honneurs ont assez satisfait à ma cendre.
Mon destin m'a perdu. Ce supplice honteux
Est du crime d'Hélene un monument affreux.
Tu sçais (& qui pourroit l'oublier ?) que dans Troye,
Tous à l'envi goûtoient une trompeuse joie;
Quand grosse d'ennemis en ses flancs entassés,
La fatale machine en nos murs renversés,
Se frayoit un chemin. Thyade échevelée,
Conduisant de Bacchus la pompe simulée,
Hélene alors, Hélene, un flambeau dans les mains,
Appelloit dans nos murs nos cruels assassins.
Et moi, lassé de soins, sur une couche ingrate,
Amusé des erreurs d'un songe qui me flatte,
Je goûtois du sommeil les dons assoupissans.
Tels qu'une mort tranquille, ils enchaînoient mes sens.
D'Hélene cependant l'horrible prévoyance
M'avoit ravi le fer, tout prêt pour ma défense.
Au cruel Ménelas elle ouvre mon palais,
Et veut pour réparer envers lui ses forfaits,
A son amour trahi faire un don de ma vie.
Que te dirai-je ? Ulysse & le Grec en furie,
Presse, assiege mon lit à coups précipités...
O ciel ! si d'un cœur pur les vœux sont écoutés,
Rends à mes assassins les maux qu'ils m'ont sçu faire !
Mais toi, parle : en ces lieux privés de la lumiere,
Vivant, qui t'a conduit ? Est-ce l'ordre des Dieux ?
As-tu subi des mers le caprice orageux ?
De tant de maux lassé, dans cette nuit obscure,
Cherches-tu le repos que la mort nous procure ?
Ils parloient : & le jour dans sa course entraîné
Au de là du Midi déjà penche incliné.
La Sybille interrompt des discours pleins de charmes.

Fils d'Anchiſe, perdez moins de tems dans les larmes,
Dit-elle, la nuit vient, les inſtans nous ſont chers.
Ici devant nos pas deux ſentiers ſont ouvert.
L'un conduit chez Pluton, & du frais Eliſée
C'eſt auſſi le chemin : mais la route oppoſée
Deſcend dans le ſéjour du crime & des tourmens.
Calme, dit l'ombre en pleurs, tes prompts reſſentimens.
Je rentre dans la nuit où les ombres m'attendent.
Toi, l'honneur d'Ilion, toi, ſi les Dieux m'entendent,
Jouis d'un ſort meilleur. = En prononçant ces mots,
Il fuit : ſoudain ſe montre aux regards du héros
Le Tartare creuſé dans un immenſe eſpace.
Un triple mur le ceint : le Phlégeton l'embraſſe,
Et ſes ondes de feu roulent avec fracas
Des rochers que leur choc briſe & rompt en éclats.
La porte qui ſe courbe en un circuit immenſe
Offre du diamant la dure réſiſtance.
En vain la main des Dieux y porteroit le fer.
Au devant une tour eſt debout & fend l'air ;
Tyſiphone eſt auprès ; rouge & de ſang couverte,
Sur ce ſeuil nuit & jour ſa paupiere eſt ouverte.
Les fouets, les cris, les cris aigus & forcenés,
Le bruit de fers peſans, avec effort traînés,
D'Enée épouvanté fixent l'ame attentive.

(*La ſuite au Journal prochain.*)

SPECTACLES DE PARIS.

THÉATRE ITALIEN.

MR. Després a fait à sa piece, *Cécile & d'Ermancé*, des changemens heureux : le troisieme acte est nouveau, & voici comme l'action se dénoue. On se rappelle que frere Eugene est tiré du cachot affreux où l'avoit plongé les moines, par un Carrier. Le jeune prisonnier se rend chez son pere, M. d'Ermancé, avec le Carrier & sa femme. Ce sont ces deux bonnes gens qui instruisent M. d'Ermancé de la cruauté exercée sur son fils, par le prieur du couvent où il alloit prononcer ses vœux. De son côté, Cécile, par les ordres de l'abbesse, vient aussi intercéder M. d'Ermancé en faveur de son fils. Florville vient leur apprendre à tous que M. de St.-Albin, pere de Cécile, consent à son union avec le jeune d'Ermancé, & tout le monde est heureux. Les trois actes de cette piece, auront toujours, entr'eux, une incohérence marquée ; mais au moins l'action marche mieux ; & le dénouement en est plus satisfaisant : la belle musique de M. Grétry y ajoute surtout un grand intérêt. Le public a demandé les auteurs, & il a fait répéter, dans un entr'acte, l'ouverture, qui est un très-beau morceau.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'auteur d'un moment, en vaudevilles & en vers. En voici le sujet.

Damis, jeune poëte à la mode, a pour ami & pour appui Balivesu, vieillard qui a la manie de protéger, & qui s'est amusé jadis aux

Digitized by Google

dépens des plus grands hommes du siecle, de Rousseau lui-même. Ces deux amis se congratulent modestement, & Baliveau ne craint pas de chanter à Damis, sur l'air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Entre nous, sans nul débat,
Partageons la pomme,
Chacun de nous, dans l'Etat,
Doit être un grand homme :
Nous ferons partout la loi
Dans notre carriere :
Tu seras Racine, & moi
Je serai Moliere.

Cependant Damis aspire à la main de Mme. de Volnange, jeune veuve, qui se mocquoit de lui. Sa suivante même, en apprenant le projet qu'elle a conçu pour éconduire l'auteur, chante ce couplet malin, que le public a fait répéter :

AIR : *Regards vifs & joli maintien.*

Je suis au comble de mes vœux ;
Enfin, Madame, je respire :
Il faut que le fat à nos yeux
De honte & de fureur expire.
Se voir berné par un pédant
Est bien fâcheux sur ma parole :
Des rois, quoiqu'il soit le régent,
Sans respect pour son rudiment,
Il faut l'envoyer (*bis*) à l'école.

Le jardin de Mme. de Volnange est orné des bustes des plus grands auteurs. Un piedestal isolé semble en attendre encore un ; Damis se flatte d'y voir poser le sien, lorsque Lourdet, son valet, garçon blême & maigre, attendu, dit-il, que

Plus le maître vit de gloire,
Plus le valet meurt de faim.

Digitized by Google

Lourdet, dis-je, vient luiapprendre qu'une troupe d'auteurs vouloit de son nom décorer une rue :

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mais, hélas ! ils venoient nous dire
Que, malgré leur peine & leur soin,
Ils n'avoient pu, pour vous inscrire,
Trouver de rue un petit coin :
Tout étoit occupé d'avance :
Mais, si ça peut vous convenir,
Ils ont encor, pour récompense,
Un cul-de-sac à vous offrir.

Enfin, un cousin de Mme. de Volnange vient persiffler l'auteur à la mode & son défenseur : on apporte en effet un buste ; mais c'est celui de Rousseau. Nos deux amis se voyant dupés se retirent furieux, surtout Baliveau, qui venoit de tracer des vers pour son cher Damis, & à qui l'on dit :

A merveilles, Monsieur : envers l'auteur d'*Emile*
Vous n'avez pas toujours usé du même style.

Lourdet, lui même, quitte le poëte, son maître, pour aller servir un traiteur, & tout le monde rit à leurs dépens. Cette jolie piece, écrite, moitié en vers & moitié en vaudevilles, est remplie de couplets piquans & d'un excellent persiffiage. Le public, qui l'a applaudie avec transport, a fait répéter plusieurs couplets très-ingénieux, & a demandé l'auteur : M. Léger, qui y joue avec beaucoup de comique le rôle de Lourdet, est venu dire que l'auteur desiroit garder l'anonyme : en voyant M. Léger, on n'a pas eu besoin de sçavoir son nom. Melles. Barral, Sarra Lescot, & MM. Chapelle, David & Vertpré, prouvent dans cette piece, que les sujets de ce théatre font tous les jours des progrès. Le public n'a pas man-

Digitized by Google

qué de faire des applications dans cet ouvrage *malin*, mais décent. Au surplus, si quelques auteurs *à la mode* croient se reconnoître dans Damis & Baliveau, qu'ils se rappellent, pour s'en consoler, qu'Aristophane mit autrefois sur la scene, d'une maniere plus sanglante, Socrate & Euripide, qui valoient bien nos grands hommes du jour, & que tout ce qui tient au genre d'Aristophane, est du domaine du vaudeville

Agréable, indiscret, qui, conduit par le chant,
Vole de bouche en bouche & s'accroît en marchant.

Les deux Panthéons, ou l'Inauguration du Théatre du vaudeville, fragmens en 3 actes, en vers, mêlés de vaudevilles, par M. PLIS, *représentés, pour la premiere fois, à l'ouverture du théatre du vaudeville, rue de Chartres*; avec cette épigraphe :

Le Français, né malin, créa le Vaudeville,
Agréable, indiscret, qui, conduit par le chant,
Vole de bouche en bouche, & s'accroit en marchant.
La liberté françoise en ses vers se déploie ;
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

BOILEAU *Art. Poét.*

A Paris à la salle du vaudeville, & à l'imprimerie de la rue des Nonandieres, N°. 31. 1792. Prix, 1 liv. 10 s.

C'Étoit une entreprise bien difficile que celle de faire paroître successivement tous les sujets qui composent un spectacle, & de leur donner, pour ainsi dire, à chacun un rôle, suivant son genre & ses moyens. Quel cadre pouvoit contenir près de 60 acteurs! Quel sujet pouvoit leur donner à chacun un personnage!

Digitized by Google

Il n'y avoit qu'une piece épisodique, susceptible de pompe, de spectacles & de scenes, vulgairement nommées à tiroirs, qui pût s'accorder avec un plan aussi vaste : eh puis le desir de faire un peu connoître chaque sujet : les demandes que font sans doute ces sujets, d'avoir chacun au moins deux ou trois couplets à chanter ! On ne peut pas se figurer la peine qu'un pareil ouvrage doit donner à son auteur ; M. Piis, dont tout le monde connoît l'esprit & la maniere de tourner le vaudeville, s'étoit chargé de cette tâche difficile, & sans doute sa piece auroit eu plus de succès, s'il y eût eu, à la premiere représentation, plus d'ensemble, plus de rapidité & plus de justesse. Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'esprit y est répandu avec profusion, & l'imagination la plus poétique y brille partout. Le réveil des dieux de l'olympe, au second acte, par les personnages du vaudeville, est plein de graces & de délicatesse. Colombine a craint que Pierrot ne s'éclipsat avec la lune. Eole, réveillé par Nicole, *enfloit en soufflant, son mouchoir rouge & blanc* : Babet a seule, à la ronde, *réveillé tous les desirs.* Un Gascon a voulu, dans son puits, réveiller la vérité, mais, à son aspect, la vérité s'est sauvée. Dorval gronde Agathe de ce qu'elle a réveillé la sagesse, &c. &c. l'idée d'étendre le voile de la nuit sur les yeux des enfans qui veulent être témoins des mysteres de l'amour, est très-poétique. Les peres & meres laissent l'amour unir les jeunes gens ; mais ils saisissent le tems qui passe, & cherchent à le fixer au milieu d'eux. Enfin, cette piece, trop longue à la premiere représentation, ne l'est pas assez à la lecture, & nous croyons qu'on peut la citer comme un modele dans le genre du couplet. Terminons cet extrait, que les bornes de ce Journal nous défendent d'étendre davantage, par

Digitized by Google

la citation de la description d'une salle à faire pour le drame, & qui se trouve dans le troisieme acte de cette piece.

LE GEOLIER, *au Drame.*

Elle est là, votre salle, & j'en vois le théatre.

LE DRAME.

Des murs de marbre noir....

LE GEOLIER.

Des colonnes d'albâtre....

LE DRAME.

Des baignoires de bronze, en forme de tombeaux.

LE GEOLIER.

Point de lampe en *Quinquet*, mais de pâles flambeaux,
Dont la fumée épaisse, en tourbillons bien sombres,
Fasse prendre au public les acteurs pour des ombres.

LE DRAME.

Un manteau d'arléquin....

LE GEOLIER, *l'interrompant.*

Auroit le plus grand tort

LE DRAME.

Des retroussis tout blancs....

LE GEOLIER.

Des spectres pour supports

LE DRAME.

Des pleurs d'argent partout.... Pour légende à demeure,
Ces mots : *Mourir n'est rien ; c'est notre derniere heure.*

LE GEOLIER.

Pour glacer les esprits, en tenant les pieds froids,
Sur un parquet en plomb des sellettes en bois :
Chaque coulisse en arc, comme aux cloîtres, moulés :

Digitized by Google

Un rideau d'avant-scene, où, près d'un mausolée,
Young, au clair de lune, en méditation,
Invite l'univers à la consomption.
Point de lustre en cryſtaux ; du ceintre de la ſalle
Doit deſcendre une lampe antique, ſépulcrale,
Dont le reflet bleuâtre, avec art ménagé,
Prête au ſpectateur blême un viſage allongé.

LE DRAME, *gaiement*.

En décorations, ſois ſurtout bien fertile ;
Point de place publique, à moins d'hôtel-de-ville ;
Point de chambre ruſtique, encor moins de hameaux ;
Point de côteaux rians, de prés, ni de ruiſſeaux ;
Des landes, des marais, de jolis cimetieres,
Des étangs & des lacs, des roes & des glacieres.

LE GEOLIER, *avec la même joie*.

D'ailleurs, force cachots, mais jamais de maiſons ;
Des priſons, des priſons, & toujours des priſons.

LE DRAME.

Tu devines le reſte. On n'y jouera que crimes,
Que ſupplices, que vols, qu'aſſaſſinats ſublimes ;
Depuis la mort d'Abel, aſſommé par Caïn,
Juſqu'au néant forcé de tout le genre humain ;
Et des *bravo* trop doux abandonnant l'uſage,
On grincera des dents, on hurlera de rage.

Suite du mémoire ſur les pierres compoſées & ſur les roches. Par le commandeur Déodat de Dolomieu (*).

TOute matiere s'attire réciproquement. Cette propriété, la plus importante qui ait

(*) M. de la Métherie, à qui j'ai voué une ſincere amitié due à ſes qualités perſonnelles, pour

été reconnue dans la matiere, doit être la clef de toutes les sciences physiques ; car lorsque l'astronome en calcule les loix dans les mouvemens des corps planétaires, le lithologiste en reconnoît les effets dans les qualités

qui j'ai depuis longtems toute l'estime que méritent ses talens & ses connoissances, a fait dans son Journal du mois précédent, quelques objections contre mon système sur la formation des couches coquillieres ; il observe que nulle cause physique connue ne peut produire des marées semblables à celles que je suppose. Je lui répondrai que voyant des effets qui annoncent le fréquent retour de la mer sur nos continens, j'ai dit que si des marées excessivement hautes avoient existé, elles auroient pu produire de tels effets ; j'ai dit que l'état présent de la terre que nous habitons ne peut être attribué à la mer séjournant autrefois sur nos continens avec la même tranquillité qui accompagne sa résidence dans ses bassins actuels, au fond desquels regne un calme aussi parfait que celui des profondeurs de la terre, où sûrement on ne ressent pas les agitations de sa surface. M. de la Métherie ne récusera pas une autorité qui me paroît d'un très-grand poids. L'auteur de l'ouvrage, intitulé : *Principes de la philosophie naturelle*, a dit avant moi, & répete encore avec moi, qu'*un grand nombre de faits ne permet pas de douter que la mer n'ait été plusieurs fois sur nos continens.* Or, cet ouvrage que j'ai lu avec un grand plaisir & un extrême intérêt à l'époque où il parut, & qui a beaucoup contribué à diriger plus particulierement mes observations vers les phénomenes relatifs à l'histoire du globe ; cet ouvrage qui renferme aussi des vérités morales & des principes politiques, & qui est d'autant plus remarquable, qu'il fut écrit dans un tems où il étoit dangereux de manifester sa pensée, de professer les maximes de la philosophie, dans un tems où tous les grands hommes du moment étoient encore prosternés devant les idoles qu'avoient consacré la bassesse & les préjugés ; cet ouvrage, dis-je, à M. de la Métherie lui-même pour auteur. Si donc il a jugé qu'il étoit nécessaire de supposer plusieurs invasions

Digitized by Google

les plus essentielles des pierres, sçavoir, leur densité, leur dûreté & leur forme ; & si, comme le dit M. de Fourcroy, *le principal but de la chymie est de rechercher l'action des corps naturels les uns sur les autres, de con-*

de la mer sur nos continens pour expliquer beaucoup de faits ; je ne puis qu'avoir ajouté aux raisons qui l'ont déterminé à adopter cette idée, par mes considérations sur les mines de sel gemme placées entre des bancs calcaires, sur les montagnes volcanico-marines, ou les productions de l'eau alternent avec celle du fer, sur les matieres étrangeres venues de très-loin pour combler nos vallées calcaires, &c., &c. Si tous ces faits nécessitent le retour de la mer sur nos continens, il en est une infinité d'autres qui exigent son départ précipité. Je dirai de nouveau que ce n'est qu'alors qu'elle a pu creuser d'immenses profondeurs, qu'elle a pu faire parcourir des centaines de lieues à des masses énormes, c'est alors qu'elle a détruit la route qu'elle avoit fait suivre à des blocs de granit qui reposent maintenant sur le sommet des montagnes isolées, où ils paroissent n'avoir pu parvenir qu'en vainquant les loix de la gravitation qui, pour d'aussi grosses masses, sont au dessus de la puissance des flots ; je le répéterai encore, ce n'est pas en prolongeant le séjour de la mer sur nos continens, qu'on augmentera son influence sur la formation de nos couches. Ce n'est pas en la faisant revenir par un mouvement si lent qu'il est insensible, même dans une longue suite de siecles, qu'on lui donnera les moyens de sillonner, de déchirer, de détruire en grande partie ses précédens travaux. La nature demande au tems les moyens de réparer les désordres, mais elle reçoit du mouvement la puissance de bouleverser. Or, plus on éloigne la période des alluvions, plus on ralentit leur marche, mais on obtient les effets qu'on exige. Oui, *s'il n'est pas permis de douter que la mer n'ait envahi plusieurs fois nos continens*, il ne me paroît pas plus permis de douter que les submersions se sont faites avec violence, se sont retirées avec précipitation, & que le tems qui a séparé chacune de ses alluvions n'ait été très-court, puisque les volcans

Digitized by Google

noître l'ordre de leur compoſition, d'apprécier la force avec laquelle ils tendent à s'unir & reſtent unis enſemble, la lithologie pour ſortir de l'eſpece de chaos où elle eſt encore, doit appliquer ce même genre de recherches aux

dont elles ſont venues recouvrir les produits n'ont fait, pendant leur intervalle, qu'un petit nombre d'irruptions. J'inſiſterai ſur l'impoſſibilité de former dans un grand volume d'eau, où ſe délayent les matieres qui s'y précipitent, des couches de 20 pieds d'épaiſſeur, ſans qu'elles prennent, entr'elles, l'ordre, la diſpoſition que preſcrivent impérieuſement les peſanteurs ſpécifiques. Ce n'eſt point dans le calme que ſe forment les mélanges confus, & je ſoutiendrai toujours que le calme le plus parfait regne dans le fond des mers. Je répéterai..... Mais, non : je renverrai à mon mémoire, en priant de peſer avec attention & impartialité les objections que je fais contre un préjugé, qui n'a acquis de force que par la réputation des ſçavans qui l'ont établi, & qui ne peut réſiſter que par l'habitude de ſa domination. Je ſupplierai ſurtout de ne point donner (pour me combattre) plus d'importance qu'ils n'en méritent, à quelques faits particuliers qui ont des cauſes locales, & dont les effets ſont très-bornés. Je ne ſçaurois, par exemple, admettre comme objection contre mon opinion ſur la formation des couches de charbon de terre, ni comme preuve de la poſſibilité de faire arriver dans les profondeurs de l'Océan, une forêt de ſapins, le petit phénomene des feuilles qui après avoir nagé ſur la ſurface de l'eau d'un bourbier, ſe précipitent au fond, lorſque la longue macération a diſſous leur ſubſtance extractive & les a réduites dans un état preſque terreux, ou lorſque le poids du limon qui les a recouvertes les a fait deſcendre. Un arbre de ſapin ou de cèdre pourra ſe décompoſer & ſe détruire ſur la ſurface des eaux de l'Océan, mais non pas vaincre la réſiſtance d'une peſanteur ſpécifique double de la ſienne.

Sans prétendre donc nier abſolument le ſéjour de la mer ſur nos continens, je ne vois pas la néceſſité de l'admettre, puiſque je ne conçois pas comment un pareil ſéjour auroit pu influer efficа-

Digitized by Google

objets qui lui sont particuliers ; elle doit examiner l'action que les terres ont les unes sur les autres, l'ordre de leur composition, l'état de leur combinaison & leur tendance mutuelle. Je devrai donc rappeller quelques principes qui sont la base des travaux du chymiste, com-

cement sur les accidens & sur les phénomenes que nous observons. Les eaux qui ne dissolvent pas ne peuvent agir que par un mouvement qui est refusé à celles qui occupent le fond des bassins de l'Océan. Je défendrai également une autre vérité, qui me paroît aussi incontestable, sur laquelle j'ai été éclairé par les ouvrages de M. de Luc, & dont il me semble voir la preuve dans toutes les pages de l'histoire des hommes, & dans celles où sont consignés les faits de la nature. Je dirai donc avec M. de Luc : *L'état actuel de nos continens n'est pas ancien*, je penserai avec lui qu'il n'y a pas longtems qu'ils ont été donnés ou *rendus* ainsi modifiés à l'empire de l'homme. Cette vérité n'auroit peut-être pas été aussi vivement attaquée, aussi fortement combattue, si elle n'eût pas eu des relations avec des opinions religieuses qu'on vouloit détruire, & qui pouvoient être absurdes sans nuire à cette vérité géologique. On croyoit faire un acte de courage & se montrer exempt de préjugés, en augmentant par une espece d'enchere, le nombre des siecles qui se sont écoulés, depuis que nos continens sont accordés à notre industrie. Sans craindre de me livrer au ridicule, sans redouter l'espece de défaveur qu'encourent maintenant ceux qui ne s'abandonnent pas aux exagérations & aux écarts de l'imagination, je pourrai publier dans quelque tems un ouvrage dans lequel je réunirai les monumens historiques aux observations géologiques pour démontrer qu'en admettant 10 mille ans d'ancienneté pour le moment, où la terre est devenue ou redevenue habitable, on exagere peut-être encore. Mais je dirai aussi qu'il n'y a point de mesure pour le tems dans les époques antérieures, & que l'imagination peut y prodiguer les milliers de siecles avec autant de facilité que les minutes.

Digitized by Google

me ils doivent l'être des observations du lithologiste, & j'appliquerai successivement à la réunion & à la combinaison des terres, une partie des loix qui influent sur les combinaisons salines.

La dureté & la densité étant les deux principaux caracteres des pierres, il est important de remarquer d'abord qu'elles doivent ces propriétés, à cette tendance générale de tous les corps les uns vers les autres. Mais si ceux d'une très-grosse masse peuvent l'exercer à une grande distance, les molécules qui les composent & qui sont d'une subtilité qui échappe à nos sens, n'ont d'activité que dans une sphere proportionnée à leur volume, & ne peuvent agir, par conséquent, que dans les plus petites distances possibles; alors les liens qui les enchaînent sont d'autant plus forts que le rapprochement est plus exact, & que les contacts ont lieu par un plus grand nombre de points. Quoique la composition, la solidité & la forme des pierres ne soient que le résultat de la même loi d'attraction, il est important de ne pas confondre des effets qui sont modifiés par plusieurs causes, & il me paroît essentiel de bien distinguer le genre d'action que les molécules exercent entr'elles dans différentes circonstances.

Les molécules qui, par leur adhérence entr'elles constituent les pierres, peuvent être où simples, ou composées; les unes & les autres peuvent être ou semblables, ou dissemblables. La réunion des molécules semblables, qu'elles soient simples ou composées, se nomme *agrégation*; & j'appellerai *mélange* le concours des molécules d'especes différentes qui n'ont entr'elles que la seule adhérence qui naît du simple contact, & *adhésion*, la force qui les unit.

Digitized by Google

C'eſt à la lithologie principalement que l'on peut appliquer la maxime de M. Macquer, qu'il dit *que les propriétés du corps agrégé dependent autant & peut-être beaucoup plus, de la maniere dont les particules intégrantes ſont jointes les unes aux autres dans l'agrégation, que des propriétés eſſentielles de ces mêmes particules.* Je dois donc examiner plus particulierement les loix & les modifications de l'agrégation & de l'adhéſion, & remarquer attentivement les différentes conditions & circonſtances, qui contribuent à la dureté & à la ſolidité des corps terreſtres.

Je diſtinguerai d'abord trois eſpeces d'agrégations ; 1°. l'agrégation parfaite, qui eſt celle où les molécules intégrantes ont eu la faculté de prendre la poſition exacte, qui convient le mieux à leur forme ; alors la pierre poſſede le tiſſu intérieur, la forme extérieure, la dureté, la denſité & les autres propriétés qui lui ſont particulieres : tel eſt le ſpath calcaire rhomboïdal tranſparent ; 2°. l'agrégation défectueuſe ou incomplette, dans laquelle les molécules trop précipitamment raſſemblées n'ont pas toujours pris exactement leurs places d'élection : tel eſt le marbre blanc ſtatuaire, ou le ſpath calcaire rayonné ; 3°. l'agrégation confuſe, où les molécules réunies ſans avoir eu ni la mobilité, ni le tems, ni l'eſpace néceſſaire pour adopter un certain ordre, ſe ſont accrochées par tous les points qui ſe ſont préſentés au contact ; alors la maſſe qu'elles forment ne donne aucune indice de cryſtalliſation ; ainſi ſont les pierres calcaires ordinaires. L'agrégation confuſe doit elle-même ſe ſubdiviſer en quatre modifications différentes ; les molécules agrégées peuvent paroître ſubtiles ou groſſieres ; le tiſſu en eſt ou lâche ou ſerré. Beaucoup de pier-

Digitized by Google

res calcaires ont le grain tellement fin qu'il eſt imperceptible ; d'autres l'ont très-gros & reſſemblent aux grès. Quelques pierres calcaires doivent à un tiſſu très-ſerré la faculté de faire feu avec le briquet ; d'autres, comme la craie de Champagne, ont une agrégation ſi lâche qu'elle cede au moindre effort, & que ſous un volume égal elles renferment moitié moins de matieres que les autres. Ces exemples pris dans le ſeul genre calcaire ſont applicables aux pierres de tous les autres genres.

La tendance à l'union qu'ont les molécules ſemblables, a fait nommer affinité d'agrégation la force qui les attache les unes aux autres, parce qu'elle paroît les attirer avec une certaine prédilection. Quelque ſoit ſon activité dans certaines circonſtances, on ne peut pas cependant la déterminer à agir, en entaſſant & même en comprimant enſemble des matieres pulvérulentes. Un rapprochement pareil, quelqu'exact qu'il nous paroiſſe, eſt bien loin encore de placer les molécules à la proximité qui convient à leur petite ſphere d'activité ; d'autant que ces particules terreuſes, qui nous paroiſſent très-diviſées, n'approchent pas encore de ce degré de ſubtilité néceſſaire, pour céder à une force qui ne peut influer que ſur des molécules très-mobiles, & lorſque leur peſanteur eſt devenue preſque nulle, par le moyen d'un fluide où elles nagent. Car les grains d'une terre qui nous paroiſſent impalpables après différentes opérations contuſoires, comparés aux molécules intégrantes des corps, peuvent encore être conſidérés comme de petites maſſes de formes irrégulieres, qui ſe refuſent au contact intime.

La cohéſion, entre molécules ſemblables, lorſqu'elle agit avec toute l'énergie qui convient à une agrégation parfaite, à communément

Digitized by Google

plus de force que l'adhéſion des mêlanges, c'eſt-à-dire, que préſentant plus de réſiſtance à la ſéparation, les corps agrégés ſont ordinairement plus durs & plus ſolides que les mêlangés; & dans ce moment ce ſera ſeulement ſous le rapport de la dureté, qui en eſt le réſultat, que je conſidérerai les forces de l'affinité d'agrégation dans les différens agrégés, & que je les comparerai à celles qui appartiennent à l'adhéſion dans les mêlanges.

La dureté des agrégations parfaites dépend ſûrement de la forme particuliere & eſſentielle aux molécules intégrantes des différentes ſubſtances, car elle eſt indépendante de leur maſſe ou de leur denſité. Les molécules qui ont le plus de tendance ou d'aptitude à un ordre conſtant, devroient toujours s'unir par les liens les plus forts, & produire les pierres les plus dures, dans le cas qu'elles euſſent leurs faces exactement planes, circonſtance qui a été négligée, mais qui eſt très-eſſentielle à obſerver; car ſi on connoiſſoit parfaitement leur forme ſous ce rapport, comme on connoît le nombre de ces faces & des angles, on pourroit déterminer tous les points de contact que peut donner leur rapprochement, & on arriveroit alors à établir, par le calcul, la majeure dureté à laquelle pourroit parvenir chaque eſpece de pierres, lorſqu'elles auroient l'agrégation la plus parfaite. Mais en attendant que l'abbé Haüy, qui a appliqué ſi ingénieuſement la géométrie à la lithologie, l'ait dirigée plus particuliérement vers cet objet, qui me paroît mériter d'être pris en conſidération; avant qu'il ait ainſi ſupplée à des expériences directes qui me paroîtroient impoſſibles, ſi, ſemblables à celles qui ont été faites pour la ductilité des métaux, on tendoit à repréſenter par des poids

Digitized by Google

le degré de réſiſtance abſolue qu'oppoſe la force d'agrégation à la ſéparation des molécules, nous ne pouvons juger cette force d'agrégation qu'en comparant la dureté relative des différens agrégés.

Quelques auteurs ont tenté de faire une table, pour exprimer la dureté relative des différentes pierres entr'elles, mais ils n'ont pas eu, comme moi, pour objet de comparer dans certains cas, la force de l'affinité d'agrégation avec celle des affinités de compoſition, & de déterminer les circonſtances où l'énergie de la premiere oppoſe le plus de réſiſtance aux effets de la ſeconde. Leur méthode a été plus ou moins défectueuſe; d'ailleurs tous les problêmes de la lithologie ont des données ſi incertaines, ils s'entrecroiſent tellement, que la ſolution de chacun d'eux tient à celle de tous, & aucun ne peut être expliqué iſolément & ſervir enſuite de baſe pour réſoudre les autres. Je me bornerai donc maintenant à établir une eſpece d'ordre comparatif, pour la force d'agrégation qui appartient à chacune des cinq terres élémentaires.

Terre quartzeuſe; terre argilleuſe; terre ferrugineuſe; terre calcaire, & terre muriatique.

Le criſtal de roche & tous les quartz doivent leur dureté ſupérieure à celle de toutes les autres pierres ſimples, à la très-grande force d'agrégation qu'exercent entr'elles les molécules quartzeuſes, laquelle ſurpaſſe, dans beaucoup de cas, celle de ſes affinités chimiques, de maniere que la terre quartzeuſe tend toujours à s'épurer & à ſe criſtalliſer, en ſe ſéparant des matieres qui gênent la réunion exacte de ſes molécules, & en expulſant de l'agrégation les ſubſtances qui y ſont étrangeres.

La terre argilleuſe que je place au ſecond

Digitized by Google

rang, paroîtroit presque entierement privée de toute force d'agrégation, si nous la considérions dans l'état où elle se trouve naturellement; puisque jamais nous ne lui voyons former un corps solide, puisque ses parties extrêmement subtiles ne tendent point à se réunir dans un ordre régulier quelconque, puisqu'elle perd, par le simple desséchement, cette espece de viscosité & de ténacité dont elle jouit lorsqu'elle est humectée, & que la foible cohérence qu'elle conserve peut être rompue par le moindre choc. Mais cette résistance à l'agrégation ne vient que de sa grande tendance à s'unir à l'eau, & de la force avec laquelle elle y adhere, qui égale ou surpasse celle de l'agrégation; ou plutôt même l'eau s'intromettant entre les molécules argilleuses & y contractant une adhérence, telle qu'elle peut résister à un degré de chaleur supérieur à celui de l'ébullition, sans se dissiper, les place hors de la sphere d'activité les unes des autres. Mais lorsque le feu, capable de faire rougir l'argile, dissipe cette derniere portion d'eau qui augmentoit son volume, l'agrégation à laquelle elle s'étoit refusée jusqu'alors s'opere facilement; quoique confuse elle produit une dureté qui approche de celle du cristal de roche, & elle résiste alors au retour de l'eau, qui ne peut plus adhérer à la terre argilleuse, ni se combiner de nouveau avec ses molécules, sans vaincre l'énergie de leur cohésion. Voilà pourquoi les argiles bien cuites, quoique mises en poudre presque impalpable, refusent de reprendre leur ductilité; les opérations méchaniques n'arrivant pas jusqu'à rompre l'agrégation des dernieres molécules. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui ont cru que le feu changeoit la nature de l'argile, & la privoit pour tou-

jours de ſes propriétés eſſentielles. Mais l'art par des combinaiſons chimiques & la nature par un travail lent, iſolant de nouveau les molécules élémentaires, leur rendent leur tendance à s'unir à l'eau & leur reſtituent toute leur viſcoſité.

La terre ferrugineuſe nous montre une force d'agrégation aſſez grande (quoique inférieure à celle des deux premieres,) dans les différentes mines où elle eſt à-peu-près pure, telles que les hématites & les mines de fer dites limoneuſes. Mais il eſt cependant à remarquer que pour la terre ferrugineuſe, la cohéſion entre molécules ſemblables eſt plus foible que ſon adhérence dans certains mêlanges; & elle donne ſouvent plus de dureté & de ſolidité aux maſſes où elle eſt ſimplement mêlangée, qu'elle ne peut en acquérir elle-même lorſqu'elle eſt pure; ſingularité qui n'appartient qu'à elle.

Je puis dire que la terre calcaire (aérée, telle que la nature nous la préſente toujours) a une grande affinité d'agrégation, ſans qu'elle puiſſe cependant l'exercer avec beaucoup d'énergie, lorſque ſes molécules ſont rapprochées autant qu'il leur eſt poſſible. Car facilement elles prennent entr'elles un ordre régulier; mais elles ne ſe lient pas par une forte cohéſion, & elles réſiſtent foiblement à leur ſéparation. Le ſpath calcaire acquiert peu de dureté, quoiqu'il prenne aiſément les formes les plus régulieres. Je puis donc ſuppoſer, que ſes molécules ont eſſentiellement la figure la plus convenable à un arrangement ſymmétrique, ſans avoir des ſurfaces exactement planes, qu'elles peuvent ſe diſpoſer régulierement ſans ſe toucher par un grand nombre de points, & elles nous préſentent quelquefois la ſingularité d'acquérir plus de dureté &

Digitized by Google

de denſité dans une agrégation confuſe que dans la régulière ; car nous avons des albâtres orientaux, à pâte & grains très fins qui étincellent vivement ſous l'inſtrument d'acier qui les taille, qui pèſent plus que le ſpath calcaire rhomboïdal, quoiqu'ils ſoient auſſi purs que lui & exempts de tout mêlange de quartz.

La terre muriatique ou de magnéſie peut être conſidérée comme à-peu-près privée de la force d'agrégation, car nous ne lui voyons jamais former aucune maſſe ſolide, jamais elle ne ſe ſépare des terres avec leſquelles elle eſt ſimplement mêlangée ; ſes molécules paroiſſent ſe refuſer à toute réunion entr'elles ; elle reſſemble à cet égard à l'argile. Elle doit ſûrement comme elle, l'apparence onctueuſe ou ſavoneuſe qui la caractériſe & qu'elle tranſmet aux mêlanges & aux combinaiſons où elle intervient en certaine quantité, à l'air & à l'eau qui ſont naturellement aſſociés ou combinés avec elle ; car lorſqu'elle eſt fortement chauffée, elle devient aride, prend du retrait & forme une maſſe aſſez dure.

La force de l'agrégation des molécules compoſées varie autant que leur compoſition. Il ſeroit par conſéquent difficile d'en exprimer toutes les diſſemblances, & de les aſſujettir à quelques régles générales. Si je ne conſidérois que les gemmes, dont la dureté ſurpaſſe beaucoup celle de toutes les autres pierres ſimples, je croirois pouvoir dire que les molécules compoſées ayant néceſſairement un plus gros volume que les molécules élémentaires, doivent ſe toucher par un plus grand nombre de points & par conſéquent ſe lier davantage ; mais en réfléchiſſant qu'il y a beaucoup de pierres compoſées qui n'arrivent pas à la dureté du quartz, j'éloigne une idée générale qui ne pourroit être exacte, qu'autant

Digitized by Google

qu'il n'y auroit aucunes cauſes, qui nuiſiſſent à l'effet que devroit produire cette augmentation de volume. Je me confirmerai dans l'opinion que ce n'eſt ni au volume ni à la denſité des molécules intégrantes, qu'il faut attribuer toute la force de leur agrégation, car je pourrois augmenter l'une & l'autre en leur conſervant la figure ſphéroïde, ſans qu'elles puiſſent jamais ſe toucher par plus d'un point. Les molécules globulaires ſeront donc toujours foiblement liées enſemble : ce n'eſt qu'en ſe comprimant mutuellement, ce n'eſt qu'en acquérant des faces, qu'elles accroîtront la force de leur union en même tems que la facilité de leur contact. Je conviendrai avec les criſtallographes de la néceſſité d'admettre des figures conſtantes pour les molécules intégrantes, puiſque leur aſſemblage régulier donne toujours des réſultats analogues à ces formes élémentaires. Mais j'ajouterai que ſi le nombre de leurs faces détermine leur criſtalliſation, c'eſt la rectitude de ces mêmes faces qui contribue à leur dureté, que leur agrégation eſt d'autant plus ſolide que leurs faces ſont plus planes, & je montrerai que ce genre de perfection tient à celle de la compoſition & de la combinaiſon, en diſant qu'elles ſont les compoſitions que je conſidere comme les plus parfaites, & en prouvant que ſous ces rapports, autant que ſous celui de la dureté, les gèmmes ſurpaſſent les autres pierres.

(*La ſuite au Journal prochain*).

Digitized by Google

VARIÉTÉ.

De la cause des désordres qui troublent la France & arrêtent l'établissemens de la liberté.

LA société des amis de la Constitution, séante aux Jacobins, s'est souvent occupée, comme on le voit par le Journal de ses séances, des moyens de ramener & d'assurer le calme dans Paris & dans le royaume. Quoique je n'aie jamais été membre de cette société, & que je ne l'aie même jamais vue, je me joins cette fois à elle du fond du cœur pour adhérer à ce vœu qu'elle prononce, & qui est celui de tout bon citoyen. Et comme il faut connoître la véritable source des maux, pour en découvrir le remede, je vais, sans m'arrêter à quelques causes particulieres & momentanées de dissentions, inséparables de tout nouvel ordre de choses, indiquer ce que je crois être la cause féconde & universelle des troubles & des désordres qui nous agitent, à la suite d'une révolution pour laquelle le genre humain votera un jour des remercîmens à la France.

Il existe au milieu de Paris une association nombreuse, qui s'assemble fréquemment, ouverte à tous ceux qui sont ou passent pour être Patriotes, toujours gouvernée par des chefs visibles qui changent souvent, & se détruisent mutuellement; mais qui ont tous le même but, de regner; & le même esprit, de regner par tous les moyens. Cette société s'étant formée dans un moment où la liberté, quoique sa victoire ne fût plus incertaine, n'étoit pourtant pas encore affermie, attira nécessairement un grand nombre de citoyens

Digitized by Google

allarmés, & pleins d'un ardent amour pour la bonne cauſe. Pluſieurs avoient plus de zele que de lumieres. Beaucoup d'hypocrites s'y gliſſerent avec eux; ainſi que beaucoup de perſonnages endettés, ſans induſtrie, pauvres par fainéantiſe, & qui voyoient de quoi eſpérer dans un changement quelconque. Pluſieurs hommes juſtes & ſages, qui ſçavent que dans un Etat bien adminiſtré, tous les citoyens ne font pas les affaires publiques, mais que tous doivent faire leurs affaires domeſtiques, s'en ſont retirés depuis. D'où il ſuit que cette aſſociation doit être en grande partie compoſée de quelques joueurs adroits qui préparent les haſards, & qui en profitent; d'autres intrigans ſubalternes à qui l'avidité & l'habitude de mal faire tiennent lieu d'eſprit; & d'un grand nombre d'oiſifs honnêtes, mais ignorans & bornés, incapables d'aucune mauvaiſe intention, mais très-capables de ſervir, ſans le ſçavoir, les mauvaiſes intentions d'autrui.

Cette ſociété en a produit une infinité d'autres: villes, bourgs, villages en ſont pleins. Preſque toutes ſont ſoumiſes aux ordres de la ſociété mere, & entretiennent avec elle une correſpondance très-active. Elle eſt un corps dans Paris; elle eſt la tête d'un corps plus vaſte qui s'étend ſur la France. C'eſt ainſi que l'Egliſe de Rome *plantoit la foi*, & gouvernoit le monde par des congrégations de moines.

Cette congrégation fut imaginée & exécutée par des hommes très-populaires, il y a deux ans; & qui virent fort bien que c'étoit un moyen d'augmenter leur pouvoir, & de tirer un grand parti de leur popularité, mais qui ne virent pas combien un pareil inſtrument étoit redoutable & dangereux. Tant qu'ils les gouvernerent, toutes les erreurs de ces ſociétés leur parurent admirables; depuis qu'ils ont eux-mêmes été

Digitized by Google

détruits par cette mine qu'ils avoient allumée, ils déteſtent des excès qui ne ſont plus à leur profit ; & diſant plus vrai, ſans être plus ſages, ils ſe réuniſſent aux gens de bien pour maudire leur ancien chef-d'œuvre ; mais les gens de bien ne ſe réuniſſent point à eux.

Ces ſociétés déliberent devant un auditoire qui fait leur force : & l'on conſidere que les hommes occupés ne négligent point les affaires, pour être témoins des débats d'un club ; & que les hommes éclairés cherchent le ſilence du cabinet, ou les converſations paiſibles, & non le tumulte & les clameurs de ces bruyantes mêlées ; on jugera facilement quelles doivent être les habitués qui compoſent cet auditoire. On jugera de même quel langage doit être propre à s'aſſurer leur bienveillance.

Une ſimple équivoque a ſuffi à tout. La Conſtitution étant fondée ſur cette éternelle vérité, *la ſouveraineté du Peuple*, il n'a fallu que perſuader aux tribunes du club qu'elles ſont le *Peuple*.

Cette définition eſt preſque généralement adoptée par les publiciſtes, faiſeurs de Journaux. Et quelques centaines d'oiſifs réunis dans un ſpectacle, ou quelques troupes de bandits qui pillent des boutiques, ſont effrontément appellés le *Peuple* ; & les plus inſolens deſpotes n'ont jamais reçu des courtiſans les plus avides, un encens plus vil & plus faſtidieux, que l'adulation impure dont deux ou trois mille uſurpateurs de la ſouveraineté nationale ſont enivrés chaque jour, par les écrivains & les orateurs de ces ſociétés qui agitent la France.

Comme l'apparence du patriotiſme eſt la ſeule vertu qui leur ſoit utile, quelques hommes, qu'une vie honteuſe a flétris, courent y faire foi de patriotiſme par l'emportement de

leurs discours ; fondant l'oubli du passé & l'espérance de l'avenir sur des déclamations turbulentes & sur les passions de la multitude, & se rachetant de l'opprobre par l'impudence.

Là se manifestent journellement des sentimens & même des principes qui menacent toutes les fortunes & toutes les propriétés. Sous le nom d'*accaparemens*, de *monopoles*, l'industrie & le commerce sont représentés comme des délits. Tout homme riche y passe pour un ennemi public. L'ambition & l'avarice n'épargnent ni honneur ni réputation, les soupçons les plus odieux, la diffamation effrénée s'appellent *liberté d'opinions*. Qui demande des preuves d'une accusation, est un homme suspect, un ennemi du Peuple.

Là, toute absurdité est admirée pourvu qu'elle soit homicide ; tout mensonge est accueilli pourvu qu'il soit atroce. Des femmes y vont faire applaudir les convulsions d'une démence sanguinaire.

La doctrine que toute délation vraie ou fausse est toujours une chose louable & utile, y est non seulement pratiquée, mais enseignée au moins comme ce que les Jésuites appelloient une *opinion probable*. Un homme fait un discours rempli d'invectives & d'imputations diffamantes, dans l'alégresse générale on en décide l'impression ; puis interrogé pourquoi il ne l'a pas publié tel qu'il l'avoit prononcé, & pourquoi il a supprimé quelques-unes de ces brillantes délations qui en avoient fait le succès ; il répond, avec une franchise qui ne l'honore pas moins que ceux dont il étoit alors le président, qu'au fond il n'étoit pas sûr que tout ce qu'il avoit dit fût bien vrai ; & qu'il a mieux aimé ne pas s'exposer à un procès criminel.

On y attaque aussi quelquefois des corps

bles, & on les y attaque avec une férocité, un acharnement, une mauvaise foi, qui les font paroître innocens.

Là, se distribuent les brevets de patriotisme. Tous les membres, tous les amis de ces congrégations sont de bons citoyens; tous les autres sont des perfides. La seule admission dans ce corps, comme le baptême de Constantin, lave tous les crimes, efface le sang & les meurtres. Les monstres d'Avignon ont trouvé là des amis, des défenseurs, des jalôux.

Ces sociétés se tenant toutes par la main forment une espece de chaîne électrique autour de la France. Au même instant, dans tous les recoins de l'Empire, elles s'agitent ensemble, poussent les mêmes cris, impriment les mêmes mouvemens, qu'elles n'avoient certes pas grand peine à prédire d'avance.

Leur turbulente activité a plongé le gouvernement dans une effrayante inertie; dans les assemblées primaires ou électorales, leurs intrigues, leurs trames obscures, leurs tumultes scandaleux ont fait fuir beaucoup de gens de bien, dont toutefois la foiblesse est très-condamnable, & ont sali de noms infâmes quelques listes de magistrats populaires. Partout les juges, les administrateurs, tous les officiers publics qui ne sont point leurs agens & leurs créatures, sont leurs ennemis & en butte à leurs persécutions. Usurpateurs même des formes de la puissance publique, ici ils se transportent à un tribunal & en suspendent l'action; là, ils forcent des municipalités à venir chez eux recevoir leurs ordres; dans plus d'un lieu ils ont osé entrer de force chez des citoyens, les fouiller, les juger, les condamner, les absoudre. La rébellion aux autorités légitimes trouve chez eux protection & appui. Tout homme se disant Patriote, & qui a ou-

Digitized by Google

tragé les loix & leurs organes, vient s'en vanter parmi eux. On en a vu se faire gloire, non-seulement de leurs délits, mais des actes judiciaires qui les avoient justement flétris. Tout subalterne renvoyé & calomniateur est une victime de son patriotisme; tout soldat séditieux & révolté peut leur demander la couronne civique; tout chef insulté ou assassiné a eu tort. Au moment où une horde de rebelles fugitifs, secondée de la malveillance des étrangers, semble nous annoncer la guerre, ils désignent les généraux à l'armée comme des traîtres dont elle doit se défier. Quiconque veut exécuter les loix est dénoncé chez eux, & par eux dans les places publiques, & par eux à la barre même de l'Assemblée Nationale, comme mauvais citoyen & contre-révolutionnaire.

Il ne laissent pas de se plaindre aussi eux-mêmes de l'inexécution des loix. Ce gouvernement, dont chaque jour ils embarrassent la marche, ils l'accusent chaque jour de ne point marcher. Chaque jour ils invoquent la constitution, & chaque jour leurs discours & leur conduite l'outragent, & chaque jour s'élancent du milieu d'eux des essaims de pétitionnaires qui vont faire retentir de violentes inepties contre la constitution les voûtes, mêmes sous lesquelles la constitution a été faite.

Ils reçoivent à la face de la France entiere des députations, qui, comme s'il n'existoit ni Assemblée Législative, ni tribunaux, ni Pouvoir Exécutif, s'adressent à eux pour obtenir ou une loi, ou la réparation de quelque tort, ou un changement d'officiers publics.

Et quand l'indignation & la douleur soulevent tous les esprits, ils crient eux-mêmes plus que personne contre les désordres qu'ils ont faits & qu'ils entretiennent, ils accusent

Digitized by Google

de leur ouvrage tous ceux qu'ils oppriment ; & levant tout-à-fait le masque, ils arment au milieu de Paris, sans dissimuler leurs préparatifs de guerre. Enfin, au midi de la France, ils ont osé se promettre d'une ville à l'autre l'appui d'une force armée, dans le cas où la puissance publique essayeroit de les faire rentrer dans le devoir des sujets de la loi.

Les procès-verbaux de toutes les administrations, ceux de l'Assemblée Nationale, tous les Journaux, & ceux principalement qui sortent du sein même de ces sociétés, la notoriété publique, les yeux & la conscience de la France entiere, attesteront que ce tableau hideux n'est que fidele. Voilà dans quel cahos ils ont jetté cet empire, qui a une constitution. Voilà comment, soit par la terreur, soit par le découragement, ils ont réduit les talens & la probité au silence ; & l'homme dont le cœur est juste & droit (car celui-là seul est libre) étonné entre ce qu'on lui annonçoit & ce qu'il voit, entre la constitution & ceux qui se nomment ses amis, entre la loi qui lui promet protection, & des hommes qui parlent plus haut que la loi, rentre en gémissant dans sa retraite ; & s'efforce d'espérer encore que le regne des loix & de la raison viendra enfin réjouir une terre où l'on opprime, au nom de l'égalité, & où l'effigie de la liberté n'est qu'une empreinte employée à sceller les volontés de quelques tyrans.

Il est, certes, bien étonnant que toutes ces choses fussent assez inconnues à un membre de l'Assemblée Nationale, pour qu'il ait pu demander hautement, il y a peu de jours, qu'on lui citât quelques-uns des excès de ces sociétés si mal nommées *Patriotiques* ; & il faut en effet que cet incroyable défi ait frappé l'Assemblée d'un grand étonnement, puisqu'elle

ne s'eſt pas levée toute entiere pour lui répondre d'une maniere trop ſatisfaiſante, par la triſte énumération que je viens de faire.

Il a paru ſous le nom d'un magiſtrat une lettre qui m'a ſemblé bien niaiſe; d'autres l'ont jugée pernicieuſe. Ils ont cru y voir le deſir de ſervir les factions les plus ennemies du bien public, de juſtifier les paſſions les plus iniques & les plus anti ſociales, & d'armer tous ceux qui n'ont rien contre tous ceux qui ont quelque choſe. Mais quoique je ne connoiſſe point ce magiſtrat, & que je l'entende prôner par des gens que je n'aime point & pour qui je n'ai aucune eſtime, je n'ai rien vu dans ſa conduite ni dans ſon écrit qui m'autoriſe à adopter de pareils ſoupçons. Quoi qu'il en ſoit, cette lettre aſſure en différens endroits & de différentes manieres, *que la Bourgeoiſie n'eſt plus auſſi attachée à la révolution.* Si ce fait important eſt vrai, il me ſemble qu'il auroit dû inſpirer à ce magiſtrat d'autres réflexions que celles qu'on lit dans ſa lettre. Il auroit dû conſidérer que cette claſſe, qu'il déſigne par ce mot de Bourgeoiſie, étant celle qui eſt placée, à diſtance égale, entre les vices de l'opulence & ceux de la miſere, entre les prodigalités du luxe & les extrêmes beſoins, fait eſſentiellement la maſſe du vrai *Peuple*, dans tous les lieux & dans tous les tems où l'on donne un ſens aux mots qu'on emploie; que cette claſſe eſt la plus ſobre, la plus ſage, la mieux active, la plus remplie de tout ce qu'une honnête induſtrie enfante de louable & de bon; que, lorſque cette claſſe entiere eſt mécontente, il en faut accuſer quelque vice ſecret dans les loix ou dans le Gouvernement. Des loix qui rétabliſſent l'égalité parmi les hommes; des loix qui ouvrent le champ le plus vaſte & le plus libre à toute

Digitized by Google

espece de travaux ; des loix qui, malgré les imperfections dont nul ouvrage humain n'est exempt, sont au moins évidemment destinées à fonder la concorde & le bonheur de tous sur les intérêts de tous, ne peuvent assurément pas être la cause de leur mécontentement. Il faut donc ou que le gouvernement contrarie les loix, ou que le gouvernement n'ait point de force. Si ensuite ce magistrat eût regardé autour de lui, s'il eût vu les tribunaux sans force, les administrateurs sans pouvoir & sans considération, la France entiere alarmée sur l'état de ses finances, sur celui de sa dette, sur les contributions, sur la fortune publique ; &, par conséquent, les particuliers inquiets sur leur fortune privée ; la défiance & l'effroi arrêtant ou précipitant les transactions commerciales ; les spéculations les plus légitimes devenues dangereuses ; vingt tentatives pour taxer le prix des denrées ; le discrédit de nos papiers, effet infaillible de toutes ces causes ; il n'auroit pas été embarrassé de rendre raison de ce grand nombre de mécontens qui se grossit tous les jours. Il eût ensuite cherché d'où peut naître un relâchement si incroyable dans toutes les parties du gouvernement, & cette terreur des bons, & cette audace des méchans : je doute que ses yeux eussent trouvé à se fixer ailleurs que sur ces sociétés, où un infiniment petit nombre de François paroissent un grand nombre parce qu'ils sont réunis & qu'ils crient.

Et alors comparant leur action & leur organisation avec les idées qu'il doit s'être faites d'un Etat libre & bien ordonné, il auroit, je pense, conclu avec moi, & avec tout lecteur qui n'est pas, ou un des frippons intéressés à tant de désordres, ou d'une imbécilité à qui tout raisonnement soit interdit, qu'il est absolument impossible d'établir & d'affermir un

Digitized by Google

gouvernement à côté de sociétés pareilles ; que ces clubs sont & seront funestes à la liberté ; qu'ils anéantiront la constitution ; que la horde énergumene de Coblence n'a pas de plus sûrs auxiliaires ; que leur destruction est le seul remede aux maux de la France ; & que le jour de leur mort sera un jour de fête & d'alégresse publique. Ils crient partout que la patrie est en danger. Cela est malheureusement bien vrai ; & cela sera vrai tant qu'ils existeront (*).

André CHÉNIER.

ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

C'Est à la priere de beaucoup d'artistes distingués que nous insérons ici cet article.

Il existoit beaucoup d'établissemens utiles ; la Révolution en a fait éclore de nouveaux ; mais il en est un qu'on pouvoit desirer depuis longtems, qui ne s'est point formé, & qu'il est pourtant intéressant de proposer au public.

Celui du Mont de-piété, contre lequel on s'étoit d'abord récrié, est devenu une source de secours pour tous les hommes de toutes les classes de la société ; & sans s'attacher à démontrer son importance & son utilité, peut-on nier en effet qu'une foule de négocians par exemple & d'artisans n'aient échappé aux poursuites de leurs créanciers, & ne se soient

(*) Qui auroit cru que l'auteur de CHARLES IX put s'avilir à de pareilles calomnies ? Il ne sera pas le seul que le tems démasquera : néanmoins, pour ne pas induire en erreur nos lecteurs étrangers, nous sommes bien-aises de leur déclarer que cette diatribe virulente est pleine de fausserés. Notre but n'est cependant pas inutile, en insérant cette déclamation dans notre Journal ; il suffira d'y réfléchir pour le connoître

Digitized by Google

dégagés des entraves qui gênoient leur commerce ou leur industrie, en trouvant le moyen de couvrir par des emprunts sûrs & légitimes, ou des rentrées tardives, ou des paiemens différés, ou des entrepriſes au deſſus de leurs forces & de leurs facultés ?

L'établiſſement dont le projet vient d'être conçu, offrira les mêmes reſſources & les mêmes avantages aux amateurs qui, ne conſultant que leur goût & leur amour pour les arts, ont formé à grands frais ces cabinets où les chefs-d'œuvres des peintres des trois écoles, le marbre, le bronze & les objets les plus précieux, appellent de toutes parts les regards & l'admiration, mais à qui des circonſtances difficiles peuvent impoſer la néceſſité d'une privation partielle & momentanée; il l'offrira aux artiſtes en tout genre qui, ne trouvant pas toujours l'occaſion favorable de placer avantageuſement leurs ouvrages, ſentent néanmoins quelquefois le beſoin de recueillir le noble prix de leur travail & de leurs veilles; il l'offrira enfin aux marchands qui, s'étant voués plus particulierement au commerce de toutes les productions des arts, par ſuite de pertes réelles, d'une gêne imprévue ou d'une inertie dans la vente ou les échanges, ſentent auſſi le beſoin de ſatisfaire à de engagemens impérieux, de ranimer la langueur de leur commerce, de renouveller leurs magaſins, ou même de ſoutenir & conſerver leur crédit.

Mais ce n'eſt pas ſeulement ſur la capitale & ſur la France entiere, que s'étendra la bienveillance de cet établiſſement, il embraſſera également tous les royaumes qui nous avoiſinent, & les étrangers comme les nationaux ſeront libres de profiter des reſſources & de l'utilité qu'il pourra préſenter.

Digitized by Google

C'eſt donc un établiſſement aſſimilé à celui du Mont-de-piété, qu'on ſe propoſe d'ouvrir pour les perſonnes qui ne trouveroient pas au Mont-de-piété les ſecours qu'ils trouveront dans celui-ci, puiſqu'en effet la nature des objets qui pourront y être apportés ne ſont point reçus au Mont-de-piété, où l'on ne fait point de prêt ſur des valeurs idéales, mais ſeulement ſur des valeurs réelles. Les prêts, en conſéquence, ne ſe feront que ſur les monumens des arts, ou ſur les objets rares & précieux que la nature a produits, & que l'art a façonnés; ſur les *tableaux*, *deſſins*, *eſtampes*, *terres cuites*, *marbres*, *bronzes dorés*, *porcelaines*, *laques*, *meubles compoſés de matieres précieuſes*, *pierres gravées en creux & en relief*, *antiques*, *agates*, *émaux*, & généralement tout ce qui eſt connu ſous la dénomination d'objets de *curioſité*, ſur leſquels les propriétaires ne pourroient trouver des ſommes proportionnées à leur valeur.

Les prêts ſe feront pour une année qui commencera au premier Avril 1792 & finira au premier Avril 1793. Tous objets qui ſeroient apportés en Mai, Juin & mois ſubſéquens, ne devront reſter en dépôt que juſqu'au premier Avril ſuivant, époque où il faudra rigoureuſement faire renouveller ſon acte de dépôt, ſans quoi le propriétaire ſeroit cenſé avoir renoncé au droit de retirer ſon effet, parce qu'au premier Avril de chaque année, il ſera dreſſé un catalogue de tous les effets reſtés au magaſin & qu'il en ſera fait une vente publique qui commencera le 15 Avril ſuivant. On a cru devoir adopter une époque, un terme précis pour que tous les ans les nationaux & les étrangers ſoient ſûrs qu'il y aura ou qu'il devra y avoir une vente conſidérable ou importante, & pour que les par-

Digitized by Google

ties intéressées soient sûres aussi que rien n'aura été négligé pour que la vente sur laquelle ils auront droit de retirer un *boni*, a été faite avec toute la publicité, le soin & l'appareil qu'ils se seront eux-mêmes en droit d'exiger. Les prêts se feront, au surplus, au même taux & dans les mêmes formes qu'au Mont-de-piété : quant aux frais de vente on les fera connoître plus particulièrement, & le réglement qui sera arrêté à cet égard, sera non-seulement affiché dans le bureau, mais expliqué sur les reconnoissances de dépôt.

Il seroit inutile d'indiquer aux habitans de la capitale la marche qu'ils auront à suivre ; quelques détails, au contraire, deviennent nécessaires sur ce point pour les habitans des départemens circonvoisins & des pays étrangers. Quant à ces derniers, ils pourront adresser à un correspondant ou au directeur de l'établissement, les objets sur lesquels ils desireront obtenir un prêt, ou qu'ils auront destinés à être vendus ; & d'après l'estimation qui en aura été faite, ils pourront tirer à vue le montant des trois quarts du prix de l'estimation qui leur sera délivré sans aucun délai ; s'ils vouloient retirer les objets qu'ils auroient envoyés, en s'assujettissant à la regle qui vient d'être prescrite, & en observant le terme de rigueur, ils pourront le faire de même, ou par le ministere de leur correspondant, ou par celui du directeur de l'établissement, qui se chargeront en outre de leurs commissions à l'époque de la vente, dans le cas où ils auroient l'intention d'acquérir quelques objets énoncés au catalogue.

Cet établissement se formera par actions ; & dès que les actionnaires seront en nombre suffisant, ils s'assembleront, & détermineront dans leur premiere séance la quotité de la somme à fournir pour chaque action ; ils choi-

Digitized by Google

firont enſuite leur tréſorier, leur garde-magaſin & leurs commis. A l'égard du local, ils n'ont aucuns frais à faire ; il exiſte déjà dans le plus beau quartier, dans la plus belle ſituation de Paris, rue de Cléry, N°. 95. Cet emplacement eſt ſuſceptible, au reſte, de toute augmentation, embelliſſemens ou diſpoſitions particulieres, à meſure que les circonſtances l'exigeront.

M. Le Brun, auteur de ce projet, ſe propoſe pour être le directeur de l'établiſſement & l'eſtimateur des objets qui ſeront apportés & laiſſés en dépôt. Il invite les perſonnes qui deſireroient ſe faire inſcrire comme actionnaires ou intéreſſés à vouloir bien lui en donner avis le plus tôt poſſible, rue du Gros-Chenet, N°. 47, afin qu'elles puiſſent être convoquées pour délibérer ſur les formes ultérieures à donner à l'établiſſement, prendre tous les arrangemens convenables, & procéder aux nominations à faire pour le mettre en activité au premier Avril prochain.

Société des jeunes François, ſous les auſpices de J.-J ROUSSEAU, *au ci-devant prieuré de St. Martin-des-champs, rue St. Martin, à Paris.*

Nous grandiſſons pour la patrie.

Cet établiſſement, qui devoit commencer au 1er. Janvier, ſuivant les affiches qui ont été publiées, a éprouvé des obſtacles qui l'ont retardé juſqu'au 25 Février. Le plan de cette inſtitution, antérieur à la Révolution, a pour baſes la liberté & l'égalité, & pour objet, le développement progreſſif de toutes nos facultés. Conſerver à la jeuneſſe ſes formes naturelles & primitives, & lui imprimer graduellement & par habitude, les formes ſociales & conſtitutionnelles, voilà le problême qu'on va réſoudre. Ce plan a été ſuc-

Digitized by Google

ceſſivement diſcuté par la municipalité proviſoire de Paris, par le comité de conſtitution & par la ſociété des amis de la Conſtitution, dont les différens arrêtés imprimés, en ont recommandé le ſuccès aux peres de famille. M. de Talleyrand-Périgord, auteur du célebre rapport ſur l'inſtruction publique, a reconnu *que les vues d'après leſquelles cet établiſſement devoit être dirigé, ſeroient favorables à l'exécution du plan quelconque qui ſeroit adopté par la Légiſlature, & qu'elles étoient fort d'accord avec les ſiennes*: c'eſt ſur cet avis que le directoire du département de Paris, a accordé, à la ſociété des jeunes François, la jouiſſance du ci-devant Prieuré de S. Martin. Les éleves, libres & égaux, ne connoiſſent d'autres dépendance que celle des choſes, d'autres diſtinctions que celles que procurent la confiance & l'eſtime publique. Ils ſont au milieu de tous les genres d'inſtruction: l'étude de la nature, & la maniere d'employer ſes productions; la gymnaſtique ſous ſes rapports avec la ſanté, avec le développement des ſens & avec l'art militaire, y ſont particuliérement cultivés. Il y aura pour les perſonnes du dehors des deux ſexes, des cours publics de toutes les langues modernes, des beaux-arts & des ſciences exactes, d'evolutions militaires, ſuivant de nouveaux principes de gymnaſtique & d'équitation. Ces différens cours commenceront du 1er. au 20 Février. Le détail de ces cours, leurs différens prix, le nom des profeſſeurs, & le mode d'adminiſtration de cet établiſſement, ſont l'objet d'un programme particulier. Le prix de la penſion des éleves, n'excede pas ce qu'elle coûte ordinairement dans les colléges. Il y aura des demi-penſions. Tous les dimanches, à 11 heures préciſes, il y aura des conférences ſur les moyens de régénérer abſolument l'éducation publique:

Digitized by Google

tous les peres & meres de famille, tous les hommes qui ont médité sur cette partie, sont invités à s'y rendre. La 1ere. a eu lieu le 5 Février. S'adresser tous les jours, à St. Martin-des-champs, à M. Le Clerc, agent-général de la société.

LE TEMPLE DES LOIX, *projet présenté à MM. les administrateurs du département de Paris.* Par M. Goulet, architecte, expert du département pour l'estimation des domaines nationaux. Ce monument projetté sur l'emplacement compris entre le palais des Tuileries & le Louvre, est destiné à contenir l'inscription totale & publique de l'acte constitutionnel, & de toutes les loix françoises; la division du royaume en ses 83 départemens; la statue de Louis XVI au milieu de tous les portraits de MM. les députés à l'Assemblée Nationale Constituante, & enfin le tableau de la fédération du 14 Juillet 1790.

MUSIQUE.

SIx *sonates pour la guitarre & violon obligé, dédiées à M. le baron de* COLLERAINE, *par M. Vidal.* Prix, 4 liv. 16 s. franc de port pour la province. = *Six duos concertans pour guitarre & violon dédiés à M.* COLLOT, *par M.* VIDAL. VIIe. œuvre de duos. A Paris, chez M. Koliker, luthier, rue de l'ancienne Comédie Françoise, & aux adresses ordinaires de musique. Prix, 7 liv. 4 s.

Ces nouveaux ouvrages de M. Vidal, doivent être accueillis des amateurs qui sçavent à quel degré de perfection cet artiste a porté son talent sur cet instrument.

Numéros 313 & 314 du JOURNAL D'ARIETTES ITALIENNES, *dédié à la reine, contenant un*

Digitized by Google

duetto DELLA PAZZA PER AMORE, *de* PAÏSIELLO (SON IO DESTO OPPUR) *chanté par MM.* VIGANONI & ROVEDINO. Prix, 4 liv. 16 s., *& un air d'*IL FINTO CIECO, *de* MARTINI (LA MIA NONNA MI DICEVA) *chanté par Mme.* RAFFANELLI. Prix, 2 liv. 8 s. avec toutes les parties d'orchestre. A Paris, chez M. Bailleux, marchand de musique, rue St. Honoré, *à la Regle d'or*, où l'on s'abonne pour ce Journal.

GRAVURE.

COUCOU, *estampe ovale, gravée d'après M* LEROY, par P. Beljambe, de plusieurs académies. A Paris, chez l'auteur, rue des petits Augustins, la deuxieme porte-cochere à gauche, en entrant par la rue du Colombier, N°. 3. Prix, 6 liv.

L'idée de cette gravure est ingénieuse, & rendue d'une maniere très-piquante.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

LES *Etrennes*, ou *le Débat des Muses, divertissement en un acte, mêlé de musique, représenté le 31 Décembre 1791, sur le théatre de Mlle. Montansier.* On sçait quelle gaieté M. Baptiste, qui joue de la maniere la plus plaisante le rôle du Drame, répand sur cet ouvrage de M. Patrat. Nous ne pouvons résister au desir d'offrir à nos lecteurs les vers que M. Baptiste débite avec le plus de comique: C'est le Drame qui parle à Thalie & à ses sœurs :

Digitized by Google

Mes cris font plus d'effet que vos plaiſanteries,
Et ce jour vous le prouvera.
Oui, dans les ames attendries
Je ferai paſſer mes douleurs.
Je puis broyer du noir, on en eſt idolâtre;
Et l'on ſe ſert de mes ſombres couleurs
A préſent ſur chaque théâtre.
Nous en aurons bientôt deux cens quatre-vingt-trois:
Alors les amateurs pourront avoir du choix.
On ne veut à préſent que répandre des larmes;
A ſanglotter on trouve mille charmes.
L'auteur n'eſt plus gêné par des préceptes vains:
Qui veut les reſpecter ſe donne un ridicule.
Les aveugles des Quinze-Vingts,
Sur la ſcene tragique, ont paru ſans ſcrupule;
Et j'eſpere bientôt y voir les Capucins.
Mon lamentant, mon pathétique,
Mes ſiniſtres tableaux, mes effrayans effets,
Mes ſanglots étouffés, ma douleur énergique,
Ont paſſé du cothurne à l'Opéra-Comique.
On me trouve partout, juſque dans les ballets!
Il faut, pour avoir du ſuccès,
De belles horreurs, du tapage,
Un incendie, un aſſaut, un naufrage,
Des délateurs, des tribunaux,
Des capitouls, des injuſtices,
Des aſſaſſins, des cardinaux,
Des abbeſſes & des novices.
Nous y verrons, dans quelque tems,
Des exécutions & des enterremens. . . ,
Pour émouvoir les cœurs d'une pitié ſoudaine,
On prend ſous ſes moyens touchans.
On met de toutes parts des marmots ſur la ſcene:
L'un, du haut d'une tour cherche à briſer ſa chaîne;
L'autre eſt au fond d'un ſouterrein:
L'un a les yeux crevés, l'autre creve de faim:

Digitized by Google

C'eſt ſuperbe !... En un mot, ſi vous cherchez à plaire,
Si, dans ce jour, vous voulez réuſſir,
Ayez recours à ma douleur amere.
Je vous laiſſe y penſer.... Chez moi je vais gémir....
Vous m'enverrez chercher.... &c. &c.

Les Viſites, par *Mlle.* D** K***. 1 vol. de 154 pages. A Paris, chez Gattey, libraire au Palais Royal, N°. 24. Cet ouvrage, dont le fond eſt très-léger, offre une galerie de portraits d'une foule de perſonnages connus, accompagnés de détails piquans & de réflexions critiques. Du reſte on n'y trouve point d'imagination, point de variété : ce ſont preſque toujours les mêmes ſcenes, chaque viſite reſſemble à celle qui l'a précédée : c'eſt un perſiflage continuel ſur des êtres qui ont tous les mêmes travers, les mêmes habitudes, les mêmes inclinations. Les mœurs n'y ſont pas non plus reſpectées, & l'on ne ſait ſi l'auteur a voulu faire la critique de la ſociété que fréquente ſon héroïne, ou de celle qui la perſécute : le ſtyle n'eſt auſſi, le plus ſouvent, que du jargon, & l'on y rencontre, quelquefois, des traits de mauvais goût. Une ſeule citation ſuffira pour le faire connoître.

« A propos, donnez-moi des nouvelles de votre couſine la marquiſe Durou...u ? Eſt-elle bien inconſolable de la perte du comte de *** ? — Eſt-ce que vous ignorez que, depuis longtems, il avoit un ſucceſſeur ? — J'ai ſçu qu'effectivement elle donnoit un emploi à un petit page réformé. En vérité il faut convenir que ſon ſervice eſt bien *fatiguant*. Je la plains d'être attachée *à un corps ſi diſſentionné ; car rien ne reſſemble autant à l'anarchie que la marquiſe*. Il n'exiſte pas en elle deux ſens, ni deux ſentimens qui ſoient d'accord : ſon eſprit & ſon cœur ſont toujours en contradiction. Quant à ſa tête, *c'eſt le département*

de la Folie; elle en dirige les mouvemens à ſon gré, &c. ».

Ce ſtyle ne fut jamais celui de la vérité, & les tableaux communs & licentieux, qu'il préſente, ne peuvent faire ſourire ni le cœur ni l'eſprit.

Lettres originales de Mirabeau, écrites du donjon de Vincennes, pendant les années 1777, 1778, 1779 & 1780, contenant tous les détails de ſa vie privée, ſes malheurs & ſes amours avec Sophie Ruffei, marquiſe de Monnier, recueillies par P. Manuel, citoyen françois, avec cette épigraphe : *Quelque jour je cauſerai avec vous ſur l'hiſtoire de ma vie entiere; vous ne comprendrez pas, & ne pourrez croire pourtant ce dont vous ſerez convaincu.* (*Lettre de* MIRABEAU *à M.* BÉRANGER.) 4 vol. in-8°. caracteres Didot & beau papier. (Prix, 16 liv. & 18 liv. franc de port.) A Paris, chez Garnery, libraire, rue Serpente, N°. 17. 1792, an 3e. de la liberté. *Nota.* On trouve chez le même libraire *la Collection complette des travaux de Mirabeau à l'Aſſemblée Nationale, précédée de tous les diſcours & ouvrages du même auteur; prononcés ou publiés en Provence pendant le cours des élections.* Par Etienne Méjean. 5 vol. in-8°. d'environ 500 pages, avec le portrait de l'auteur. Prix, 18 liv. & 20 liv. franc de port. Nous ne nous étendrons pas ſur ces *Lettres originales*, qui ont déjà fait plus de bruit qu'elles n'auroient jamais dû en faire. Nous ne diſſimulerons point cependant qu'au milieu de beaucoup de fautes, de mots & de verbiage, on y rencontre ſouvent de l'intérêt, du charme, & un ſtyle attachant. Il eſt aiſé de voir, au ſurplus, que c'eſt une compilation indigeſte, faite à tout prix, ſur un homme qui a été, & qui ſera longtems célebre, par un homme qui cherche à être quelque choſe.

Digitized by Google

Abrité sous un nom fameux, on brûle de passer avec lui à la postérité ; mais la postérité sçait apprécier & le héros & l'historien ; & la trompette de ce dernier, le cede souvent alors aux éclats & aux murmures du juge le plus sévere & le plus impartial. Est-ce la peine de braver toutes les considérations humaines & sociales, pour courir après une célébrité souvent imaginaire & toujours fragile ! La lecture de la préface singuliere que P. Manuel a mise à la tête de ces Lettres, justifiera nos réflexions aux yeux des hommes honnêtes, délicats, qui ne voudroient pas acheter la curiosité d'une partie de leurs concitoyens, au prix du repos, & au moins de l'amitié de l'autre. Mais ainsi que P. Manuel dit de Mirabeau, dans sa préface, que *le sort lui donna partout des rois & des femmes pour ses menus plaisirs*, il est des hommes qui prennent aussi leur siecle & la postérité *pour leurs menus plaisirs* : ils se moquent d'être aimés, souvent même d'être estimés, & leur froideur sur les deux plus doux sentimens qu'on puisse attendre de ses concitoyens, doit dispenser ces derniers, de tout intérêt, de toute attention.

Mémoires divers d'agriculture, couronnés ou approuvés par la société royale d'agriculture de Paris, ou par l'académie de Valence en Dauphiné. Par M. Duvaure, cultivateur & membre de diverses académies & sociétés royales d'agriculture ; *avec cette épigraphe :*

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille & sa vaste étendue.

VOLTAIRE, *Epître sur l'Agriculture.*

In-8°. de près de 300 pages. A Paris, chez Delalain le jeune, libraire, rue St. Jacques. Prix, 3 livres. Les mémoires contenus dans ce volume sont, 1°. sur la meilleure maniere

Digitized by Google

de faire & d'augmenter les engrais, & celle d'en faire usage pour la culture des terres, des vignes & des prairies; 2°. mémoire sur la culture du murier blanc, où examen de ces questions : Est-il plus avantageux de cultiver le murier blanc en arbre nain, en buisson ou en plein vent? 3°. Mémoire sur l'ensemencement des terres, & sur les avantages de diminuer la quantité de semences qu'on y répand ordinairement; 4°. mémoire sur la culture du noyer. Toutes ces différentes branches de la plus belle, de la plus utile des sciences, sont traitées dans cet ouvrage avec une profondeur d'étude & une sûreté de moyens qui font honneur aux talens, aux lumieres, & aux travaux assidus de M. Duvaure, qui porte un nom déjà connu avec avantage. Il est fils de M. Duvaure, ancien officier de cavalerie, aide-de-camp à l'armée d'Italie, auteur de plusieurs comédies, entr'autres, du FAUX SAVANT, resté au théatre françois & joué avec un succès constant. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons se distingue d'une autre maniere; & si les ouvrages du pere sont estimables, on peut assurer que ceux du fils sont plus utiles à la société. Le meilleur éloge que nous puissions faire de ces mémoires, est de rapporter ce qu'a dit de son auteur la société royale d'agriculture, qui lui a décerné une médaille d'or dans sa séance publique du 28 Décembre dernier.

« M. Duvaure s'occupe depuis longtems, avec succès, des différens genres de culture. Ses possessions (à Crest, département de la Drôme), sont dans le meilleur état, & les plantations d'arbres qu'il y a faites, considérables. Il a prouvé, par une suite d'essais faits en grand, tous les avantages qui résultent d'une diminution dans la quantité de grains qu'on emploie en semence, & il a répandu parmi ses concitoyens ces vérités utiles. Il a

Digitized by Google

fait paroître plusieurs ouvrages d'agriculture, qui n'étoient pas seulement le fruit des veilles du cabinet, mais de plusieurs années d'expérience. L'art agricole lui doit des travaux sur les engrais, sur la culture du murier blanc, sur celle du noyer, sur la greffe des muriers, sur les moyens de remédier à la disette des bois : ouvrages accueillis ou couronnés par des sociétés sçavantes. L'administration lui est redevable de divers mémoires intéressans sur la maniere d'accélérer les progrès de l'art agricole dans le département qu'il habite ».

Codicile d'un vieillard, ou Poésies nouvelles d'Augustin XIMENÈS. 74 pages d'impression. A Paris, chez Mme. Vaufleury, au Pavillon du bassin du Palais Royal. 1792. Prix, 30 s. Les principales pieces de ce recueil, dont les poésies sont attachantes, quoique en petit nombre (car il ne contient que 1000 à 1200 vers), sont différentes traductions d'Horace, une lettre en vers de Mme. de La Valliere à Louis XIV, quelques scenes dramatiques, tirées de l'*Iliade*, & intitulées *la Mort de Patrocle*, une traduction de la premiere élégie d'Ovide, &c., &c. Nous regrettons de ne pouvoir citer ces pieces estimables, & surtout la lettre de Mme. La Valliere, qui brille d'un véritable talent poétique. Nous nous contenterons de faire connoître la traduction de l'Ode d'Horace : *O Navis !* &c.

O vaisseau ! tant de fois battu par la tempête,
Où vas-tu ? que fais-tu ? Je t'en conjure, arrête.
Ne vas point sur les flots, avec un mât brisé,
Tenter encor les Dieux qui t'ont favorisé.
N'entends-tu pas crier & gémir tes antennes ?
Crains les Autans, renonce à des courses lointaines ;
Demeure dans le port, où la bonté des cieux
Te permet les douceurs d'un repos glorieux.

Il ne te reſte plus ni voile, ni cordage :
Comment prétends-tu, ſeul, lutter contre l'orage ?
Quelles divinités, du ciel ou des enfers,
Veillent, pour te ſauver de mille écueils couverts ?
Tu ſortis, il eſt vrai, d'une tige divine ;
A la forêt du Pont tu dois ton origine :
Mais le nom des héros, ſur ta poupe vernis,
Tiendra-t-il lieu de rame à tes flancs dégarnis ?
Entends mes derniers vœux : ne quittes point nos rades,
Et gardes-toi ſurtout du détroit des Cyclades.

Des pieces fugitives ornent auſſi ce joli recueil. Nous ne pouvons réſiſter au deſir de citer en entier une ode intitulée : *La Paſſion du jeu*, & que l'on trouvera ſans doute poétique & forte en images :

Perfide & biſarre Déeſſe,
Dont les faveurs ou les mépris
Répandent une égale ivreſſe
Sur tes coupables favoris !
Verrai-je toujours à ta ſuite
Une troupe errante & ſéduite,
Mendier en vain tes bienfaits ?
Puiſſai-je voir crouler ton temple,
Où mon œil indigné contemple
Tous les malheureux que tu fais !

Quel eſt le nouveau ſacrifice
Qui ſe prépare à tes autels ?
Tu triomphes : c'eſt l'avarice
Qui reçoit les vœux des mortels.
Plus de rangs, de ſexe, de titre :
Ils ne veulent point d'autre arbitre
Qu'un cube autour d'eux agité ;
Et ces forcenés, dans leur rage,

Digitized by Google

Semblent poursuivre encor l'image
De l'éternelle égalité.

Quel subit & profond silence !
Des monceaux d'or sont entassés.
Le signal se donne : on commence ;
Des monceaux d'or sont dispersés.
L'inquiétude, au teint livide,
A l'œil louche, au regard avide,
Se peint sur leur front pâlissant.
Bientôt le désespoir farouche,
L'écume & le fiel à la bouche,
Vomit l'écume en rugissant.

Ministres d'un culte frivole,
Par l'aveugle intérêt guidés !
Vous prodiguez à votre idole
Ces biens que vous lui demandez.
Ainsi vos trésors disparoissent.
L'erreur s'enfuit ; ses charmes cessent ;
Elle a déchiré son bandeau :
La misere seule vous reste :
Et la vérité, plus funeste,
Vous présente alors son flambeau.

Malheureux ! qu'allez-vous répondre
Aux plaintes d'une épouse en pleurs !
Son aspect seul doit vous confondre.
Sa tendresse fait ses malheurs.
Elle déteste la journée
Où l'Amour, guidant l'hymenée,
Grava vos fermens dans les cieux.
Déshérités avant de naître,
Vos enfans ne recevront l'être
Que comme un bienfait odieux.

Quelle sera votre ressource,
Dans l'opprobre & dans le mépris !

Vos jours, au milieu de leur course,
Languissent perdus & flétris !
L'honneur vous ouvre une carriere :
Mais pour en fermer la barriere
Un monstre s'attache à vos pas ;
Et compagne de l'indigence,
La honte étouffe l'espérance,
Qui même ne vous reste pas.

Répertoire, ou *Mémorial périodique des loix nouvelles*, *contenant la notice chronologique*, 1°. *de tous les décrets de l'Assemblée Nationale Législative*, *sanctionnés par le roi* ; 2°. *de tous les actes du Corps Législatif*, *non sujets à la sanction & exécutés comme loix* ; 3°. *de toutes les proclamations & autres actes publiés du Pouvoir Exécutif*. N°. 1er., *contenant la notice de toutes les loix*, *actes du Corps Législatif*, *proclamations & actes du Pouvoir Exécutif*, *publiés pendant les mois d'Octobre*, *Novembre & Décembre 1791*, *& Janvier 1792*. 30 pages in-4°. avec une table alphabétique des matieres. A Paris, de l'imprimerie de Prault de St. Martin, imprimeur de l'assemblée électorale, au Palais. Ce travail nous a paru extrêmement utile à tous les citoyens de l'Empire François, pour faire connoître, partout & sommairement, les travaux de l'Assemblée Nationale Législative. Nous croyons que l'accueil que le public lui fera, encouragera ses auteurs à faire la même opération sur l'Assemblée Nationale Constituante.

La France heureuse par la Constitution, *ouvrage dans lequel on combat également les partisans du despotisme*, *les partisans de l'anarchie & les fanatiques* ; avec cette épigraphe : *Vincit amor patriæ*. Par A.-Joseph Fauchet, grenadier volontaire de la Garde Nationale-Parisienne. 1 vol. de 147 pages. A Paris, chez

Digitized by Google

Denné, libraire, paſſage du Perron, au Palais Royal. Cet ouvrage, fruit de la réflexion d'une ame honnête & vraiment amie des loix & des mœurs, préſente des vues utiles & des conſeils très ſages pour tous les fanatiques de tous les partis.

Folies Nationales pour ſervir de ſuite à la Conſtitution en vaudevilles, par M. MARCHANT. A Paris, chez les libraires royaliſtes. 1792.

Réponſe du pape à F. G. J. S. ANDRIEUX, *épître publiée par P. F. N.* FABRE D'EGLANTINE, avec ces épigraphes : *On auroit pu raiſonnablement entreprendre la converſion de Cartouche & Mandrin, mais jamais celle de Cromwel.* J. J ROUSSEAU. *La liberté & le goût de la vie agricole ne vont pas l'un ſans l'autre.* PÉTION, maire de Paris. A Paris, au Palais Royal.

Accord de la religion & des cultes chez une nation libre, par Charles-Alexandre de MOY, *député ſuppléant à l'Aſſemblée Nationale.* A Paris, l'an 4e. de la liberté, au ſéminaire de St. Laurent, & chez les marchands de nouveautés.

De l'Etat des finances en France, au 1er. Janvier 1792, par un député ſuppléant à l'Aſſemblée Nationale Conſtituante. 90 pages d'impreſſion. A Paris, chez Dupont, hôtel de Bretonvilliers, iſle St. Louis, & rue de Richelieu, N°. 14.

Journal de l'Egliſe Conſtitutionnelle de France, réuni au Journal Chrétien, ou l'Ami des mœurs, de la religion & de l'égalité. « Aimez Dieu & les hommes, voilà la loi & les prophetes ». Le ſuccès de ce Journal, dont l'exiſtence date du 15 Août 1791, eſt maintenant décidé. Pouvoit-il ne pas être accueilli ? La religion & les mœurs ! Quels objets plus grands & plus doux ont jamais été confiés à un Journal ! Les vœux

Digitized by Google

des auteurs sont remplis : leur but étoit d'être utile. Ce Journal est un tribut qu'ils se sont imposé en faveur de la patrie. On souscrit, à Paris, chez P. Chalvet, rue Dauphine, hôtel de Londres, N°. 101. Le prix de l'abonnement, pour l'année, est de 12 liv. pour Paris, 15 liv. pour les 83 départemens, pour 6 mois, 7 liv. 10 s. pour Paris, & 9 liv. pour les départemens, rendu franc de port. On doit affranchir l'argent & les lettres.

Mémoires (en Hollandois), *de M. de Capellen de Marsch, membre de l'Ordre équestre des Etats de Gueldre, député extraordinaire à l'Assemblée de LL. HH. PP. les Etats-Généraux des Provinces-Unies, condamné à perdre la tête par une sentence de la Cour de Gueldre, du 8 Août 1778, après le bouleversement de la république par les troupes prussiennes.* 1 vol. grand in-8°. De l'imprimerie de MM. Van-Schelle & compagnie à Dunkerque; ils se trouvent chez H.-J. Jansen, imprimeur libraire, cloître S. Honoré, à Paris. La traduction françoise ne tardera point à paroître. Ces mémoires jettent un grand jour sur l'administration compliquée des sept Provinces-Unies; leur détail est lié à l'histoire des dissentions que cette république a éprouvées dans ces derniers tems, & ils sont, à plusieurs égards, d'un intérêt universel & particulier à la France.

La philosophie du sentiment, ou Emilie de Fairville, traduit de l'anglois. 2 petits volumes. A Paris, chez Lavillette, rue du Battoir, N°. 8. De l'intérêt, des portraits bien tracés, & d'excellens principes de morale, voilà ce qui fait le mérite de ce petit ouvrage, dont le traducteur a le talent de la clarté & de la facilité.

L'unique moyen constitutionnel de pacification, supplément à l'œuvre patriotique. A Paris,

Digitized by Google

chez Leclerc, rue St. Martin, & chez Gueffier, quai des Auguſtins & rue des Enfans-Rouges, N°. 11.

Etrennes utiles & néceſſaires aux commerçans & voyageurs, ou Indicateur fidele, enſeignant toutes les routes royales & particulieres de la France, & les chemins de communication qui traverſent les grandes routes, villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux, abbayes, hôtelleries, rivieres, bois, & les limites de chaque provinces, diſtinguées, dédiées au roi, ouvrage rendu ſi complet, tant pour le travail topographique, que pour l'exécution, que les amateurs y trouveront tout ce qu'ils peuvent deſirer. A Paris, chez M. Deſnos, ingénieur-géographe, rue St. Jacques, au Globe. Prix, 9 liv. relié.

DU CONTRAT SOCIAL, *ou Principes du droit politique, par J.-J.* ROUSSEAU. 2 petit vol. in-32. A Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné. Prix, 2 liv. broché & 12 liv. ſur papier vélin d'Angleterre. Chez le Petit & Guilmard l'aîné, commiſſaires, rue de Savoie, N°. 10. 1792. Cette jolie édition, ornée du portrait du philoſophe de Géneve, du même format que la conſtitution de M. Garnery & l'Almanach du P. Gérard de M. Buiſſon, peut faire ſuite à la collection de ces petits formats, & doit orner les bibliotheques des amateurs de tout ce qui ſort des belles preſſes de M. Didot.

Sur les troubles des colonies, & l'unique moyen d'aſſurer la tranquillité, la proſpérité & la fidélité de ces dépendances de l'Europe, en réfutation de deux diſcours de M. Briſſot, &c. avec cette épigraphe : *Dans les révolutions qui changent la face des empires, on peut, autour de ſoi, dépaſſer le but ſans crainte abſolue d'une diſſolution inévitable. Le mouvement rétrograde eſt, pour ainſi dire, ſous la main du légiſlateur, témoin de la ſecouſſe ; mais à deux*

Digitized by Google

mille lieues de tous les pouvoirs, de tous les moyens, la publication seule d'une mauvaise loi, seroit infailliblement suivie des résultats les plus funestes. (Motion de M. de Curt, député de la Guadeloupe, du 27 Novembre 1789) par M. Dumorier. A Paris, de l'imprimerie de Didot jeune.

De l'exclusion des prêtres du gouvernement temporel; avec cette épigraphe : *Cura tibi divum effigies, & templa tueri.* VIRGILE. *Enéide.*

L'unique soin d'un prêtre avoué par les cieux,
Est la garde du temple & le culte des dieux.

Par H. J. H. de Matigny, jurisconsulte français. 27 pages d'impression. A Paris, chez les marchands de nouveautés.

Les Srs. Cadet & Deroſne, apothicaires, rue St. Honoré, vis-à-vis celle des Vieilles-Etuves, viennent de recevoir de l'Amérique plusieurs caisses de syrops de callebasse, charpentier, capillaire dont les propriétés pour les rhumes & autres maladies de poitrine sont bien connues : il y a aussi quelques caisses de syrops d'ananas & de saquette.

Le prix de tous ces syrops est de 3 livres la bouteille.

GRANDE-BRETAGNE.

Observations on the present State of Music, in London, &c. C'est-à-dire, *Observations sur l'état actuel de la musique à Londres.* Par Guillaume Jackson. 1 8°. de 33 pages. A Londres, chez Harrison & compagnie. 1791. Les plaintes générales des admirateurs de Handel, ont été jusqu'ici, que les compositeurs Anglois négligent l'harmonie pour ne courir qu'après la mélodie; mais notre auteur, après avoir remarqué que la mélodie peut se trouver seule, & plaire, même sans harmonie, assure qu'ac-

Digitized by Google

tuellement il n'y a plus de mélodie ni d'harmonie dans la musique anglaise. Etrange assertion, qui suppose que le bruit seul peut suffire pour ravir les oreilles. M. Jackson parcourt successivement les différens genres de musique, & désapprouve dans tous le goût moderne. On ne peut pas se dissimuler que l'auteur pousse en général sa critique à l'excès; cependant, malgré cela, nous exhortons les jeunes artistes à lire cette production avec réflexion, sans se laisser rebuter par le ton détracteur qui y regne. Il seroit même à désirer pour les progrès de l'art, que quelques autres remarques qu'on y trouve, puissent influer sur les encouragemens qu'on accorde à la musique dans les Isles Britanniques.

The Life of Thomas PAINE, &c. C'est-à-dire, *Vie de Thomas* PAINE, *auteur des* DROITS DE L'HOMME, *avec une défense de ses écrits.* Par François Oldys, maître-ès-arts de l'université de Philadelphie. In-8°. de 125 pages. A Londres, chez Stockdale. 1791. A en croire ce biographe, Paine ne mérite que le mépris. Sa vie étoit une série d'actions iniques, & ses ouvrages, les productions de l'esprit de parti, &c., &c. Mais gardons-nous de porter un jugement d'après cet écrit, évidemment taché de la plus grande partialité, & attendons que d'autres notices biographiques nous aient mieux éclairé sur la vie & le caractere d'un homme qui s'est montré sous un point de vue bien honorable.

The Debates on a Motion for the Abolition of the Slave-Trade, &c. C'est-à-dire, *Débats sur une motion concernant l'abolition de la traite des Negres, dans la chambre des Communes, le lundi & mardi, 18 & 19 Avril 1791, rapportés en détail.* In-8°. de 123 pages. A Londres, chez Wood-Fall. 1791. On doit suppo-

Digitized by Google

ſer que ce recueil contient les argumens les plus forts pour & contre la traite des Negres, puiſque c'eſt d'après ces diſcuſſions que le parlement d'Angleterre a pris une réſolution définitive à cet égard.

An Adreſſ to the People of Great Britain, &c. C'eſt-à dire, *Adreſſe au Peuple de la Grande-Bretagne, ſur la conſommation des productions des Indes Occidentales.* In-12 de 12 pages. A Londres, chez Philips. 1791. L'auteur a ſans doute trouvé le moyen le plus infaillible de faire tomber le commerce des eſclaves. Il eſt ſeulement fâcheux qu'il ne paroiſſe pas le plus aiſé à l'exécution. Il propoſe à ſes compatriotes de renoncer à l'uſage du ſucre, & il calcule que, ſi 38,000 familles, dont chacune conſomme 5 livres de ſucre par ſemaine, ſe décidoient à s'en priver entierement, le commerce de ſucre tomberoit néceſſairement; mais a-t-il calculé auſſi tout ce qu'il entraîneroit dans ſa chûte? N'auroit-il pas dû produire les moyens de détourner toutes les ſuites réellement fâcheuſes que la deſtruction des plantations & du commerce de ſucre pourroit avoir? Au reſte, l'idée de l'auteur prouve plus de bon cœur que de jugement; & quand même il ſe trouveroit les 38,000 qu'il demande, la baiſſe du prix de cette denrée les feroit bientôt remplacer par 38,000 autres.

The adventures of King Richard cœur de lion, &c. C'eſt-à-dire, *Aventures du roi* RICHARD, CŒUR DE LION : *on y a joint la mort de Lord* FALKLAND, *poëme.* Par J. White, écuyer, auteur du *Comte* SRONGBOW *& de Jean* DE GAUNT. 3 vol. in-12. A Londres, chez Evans. 1791. L'auteur a un genre d'écrire à lui. A l'hiſtoire, & aux faits chevaleresques, il mêle le fabuleux & le burleſque. Il ne ſeroit pas à ſouhaiter que ce genre devint à la

Digitized by Google

mode. L'association des idées le rendroit trop dangereux. Et en effet, que peut-on attendre d'un homme qui, à l'occasion d'un mouvement grand, généreux, vertueux, part d'un grand éclat de rire, par le souvenir d'une bouffonnerie, par laquelle M. White a égayé son récit d'une pareille situation, & que la conformité des positions lui rappelle.

Quant au poëme intitulé : *La mort du Lord* FALKLAND, *tué à la bataille de Newbury, en combattant pour* CHARLES I, il est d'un goût plus épuré; & mérite un accueil favorable du public.

ALLEMAGNE.

Versuch einer Anleitung zum teutschen Stadt und burgerrechte, &c. C'est-à-dire, *Essai d'une introduction au Droit allemand de ville & de bourgeois.* Par Ernestе-Louis-Auguste Eisenhart, professeur en droit à Helmstœdt. In-8°. de 330 pages. A Brunswig, dans la librairie du college. 1791. Le Droit allemand est bien plus favorable aux personnes que le Droit romain. Cette vérité a déjà été prouvée par M. Gabke dans son ouvrage sur le Droit des paysans, & M. Eisenhart y a ajouté de nouvelles preuves dans l'essai que nous annonçons, & auquel il promet de donner plus d'étendue dans l'ouvrage auquel celui ci ne sert que de précurseur.

Neue chemische nomenclatur, &c. C'est-à-dire, *Nouvelle nomenclature chymique pour la langue allemande.* Par Christophe Girtanner. In 8°. de 22 pages. A Berlin, chez Unger. Quelque contestée que soit la base de la nouvelle nomenclature chymique françoise, il n'y a pas moyen de s'en passer, à cause de la persévérance des partisans de l'école de M. Lavoisier, il faut la posséder ou renoncer à entendre leurs écrits. M. Girtanner a donc rendu un service es-

Digitized by Google

ſentiel aux chymiſtes allemands, en tranſmettant dans ſa langue ces nouveaux termes ſi dépendans des nouveaux ſyſtêmes. Dans la préface, il rapporte les expériences faites pour conſtater la compoſition de l'eau & donne la deſcription de l'appareil deſtiné à cet effet.

MULLENKAMPFS, &c. *Sammlung der Forſtordnungen verſchiedener Lænder*, &c. C'eſt à-dire, *Recueil d'ordonnances foreſtieres de divers pays.* Par François-Damien Friedrich Mullenkampfs, conſeiller des forêts de l'électeur de Mayence, &c., &c. Iere. partie. In-4°. de 232 pages. A Mayence, chez Fiſcher. 1791. Il exiſte à la vérité déjà quelques recueils dans leſquels on trouve diverſes ordonnances foreſtieres, telles que la collection des loix agricoles, choiſies par Beckmann, les Archives foreſtieres de Moſer, &c.; mais d'un côté, elles ſont incomplettes, & d'un autre côté, elles ſont d'un uſage pénible, attendu que les ordonnances s'y trouvent éparpillées & ſans ordre. M. Mullenkampfs a donc entrepris une tâche très-utile, en réuniſſant toutes les ordonnances qu'il lui ſera poſſible de ſe procurer, & en joignant, comme il le promet, à chaque troiſieme volume, une table qui facilitera la recherche de chacune d'elles. Ce n'eſt qu'en étudiant ce qui a été fait, en comparant les différens moyens adoptés pour parvenir à la même fin, en obſervant les effets des divers plans, & raiſonnant l'applicabilité des autres, qu'on peut faire des progrès dans les différentes branches de la ſcience légiſlative.

Diſſertationes philologico-criticæ, ſingulas primùm, nunc cunctas edidit Chriſtianus-Fredericus SCHNURRER, *prof. Tubing.* Grand in8°. de 504 pages. A Gotha, chez Ettinger. 1790. Ce recueil contient quinze diſſertations, toutes

Digitized by Google

d'un mérite distingué. On y trouve une connoissance profonde de la langue sacrée, une critique éclairée & une très-grande érudition.

M. Antonii Mureti variarum lectionum libri XVIII, cum observationum juris libro singulari. Editio nova, superioribus accuratior & auctior. Vol. I. Grand in-8°. de 336 pages. A Halle, chez Hemmerd. 1791. C'est à M. le professeur Wolf, que l'on doit cette nouvelle édition d'un ouvrage très-intéressant à plus d'un égard.

FRANCE.

PARIS (*le 27 Février*).

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Le 17 Février, dans la séance du matin, l'Assemblée a décrété le premier article sur le traitement à faire aux troupes pendant la campagne, ainsi qu'il suit :

« ART. I. Il sera accordé aux officiers de tout grade des Gardes Nationales & troupes de ligne des gratifications fixées ainsi qu'il suit » :

Gardes Nationales, infanterie & artillerie.

« Aux lieutenans & aux sous-lieutenans, 300 liv.; aux capitaines, 400 liv.; aux lieutenans-colonels, 600 liv.; aux colonels, 800 liv. ».

Troupes à cheval.

« Aux lieutenans & aux sous-lieutenans, 400 liv.; aux capitaines, 500 liv.; aux lieutenans-colonels, 700 liv.; aux colonels, 900 liv. ».

« Les officiers de l'Etat-Major de l'armée & ceux du Génie, ainsi que les commissaires des guerres, recevront les mêmes gratifica-

Digitized by Google

tions que la cavalerie, en raiſon de leurs grades reſpectifs ».

Officiers-généraux

« Aux Généraux d'armée, commandant en chefs, 6000. liv.; aux lieutenans-généraux, 3000 liv.; aux maréchaux-de-camp, 2000 l.».

« Il ſera fourni des tentes aux officiers de Gardes Nationales & de troupes de ligne qui ſeront dans le cas de camper ».

Dans la ſéance, du ſoir il a été décrété « 1°. qu'outre cette gratification, les officiers jouiront d'une augmentation de traitement pendant la campagne. (Cette augmentation ſera de moitié pour les ſous-lieutenans, d'un tiers depuis les lieutenans juſqu'au colonel inclusivement, d'un quart pour tous les officiers d'un grade ſuperieur à celui de colonel.) 2°. Que les rations de viande ſeroient payées en argent aux officiers; 3°. que les rations de pain & de fourrage leur ſeroient fournies en nature; 4°. que les officiers & ſoldats des troupes de ligne, & des bataillons nationaux, recevront par jour une ration de pain de vingt-huit onces, ſous la retenue de 32 deniers, ſeulement pour les Volontaires; & une ration de viande d'une demi livre; ſous la retenue d'un ſou 6 den. 5°. Il y aura à la ſuite des armées, des approviſionnemens de riz, vinaigre, eau-de vie, chemiſes, bas & ſouliers, &c., pour être diſtribués aux troupes, lorſque les circonſtances l'exigeront ».

Du 20.

M. Tarbé, miniſtre des contributions publiques, a adreſſé à l'Aſſemblée, la note de la fabrication des monnoies. = La fabrication de monnoie de cuivre ſe montoit, au 12 Février, à 5 millions 331 mille livres; celle de la ſemaine derniere a rendu 331 mille livres. = Total, 5 millions 662 mille livres.

Digitized by Google

Le bronze des égliſes, a produit 206 mille livres, & le métal des cloches, 2 millions 442. = Au 12 Février, la fabrication des pieces de 15 & de 30 ſous étoit de 10 millions 800 mille livres; la fabrication de cette monnoie a rendu, pendant le cours de la ſemaine derniere, 1 million 200 mille livres. = Total, 12 millions.

La diſcuſſion s'ouvre ſur le projet de fournir aux troupes la viande en nature, & après quelques incidens peu importans, les articles ſuivans ſont décrétés.

« ART. I. A compter du 1er. Mars prochain, il ſera fourni par jour, aux ſoldats des troupes de ligne & aux ſoldats des bataillons volontaires, quatre onces de viande fraîche, poids de marc ».

« II. Cette ration leur ſera fournie ſous la retenue de 15 deniers par jour. En tems de guerre, la ration ſera d'une demi-livre, comme il a été décrété précédemment ».

« III. Le miniſtre de la guerre ſera autoriſé à conclure les marchés pour la fourniture de la viande à l'armée; l'adjudication au rabais des fournitures de viande ſera faite d'après publication dans tous les départemens du royaume, & en préſence des directoires ».

« IV. L'excédent de dépenſe qu'entraînera la fourniture de viande en nature, ſera pris ſur les fonds de 20 millions mis à la diſpoſition du miniſtre de la guerre ».

« V. Le décret n'aura d'exécution qu'à compter du 15 Mars ».

Digitized by Google

TABLE.

Encyclopédie méthodique, ou Histoire naturelle des insectes. (Dernier extrait). 287
Tableau Encyclopédique & méthodique des trois regnes de la nature, contenant l'helmintholo-gie, ou les vers infusoires, les intestins, les vers mollusques, &c. 297
Mémoires d'agriculture, d'économie rurale & domestique, publiés par la société royale d'agriculture. Année 1791. Trimestre de Printems. 304
Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance, dans les années 1780, 1781, 1782, 1783, 1784 & 1785. 308
Description physique de la contrée de la Tauride, relativement aux trois regnes de la nature, &c. 319
Almanach pour les médecins & ceux qui ne le sont pas. 324
Le Gilblas allemand, ou Aventures de Pierre Claus. 336
Coup-d'œil rapide sur Joseph-Antoine-Joachim Cérutti. 342
Nécrologie. 359
L'Amour à l'Assemblée Nationale. 362
L'Affliction maternelle, *romance.* 363
Les Assignats. *Reproches à Mi....* 365
Suite de la traduction du sixieme livre de l'Enéide. 366
Spectacles de Paris. 369
Les deux Panthéons, *ou* l'Inauguration du théatre du vaudeville. 372
Suite du Mémoire sur les pierres composées & sur les roches. 375
Variété. 389
Etablissemens publics. 398
Musique. 404
Gravure. 405

Digitized by Google

FRANCE.

Les Etrennes, ou le Débat des Muses, divertissement en un acte, mêlé de musique, représenté le 31 Décembre 1792. 405

Les Visites. 407

Lettres originales de Mirabeau, écrites du donjon de Vincennes, pendant les années 1777, 1778, 1779 & 1780. 408

Mémoires divers d'agriculture, couronnés ou approuvés par la société royale d'agriculture de Paris, ou par l'académie de Valence en Dauphiné. 409

Codicile d'un vieillard, ou Poésies nouvelles d'Augustin Ximenès. 412

Répertoire, ou Mémorial périodique des loix nouvelles. 414

La France heureuse par la Constitution, ouvrage dans lequel on combat également les partisans du despotisme, les partisans de l'anarchie & les fanatiques. 414

Folies nationales pour servir de suite à la Constitution en vaudevilles. 415

Réponse du pape à F. G. J. S. Andrieux. 415

Accord de la religion & des cultes chez une nation libre. 415

De l'état des finances en France, au 1er. Janvier 1792. 415

Journal de l'Eglise Constitutionnelle de France, réuni au Journal Chrétien, ou l'Ami des mœurs, de la religion & de l'égalité. 415

Mémoires (en Hollandois), *de M. de Capellen de Mousch.* 416

La philosophie du sentiment, ou Emilie de Fairville, traduit de l'anglois. 416

L'unique moyen constitutionnel de pacification, supplément à l'œuvre patriotique. 416

Etrennes utiles & nécessaires aux commerçans & voyageurs, ou Indicateur fidele, enseignant toutes les routes royales & particulieres de la France, &c. 417

Digitized by Google

Du Contrat social, *ou Principes du droit politique.* 417
Sur les troubles des colonies, & l'unique moyen d'assurer la tranquillité, la prospérité & la fidélité de ces dépendances de l'Europe. 417
De l'exclusion des prêtres du gouvernement temporel. 418

GRANDE-BRETAGNE.

Observations sur l'état actuel de la musique à Londres. 418
Vie de Thomas Paine, *auteur des* Droits de l'homme, *avec une défense de ses écrits.* 419
Débats sur une motion concernant l'abolition de la traite des Negres, &c. 419
Adresse au Peuple de la Grande-Bretagne, sur la consommation des productions des Indes Occidentales. 420
Aventures du roi Richard, Cœur de Lion. 420

ALLEMAGNE.

Essai d'une introduction au Droit allemand de ville & de bourgeois. 421
Nouvelle nomenclature chymique pour la langue allemande. 421
Recueil d'ordonnances forestieres de divers pays. 422
Dissertationes philologico criticæ, singulas primùm, nunc cunctas edidit Christianus Fredericus Schnurrer. 422
M. Antonii Mureti variorum lectionum libri XVIII, cum observationum juris libro singulari. 423

ASSEMBLÉE NATIONALE DE FRANCE.

Paris. 423

Digitized by Google

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL,

DÉDIÉ

A Son Alt. Sérénissime Mgr. le Duc de Bouillon, &c. &c. &c.

ANNÉE 1792.

TOME II.

VINGT MARS.

N°. VIII.



A BOUILLON.

De l'imprimerie du Journal.

Digitized by Google

IL paroît trois volumes par mois de ce Journal. La ſouſcrition n'eſt ouverte que pour l'année entiere : elle eſt de 24 liv. de France, priſe à Bouillon ; de 25 liv. 4 ſ. à Paris, & par la poſte, de 33 liv. 12 ſ. franche de port, pour toute la France, ſçavoir : 24 liv. pour l'abonnement, & 9 liv. 12 ſ. pour le port.

L'abonnement du port dans les poſtes du Généralat de l'Empire étant de 6 liv., il n'en coûtera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correſpondance de France, on aura la bonté de s'adreſſer à M. LUTTON, *rue Ste. Anne, Butte St. Roch, N°. 9, à Paris, chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura ſoin d'affranchir les lettres ; autrement, elles reſteront au rebut. La ſouſcription doit être payée d'avance, ainſi que le port du Journal.*

On s'adreſſera auſſi à M. WEISSENBRUCH, Directeur du bureau de ce Journal, *à Bouillon, où la poſte de France arrive & part tous les jours.*

On trouve dans le même bureau le Journal Politique, ou Gazette des Gazettes, *qui, depuis le 1er. Janvier 1792, paroît toutes les ſemaines. Ce recueil de nouvelles coûte 12 liv. par année, pris à Bouillon, & 18 liv. par la poſte dans toute la France, y compris le port. Le tout ſe paie d'avance. Il faut ſouſcrire pour l'année entiere, & on peut le faire à quatre époques, au 1er. Janvier, au 1er. Avril, au 1er. Juillet, ou au 1er. Octobre.*

La Gazette Salutaire, dont on donne une feuille in-8°. chaque ſemaine, coûte 9 l., franche de port.

Les Directeurs des Poſtes étrangeres, ainſi que les particuliers qui deſireront avoir ces ouvrages périodiques, ſont priés de vouloir bien adreſſer leurs lettres à M. WEISSENBRUCH, Directeur des Journaux, poſte reſtante à Liege.

Digitized by Google

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE OU UNIVERSEL.

TOME II.

VINGT MARS.

ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE. *Hiſtoire naturelle. Inſectes.* Par M. Olivier, docteur en médecine, de l'académie des ſciences, belles lettres & arts de Marſeille, correſpondant de la ſociété royale d'agriculture de Paris. Tome ſixieme. In-4°. de 368 pages. A Paris, chez Panckoucke, & à Nancy, chez Marthieu, libraire. 1791.

CE ſixieme volume n'offre encore que la premiere partie, qui renferme depuis les lettrines CIR juſqu'à ELE. M. Olivier commence par la *cire*, voici en grande partie ce qu'il en dit.

Digitized by Google

« Les abeilles vont cueillir sur les fleurs la poussiere des étamines, dont elles font de petits amas & dont elles chargent leurs deux dernieres jambes, pour transporter ce butin à leur domicile & en construire leurs gâteaux : on a regardé ces petites palottes, comme de la cire brute. Quand on vient à examiner ces grains que les abeilles ont enlevé aux étamines des fleurs, on reconnoît aisément qu'ils ne sont pas de la cire, mais la matiere seulement dont elle est composée. En pétrissant la cire ordinaire, quelque figure qu'on lui fasse prendre, ses parties restent toujours continues : elle est véritablement ductile, & la *petite* boule ne l'est pas ; elle ne se ramollit point entre les doigts, & s'y brise souvent, surtout lors qu'elle est dépouillée de son humidité ; on reconnoît toujours à la vue simple, & encore mieux à la loupe, que la petite masse brute n'est qu'un assemblage de grains, dont chacun, malgré les pressions réitérées, a conservé sa figure. En mettant une petite pelotte sur de la cendre chaude, si elle étoit de cire dans un instant elle deviendroit coulante, au lieu qu'elle ne change pas de forme ; elle jette de la fumée, se dessèche, & se réduit en charbons. On peut faire au feu une autre expérience, qui prouve aussi décisivement que la cire brute n'a pas les propriétés de la véritable : si on en forme un petit fil long que

l'on présente à la flamme d'une bougie, il s'y allume & brûle comme feroit un brin de bois sec & chargé de matiere huileuse, mais il ne se fond pas, comme se fondroit sans brûler, un petit rouleau de cire. Cette matiere également jettée dans l'eau, tombe & reste au fond, au lieu que de la cire remonteroit & resteroit à la surface. Il s'ensuit donc que les abeilles donnent quelque préparation à la cire brute, qui la rend de la véritable cire ».

« On peut soupçonner que chacun de ces petits grains qui ont été dérobés à la plante, sont des especes de petits sacs, dont l'intérieur est rempli de cire, & qu'il n'y a qu'à briser ces enveloppes pour avoir la cire qu'elles couvrent. Mais des broyemens réitérés ne rendent cette matiere ni plus ductile, ni plus fusible qu'elle l'étoit auparavant. Puisqu'il ne suffit pas aux abeilles de pétrir la cire brute, on peut croire qu'elles y ajoutent quelque liqueur qui leur est propre : on a pensé que c'étoit une liqueur venimeuse, dont ces insectes ont une grosse vessie toute pleine. Mais beaucoup d'especes d'abeilles, qui ne font pas de véritable cire, ont de ces vessies remplies d'un semblable venin. Les guêpes & les frélons bien pourvus de ce venin, ne donnent qu'une espece de carton. Ce seroit assurément une découverte curieuse & utile, que celle d'une manipulation ou d'un pro-

cédé ſimple, qui transformeroit la cire brute en vraie cire. Quoique les ouvrieres qui la ramaſſent ne nous coûtent rien pour les nourrir, nous n'avons pas à beaucoup près aſſez de ces ouvrieres, & il s'en faut bien qu'elles nous procurent toute la cire que nous pourrions conſumer. La quantité de pouſſieres d'étamines qu'elles ramaſſent à la campagne, n'eſt rien en comparaiſon de la quantité qu'elles y laiſſent perdre : ſi nous ſçavions faire de la cire avec ces pouſſieres, peut-être trouveroit-on des moyens d'en recueillir beaucoup à peu de frais ; mais on ſçait que c'eſt dans le corps même des abeilles, que la cire brute doit être travaillée ; c'eſt là qu'eſt le laboratoire où s'en fait la véritable converſion ou extraction ; c'eſt dans le ſecond eſtomac, & peut-être dans les inteſtins, que cette matiere brute eſt altérée, digérée & convertie ou extraite en véritable cire. Or, dès qu'on ſçait le lieu où ſe fait cette opération, on eſt bien tenté de croire qu'il n'eſt pas plus poſſible de faire de la véritable cire avec les étamines des fleurs, qu'il ne l'eſt de faire du chyle avec les différentes ſubſtances, ſoit animales, ſoit végétales, qui doivent éprouver leur élaboration dans notre eſtomac & dans nos inteſtins. Nos recherches & nos découvertes devroient plutôt avoir pour but, de préparer la matiere excrémentielle que rejettent bien des eſpeces d'abeilles,

Digitized by Google

& qui donne auſſi de la vraie cire, quoique ſouvent très-groſſiere. Peut-être ne faudroit-il que quelque ſimple préparation, pour la purifier & la rendre auſſi belle que celle de la ſeule eſpece qui nous en fournit. Ce ſeroit véritablement alors, en multipliant les ouvrieres, multiplier leurs travaux & nos reſſources ».

« On ſçait que l'uſage principal & vraiment précieux de la cire, c'eſt de nous donner, ſous la forme de bougie, une lumiere plus pure, plus brillante, que celle de toute autre ſubſtance connue ».

« Notre ſçavant lexicographe, dit que les *couſins* ſont des inſectes qui jouiſſent ſucceſſivement de deux genres de vie qui paroiſſent bien oppoſés; ils naiſſent pour ainſi dire poiſſons, & finiſſent par être habitans de l'air. Au printems & en été, principalement dans cette premiere ſaiſon, & dès que les glaces ſont fondues, les eaux dormantes des marais, des étangs, & celles qu'on laiſſe croupir dans des baquets, fourmillent de petites larves, qui ont auſſi leurs métamorphoſes à ſubir. Ces larves des couſins ſont très-aiſées à reconnoître dans l'eau, parce qu'on les voit preſque toujours ſuſpendues, la partie poſtérieure à la ſurface de l'eau, & la tête en bas. De la partie poſtérieure de ces larves, part d'un côté une eſpece de petit tuyau s'évaſant à ſon extrêmité comme un entonnoir; c'eſt là

l'organe de la respiration : de l'autre côté de cette même partie postérieure sont quatre petites nageoires. Ces larves sont d'une vivacité singuliere ; dès qu'on agite l'eau où même qu'on s'en approche, on les voit se précipiter au fond avec la plus grande promptitude, à l'aide de leurs nageoires ; mais l'instant d'après, on les voit revenir à la surface & reprendre leur position ordinaire, parce que l'organe de leur respiration n'étant point propre, comme les ouïes des poissons, à extraire l'air de l'eau, elles sont obligées de revenir à la surface pour respirer ».

« Le cousin n'est pas plutôt devenu ailé, & propre à s'envoler, qu'il abandonne les eaux pour aller chercher sa nourriture dans le sang des animaux, & aussi, à ce que l'on pense, dans le suc des feuilles, sur lesquelles il se repose pendant la chaleur du jour. Ces insectes n'attendent pas toujours le soir pour paroître, ils commencent souvent leurs poursuites au milieu du jour, surtout quand on se promene dans les bois & dans les endroits ombragés. On a observé que le cousin, qui s'est posé sur une feuille, s'y meut d'une façon singuliere, & donne une espece de balancement à son corps, de haut en bas, en pliant & redressant toutes les pattes successivement & assez promptement. Plusieurs especes de *tipules* se donnent de pareils mouvemens dans

des occasions semblables. On peut distinguer aisément le cousin mâle d'avec sa femelle ; il est plus alongé qu'elle, & il a à sa partie postérieure deux crochets, qui lui servent à retenir la femelle : celle-ci n'en a point, mais à leur place sont deux palettes qui doivent lui servir pour arranger ses œufs dans le tems de la ponte. Le mâle se distingue de plus par la beauté de ses panaches ».

« La ponte du cousin est de depuis deux cents jusqu'à trois cents cinquante œufs. Ces œufs ont chacun la forme d'une quille. Au bout de deux ou trois jours les petites larves sortent par le bout inférieur de leurs œufs, & dès quelles sont nées, elles se trouvent dans l'eau où elles doivent croître. Comme il ne faut qu'environ un mois d'une génération à l'autre, on en peut compter six ou sept par an ; en sorte que nous pourrions être ensevelis dans des nuages de cousins, s'ils ne devenoient la proie des animaux & surtout de l'hirondelle, & d'une multitude d'insectes carnassiers ».

« Nous ajouterons encore qu'on a cru observer que ce ne sont que les cousins femelles, qui nous attaquent & nous tourmentent pour sucer notre sang, & que rarement les mâles entrent dans nos appartemens, tandis que celles-là ne nous y laissent aucun repos, particulierement pendant la nuit, tant par leur bourdonne-

ment incommode, que par leurs piqûres douloureuses. Peut-être les femelles ont besoin de plus de nourriture & d'alimens plus succulens, puisqu'elles doivent nourrir une grande quantité d'œufs dans leurs corps; on sçait d'ailleurs que celles de la derniere génération de l'année, doivent survivre l'hiver pour propager leur espece au printemps suivant. Pendant l'hiver on trouve de ces cousins femelles cramponnées contre les murailles des vestibules, dans les souterreins & même aux plafonds des appartemens, où elles sont alors dans un état d'engourdissement & dans un parfait repos; ce qui est assez remarquable, c'est qu'elles sont capables de résister aux plus grands froids. Mais au printemps, dès que les glaces commencent à fondre, elles s'animent, vont chercher les mares & les autres eaux croupissantes, & pondent leurs œufs sur la surface de l'eau ».

Il faut lire dans l'ouvrage tout ce qui concerne les cousins; c'est un traité complet sur ces insectes. Il en est de même des articles *Cloporte*, *Cochenille*, *Coléoptere*, *Crabe*, *Criquet*, *Cyclope*, *Dermeste*, *Diptere*, *Ecrévisse*, &c. Nous allons terminer cet extrait parce qu'expose M. Olivier, sur une espece d'animalcule nommé *cyclope*.

« Le cyclope est un genre d'insectes aquatiques & microscopiques, établi par

Digitized by Google

Otton Fréderic Muller, & placé dans la troiſieme diviſion méthodique de ſon *Entomoſtracie* ».

« C'eſt rendre ſans doute un vrai ſervice aux amateurs de l'hiſtoire naturelle, que de leur préſenter le travail ſi intéreſſant de ce ſçavant naturaliſte Danois, ſur les inſectes qu'il a découverts, décrits & figurés, dont il a compoſé une claſſe ſous le nom d'*Entomoſtracie*, & dont quelques-uns étoient déjà connus ſous le nom générique, mais trop vague & ſouvent impropre, de *monocle*. Combien ne devons nous pas apprécier les veilles de ceux qui, armés d'un microſcope, cherchent, trouvent & manifeſtent dans des atômes inviſibles à l'œil nud, des êtres vivans & doués d'une organiſation auſſi variée que conforme aux vues de la nature dans la formation de tous les êtres ! Combien le ſpectacle des mœurs, des habitudes de ces animalcules, doit-il exciter notre reconnoiſſance envers celui qui en eſt, pour ainſi dire, le créateur, lorſqu'il eſt parvenu à le découvrir & à le retracer ! Mais ce n'eſt pas ici le lieu de mettre à profit les matériaux précieux raſſemblés ſur cet objet par quelques auteurs, & ſurtout par celui déjà cité ; en ſuivant l'ordre alphabétique qui nous eſt propoſé, nous ferons connoître les différens genres qu'il a établis & les différentes eſpeces qui les compoſent ».

Après avoir décrit chaque genre d'insectes, M. Olivier passe aux especes & variétés, en donne le nom françois, la phrase latine & la synonymie, indique la contrée où chaque insecte se trouve. Rien n'est omis dans cette *entomologie* lexique.

Extrait de la Flore françoise de M. le chevalier DE LA MARCK; *contenant l'analyse des végétaux, pour arriver à la connoissance des genres.* 2 parties. In-8°. de 502 pages. A Paris, chez Visse, libraire, rue de la Harpe, près celle Serpente. 1792. Prix, 5 liv. broché.

A La place de la Flore françoise, devenue bien rare aujourd'hui, les amateurs de la botanique, seront fort aises de trouver un seul volume très-portatif, pour herboriser avec avantage dans les campagnes, à la promenade, en parcourant les bois, les montagnes & le bord des ruisseaux, & qui leur indiquera à connoître au premier coup-d'œil les genres & les especes. Cet extrait rendra encore infiniment de service aux éleves en médecine & en pharmacie. En effet, tenir d'une main une plante que l'on vient de cueillir, que l'on seroit charmé de nommer, & de l'autre un ouvrage qui renferme les noms de plusieurs milliers de végétaux; à l'aide d'une com-

Digitized by Google

binaiſon ſimple & facile, trouver en un inſtant dans ce traité les diverſes dénominations de cette plante, en reconnoître le tableau dans une deſcription qui en exprime les principaux traits, c'eſt cette eſpece de problême que la méthode de M. de La Marck réſout à l'inſtant. Les caracteres ſaillans de la plante ſont placés dans une accolade; & la ſérie des végétaux offre un ordre naturel, dont le rapprochement entr'eux eſt à raiſon de leurs reſſemblances les uns avec les autres.

L'étude des plantes convient non-ſeulement aux jeunes gens, mais bien encore aux perſonnes d'un âge mûr & d'une raiſon ſolide. Les uns y puiſeront le goût des ſublimes beautés de la nature, & les autres y ſeront ramenés (comme dit J.-J. Rouſſeau); l'étude de la nature émouſſe le goût des amuſemens frivoles, prévient le tumulte des paſſions, & porte à l'ame une nourriture, qui lui profite en la rempliſſant du plus digne objet de ſes contemplations. Ce philoſophe Génévois avoit conſacré à la botanique ſes dernieres années, & quelques lettres qu'il a écrites ſur cette belle ſcience, font bien regretter qu'il n'en ait pas compoſé davantage. La ſcience de la botanique demande des recherches approfondies; mais en faiſant admirer les chefs-d'œuvre de la création, elle découvre à l'ame ſenſible les tendres ſoins de ſon auteur; en

Digitized by Google

obſervant ce qu'il a fait, on s'éleve à lui ; on l'honore & on l'aime tous les jours davantage : il n'y a donc pas d'étude plus philoſophique, dans toute l'ancienne acception de ce mot.

Les ſecours multipliés que les plantes offrent à l'homme, ſoit en fourniſſant aux beſoins les plus eſſentiels de la vie, ſoit en calmant la violence des maladies, qui menacent d'en abréger le cours, ſoit en enrichiſſant de leurs tributs les arts les plus utiles à la ſociété : la facilité d'ailleurs de ſe procurer ces productions de la terre, qui naiſſent de tous côtés ſous nos pas, avec une profuſion qui répare ſans ceſſe leur durée paſſagere : l'attrait qu'inſpire par ſoi-même ce point de vue ſi gracieux de la nature, cette diverſité de ſcenes qui ſemblent s'être partagées toutes les ſaiſons de l'année pour les embellir tour-à-tour, & toutes les parties du globe pour en varier l'aſpect, tout invite en effet le naturaliſte à tourner particuliérement ſon attention vers cette branche auſſi utile qu'agréable des connoiſſances humaines ; mais comme l'eſprit de l'homme eſt borné, il ſe trouveroit accablé ſous cette multitude prodigieuſe d'individus de toute eſpece. C'eſt pourquoi l'on a établi pour parvenir à bien connoître le tableau de l'univers, des diviſions, des lignes de démarcation à toutes les parties qui le compoſent, pour les ſou-

Digitized by Google

mettre à des arrangemens méthodiques & proportionnés aux limites de nos conceptions. De là, ces distributions de plantes par classes, familles, genres, ordres, especes & variétés; de-là, en un mot, ces nombreux systêmes qui ont tant exercé la sagacité de l'esprit humain, mais qui ne sont au fond qu'un aveu de sa foiblesse, déguisée sous un appareil imposant & scientifique. Ces données sur l'étude de la nature sont puisées en partie dans les ouvrages de M. le chevalier de La Marck. Revenons à l'extrait de la Flore françoise.

La premiere partie offre l'analyse des végétaux pour arriver à la connoissance des genres; des explications relatives aux différentes sortes de fleurs mentionnées au tableau; d'autres relatives à la figure des feuilles, au lieu de leur insertion, à leur situation, & à leur composition; un tableau des principales divisions, par le moyen duquel on peut abréger le travail qu'exige la recherche des plantes; l'extrait de l'analyse botanique de la Flore françoise; des tables des noms françois & latins des genres; des synonymes ou noms vulgaires de plusieurs plantes; une derniere est destinée à recevoir la marche qui conduit aux genres.

La seconde partie contient l'analyse des genres, pour arriver à la connoissance des especes: les genres de M. le chevalier de

Digitized by Google

La Marck se montent à 1256. Chaque partie est terminée par un *errata*. Rien n'est oublié dans cet ouvrage pour faciliter l'étude de la botanique, & la rendre infiniment agréable.

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale & domestique, publiés par la société royale d'agriculture. Année 1789. Trimestre de printems. In-8°. de 176 pages. A Paris, au bureau de la *Feuille du cultivateur*, rue des Fossés-Saint-Victor, N°. 12. 1792.

Les extraits des séances tenues pendant les mois d'Avril, Mai & juin 1789, contiennent des procédés employés avec succès dans l'éducation des vers à soie; par M. Blancard; des observations relatives à des bleds qui avoient été ravagés par la grêle; par M. Gouffier. La note suivante a été adressée à la société, par M. Duchesne, correspondant.

« Le mercredi 15 Avril 1789, on remarquoit encore à Versailles qu'il ne paroissoit pas d'hirondelles: ce jour, il fit très-chaud ».

« Le vendredi 17, j'en apperçus une près du pont de Chatou. Le lendemain, celles de mon voisinage, à Versailles, faisoient leur ramage ordinaire. Suivant le témoigna-

Digitized by Google

ge d'un observateur, l'arrivée des hirondelles, à Versailles, n'avoit varié que du 23 au 25 Mars, pendant un assez grand nombre d'années qu'il y fut attentif ».

M. Cretté de Palluel a communiqué des détails relatifs à diverses expériences qu'il a pratiquées à Dugny; suivent les articles qui composent ce trimestre au nombre de dix, sçavoir :

1°. *Mémoire sur la maniere de cultiver le trefle & la luzerne dans la province de Roussillon, & sur les avantages qu'on en retire.* Par M. Costa-Ferradell, professeur de botanique, & ancien médecin de l'hôpital de Perpignan.

« La multiplication & la conservation des bestiaux tiennent de si près à l'agriculture, que l'on ne sçauroit trop s'occuper de faire connoître toutes les ressources, que chaque contrée a sçu se procurer pour subvenir à leur subsistance, dans les saisons où les campagnes sont arides, & dans lesquelles les fourrages sont cependant les plus nécessaires ».

« Parmi tous les végétaux, dont on se sert en Roussillon pour nourrir les bestiaux, il n'en est pas d'une utilité plus réelle & plus générale que le trefle & la luzerne; la premiere de ces plantes est en effet la principale nourriture des brebis & des agneaux dans le tems de l'allaitement; on s'en sert au printems pour faire manger le vert aux

Digitized by Google

chevaux & aux bêtes de ſomme; ce qui en reſte eſt encore un excellent fourrage qu'on conſerve dans les greniers à foin, pour nourrir toutes ſortes de beſtiaux pendant les rigueurs de l'hiver ».

« La ſeconde n'eſt pas moins précieuſe, ſoit parce qu'elle eſt très-nourriſſante pour les chevaux, & tous les animaux dont on ne peut ſe paſſer dans les travaux de la campagne & pour le charroi, ſoit parce qu'elle ſe reproduit très-abondamment & très-facilement pluſieurs fois dans l'eſpace de quatre ou cinq mois. Le treſle dont il s'agit dans ce mémoire, eſt connu par les botaniſtes ſous les dénominations ſuivantes.

Trifolium ſpica oblonga rubra. C. Bauh. Pin. 338. *Trifolium rubens.* L.

La luzerne, connue en Rouſſillon eſt la *Medicago ſativa*, L. La luzerne eſt la meilleure nourriture des chevaux, des bêtes de ſomme, & de tous les animaux occupés journellement au charroi, & à des travaux pénibles; elle leur eſt très-agréable & les engraiſſe beaucoup mieux que le meilleur foin; elle eſt ſi apéritiſſante pour eux, que ſi l'on n'y prend garde, ils en mangent exceſſivement, & elle leur cauſe des indigeſtions qui les font périr dans des coliques violentes. On peut tirer parti de la qualité éminemment nutritive qu'a ce fourrage, pour rétablir les animaux épuiſés & tombés dans le maraſme par des travaux

Digitized by Google

exceſſifs ; la luzerne eſt ſi nourriſſante, qu'on la donne pour toute nourriture, & même avec fort peu ou ſans grain, aux bêtes de ſomme & aux chevaux qui travaillent chaque jour. On peut leur en rendre l'uſage moins dangereux & en même tems très-utile, en la mêlant avec égale quantité de foin ordinaire. On lui reproche avec juſte raiſon d'être échauffante, auſſi a-t-on obſervé que les animaux, qui en ſont nourris entierement, perdent inſenſiblement la vue, & ſont ſujets à des piſſemens de ſang ; ils en ſont, il eſt vrai, pendant qu'on les nourrit ainſi, plus forts, plus vigoureux & plus ardens. Il faut donc avoir la précaution, pour prévenir ces mauvais effets, de les faire boire fréquemment & en petite quantité, de leur donner ſouvent de l'eau blanche, & de l'interdire entierement aux chevaux fougueux, fins & de manege, à ceux qui ſont rétifs, entiers, ombrageux ou quinteux, & aux poulains.

2°. *Notions générales ſur les terres de la Guianne françoiſe.* Par M. Leſcalier, correſpondant.

La Guianne Françoiſe, qui fait partie du grand continent de l'Amérique Méridionale, a cent cinquante lieues des côtes. Cet immenſe continent, dans lequel nous avons droit, par les traités, de nous étendre autant, ou plus dans l'intérieur des terres que le long des côtes de

Digitized by Google

la mer, appartient à la France depuis plus de 100 ans. Dans cette étendue, il n'y a de ville ou bourg que Cayenne, qui n'existe que par le service du roi, qui a un établissement aussi considérable que si la colonie étoit plus avancée. M. Lescalier a examiné attentivement les sols différens de cette colonie, il en offre des détails locaux qui jettent un grand jour pour les exploitations qu'il y auroit à faire dans cette contrée.

3°. *Observations sur l'élagage en pyramide, adopté dans plusieurs cantons de quelques-unes des provinces Belgiques.* Par M. le baron de Poederlé, associé étranger, à Bruxelles.

4°. *Méthode de battre & de fouler les grains à l'aire, dans les provinces méridionales de la France.* Par M. Amoreux, fils, correspondant, à Montpellier.

5°. *Eclaircissemens sur l'espece de fourrage que les anciens nommoient* OCYMUM. Par le même.

M. Amoreux a déjà prouvé précédemment que le *cytise* des anciens servoit abondamment à la nourriture des animaux. Il démontre aujourd'hui que l'OCYMUM, fourrage des anciens, est le sarrasin, (*Polygonum fagopyrum.* L.) & que les Agronomes de la plus haute antiquité l'employoient avantageusement pour alimenter le bétail, lorsque cette plante est jeune & en herbe.

Digitized by Google

6°. *Mémoire sur les moyens de faire une liqueur vineuse avec le suc exprimé de la canne sucrée.* Par M. Dutrone, docteur en médecine.

« Le corps muqueux, dit M. Dutrone, après avoir subi dans la canne diverses modifications, arrive au plus haut degré d'élaboration qu'il semble pouvoir atteindre; les entre-nœuds de la canne sucrée qui le renferme dans l'état de sucre, peuvent donc être considérés comme le fruit muqueux par excellence; d'après cette considération, il étoit naturel de croire que leur suc exprimé, abandonné à lui-même, devoit, comme celui de presque tous les fruits muqueux, subir la fermentation spiritueuse; cependant l'expérience démontre tous les jours que ce suc, exprimé de cannes fraîchement coupées, passe constamment à la décomposition acéteuse ». . . .

« La canne fermentée donne, après 8 à 10 jours, une odeur de pommes sures & vineuse; si on l'exprime à cette époque, la fermentation se continue dans son suc exprimé, &, après 5 ou 6 jours, on obtient un vin parfaitement analogue au cidre. . . . ce vin est alors trop doux pour en faire usage comme boisson ordinaire, aussi convient-il de l'abandonner à lui-même pendant quelque tems, ainsi qu'on le pratique pour le vin & le cidre. Si on le met tout de suite en bouteilles, après

Digitized by Google

peu de tems de ſéjour, il mouſſe & pétille à-l'inſtar du vin de Champagne. Sa couleur eſt plus ou moins ambrée, ſuivant l'état & la qualité des cannes ».

« L'eau-de-vie de canne eſt très-agréable & le diſpute au plus excellent rhum. On voit que la nature bien loin d'avoir privé, comme on l'avoit cru juſqu'à ce jour, la zone torride de fruits propres à faire une boiſſon vineuſe, & capable de tempérer l'ardeur qu'éprouvent les habitans de ſes contrées brûlantes, l'a enrichie de la canne à ſucre, qui offre à ſes habitans, dans ſon ſel eſſentiel, l'aliment le plus pur, & dans ſon ſuc fermenté la ſource la plus abondante d'une boiſſon ſalutaire ».

7°. *Obſervations ſur les animaux utiles aux colonies françoiſes, conſidérés dans leur rapport avec l'économie rurale & domeſtiques de ces mêmes colonies.* Par M. Moreau de Saint-Méry, correſpondant.

Les premiers chevaux qu'ait eu l'Amérique lui furent apportés d'Eſpagne, & ce n'eſt qu'à une époque poſtérieure de plus d'un ſiecle, que les Anglois tenterent d'en tranſporter de la Grande-Bretagne dans l'Amérique Septentrionale. La France a auſſi fourni des chevaux à ſes poſſeſſions américaines, au point qu'ils ſont actuellement au nombre de 45 mille de tout âge à Saint-Domingue, 4 mille à la Marti-

Digitized by Google

nique, 4 mille à la Guadeloupe, & environ 800 à Cayenne. Ces derniers y ſont tous tranſportés de la Nouvelle-Angleterre. Le mulet partage tous les travaux du cheval, dans les manufactures coloniales, il eſt même préféré pour ſa force & ſon plus long ſervice; il y a 50 mille mulets à Saint-Domingue, 7 mille à la Martinique, & 5 mille à la Guadeloupe. Le mulet eſt plus facile à nourrir que le cheval & le bœuf, il redoute moins la ſéchereſſe, répare auſſi plutôt ſes forces par un court repos, car des mulets, rendus de fatigue, recommencent le même travail avec ardeur quelques heures après. Ces qualités précieuſes tournent au détriment de cet animal, dont on ne ſe laſſe pas d'en exiger. Ce mémoire donne toutes les inſtructions poſſibles ſur l'utilité de ces deux animaux, relativement aux colonies, la maniere de les nourrir & de les ſoigner.

8°. *Mémoire ſur la culture du riz.* Par M. de Gouffier, aſſocié ordinaire.

Le riz, (en latin *oryza ſativa*, L.) eſt de toutes les plantes comeſtibles, celle qui fournit l'aliment le plus ſain, le plus nourriſſant, & dont l'uſage eſt le plus étendu, puiſqu'il ſert de nourriture à deux fois plus d'hommes que le bled. Il paroît être originaire de la Chine; & tient lieu de pain aux Indes. On y fait avec ce grain une liqueur connue ſous le nom d'*arrack*;

Digitized by Google

c'eſt auſſi la nourriture ordinaire de preſque tous les peuples de l'Orient ; on nous en apporte de ces contrées, ainſi que de la Caroline, du Piémont & de l'Eſpagne ; celui du Piémont eſt ſans contredit le meilleur. Le riz n'eſt pas ſeulement propre, comme aliment, ſon utilité eſt reconnue en médecine ; il eſt aſtringent & pectoral pris en décoction, & très-ſalutaire dans les pulmonies & dans les phtiſies.

Après avoir donné la culture du riz, M. de Gouffier propoſe les moyens de prévenir les maladies, que cette culture occaſionne ſouvent aux individus qui s'en occupent, telles que les fievres intermittentes, les hydropiſies, les cachexies, les obſtructions, ſurtout au moment qu'on met les rizieres à ſec, par les reſtes d'eau croupiſſantes, & par la putréfaction des reptiles, & des poiſſons qui s'y trouvent communément & que le deſſéchement fait périr. L'uſage modéré de l'eau-de-vie de genievre, donnée le matin aux ouvriers, avant qu'ils aillent aux rizieres, & celui du vinaigre mêlé à l'eau qu'ils boivent, ſont propres à éloigner les mauvais effets des vapeurs malignes qui y regnent ; mais la meilleure précaution eſt de ne les envoyer au travail que longtems après le ſoleil levé, afin que cet aſtre ait le tems de purger l'athmoſphere ; il faut de même leur faire quitter l'ouvrage avant le ſoleil couché ; avec ces

Digitized by Google

soins, on peut, si non faire cesser entierement les maladies, au moins en diminuer & en éloigner les accidens.

9°. *Observations sur le traitement de la gale des bêtes à laine.* Par M. Bourgeois, régisseur de la ferme du roi à Rambouillet.

Ennuyé de voir mes troupeaux galeux, je me suis avisé, au commencement de Décembre 1787, de faire placer dans deux bergerie des baquets qu'on remplit d'eau, & dans chaque baquet, contenant environ six seaux, je fis jetter une demi livre de fleur de soufre. Les animaux n'eurent pas d'autre eau à boire; on avoit le soin de la remuer très-souvent, pour faire surnager la fleur de soufre, afin qu'ils en avalassent en buvant.

Pendant ce traitement qui a duré trois mois, la gale a disparu insensiblement, & ne s'est point montrée depuis.

10°. *Moyens employés en Languedoc pour garantir les récoltes des eaux stagnantes dans les terreins argileux & grouetteux.* Par M. de Gallet, ancien Gendarme de la garde du roi, correspondant de la société, à Montréal, près de Carcassone.

Ce trimestre, qui devoit paroître, il y a deux ans, remplit une partie des lacunes des excellens mémoires & pieces envoyés à la société royale d'agriculture de Paris. Ce recueil devient toujours de plus en plus intéressant & utile.

Digitized by Google

Transactions of the society for the encouragement of arts, &c. C'est-à-dire, *Transactions de la société établie à Londres, pour l'encouragement des arts, manufactures & commerce, avec les prix offerts pendant l'année 1791.* Vol. IX. In-8°. A Londres, chez Dorsley. 1791.

L'Usage de cette société vraiment encourageante & rémunératrice des progrès des arts dont elle a fait son domaine, est de commencer chaque volume de ses mémoires par ceux qui regardent les plantations. Elle est fidelle à cette espece d'engagement dans celui-ci. M. Johnson a été gratifié d'une médaille d'or, pour avoir fait une plantation très-considérable en chênes. Il a planté le gland très-dru, pour suppléer aux ravages des souris & autres insectes voraces, & pour pouvoir étayer les jets foibles, & ne conserver dans la suite que les plus vigoureux. Il remarque que le chêne ne se plaît pas dans les endroits humides, & que pour le faire prospérer dans ces sols, il est indispensable de les saigner. M. Milner a reçu une autre médaille d'or, pour avoir planté depuis le mois d'Octobre 1786, jusqu'en Mai 1788, 94 acres en toutes sortes de bois, dont les melezes font le plus grand nombre. Les autres especes

Digitized by Google

sont, les sapins d'Ecosse, les frênes, les ormes, les sycomores, les bouleaux, enfin un petit nombre de chênes de *Spruce-firs*, de pins de Weymouth, & des chataigners sauvages. M. Martin annonce que le saule rouge de sa plantation dans un terrein sec & aride réussit très-bien. M. Majendie produit quelques exemples de l'utilité du chataigner d'Espagne; coupé près de terre, il pousse des rejettons forts & droits, qui peuvent servir de perches à houblon ou à d'autres usages pareils d'économie rurale. On voit avec plaisir que la société royale d'agriculture de Paris, suit l'exemple de la société de Londres, & propose des prix pour l'encouragement des plantations; mais on auroit souhaité que la première eût compris dans les especes d'arbres qu'elle recommande de planter, le noyer noir, *juglans niger*, l'érable, *negundo, acer negundo*. LIN. La *gleditschia tricanthos*, l'arbre à pois, *robinia caragana* LIN., & le chêne balotte, tous arbres qu'il seroit avantageux de multiplier en France, & sur lesquels on trouve des renseignemens dans la *Gazette salutaire*, N°. 52, année 1790, & N°s. 19 & 44, année 1791.

La médaille d'or, destinée à l'agriculture, a été adjugée à M. Rogerson, de Narford, en Norfolck, en faveur de ses expériences avec le semoir, lesquelles confirment les avantages de cet instrument, sur l'usage de semer

Digitized by Google

à la main. Il donne la préférence au semoir de M. Cook sur tous les autres ; mais pour que le succès de ce semoir soit complet, il faut encore sarcler les bleds au hoyau. M. Dunn rend compte des succès qu'il a obtenus en mettant en valeur une piece de terre abandonnée, où il a cultivé des pommes de terre. Après leur récolte, il a fait donner un seul labour sans fumier, & y a semé du froment, qui donnoit les plus belles espérances au moment qu'il a envoyé cette annonce à la société. M. Hollin a publié ici un essai sur la frisure, (curl) des pommes de terre. Il attribue cette maladie à la trop grande richesse du sol, & à l'abondance des sucs végétatifs dans la semence. La premiere de ces causes paroît très-probable, car dans nos cantons où le sol est aride, nous ne connoissons point la frisure des pommes de terre, quoiqu'on y en cultive beaucoup. Le remede que M. Hollin propose, est de choisir pour semence des racines d'un volume médiocre &, de ne pas buter les plantes.

M. Dean rapporte des expériences qui prouvent, que la culture des turneps au semoir, réussit beaucoup mieux que quand on en répand la graine à la main. Il faut ensuite les sarcler au hoyau à cheval. Les détails que M. Hanmer donne de la maniere dont il a mis en nature 120 acres de landes en Shorpshire, prouvent l'industrie ingénieuse & active avec laquelle on se roidit en An-

Digitized by Google

gleterre contre les obſtacles, & on les ſurmonte. Ces 120 acres qu'il a fallu deſſécher, qui ne ſervoient à rien, nourriſſent ſeuls aujourd'hui un nombreux bétail.

Miſtriſſ Cliſton, MM. Hubbard & Morris ont reçu des prix d'encouragement, pour avoir ſoigné des abeilles. Une ſeule ruche en a produit 30 à Miſtriſſ Cliſton, M. Hubbard a de même augmenté conſidérablement ſon rucher, & a fait des obſervations pratiques très-intéreſſantes. Il s'eſt aſſuré que, dans des ruches bien riches, la reine commence dès le mois de Janvier à pondre, au lieu que dans les ruches pauvres, elle ne pond qu'au moment que les abeilles récoltent du miel. Par conſéquent, les ruches vigoureuſes ſont prêtes à eſſaimer même au mois de Mai; & pour obtenir cet avantage, il a fallu leur laiſſer une proviſion ſuffiſante de nourriture. Le ſuccès dépend de tenir les ruches dans un état d'abondance au mois d'Octobre. « J'aurai maintenant la préſomption d'offrir une méthode ſimple & aiſée, dit M. Hubbard, de ménager ces admirables inſectes, en ſorte que le profit en ſurpaſſe de beaucoup celui qu'on obtient par la pratique ordinaire. Il faut que le propriétaire attende patiemment qu'il ait 20 ruches en ſa poſſeſſion, ce qu'il ſera facile d'obtenir en ſuivant les avis précédens. Au mois d'Avril ſuivant, il faudra mettre à part 10 des

ruches les plus fortes, pour les faire essaimer. Les 10 autres, seront placées sur de grandes ruches vuides, dont on aura auparavant enlevé la partie supérieure. On aura soin de fermer l'endroit de leur jonction avec un peu de terre glaise; par ce moyen, on les empêchera d'essaimer. Au mois de Septembre suivant, saison où je conseillerois de les faire mourir (barbarie que Léopold a proscrite en Toscane par une loi trop peu connue); chaque ruche pesera rarement au dessous de 50 livres, si la saison a été favorable. Quant aux premiers essaims des autres ruches, je conseille de les recueillir dans de grandes ruches, (trec-pac-hives); car lorsqu'ils sortent de trop bonne heure, ils sont sujets à donner de nouveaux essaims en peu de semaines, ce qu'on doit avoir grand soin d'éviter. Il faut réunir ensemble tous les seconds essaims au nombre de deux ou trois; car le grand avantage résulte de la réunion d'un trop grand nombre d'abeilles, puisque, par ce moyen, dix ruches en donneront généralement quinze bonnes; mais les plus grands inconvéniens dans l'éducation des abeilles, viennent de l'inclémence des saisons. J'ai vu quelques été où il a plu constamment pendant les mois de Juin & de Juillet, & où à peine un premier essaim sur dix, a été capable d'amasser suffisamment pour vivre. C'est un contre-tems vraiment accablant, & en

Digitized by Google

pareilles circonſtances, j'ai vu périr les ruches de pluſieurs villages entiers. C'eſt là auſſi une nouvelle raiſon d'avoir des ruches doubles ; car outre le grand profit qu'on en retire dans les ſaiſons favorables, elles préviennent la perte des abeilles qui eſt inévitable dans les mauvaiſes ſaiſons. Pendant les étés les plus défavorables, elles ſont ſûres de gagner aſſez pour paſſer l'hyver. Dans ces circonſtances, il faut les laiſſer dehors juſqu'à l'hyver. Alors, par un jour froid on détachera la terre glaiſe, & au moyen d'un fil d'archal introduit entre les deux ruches, on les ſéparera l'une de l'autre, car les abeilles ſeront toutes retirées dans la ruche ſupérieure. Ce ſont ces ruches qu'il faut deſtiner à donner des eſſaims ».

Les obſervations de M. Morris ſont auſſi d'une grande importance, mais elles préſentent une ſuite de faits ſi étroitement liés entr'eux, qu'on ne peut gueres les analyſer ni les abréger.

Le premier mémoire de la claſſe de chymie roule ſur une méthode de convertir en goudron la fumée des machines à feu ou à vapeurs. En Shorpshire, il y a trois grands ateliers pour extraire le goudron de la houille, laquelle, par ce procédé, eſt changée en coak ou en charbon de bois ; peut-être pourroit-on l'appeller *braiſe*, à l'uſage des fondeurs qui ne pourroient pas ſe ſervir de houille, dont la partie ſulphureuſe ſeroit très-

Digitized by Google

préjudiciable aux métaux. Dans ces atteliers, on retire le coak, & le goudron paie les frais & les peines. Voici le procédé qu'on y suit. « On a une file de 18 à 20 fourneaux chargés de charbon de terre allumé en dessous. La fumée est conduite par des tuyaux horizontaux, dans un conduit spacieux, fermé & long de cent verges & même davantage. Ce conduit est construit en briques, & supporté sur des arceaux également élevés en briques, & couverts en dessus d'un réservoir d'eau peu profond. Si l'eau ne se trouve pas sur le lieu, on l'y transporte à l'aide d'une machine à vapeurs, appartenant à l'attelier ou à la fonderie. Le froid de l'eau condense peu à peu la fumée, qui se précipite en forme de goudron au fond du conduit, d'où il coule dans le récipient. Delà il est transvasé dans de grandes bouilloires ou chaudrons, & réduit par l'ébullition en consistance convenable, ou épaissi en poix. Dans ce dernier cas, les parties volatiles, qui s'élevent durant l'inspissation, sont de nouveau condensées en huile qui sert de vernis ».

« Par ce procédé, la fumée est décomposée ou détruite; il ne sort de l'attelier qu'une vapeur blanche, qui s'éleve de quelques petits tuyaux laissés ouverts pour donner de l'air au feu, & une légere évaporation de l'eau du réservoir, occasionnée par la

Digitized by Google

chaleur de la fumée introduite dans le conduit ».

« Cette manipulation demande peu d'attention, le principal soin est de charger les fours. La quantité de houille employée dans un de ces atteliers, est à peu près de 20 tonnes par jour. Trois ouvriers & un maître suffisent pour toute l'opération. La quantité de goudron sera de 28 barils de 250 livres, en six jours, du prix de 10 schellings par cent ou bien 21 barils de poix, du même poids & de la valeur de 15 schellings par cent. Une personne très-intelligente m'a cependant assuré qu'il est des houilles si bitumineuses, qu'elles fourniſſent un huitieme de leur poids de goudron; mais la quantité que je viens d'indiquer est le terme moyen du produit ».

« On rencontre souvent de ces atteliers dans le voisinage des carrieres à houille ou autres, où l'on se sert de la machine à vapeurs. M. Pitt propose donc de pratiquer un tuyau de communication entre celui de la machine & les conduits de goudron; par ce moyen on éviteroit le désagrément de la fumée, & les coaks se feroient dans la machine à vapeurs; il résulteroit de cet expédient des avantages considérables ».

Sous le titre *Manufactures*, nous lisons un exposé de la méthode de faire de la toile avec les tiges ou montans du houblon. Juſ-

Digitized by Google

qu'ici on n'étoit parvenu qu'a en faire des toiles très-groſſieres, & ſeulement propres aux ſacs. On en a envoyé à la ſociété un échantillon d'une eſpece plus fine & de la couleur du cuir tanné. Si cette toile eſt d'une conſiſtance convenable, on pourroit certainement s'en ſervir pour des ſarrots. Il faut couper les tiges du houblon en morceaux de deux ou trois pieds de long; les faire bouillir dans une leſſive de blanchiſſeuſe, juſqu'à ce que l'écorce s'en ſépare facilement. Alors on dépouille les ſegmens, & on ſuit pour le reſte les mêmes procédés que pour le chanvre & le lin. Il faut néanmoins obſerver qu'il eſt plus avantageux de les carder que de les paſſer au ſerran.

La claſſe de *Mécanique* préſente la deſcription d'une balance, qui marque d'un ſeul coup la proportion des poids en uſage dans les différentes parties de l'Europe. Elle a pour inventeur M. Hainin. Le poids tend un reſſort demi circulaire, & le rayon tourne dans le centre un rateau qui fait marcher une aiguille de l'autre côté. De ce même côté ſont marqués en cercles concentriques les différens poids; & lorſque la pointe de l'aiguille montre le poids du corps, & le poids de croy qui eſt ſur le cercle extérieur, ſi l'œil ſuit l'aiguille en deſcendant, il voit, depuis en haut juſqu'en bas, les différentes peſanteurs reſpectives en avoir du poids, en livres de Paris, Liſbonne, Madrid,

Digitized by Google

Amsterdam, Stockholm, Copenhague, Berlin, Hambourg, Vienne, Gênes & Naples. Sur le cercle intérieur est marqué la proportion des stones. Cette invention peut être très-utile jusqu'à ce qu'on ait introduit des poids & des mesures universels.

Une autre découverte d'une grande utilité est l'échelle de M. Bayley, pour réduire de la maniere la plus exacte les plans, cartes, &c. Cependant elle n'est au fond qu'un pentagraphe divisé avec une grande précision. Nous ne nous arrêterons pas à la description d'une nouvelle tenaille pour arracher les clous, quoi qu'elle ait mérité un prix d'encouragement à M. Beck, qui en est l'inventeur; elle a besoin, elle est encore susceptible d'être perfectionnée. On voit ensuite l'arme à feu, pour lancer le harpon, qui a été beaucoup perfectionnée, mais dont il est difficile de présenter les détails sans gravures.

La gomme Cashew contient quelques particules résineuses, qui s'opposent à ce que les fabriquans d'indiennes puissent en faire usage, quoiqu'elle serve aux teinturiers en soie. Cette gomme pourra, moyennant quelques procédés, remplacer la gomme arabique pour certains objets. M. Titford, auteur de cet article, propose, en outre, d'importer le café encore enveloppé dans sa pulpe. Le déchet seroit moindre, dit-il, ainsi que les frais du planteur, & la qualité

Digitized by Google

de la feve ſeroit meilleure. Reſte à ſçavoir ſi ces avantages compenſeroient l'augmentation des frais de tranſport & d'emballage. En tout cas il faudroit faire ſécher les baies avant de les mettre en balles. Le même auteur, en voyageant dans l'Amérique Septentrionale, a remarqué la ſupériorité des toiles à voiles ſorties des manufactures américaines, & qu'elles ſont moins maltraitées par le ſerein que celles d'Angleterre. Il penſe que ces avantages viennent de ce que, pour parer la trame, on ſe ſert, en Amérique, d'une gelée animale, préparée avec des pieds de bœuf, dont on a retiré toute l'huile, au lieu que les tiſſerands anglois y emploient de l'amidon. Pour préſerver leurs piles des vers, les Américains les enduiſent de colle de poiſſon, en laiſſant ſécher la premiere couche avant d'appliquer la ſeconde. La même méthode eſt ſuivie pour les vaiſſeaux & avec le même ſuccès.

Nous terminerons ici la notice des articles qui compoſent ce volume, ſans parler des préſens, des modeles que la ſociété a reçus, pour nous arrêter encore un moment ſur les objets pour leſquels elle propoſe de nouveaux prix.

126. *Saignées de terres humides.* Une médaille d'or de 30 guinées à celui qui, dans le courant de 1791, aura fait conſtruire le plus grand nombre de verges, pas au deſſous de mille, de canal ou de ſaignées

en briques, en pierres ou en autres matieres durables, pour l'amélioration de terreins inondés par des eaux provenant de sources répandues dans l'intérieur. Il falloit présenter un exposé particulier de la nature, des qualités, des productions spontanées & de la valeur annuelle du terrein avant les saignées, & de sa valeur supposée après celles-ci, de la nature & du tissu des couches de terre au dessous des sources, de la profondeur & de la largeur des saignées; de la quantité de l'eau déchargée, de la dépense pour la main-d'œuvre & pour les matériaux par verges de longueur; après l'ouvrage fini, un plan de tous les canaux avec leurs différentes pentes & distances respectives; des certificats qui constatent le nombre d'arpens de saignées, que le terrein étoit réellement fangeux & rempli de sources auparavant, & que depuis il est devenu sec & ferme.

154. *Cure de la pourriture dans les moutons.* La personne qui indiquera la meilleure méthode & la plus efficace de guérir la maladie appellée *pourriture* dans les moutons, constatée par des expériences répétées & satisfaisantes, recevra la médaille d'or ou 30 liv. ster. On s'attend que l'aspirant fournira des détails exacts concernant la nature, les symptômes & le traitement de la maladie, ses causes supposées, & les moyens sûrs ou probables de la prévenir.

Digitized by Google

152. *Condenſation de la fumée.* Il ſera délivré une médaille d'or ou 50 guinées, à celui qui inventera la meilleure méthode de condenſer avantageuſement, & de convertir en goudron ou quelque autre ſubſtance utile, la fumée des machines à vapeurs, des braſſeries, ſucreries & fournaux. Il faudra offrir à la ſociété des détails & des certificats de la méthode & de ſes ſuccès, ainſi que des échantillons des produits, avant le jour même du premier mardi du mois de Décembre 1792.

158. *Moyens de conſerver l'eau douce.* Il ſera décerné une médaille d'or ou 50 guinées à la perſonne qui remettra à la ſociété le meilleur expoſé, confirmé par des épreuves ſatisfaiſantes, de la méthode de conſerver l'eau potable dans les voyages de long cours. On enverra à la ſociété, avant le premier mardi du mois de Décembre ou ce jour même au plus tard, les détails & une deſcription étendue & motivée de la méthode employée, afin qu'on ſoit ſûr qu'on n'a fait uſage de rien qui puiſſe être nuiſible, ainſi qu'au moins 30 gallons de l'eau qu'on aura conſervée par ce moyen.

159. Le même prix eſt offert à celui qui remplira ces conditions le premier mardi du mois de Décembre 1794.

Digitized by Google

Le ſymbole des Apôtres, ou Les dogmes du Chriſtianiſme conſidérés ſous leur point de vue primitif. Par Jacques Graff. In-12 de 313 pages avec la dédicace & la table des diſcours, non compris un long *errata*. A Berg-op-Zoom, chez Van Rienſdik & Van Bronkhorſt. 1791.

CEt ouvrage préſente en douze diſcours ou ſermons, des explications très-ſatisfaiſantes & très-inſtructives ſur les douze articles de la foi chrétienne contenus dans le ſymbole des Apôtres, & un diſcours où l'auteur préſente l'hiſtoire de ce fameux ſymbole. Les autres ont pour titre, 1°. unité de Dieu, 2°. unité de providence, 3°. unité de rédemption, 4°. domination de J. C., 5°. humanité de J. C., 6°. deſcente aux enfers, 7°. élevation de J. C., 8°. jugement dernier, 9°. le St. Eſprit, 10°. l'Égliſe, 11°. le pardon des péchés, 12°. la réſurrection de la chair & la vie éternelle.

Dans le ſermon ſur l'origine & l'autorité du ſymbole, M. Graff trace, d'après les inſtructions de St. Paul à Timothée, l'eſquiſſe des caracteres & des qualités morales qui doivent briller dans les chefs ou conducteurs des égliſes. « La connoiſſance, la foi en Jéſus-Chriſt, dit-il, étoit le tréſor

dont les conducteurs de l'Eglise étoient les dépositaires, & dont ils devoient faire part à tous les Chrétiens; mais quoique l'excellence de ce trésor venoit (vint) de Dieu, quoiqu'ils le renfermoient (renfermassent) dans des vaisseaux de terre 2 Cor. IV, ils devoient pourtant redoubler d'activité & d'efforts à (pour) purifier ces vaisseaux, afin que leur vie ne fut pas en contraste avec leurs discours, ou afin qu'ils pussent montrer la vérité de leur foi par la bonté de leurs œuvres. Ils devoient être, dit l'Apôtre, ils devoient être irrépréhensibles dans leur vie publique & dans leur vie privée. Ils devoient être exempts de ces vices habituels qui mettent l'homme en scandale, tels que l'ivrognerie, l'intempérance, l'avarice, l'humeur incompatible & la dissolution des mœurs; & ils devoient aussi faire regner l'ordre & l'honnêteté dans leurs maisons, afin qu'elles pussent en tout être citées en exemple ».

Aux mœurs ils devoient joindre le sçavoir & l'instruction. « Les progrès dans la connoissance de l'Evangile, les lumieres, dit l'Apôtre, sont nécessaires pour prévenir l'enflure de l'orgueil, toujours inséparable de l'ignorance. En effet, plus l'homme est instruit, plus il est humble & modeste, parce que le sentiment de nos foiblesses s'augmente avec celui de nos lumieres; plus nous déployons

Digitized by Google

l'activité de notre esprit, plus nous appercevons de barrieres qui l'arrêtent; plus l'homme sçait, plus il voit de choses qu'il ignore. Le sage sçait seul avouer son ignorance, parce qu'il voit que tout est couvert d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes ne peuvent pas soulever; mais l'ignorant, le novice est orgueilleux; il ne soupçonne pas même que son esprit ait de barrieres, parce qu'il n'a pas la force d'aller jusqu'où elles sont; l'ignorant est dur & opiniâtre, parce que ne connoissant qu'une maniere de voir, il croit qu'elle est infaillible ».

Après ce tableau des qualités d'un bon pasteur, notre prédicateur en vient à la vénération religieuse, qu'on a eue dans tous les tems pour le symbole des apôtres. « On a eu, dit-il, dans les siecles les plus reculés, on a toujours eu beaucoup de respect pour ces extraits sommaires de l'Evangile qu'on nomme *Symbole des Apôtres*. Les anciens peres de l'Eglise en parlent d'une maniere à nous convaincre qu'ils étoient pénétrés du sentiment de leur utilité & de leur importance. Ils disent, la doctrine du symbole est la lumiere de l'ame, la porte du salut; elle est le sceau, la marque du fidele; elle renferme, dans une briéveté proportionnée à la foiblesse de notre mémoire, l'essence de tout ce qui se trouve dans l'Ancien & le Nouveau Testament. C'est sa vérité qui

Digitized by Google

ſanctifie les vivans & qui vivifie les morts ».

Après avoir tracé en peu de mots l'origine du ſymbole, & l'opinion qui a longtems ſubſiſté, ſi elle ne ſubſiſte pas encore, du moins parmi les Catholiques, que ce ſymbole eſt l'ouvrage même des Apôtres, qui doivent en avoir fourni chacun un article, ce qui fait le nombre de douze dont il eſt compoſé: l'orateur rejette cette opinion & voici ſes raiſons. « Si les Apôtres auroient (avoient) compoſé ce ſymbole tel que nous l'avons, eſt-il apparent que St. Luc n'en eut fait aucune mention dans les regiſtres de leurs actes? Lorſqu'il nous parle de l'impoſition des mains que les Apôtres aſſemblés donnerent à ceux que les Chrétiens de Jéruſalem avoient choiſis pour conducteurs de leur égliſe, n'eſt-il pas apparent qu'il auroit parlé du ſymbole, s'il eût exiſté, comme du moyen le plus efficace d'appaiſer les troubles qui s'élevoient déjà entre les Grecs & les Hébreux, & pour leur inſpirer cette égalité chrétienne, qui eſt une ſuite de l'unité de leur foi? Mais indépendamment du ſilence abſolu de l'Evangéliſte qui renverſe cette hypotheſe, il n'eſt fait mention de ce ſymbole, il n'en eſt fait mention dans l'hiſtoire de l'Egliſe qu'au 5e. ſiecle de l'ere chrétienne, & il n'eſt pas à croire que les ſynodes & les conciles qui ſe ſont tenus avant cette époque, pour régler les dogmes de la foi, n'en euſſent

Digitized by Google

cité aucun article ; mais ils n'en font pas même mention ; au contraire, ils compoſoient eux-mêmes les différentes confeſſions de foi que devoient faire ceux qui étoient baptiſés. C'eſt ainſi que le ſymbole du Concile de Nicée tenu en 325, & différent du nôtre en pluſieurs choſes, étoit toujours récité à l'occaſion du baptême, juſqu'au troiſieme Concile général d'Epheſe en 434 : nous ſommes tous, diſent les auteurs de ces tems, nous ſommes tous baptiſés en la foi du ſymbole des Saints Peres aſſemblés à Nicée. Il faut donc qu'avant cette époque, on n'ait pas connu de ſymbole univerſel & d'autorité apoſtolique ».

Nous laiſſerons aux théologiens catholiques, ce point de critique à décider, pour ſuivre l'orateur dans ſa diſcuſſion ſur la véritable origine du mot *ſymbole*. Le terme grec que nous avons adopté pour déſigner la confeſſion de notre foi, dit-il, ſignifioit auſſi un ſigne qu'on donnoit à certaines perſonnes qui étoient admiſes à quelque aſſociation, & qui devoit ſervir à les faire connoître, à les diſtinguer de celles qui ne l'étoient pas. Ces marques conſiſtoient en certains emblêmes, ou en certaines paroles relatives aux fonctions, aux devoirs qui incomboient aux membres de cette ſociété & auxquelles ils pouvoient ſe reconnoître ſans avoir eu aucune relation antérieure. C'eſt ainſi que les principaux habitans de

Digitized by Google

quelques villes donnoient aux connoissances qu'ils faisoient chez l'etranger des marques qu'ils nommoient symboles, afin que ces personnes allant dans leur patrie, pendant leur absence, pussent être reconnues de leurs parens & recevoir d'eux l'hospitalité. Ceux qui étoient initiés dans les mysteres du paganisme recevoient aussi des symboles, des marques ou des devises auxquelles ils pouvoient se connoître & se distinguer de la multitude, sans s'être jamais vus antérieurement ».

« Il est apparent que les Chrétiens aient à l'imitation des autres peuples, donnés le nom de *Symbole* aux articles de foi qui leur servoient de devise, de marques ou signes auxquels ils pouvoient se distinguer des Payens ou des Juifs, auxquels ils pouvoient se connoître & exercer cette charité fraternelle qui étoit le caractere distinctif du Chrétien. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que, selon le témoignage des anciens auteurs, les premiers Chrétiens gardoient soigneusement ces symboles, comme des secrets qu'on auroit profanés en (les) rendant publics, comme les Payens défendoient la publication de leurs mysteres. C'étoit au symbole apostolique qu'ils appliquoient ces paroles du Sauveur, ne donnez pas les choses saintes aux animaux impurs. Dans leurs assemblées publiques, ils ne lisoient le symbole qu'après en avoir fait sor-

Digitized by Google

tir ceux qui n'étoient pas encore baptisés, qui n'avoient pas encore achevé leurs instructions. Ils défendoient même de divulguer imprudemment les mysteres du symbole & ceux de l'oraison dominicale. Ces symboles étoient des engagemens, des promesses qu'ils faisoient de s'aimer, de persévérer dans la foi, & ces engagemens ne pouvoient être pris, qu'après qu'on étoit instruit de la nature des devoirs auxquels on s'étoit engagé ».

Mais en dépouillant le symbole du caractere apostolique, si l'on peut parler ainsi, en n'en regardant pas les Apôtres comme les auteurs immédiats, M. Graff ne le croit pas moins digne de la vénération des Chrétiens. « Quoique le symbole des Apôtres, dit-il, tel que nous l'avons, ne soit pas composé verbalement par les Apôtres eux-mêmes, il doit pourtant être obligatoire, parce qu'il est pris fidelement des écrits des Apôtres. Ce n'est pas sur l'autorité de l'Eglise & sans examen que les Chrétiens doivent recevoir le symbole; le sens de chaque article, dit un auteur, doit être cherché dans les écrits des Peres de l'Eglise, parce que ce sont eux qui nous font connoître l'hérésie qui l'a motivé, mais son autorité est celle de l'Ecriture. Chaque article est un guide qui nous montre les écarts, les routes tortueuses des passions, de l'ignorance, de l'imagination & de l'orgueil des

Digitized by Google

hommes & du prince des ténebres, mais qui, nous rappellant les vérités essentielles de l'Ecriture, nous apprend à les éviter ».

Quoique ces discours soient moins des pieces d'éloquence que des instructions, des especes d'homélies où les vérités de la religion sont développées avec clarté, avec cette onction qui réveille le sentiment de la piété; cependant M. Graff sçait élever son style & ses pensées à la hauteur de son sujet. Tel est le début de son 5e. discours où il peint St. Jean l'Evangéliste, composant l'Evangile dans lequel il a renfermé les caracteres de J. C.

« La lecture de l'Evangile de St. Jean, dit-il, a fait remarquer à quelques auteurs que lorsqu'il s'éleve comme par un vol rapide au dessus des nuées, pour contempler la gloire de J. C. dans le sein du pere; lorsqu'il raconte sa génération éternelle, son langage n'est plus cette expression claire qui peint sans confusion, ce qui est conçu sans obscurité; qui insinue la vérité par la conviction, & qui porte la lumiere dans l'esprit sans le troubler. C'est plutôt, disent-ils, un cri d'admiration que pousse une ame accablée de la grandeur de son sujet; c'est une voix puissante qui supplée par une force divine à l'évidence humaine; son langage ressemble à un trait de feu, dont l'éclat trop vif & trop soudain éblouit en éclairant, & qui force les yeux à se fermer dès qu'ils sont

Digitized by Google

frappés de ſa lumiere. Dès qu'il commence ſon Evangile, dès ſon premier effort à nous tracer le caractere de J. C., il perce la nuit des ſiecles, il ſe tranſporte au delà du tems & du monde, il embraſſe cette durée immenſe où l'être a une plénitude toujours égale, ſans ſucceſſion, ſans changement & ſans viciſſitudes; il voit la parole dans le ſein de Dieu, Dieu elle-même, créateur de tout, la vie des êtres animés & la lumiere des intelligences. Il commence ſon Evangile par ce langage ſublime : au commencement étoit la parole; ſon principe eſt dès les jours de l'éternité, avant que les Anges fuſſent créés, que les abymes fuſſent creuſés, que la terre fut tirée du néant, que la main du Tout-Puiſſant eut fondé les montagnes & leur maſſe peſante : avant la lumiere, avant les ténebres, avant tout ce qui a été fait, IL ÉTOIT. Remontez encore plus avant, entaſſez ſiecles ſur ſiecles, mondes ſur mondes, & de cette hauteur effrayante; tournez vos regards tremblans avec St. Jean ſur J. C., vous le verrez ſubſiſtant, & auſſi éloigné de ſon origine à l'inſtant qui commence à votre conception cette durée immenſe, qu'à celui qui la termine, parce que ſon exiſtence embraſſe tous les tems. Eternellement paſſé avant le premier des jours, lorſque la lumiere ſe répandit ſur la nuit du néant, il etoit éternellement futur après le dernier des jours, lorſqu'un ſecond néant

Digitized by Google

aura englouti ce vaſte univers, il ſera : car le tems, le changement, n'approche point du ſein de Dieu où il habite penſorte qu'il étoit hier, & qu'il eſt toujours ce qu'il eſt un ſeul inſtant ».

Dans le 2e. diſcours ſur l'humanité de J. C., l'orateur prouve qu'il n'étoit pas plus difficile à Dieu qui a donné la vie à tout, de prendre un corps que de créer l'univers de rien, & que le myſtere de l'incarnation n'eſt pas plus incompréhenſible pour nous que ne l'eſt la compoſition d'un grain de ſable ; puis il ajoute : « C'étoit, à ce qui me paroît, une de ces vérités de ſentiment impreſcriptibles, malgré que ces détails échappoient (échappaſſent) à la foibleſſe de la raiſon humaine. C'étoit un principe clair qui ne choquoit pas les notions communes. Cependant les Chrétiens, après avoir fait taire les impoſteurs & les fanatiques des premiers ſiecles, ont entrepris de déterminer eux-mêmes ce que les autres n'avoient pu faire ; ils ont changé la religion qui avoit des preuves ſentimentales & impreſcriptibles, en une ſcience humaine où ils ont introduit tous les ſophiſmes, toutes les contradictions inſéparables de leurs ſciences ſyſtématiques, qui ne ſont au fond que l'art d'embrouiller, l'art de prouver ce que l'on veut, & non pas ce que l'on doit. Il eſt humiliant de lire les abſurdités que les docteurs de l'égliſe ont avancées, lorſqu'elle étoit (fut) deve-

Digitized by Google

que église dominante, & que ſes évêques ſe croyoient (ſe crurent) aſſez puiſſans pour commander l'opinion des hommes. Tantôt J. C. étoit compoſé de deux perſonnes diſtinctes, & le fils de l'homme n'étoit pas le fils de Dieu; tantôt il n'y avoit dans J. C. qu'une ſeule nature, ſçavoir celle du verbe incarné; tantôt toutes ces opinions étoient condamnées, & la regle de foi, qu'on preſcrivoit aux Chrétiens, ne préſentoit que l'idée du faux, ou du moins de ce qui eſt incompréhenſible ».

Le fiel du proteſtantiſme contre le Clergé catholique ſe laiſſe voir aſſez clairement dans ce morceau; mais il contient auſſi des vérités généralement reconnues, & des reproches que nos théologiens ſubtils, argutieux, pointilleux, irréfragables, &c., &c. n'ont que trop mérité dans tous les tems. M. Graff développe dans ſon diſcours ſur le jugement dernier, avec la même ſagacité, les opinions diverſes qui ont longtems diviſé les eſprits, ſur la ſeconde venue de J.-C. dans ce monde. Cette diverſité rouloit ſur ces mots: *les vivans & les morts*. Les uns entendoient par les morts la partie mortelle, & par les vivans la partie immortelle ou l'ame humaine. Les autres vouloient que ces mots ſignifiaſſent les bons & les méchans, enfin d'autres trouvoient dans les vivans ceux qui vivroient au jour du jugement, & dans les morts ceux qui le

seroient en effet. « Il est évident, dit ensuite l'orateur, que chacune de ces interprétations est bonne, parce qu'elle est fondée sur des assertions de l'Ecriture, mais que n'étant que partielles, elles doivent être réunies, pour compléter le sens de la vérité que cet article renferme. Il est évident qu'il signifie que tous les hommes, les bons & les méchans, ceux qui sont morts & ceux qui vivront encore à la fin du monde, devront comparoître en corps & en ames au tribunal de J. C., pour recevoir chacun ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal ».

Cette explication fait naître à l'auteur des réflexions qui nous paroissent d'un grand sens. « Il est humiliant, dit-il, de voir comment des hommes corrompus, *corrompent* tout ce qu'ils touchent; comme des marais, ils infectent l'eau la plus pure qui les traverse. Les anciens qui avoient cultivé les sciences humaines avec tant de zele, en avoient aussi perverti l'usage, qui devroit être celui de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Les individus se trouvoient souvent partagés d'avis sur les objets qui devoient être discutés: or comme les hommes seroient humiliés en avouant des torts, l'amour-propre les portoit à soutenir les premieres opinions, & ainsi ils avoient changé les recherches de la vérité en un art de l'embrouiller, de la tourner en sens contraire. = Tout étoit devenu problême & jeu

de mots dans ces écoles disputantes, qu'on avoit établies dans les principales villes, à l'imitation des Grecs ».

Ces discours ne peuvent qu'être bien reçus des Protestans, non comme des modeles d'éloquence, nous le répétons, mais comme une suite d'instructions où la clarté se joint à la solidité. Nous y avons remarqué des fautes de françois, mais un prédicateur qui parle une langue étrangere, est bien excusable de ne pas la parler dans toute sa perfection. Ce qui est moins pardonnable sans doute, ce sont les traits de satyre lancés contre les Catholiques Romains. Assurément ces traits ne sont pas faits pour entretenir le feu de la charité chrétienne, parmi les adorateurs de J. C. Ils nous paroissent d'autant plus déplacés, ces traits virulens, que la tolérance fait plus de progrès dans l'opinion publique, & que déjà la Constitution d'un grand royaume, a pour objet de ne faire que des freres, des Chrétiens de toutes les sectes ou communions.

The new annual regiſter, &c. C'est-à-dire, *Nouveau regiſtre annuel, ou Répertoire général d'hiſtoire politique & littéraire pour l'année 1790; précédé d'une ſuite de l'hiſtoire de nos connoiſſances, ſciences eſt arts dans la Grande-Bretagne, ſous le regne de la reine*

Elisabeth. In-8°. A Londres, chez Robinson. 1791.

LES auteurs suivent ici le plan, qu'ils ont adopté dans les volumes précédens. Ils ont poussé l'histoire littéraire qu'on trouve à la tête de ce répertoire jusque vers le milieu du regne d'Elizabeth. Quant à l'histoire de France elle finit avec la convocation des Etats-généraux. La prise de Bender est le terme de l'histoire des pays éloignés, & les transactions parlementaires concernant la régence, sont le seul objet qui entre dans le récit des affaires d'Irlande. Quelques passages que nous allons traduire relatifs, l'un à l'Angleterre & l'autre à la France, feront connoître la maniere dont nos auteurs envisagent & présentent les objets qu'ils traitent. Dans le premier on verra leur opinion particuliere sur l'armement contre l'Espagne, au sujet de l'affaire de Nootka-Sund. Loin d'en garantir l'impartialité, nous observerons au contraire qu'elle prend peu de soin de se cacher, ainsi que les dispositions d'une aversion extrême contre le ministre anglois.

« Dans la vue de déterminer, disent-ils, jusqu'à quel point les procédés de la Cour de Madrid rendoient nécessaire ou convenable un armement de notre part ; il falloit avant tout considérer les motifs

& les principes, qui avoient dicté les hostilités en question. On étoit de part & d'autre généralement d'accord sur le peu de valeur du commerce du port de Nootka. On peut même avec raison mettre en question, s'il y a un commerce au monde assez précieux, pour servir seul à justifier les horreurs de la guerre. Il faut pourtant convenir que si le dessein de l'Espagne, étoit d'empiéter sur nos droits légitimes; que si elle étoit à l'affut d'une occasion de commencer des hostilités, la valeur de l'objet n'étoit pas alors la seule circonstance qui méritât l'attention. Mais en supposant qu'elle eût la présomption d'entreprendre au delà de ses propres droits, elle étoit dans l'erreur, & il est probable que la contestation auroit pu s'arranger d'une maniere moins coûteuse que par un armement. Recourir à cette derniere voie en toute occasion, n'est sûrement pas ce que dictent la raison & la prudence, comme il n'est pas non plus celui de tous les moyens le plus propre à conduire à un accommodement. Il n'y avoit que notre honneur qui fut attaqué, & notre honneur pouvoit certainement être plus efficacement vengé par le langage de la raison & de la justice, que par l'intervention de la force. Il y a d'autres moyens de convaincre les hommes à qui l'on parle sérieusement, que celui de se mettre en défense; & si la Grande-Bre-

Digitized by Google

tagne avoit la raison pour elle, si elle avoit paru ferme & d'une résolution calme, il n'est pas douteux que ces deux circonstances n'eussent suffi pour soutenir sa cause; à moins que l'Espagne n'eût été déterminément décidée à faire la guerre. On peut ajouter qu'étant réellement persuadée, d'après d'anciennes prétentions qu'elle avoit des droits sur les côtes Nord-Ouest de l'Amérique, sa conduite étoit assez réguliere en saisissant nos vaisseaux, & par conséquent le ton de notre Gouvernement étoit un peu trop haut, en demandant satisfaction de leur saisie, sans avoir commencé par une discussion préalable des droits respectifs; & que par cette conduite il regarda comme décidé la question qu'il s'agissoit de résoudre ».

« Un exposé très-succinct des affaires de l'Europe à cette époque nous servira à former quelques conjectures sur la question, si l'Espagne cherchoit un prétexte à des hostilités. Charles III son dernier souverain, mourut en 1788 au mois de Décembre, & par conséquent avant de pouvoir imputer à la Cour de Madrid une intention préméditée d'hostilités, il falloit supposer un accord concerté entre lui & son successeur Charles IV. Il auroit fallu que les ordres par lesquels la frégate espagnole a agi, si nous pensons qu'ils soient partis de la Cour de Madrid, eussent été donnés

Digitized by Google

sous le roi défunt, & exécutés sous son successeur. Rejettera-t-on cet hypothese pour supposer que le hazard a offert l'occasion des hostilités, & qu'on s'est empressé de la saisir ? Celle ci disparoîtra encore si nous rappellons la situation où se trouvoit le Gouvernement de France. On sçait très-bien à quel point dans ces derniers tems les Espagnols dépendoient du pacte de famille, & rien n'est plus certain que leur extrême aversion à s'engager dans une guerre avec nous, à moins d'être soutenu par la Cour de Versailles. En jettant en arriere un coup d'œil plus étendu sur les affaires de l'Europe, on ne pourra que se confirmer de plus en plus dans notre sentiment. Les flammes de la guerre ravageoient les contrées septentrionales, & conformément aux principes des ministres & des rois, il n'étoit nullement probable que l'incendie gagnât le midi, sans que la contestation entre les Cours de Madrid & de Londres y concourussent, & ne rendissent la guerre générale. Mais alors il auroit été très-difficile de choisir entre les puissances belligérantes, la Russie & la Turquie, puisque l'Espagne & l'Angleterre s'étoient déclarées pour les Turcs ».

L'autre morceau que nous avons promis de traduire, regarde le caractere de M. Necker. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de voir ce que pensent les sçavans étran-

Digitized by Google

gers de ce fameux administrateur ». Il est une espece de capacité qui consiste en réputation, disent nos auteurs, qui domine la critique, porte les hommes à s'attendre aux événemens les plus favorables & ne contribue pas peu à remplir cette attente. M. Necker possédoit supérieurement cette espece d'habilité. Il avoit été élevé dans le commerce & tous les mysteres du calcul ; & il n'est pas aisé à la généralité des hommes de se persuader, qu'un bon arithméticien peut n'être pas nécessairement un excellent financier. Il étoit ce qu'on appelle communément désintéressé ; il refusa les émolumens de sa charge, & fut plus avide de louanges que d'argent. Dépourvu des graces du courtisan, il ne connoissoit d'autre chemin aux applaudissemens que l'appareil d'une vertu austere & inflexible, & il n'étoit pas aisé de soupçonner que cet homme qu'aucunes sollicitations ne pouvoient gagner, n'avoit d'objet que l'adulation & la flatterie générale. Toutefois à cette sévérité apparente, il réunissoit une sensibilité extrême, non cette sensibilité qui est fondée sur les principes de la raison & qui n'arracheroit pas même une larme sans la conviction de ses effets salutaires ; mais de cette sensibilité qui triomphe de la raison, détruit l'entendement, & nous permet seulement de voir le malheur passager qu'une bonté inconsidérée peut faire cesser. Le plus

grand de tous les défauts de M. Necker, étoit la vanité, la persuasion qu'il n'y avoit rien de si difficile dont il ne put venir à bout, une complaisance pour lui-même qui ne lui permit jamais de douter de la parfaite sagesse, de la rectitude absolue d'aucun de ses projets. Aussi personne ne fut-il jamais plus paîtri de préjugés & ne tomba dans plus de méprises. Ne se permettant jamais de doute sur ce qu'il avoit cru, tous les abus de police, toutes les erreurs que l'ignorance lui avoit fait sucer dans des tems moins fortunés, tous les hommages implicites, exigés par le rang & par la naissance, ont trouvé en lui un avocat & un ami. Si nous en croyons M. Necker, tous les progrès qui font honneur à l'entendement humain ont été vains; & cette erreur étoit même en lui, en dépit des couleurs & des charmes poétiques qui l'entouroient quelquefois. Il étoit incapable de concevoir un grand ensemble, & il n'a jamais manqué de sacrifier l'avantage général aux besoins du moment. Tel a été d'une maniere particuliere, le principe de toutes ses opérations en finance & de tous ses emprunts. Avec ces dispositions il contemploit son propre mérite avec admiration. Il estimoit que ses talens, suffisans par eux-mêmes, se seroient dégradés en se concertant avec d'autres, en s'associant avec eux. Par-là il ignora dans plusieurs cas les intrigues tra-

Digitized by Google

mées pour accélérer sa chûte, & les véritables dispositions de ses sous ordres, de ses serviteurs & de ses amis mêmes ».

Ce portrait est tracé d'un pinceau bien méchant. Les auteurs anglois ne s'y vengeroient-ils pas du mal que M. Necker a fait à l'Angleterre, en rendant des services essentiels à la France? Ce répertoire contient encore des poëmes plus ou moins étendus, & des articles de littérature, soit domestique, soit étrangere, dans le jugement desquels il paroît en général moins de partialité.

Voyage de M. Le Vaillant () dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance, &c.*

DERNIER EXTRAIT.

CE second volume commence par la suite de la description des Hottentots Gonaquois; rapportons-en quelques traits.

« Dès que les femmes de cette contrée jouissent du bonheur d'être mere, elles prennent plus qu'en aucun autre pays, l'esprit

(*) Dans le *Journal Encyclopédique* du 15 Décembre 1789, on s'étoit contenté de donner une notice sur cet ouvrage, qui venoit à peine de paroître. Mais on s'y occupoit principalement des obstacles qu'eut à essuyer M. Le Vaillant pour publier son ouvrage: nous nous empressons de réparer notre oubli apparent, en plaçant ici les extraits que nous en a envoyé M. Wilhemet, naturaliste distingué, membre de plusieurs académies, & qui depuis longtems enrichit notre Journal de ses écrits.

Digitized by Google

de leur état, & se livrent, sans réserve, aux soins impérieux qu'il exige ».

« Aussi-tôt qu'il est né, l'enfant ne quitte point le dos de sa mere; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le presse contre elle : un autre, attaché avec des courroies sous le derriere de l'enfant, le soutient & l'empêche de glisser. Ce second tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, ressemble assez à nos carnassieres de chasse; on l'orne ordinairement avec des rassades, & voilà tout ce qui compose la layette du nouveau-né ».

« Soit que la mere aille à l'ouvrage, soit qu'elle se rende au bal, & même qu'elle y danse, elle ne se débarrasse point de son enfant. Ce marmot, dont on n'apperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pousse aucun vagissement, si ce n'est lorsqu'il éprouve le besoin de tetter. La mere alors le fait tourner; & l'attire de côté, sans qu'il soit nécessaire qu'elle le démaillote; mais lorsqu'elle est avancée en âge, ou qu'elle a eu plusieurs enfans, sans déplacer celui qu'elle porte, elle lui passe la mamelle par dessous l'épaule; l'enfant satisfait, cesse alors de pleurer, & la nourrice continue sa danse ».

« Lorsqu'enfin on juge qu'il est en état de s'aider & de s'évertuer lui-même, on le pose à terre devant la hutte. A force de ramper, il se développe, &, de jour en

jour, il s'essaie à se tenir de bout; une premiere tentative en amene une seconde; il s'enhardit, & bientôt il est assez fort pour courir & suivre son pere ou sa mere ».

« Cette méthode si simple, si naturelle, vaut bien celle de nos bretelles meurtrieres; elles écrasent & rétrécissent la poitrine. La disproportion entre la force des jambes & la pesanteur du corps, qui contraint nos enfans à peser sur ces bretelles trop officieuses, finit souvent par les estropier, altere leur santé, & les défigure pour le reste de leurs jours ».

« Lorsqu'une Hottentote accouche, c'est une vieille femme de la horde qui vient lui prêter un ministere officieux. Ces couches sont toujours heureuses; on ne connoît point chez les sauvages l'opération césarienne & de la symphise; on ne consulte point, on n'agite jamais la question de sçavoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens de la mere; & si, par un exemple extrêmement rare, on ne peut accorder la vie qu'à l'un des deux ».

Les Hottentots sont obligés à des émigrations indispensables, auxquelles les assujettit la différence des saisons. Une sécheresse extraordinaire a tari les sources & les lagunes qui les environnoient; un soleil dévorant a brûlé tous les pâturages; une épizootie se déclare dans les environs: l'une ou l'autre de ces causes les force à changer de demeure; mais cette transla-

tion se fait toujours tranquillement, sans confusion, quoiqu'avec promptitude. On éloigne d'abord les troupeaux, on place les vieillards & les impotens sur des bœufs; on ne laisse personne derriere soi; tous les effets précieux sont en avant; & tous ensemble, voyageant paisiblement, vont planter le piquet, & s'établir dans le premier endroit qui convient à leur maniere de vivre, ainsi qu'à leurs besoins ». Souvent M. Le Vaillant a rencontré des hordes qui avoient été obligées de s'expatrier pour quelqu'un de ces motifs: les vieillards, les malades, tout étoit de la partie. Combien de fois, avec quelques bouts de tabac, mieux encore quelques verres de liqueur, qui ranimoient & faisoient sourire ces pauvres gens, n'a-t-il pas eu la satisfaction de voir couler les larmes de la reconnoissance. Il préconise les mœurs & les usages des Hottentots; voici ce qu'il expose relativement à leur amour.

« J'ose attester, dit-il, que, s'il est un coin de la terre où la décence dans la conduite & dans les mœurs soit encore honorée, il faut aller chercher son temple au fond des déserts. Le sauvage n'a reçu ces principes ni de l'éducation, ni des préjugés; il les doit à la nature. L'amour en lui n'est qu'un besoin très-borné; il n'en a point fait, comme dans les pays civilisés, une passion tumultueuse, qui traîne le désordre & le ravage après elle. En vain, à l'exem-

ple de Buffon, tenterois-je de déracines cette fievre de l'ame, cette maladie des imaginations exaltées; je ne briſerai point un autel couvert des riches preſens des romanciers & des poëtes; j'aurois trop à combattre; & la divinité qui doit ſa naiſſance à d'auſſi belles chimeres, ameuteroit contre moi ſes brames, & ne me pardonneroit pas ce grand ſacrilege ».

« Les femmes Hottentotes, avec des traits plus fins que celles des autres ſauvages de l'Amérique & de l'Afrique, ont cependant le même caractere de figures; elles ſont également très-bien faites, ont la gorge admirablement placée, & de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans; les mains petites, & les pieds bien modélés, quoiqu'elles ne portent point de ſandales; le timbre de leur voix eſt doux, & leur idiôme, en paſſant par leur goſier, ne manque pas d'agrément. Elles ſe livrent, lorſqu'elles parlent, à une infinité de geſtes qui prêtent à leurs bras du développement & des graces ».

« Le Hottentot, naturellement timide, eſt également très-peu entreprenant. Son ſang-froid phlegmatique & ſon maintien réfléchi lui donnent un air de réſerve, qu'il ne dépoſe même pas dans les momens de ſa plus grande joie, tandis qu'au contraire, toutes les nations noires & baſanées ſe livrent au plaiſir avec l'abandon le plus

Digitized by Google

expansif & la gaieté la plus vive. Il n'est ni pauvre, ni misérable ; il n'est pas pauvre, parce que ses desirs ne passant point ses connoissances qui sont trop bornées, il ne sent jamais l'aiguillon de la nécessité, la misere est un point de comparaison qu'il ne conçoit pas ; une parfaite uniformité & les mêmes ressources rendant le sort de tous parfaitement égal, quand l'abondance regne, ils sont tous heureux. Dans la disette, ils ont tous des privations : l'opposition révoltante de la richesse, portée sur un char d'or, & de la misere qui traîne ses haillons dans la boue, ne sçauroit affliger son cœur : c'est une idée qu'il ne comprend pas. Le spectacle de l'indigence aux abois, ce supplice des ames compatissantes, ne se reproduit point à ses yeux sous mille formes lugubres ; c'est une mortification que l'homme sauvage n'essuie jamais. Si l'homme social s'y habitue avec le tems ; s'il parvient à ce degré d'endurcissement qui lui fait traiter d'optimisme cette inégalité des conditions si révoltante & si désastreuse, ce n'est plus un enfant avoué de la nature, elle le méconnoît, le repousse, honteuse de son propre ouvrage qu'ont défiguré d'autres mains ».

Comme M. Le Vaillant se proposoit de passer plusieurs années en Afrique ; « mon premier soin, dit-il, fut d'étudier la langue de ces peuples : je réussis dans mon projet au delà de mon desir. Cette langue, à la

vérité fort pauvre, n'a point besoin de mots pour exprimer des idées abstraites & trop métaphisiques ; elle n'est susceptible d'aucun ornement ; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes, ni syntaxe bien exacte, ses difficultés n'en sont pas moins inextricables a qui n'apporteroit, dans cette étude, ni goût, ni patience. Du reste, j'ai trop reçu le prix de mes peines dans cette partie de mes travaux, continue M. Le Vaillant, pour toutes les jouissances que m'a procurées le pouvoir de m'entretenir librement avec eux, pour que j'aie à me repentir d'avoir ajouté la connoissance de cet idiôme singulier aux diverses langues, dont les préceptes ont fait le principal objet de l'éducation très sévere que j'ai reçue ».

Cette langue, malgré sa singularité & la difficulté de sa prononciation, n'est pas si rebutante qu'elle le paroît d'abord : elle s'apprend avec de la persévérance. J'ai connu des colons qui la parloient couramment, & je suis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de tems. Elle est en général très-difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un François que pour un Hollandois & un Allemand.

Arrivé parmi les Caffres, M. Le Vaillant donne la relation de tout ce qui concerne cette nation sauvage, de tout ce qu'il lui est arrivé & de ce qu'il a observé.

« A juger des Caffres d'après ceux que

j'ai vus, dit-il, leur taille eſt généralement plus haute que celle des Hottentots & même des Gonaquois. Ils ſe rapprochent cependant beaucoup de ces derniers ; mais ils paroiſſent plus robuſtes, plus fiers, plus hardis ; leur figure eſt auſſi plus agréable : on ne leur voit point de ces viſages rétrécis par le bas, ni cette ſaillie des pommettes de la joue, ſi déſagréable chez les Hottentots ; ils n'ont point cette face large & plate, & les lévres épaiſſes de leurs voiſins, les Negres de Moſambique ; une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux leur donnent un air ouvert & ſpirituel ; & ſi le préjugé fait grace à la couleur de la peau, il eſt telle femme Caffre qui peut paſſer pour très-jolie à côté d'une Européenne ».

Les occupations journalieres des femmes Caffres, ſe bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent auſſi adroitement que leurs maris ; lorſqu'elles trouvent de la terre glaiſe qui leur convient, elles fabriquent des marmites & autres vaiſſelles à leur uſage ; ce ſont encore ces femmes qui travaillent les paniers ; ce ſont elles qui préparent les champs à recevoir les ſemences ; elles grattent la terre avec des pioches de bois, plutôt qu'elles ne la labourent.

Un phénomene qui mérite d'être connu eſt le ſuivant. Un jour la joie ſe répandit tout-à-coup ſur tous les viſages des gens

Digitized by Google

de M. Le Vaillant. « Lorsque je demandai, dit-il, la cause de cette vive émotion, on s'approcha de moi pour me faire remarquer, dans le lointain, un nuage qui s'avançoit vers nous. Je ne voyois rien à ce phénomene qui dût si fort nous réjouir; ce ne fut que lorsque ce prétendu nuage nous eut gagnés, que je distinguai qu'il n'étoit formé que par des millions de sauterelles qui faisoient route. On m'avoit beaucoup parlé de l'émigration de ces insectes, qui s'assemblent tous les ans par bandes innombrables & quittent les lieux qui les ont vu naître pour aller s'établir ailleurs; mais je les voyois pour la premiere fois; celles-ci voyageoient en si grand nombre, que l'air en étoit réellement obscurci. Elles ne s'élevoient point beaucoup au dessus de nos têtes; elles formoient une colonne qui pouvoit embrasser deux à trois mille pieds en largeur, & à montre à la main, elles mirent plus d'une heure à passer. Ce bataillon étoit tellement serré, qu'il en tomboit comme une grêle de pelottons étouffés ou démontés; mon singe les croquoit à plaisir en même tems qu'il en faisoit provision ».

« Mes gens, continue M. Le Vaillant, s'en firent aussi un régal; ils me vanterent si fort l'excellence de cette manne, que, cédant à la tentation, je voulus m'en régaler comme eux : mais, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'en Grece, & nom-

mément dans Athenes, les marchés publics étoient toujours fournis de cette nourriture, & qu'elle faisoit les délices des gourmets de ce tems, j'avoue de bonne foi que j'aurois mal figuré parmi ces Acridophages, à moins qu'avec le goût des Grecs, le ciel ne m'eût fait jouir d'une constitution différente ».

Ce premier voyage de M. Le Vaillant, en deux volumes, est terminé par la description & la figure des Girafes; mâle & femelle. Cet auteur nous promet un second voyage & une zoologie, que le public, nous n'en doutons pas, recevra avec enthousiasme.

LES JARDINS DE BETZ, *poëme, avec des notes, fait, en 1785, par M. Cérutti, & publié en 1792 par M. ***, éditeur du Breviaire philosophique du feu roi de Prusse.* Brochure in-8°. de 70 pages. A Paris, chez Desenne, libraire, au Palais Royal.

SI nous voulons en croire l'éditeur, ce poëme, imprimé avant le décès de M. Cérutti, dont les lettres & l'Assemblée Nationale Législative regrettent la perte récente, a été fait dans une promenade, refait dans une soirée, & publié par un ami, qui assista à une lecture de l'ouvrage, & en fut tellement frappé, qu'il l'a retenu par cœur, en entier. Ces détours, usés du

Digitized by Google

charlataniſme littéraire, ſont ici d'autant plus remarquables, qu'il s'agit d'un auteur, qui, dans une piece de vers très-philoſophique, a démaſqué lui-même le charlataniſme de tout genre. Des amis ont beau dire qu'ils ont dérobé à la modeſtie de l'auteur un ouvrage deſtiné à reſter enfermé dans ſon porte-feuille, le lecteur n'en croit ni plus ni moins. Il leur ſçait même mauvais gré d'un déguiſement dont il n'eſt point la dupe. Un livre eſt-il mauvais? la diſſimulation ne lui ſert de rien. Eſt-il bon? la ſincérité ne peut lui nuire?

Comment ſuppoſer en effet que M. Cérutti ait compoſé ſon poëme des *Jardins de Betz*, en moins de tems qu'il n'en faudroit pour l'écrire, lui qui n'a donné dans toute ſa vie qu'un très-petit nombre d'opuſcules poétiques, dont celui-ci eſt le plus conſidérable, lui qui, à l'occaſion de trois odes imitées d'Horace, & publiées à la fin de l'année 1790, avoue que le travail des vers lui coûtoit une peine infinie?

« Quelques pages de poéſie, dit-il, m'ont coûté plus de ſoins que quatorze brochures que j'ai publiées depuis un an ſur les affaires publiques. Eſt-ce que l'étude des mots ſeroit plus longue que celle des choſes? Et ſeroit il moins facile d'arranger des phraſes, que d'arranger & de déranger des Etats »?

La mémoire prodigieuſe dont l'éditeur

fait parade n'eſt pas moins ſurprenante, que la rapide compoſition du poëme, & l'objection qu'il ſe fait à lui-même, ne permet guere d'y croire ſans reſtriction.

« On demandera peut-être comment, avec le poëme, nous avons pu retenir les notes; mais le ſecrétaire de l'auteur a bien voulu les tranſcrire pour nous ».

Mais ſi le ſecrétaire a bien voulu copier les notes, pourquoi n'aura-t-il pas copié le poëme? Au ſurplus, cela n'ôte rien au mérite de l'ouvrage; & il a du mérite. Le plan du poëme n'eſt autre choſe que celui des Jardins de Betz, les plus beaux jardins anglois qui ſoient en France. L'auteur a ſuivi pas à pas les ornemens qu'ils renferment, tels qu'ils ont été rangés par M. d'Harcourt & deſſinés par le célebre Robert. Ce ne ſont point, comme dans le poëme de M. l'abbé de Lille, des préceptes didactiques, entremêlés de deſcriptions moitié réelles, moitié idéales: ce n'eſt point un aſſemblage de tableaux, tracés en partie d'après les peintres *payſagiſtes*, en partie d'imagination, en partie d'après nature. M. Cérutti n'a pas eu beſoin de cet art ſçavant & difficile. Il ſe promene, obſerve, réfléchit: à meſure que les objets paſſent ſous ſes yeux, il les décrit, il peint les ſenſations qu'il éprouve, & y mêle des réflexions philoſophiques.

L'auteur, dans l'exorde, ſe rappelle l'af-

Digitized by Google

pect brute & sauvage du site jadis inculte, dont une forêt couvroit presque tout l'espace, & présente en contraste, dans un cadre raccourci, un tableau général des beautés pittoresques & variées que l'art a sçu y créer.

Quels tableaux variés & quels riches spectacles,
Ce lieu, jadis affreux, présente à mes regards!
Pour plaire à Monaco, l'industrie & les arts,
Dans ce vallon inculte, ont semé les miracles.
De stériles genêts, des joncs marécageux,
N'offroient qu'un sol aride & des étangs fangeux.
Le monotone aspect d'un bois sauvage & sombre
Sembloit ensevelir le vallon dans son ombre.
(1) Aux bois, aux prés, aux champs, le génie a parlé :
Des bois, des prés, des champs, la borne a reculé.
Le lieu s'est aggrandi : mieux découvert, plus vaste,
Il plaît par l'étendue, il plaît par le contraste;
Tout paroît imprévu, tout semble ménagé.
On voit l'économie au sein de l'opulence;
Et l'art, de tems en tems, se montre en négligé,
Pour reparoître mieux dans sa magnificence.
Voyez comme il unit par ses enchantemens
L'antique poésie à nos fables modernes,
Des temples, des tombeaux, des rochers, des cavernes,
La leçon de l'histoire & celle des romans!
Errant en liberté dans ce pompeux domaine,
Le spectateur, ému, s'assied ou se promene

(1) Ce vers & le suivant sont d'une grande beauté : on croit voir le génie qui, d'un coup de baguette, change rapidement un payſage ſauvage en une décoration champêtre ſubite & magnifique.

Digitized by Google

Sur le sol inégal, sur le sol régulier,
Admire un accident, observe un phénomene,
Voit paroître un géant, un monstre, un chevalier;
Du vallon, par degrés, gagne un sommet altier;
Par degrés, du côteau redescend dans la plaine.
Se croit-il égaré dans un obscur sentier?
Une clarté subite aussi-tôt le ramene.
Chaque site découvre & prépare une scene,
Et Betz, revu cent fois, n'est pas vu tout entier.

Ce dernier vers, précis & ingénieux, résume heureusement l'énumération entiere. Ce début indique la maniere un peu brillantée de M. Cérutti. On voit qu'il aime à procéder par des contrastes de pensée & de diction. L'énumération & l'antithese sont ses figures favorites; & il en abuse. Il a moins la flamme que les éclairs de l'imagination; il éblouit, mais n'échauffe pas. Continuons.

Tapissant le vallon & reposant la vue,
Une prairie, assise entre un double côteau,
Monte vers l'horizon & va verdir la nue.
Aux deux extrémités de sa longue étendue,
Paroissent pour couvrir & fermer le tableau,
La ferme nourriciere, & l'opulent château.
Tous deux, dans le lointain semblent se reconnoître:
L'un bénit son trésor, l'autre bénit son maître,
Et tous deux à la fois sont bénis du hameau.

Ces trois derniers vers sont secs, recherchés, dénués de poesies. L'idée est intéressante, mais elle n'est pas exprimée avec

intérêt. Il eſt aſſez ſingulier que M. Cérutti, qui paroît avoir le génie poétique dans ſa proſe, manque juſqu'à un certain point de poéſie dans ſes vers. Son ſtyle, quoique fleuri, n'a point un véritable éclat. Son expreſſion eſt méthaphorique, & cependant ſes images n'ont qu'un coloris factice. Sa verſification eſt travaillée; mais l'harmonie en eſt maigre: ſon rythme n'eſt point varié. Il me paroît que l'auteur manque de la première qualité du poëte, du ſentiment.

La ſenſibilité fait tout notre génie.

La ſenſibilité de M. Cérutti n'eſt que dans ſa tête: elle ne part point du cœur. L'éditeur a beau nous dire qu'il a peint avec un ſoin particulier & un véritable attendriſſement les tombeaux d'Adele de Crépy, & de Thybaud de Berz. Il ſuffit de lire ces endroits-là même pour juger que la prétendue ſenſibilité de l'auteur n'eſt que de l'eſprit & de la philoſophie.

De ce château déſert, m'éloignant en ſilence,
J'eſcalade un ſommet ombragé de ſapins.
Là, ſur de noirs tombeaux vivent encore empreints
Les regrets de l'Amour, le deuil de la Conſtance.
Là repoſe un héros: là ſa noble moitié
(2) Repoſe: là, mes yeux, de larmes, ont mouillé

(1) Ce verbe eſt viſiblement rejetté avec intention; mais l'effet ne m'en paroît pas heureux. Cet enjambement ſeroit plus propre à peindre une chûte qu'un repos.

Digitized by Google

Les monumens plaintifs de leur douleur fidelle.
Là, je nommois Thybaud ; là, je nommois Adele.
Là, je philosophois sur l'instabilité,
Et de l'architecture, & de l'humanité.
Je disois : en ces lieux soupiroit une amante,
Triomphoit un guerrier, des peuples s'élevoient,
D'ambitieux vassaux se liguoient, se bravoient.
Les ans ont englouti leur demeure opulente :
Ces restes de leur gloire, ensevelis comme eux,
Cachent des noms obscurs, mais qui furent fameux.
Séculaires témoins d'une ruine lente,
Ces monumens ont vu tout changer, tout périr,
Et leurs débris croulans enseignent à mourir.

Voilà de beaux vers. Le dernier rappelle celui-ci de M. l'abbé de Lille.

Et ces deux grands débris se consolent entr'eux.

& vaut beaucoup mieux : la pensée est plus vraie, plus juste, & l'expression plus forte, quoique moins exagérée ; mais si c'est là de la sensibilité, c'est une sensibilité froide, dont l'effet s'arrête à l'esprit, & ne va point jusqu'au cœur. C'est l'attendrissement d'un philosophe & non pas d'un poëte.

L'apostrophe à l'amitié est plus sentimentale. L'auteur, par une application détournée, mais heureuse, a fondu avec art, dans cette apostrophe, ce passage connu de Cicéron sur le charme des belles lettres ; (*Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant*

Digitized by Google

nobiscum, peregrinantur, rusticantur). Amalgamé avec ces vers si touchans de Tibulle à Délie :

Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
Lumen, & in solis tu mihi turba locis.
Te spectem suprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu.

Tendre amitié, mes vœux ne demandent que toi.
Le monde où tu n'es pas est un désert pour moi.
Es tu dans un désert? tu me tiens lieu du monde.
Tu verses sur nos maux le beaume de tes pleurs.
Sur nos adversités tu fais germer des fleurs.
Compagne de l'enfance, espoir de la jeunesse,
Conseil de l'âge mûr, appui de la vieillesse,
Tu charmes les mortels, & tu les rends meilleurs!
Tu ne les quites point sur le bord funéraire.
Ta voix les encourage en ce rude chemin.
Le mourant sur ta vue attache sa paupière,
Et tend encor vers toi sa défaillante main.

Combien ces effusions de l'ame ont de charmes dans un poëme descriptif! Les beautés pittoresques ne parlent qu'aux yeux, & tout poëte doit parler au cœur. La morale seule peut faire naître & soutenir l'intérêt. Mais plus on aime cette morale douce & consolante, qui ramene l'homme à lui-même, & aux sentimens qui lui sont propres, plus l'affectation de prodiguer hors de propos les déclamations d'une philosophie haineuse & denigrante, rebute, flétrit, & révolte l'imagination, dans un poëme où le spectacle des vergers & des fleurs dispose l'ame à des sensations douces & innocentes. C'est le défaut essentiel du poëme de M. Cérutti.

Digitized by Google

Sa muſe bocagere ſe transforme trop ſouvent en une bacchante frérétique qui hurle des imprécations contre les prêtres & les grands. A l'entendre,

Tout prêtre eſt un bourreau patenté par la foi.

Quelle fureur anti-ſacrée! Quelle exagération & dans l'expreſſion & dans l'idée!

A propos de ces châteaux gothiques & pittoreſques dont le goût moderne a décoré les jardins anglois, l'auteur s'écrie avec le ton d'un énergumene :

O châteaux oppreſſeurs! ô palais inſultans!
Murs de la tyrannie, aſyles des rapines!
Puiſſiez-vous déſormais n'exiſter *qu'en ruines*!
Au lieu de ces barons qui vexoient l'univers,
On voit ſur les débris de vos donjons déſerts
Errer les loups cruels & les renards voraces.
Sous des noms différens, ce ſont les mêmes races.

J'ignore ſi le vrai patriotiſme approuve ces déclamations affichées avec un civiſme plus que philoſophique, lorſqu'il ſeroit bien tems de prêcher la ſurveillance ſociale, & la concorde civique; mais je ſçais que le goût les trouve au moins déplacées dans un poëme où il eſt queſtion d'un riche propriétaire, qui, en replantant ſes jardins, a replanté, en quelque ſorte, les vergers des payſans qui ont travaillé pour lui. Elles ſont d'ailleurs exprimées en aſſez mauvais vers, moins mauvais pourtant que ceux-ci,

Digitized by Google

où rien ne caractérise de la poésie, pas même la rime qui est fausse:

Au pied d'un crucifix, l'hermite *dans un coin*
Célebre son bonheur, *auquel je ne crois point.*

Ces tirades, visiblement ajoutées après coup, dénaturent le poëme, & le surchagent de hors d'œuvre étrangers & disparates. J'aime beaucoup mieux l'épilogue qui le termine. Il n'est pas à l'ordre du jour, mais il est à l'ordre du sujet; ce qui n'est jamais indifférent dans tout ouvrage quelconque.

Heureux qui jeune encore & libre en ses penchans,
A la Cour, aux cités, a préféré les champs;
Et qui, loin du tumulte & dans un doux silence,
Au milieu des jardins *va semer l'opulence*, (3)
Fertiliser sa terre, *en être le soutien*, (4)
Faire le bien du monde en cultivant son bien!
Adorateur constant des beautés naturelles,
Jamais exagéré, ni réfroidi par elles,
Il construit des jardins, non en décorateur,
Mais avec les projets d'un esprit créateur. (5)
Sur un sol infécond versant un or fertile,
Il fait germer le sable, il fait fleurir l'argile.
Sous le roc où jadis s'englontit un ruisseau,
Il exhume une eau vive, & l'amene au hameau.
Fermier du pauvre, il plante autour de sa chaumiere
Un verger qui promet, un jardin qui prospere.
L'élite des troupeaux, l'élite des bergers,
Arrivent à sa voix des climats étrangers.

(3) Métaphore recherchée.

(4) Cet hémistiche peche contre la justesse de l'expression. L'auteur a voulu dire *être le soutien des cultivateurs*, & il ne l'a pas dit.

(5) Vers prosaïque.

Jamais oisif, il va de sa main vigilante,
Presser le soc tardif, guider la serpe errante,
De sa vigne nouvelle exhausser les abris,
De ses vieilles forêts repeupler ses débris;
Lui-même enfin cultive, exemple vénérable,
L'arbre, le cep, l'épi qui nourriront sa table.
Le pontife du lieu, des laboureurs amis,
A ses jeux, ses festins, chaque jour sont admis.
Il repousse des grands la visite importune,
L'hommage insidieux, l'insolente fortune.
Sa vie indépendante écarte loin de lui
Deux conseillers pervers, la chymere & l'ennui.
Et si d'heureux travaux charmerent sa jeunesse,
D'héroïques bienfaits illustrent sa vieillesse.
Ange libérateur, il répara cent fois
L'injure des saisons & le crime des loix.
La disette au front pâle, aux regards famé-
liques,
Vient-elle épouvanter ces cantons pacifiques?
Il vole sur son char de maisons en maisons,
Distribuant le fruit de ses vastes moissons.
Ses généreux courriers, chargés de ses richesses,
Par des hennissemens annoncent ses largesses.
L'abyme est-il comblé? d'un visage serein
Il ferme ses greniers, il r'ouvre son jardin.
Le premier fruit qu'il cueille est la philosophie.
Méditant les erreurs de l'une & l'autre vie,
Dans la foi des vertus affermi chaque jour,
Il brave les enfers, comme il brava la Cour.
Quand l'ombre de la mort couvrira sa demeure,
La paix embellira jusqu'à sa derniere heure.
Foible, expirant, il vient de sa mourante voix,
Saluer ses jardins, ses champs, ses prés, ses bois.

On remarque dans cette tirade, comme dans les citations précédentes, de la maniere; mais une maniere qui n'est point bannale; de la recherche; mais beaucoup d'esprit; des anthitèses, mais en même tems un style ferme, précis & nourri d'idées.

Digitized by Google

Ce poëme eſt accompagné de notes inſtructives ſur les travaux champêtres, ſur les arts, les loix, les révolutions, la Nobleſſe & le Clergé. Nous en citerons une curieuſe, intéreſſante, uniquement relative à l'hiſtoire naturelle, & qui ne tient en rien à l'eſprit du moment.

« La cigogne eſt rarement ſtationaire; elle ſe compoſe deux patries & deux habitations. Elle émigre d'Afrique ou d'Aſie, quand la chaleur y devient extrême. Elle fuit l'Europe, lors qu'elle voit approcher la ſaiſon des glaces & des neiges. C'eſt l'hirondelle en grand. L'hirondelle maçonne ſon nid dans l'angle des châteaux, dans l'embraſure des fenêtres. La cicogne place ſon aire ſur le comble des tours, ſur les clochers des villages, & même ſur ceux des cités. Juvenal parle d'une cigogne qui s'étoit nichee au ſommet du capitole. L'hirondelle en voltigeant d'une aile rapide ſur les campagnes, dévore tous les inſectes ailés, moucherons, papillons, hannetons; elle n'épargne pas même la bienfaiſante abeille. La cigogne s'attache & ſe borne à détruire en un jardin les animaux rampans qui le ravagent ou l'infectent. Elle voudroit anéantir les familles nuiſibles ou dégoûtantes des ſerpens, des crapauds, des limaces. Ainſi cet oiſeau voyageur & domeſtique, eſt, en quelque ſorte, le collaborateur du jardinier; & par l'importance de ſes ſervices,

Digitized by Google

& par la majesté de sa taille, & par un assemblage merveilleux de qualités morales, il devroit être regardé comme l'hôte le plus utile & le plus convenable à un jardin anglois ».

« Il ne souffre sur lui, ni autour de lui, aucune trace de malpropreté & de souillure. Il s'accoutume à venir de lui-même aux lieux où il a été accueilli & caressé. Quelques jours avant l'époque de son départ, il va chercher les personnes avec lesquelles il vivoit familierement, & semble venir leur faire ses adieux, & leur promettre son retour. Au moment fortuné de ce retour, au moment que le mâle & la femlle, après un long voyage, se retrouvent tous deux rejoints sous le même toît, & dans le même nid, c'est un tableau digne de l'Albane, que les transports de joie, les caresses de félicitation, les frémissemens d'amour qu'ils font éclater. J'en ai été le temoin, & des pleurs voluptueux coulerent de mes yeux. Il est vrai que c'étoient mes éleves; c'étoient deux cigognes qu'un payſan des Vosges avoit dénichées sur un clocher, sans respect pour l'Eglise, & ce qui étoit plus coupable, sans pitié pour le pere & la mere. Je les achetai, je les nourris de ma main, je les logeai à la maniere flamande, dans une roue étendue au faîte du château; j'observai leur enfance, leur adolescence, leur virilité, & tous les caracteres qui les distinguent de la populace des oiseaux. Si tous sont doués de

Digitized by Google

ſentiment, la cigogne ſeule a des mœurs. Jamais de combat dans leur ménage. Jamais d'infidélité ni de réfroidiſſement dans leur tendreſſe. L'amour paternel n'eſt pas moins vif, n'eſt pas moins conſtant que l'amour conjugal. Aucune mere inſtruite par la nature, ou inſtruite par Rouſſeau, ne veille avec plus d'inquiétude ſur le bonheur de ſes petits, ne les nourrit plus ſainement, ne les fortifie mieux par de petits exercices, & de légeres tentatives dans les airs. Elle les y conduit, elle les laiſſe même s'y hazarder à des chûtes qu'elle ſuſpend en volant à leur ſecours. Après une heure ou deux de cette éducation aërienne, elle les ramene ou les reporte dans le nid, & là, par des careſſes redoublées, par une nourriture abondante, elle paie leur docilité, & répare leurs forces; mais c'eſt à l'aſpect du danger qui les menace, que ſe montre la ſenſibilité maternelle; elle les défend avec héroïſme, ou périt avec eux ».

« L'Hiſtoire de Hollande, en rapportant les miracles opérés par la liberté, n'a pas cru indigne de joindre, au courage batave, le courage d'un oiſeau, & s'eſt plû à décrire, à célébrer la cigogne fameuſe de Delft, qui, dans l'incendie de cette ville, après de longs & inutiles efforts pour ſauver ſes petits, ſe laiſſa conſumer avec eux dans les flammes. La piété filiale récompenſe un jour tous les travaux & tous les ſoins d'un pere & d'une mere

Digitized by Google

si tendres & si vertueux. Ceux-ci sont-ils devenus trop foibles ou trop infirmes dans leur vieillesse ? Toute la jeune famille travaille à les nourrir, s'empresse à les défendre, les soutient dans leur marche chancelante, & ne les abandonne enfin qu'à leur dernier soupir. Ainsi les Grecs, qui aimoient à diviniser, à éterniser tous les grands & salutaires exemples, en promulguant une loi qui obligeoit un fils à nourrir ses parens, firent graver ce décret sur une table de marbre consacrée à la cigogne. *Le respect pour la vertu est une religion.* Chez les Athéniens, chez les Thessaliens, chez les peuples de l'Orient & ceux de l'Egypte, tuer un de ces oiseaux divins, étoit un sacrilege puni de mort. Cette religieuse vénération pour la cigogne se conserve en Flandre, en Alsace, & surtout en Hollande. On dit à Livourne qu'il vaut mieux battre le grand-duc qu'un juif : on dit à Amsterdam qu'il vaut mieux battre le stathouder qu'une cigogne ».

Cet article ne départeroit point l'histoire naturelle des oiseaux par M. de Buffon.

Un écrivain spirituel & fécond a composé un éloge historique de M. Cérutti, imprimé dans ce Journal. Dans cet éloge écrit avec plus d'esprit que de goût, avec moins de discernement que d'enthousiasme, l'auteur, entraîné par l'esprit du moment, qui bouleverse tout, & veut tout confon-

dre, a comparé Cérutti à Monteſquieu comme proſateur, & à Greſſet comme poëte. Mais quel parallele raiſonnable peut-on établir entre l'homme de génie qui a compoſé l'*Eſprit des loix*, ouvrage ſyſtématique, d'une étendue immenſe, plein de vues ſublimes, de réflexions profondes, de recherches & de diſcuſſions innombrables, ou le développement des principes du droit public, tient à la chaine infinie des conſéquences qu'on en tire; & l'auteur de quelques opuſcules politiques, tellement relatifs aux circonſtances, qu'ils ont diſparu avec elles, & de quelques idées philoſophiques éparpillées dans des notes ſans ſuite & ſans liaiſon?

Comme poëte, la différence de Cérutti, ex-jéſuite, à Greſſet, ex-jéſuite, n'eſt pas moins grande. L'un n'avoit que de l'eſprit, l'autre un talent original & vraiment poétique.

P. S. *Le Breviaire philoſophique*, attribué au feu roi de Pruſſe, brochure de 30 pages, ſe trouve chez le même libraire. C'eſt un hiſtoire du Judaiſme, du Chriſtianiſme & du Deiſme en trente-trois vers. Le prince, auquel on l'attribue, y a ſaiſi, à s'y méprendre, la maniere de l'auteur du poëme des *Jardins de Betz*. On en va juger.

Dans un jardin précoce, Adam, à côté d'Eve,
Prépa oit des humains le berceau paternel.
Le ſerpent s'y gliſſa; ſon ſouffle criminel

Digitized by Google

De l'arbre de la vie empoiſonna la ſeve.
Tout fut perdu. Flétri d'un vice originel,
L'embryon fut damné dans le ſein maternel.
Contre le tout-puiſſant le monde ſe ſouleve:
L'enfer, pour une pomme! Adonaï cruel!
Qu'eut fait de plus Néron, ou Tibere, ou Cromwel?
Jéhova ſe répent: il accorde une trêve.
Moyſe eſt du contract le témoin ſolemnel.
Accompagné de l'arche, & précédé du glaive,
Vers la terre promiſe, il guidoit Iſraël:
Mourant, il annonça le Chriſt, l'Emmanuel,
Le Meſſie. A ce nom l'univers ſe releve,
Et de la nue ouverte, il attend l'immortel.
Au lever d'un jour pur, au moment d'un beau rêve,
A la touchante voix du tendre Gabriel,
Dans les flancs d'une Vierge un Dieu tombe du ciel.
Il nait, il prêche, il meurt. La papauté s'éleve.
La thiare, le froc, l'étole, & le miſſel
Alloient faire du monde un cloître univerſel.
Luther ſauva le Nord. Calvin ſauva Geneve.
Mais il brûla Servet, & proſcrivit Farel.
Henri, la hache en main, briſa l'antique autel.
Un ſeul doute avec lui conduiſoit à la greve.
Il fabriqua du Teſt l'infame rituel.
D'une école plus juſte, indépendant éleve,
Penn bâtit le premier un temple fraternel,
Où la foi vit ſans prêtre, & diſpute ſans fiel.
Voltaire enfin paroît, & l'ouvrage s'acheve:
Il enſeigne à la terre un culte naturel,
Et de ſon maſque affreux délivre l'Eternel.

Les notes ſont de la philoſophie en tout ſens & à toute outrance. Le ton de ſageſſe & de modération qui caractériſe ce Journal ne permet pas d'en dire autre choſe. On ne s'en écartera jamais. On ſe garantira

Digitized by Google

avec ſoin de cet eſprit de parti qui calomnie & qui détruit à la fois la religion & la philoſophie, l'une par l'autre, qui ſe fait des armes meurtrieres des vertus & des vérités, & qui offenſe également le vrai fidele & le vrai philoſophe.
Cet article eſt de M. DE SAINT-ANGE).

Couplets au Vaudeville, ſur l'air : DU PETIT MOT POUR RIRE. Par M. LA CHABEAUSSIERE.

A Imable fils de la gaieté,
Et de Thalie enfant gâté,
J'ai deux mots à te dire;
Chez toi ſeul, j'en diſois merci,
J'avois rencontré juſqu'ici
Le petit mot pour rire.

Lorſque dans d'aimables chanſons,
Tu donnes d'utiles leçons,
Je t'aime & je t'admire:
On peut ſe permettre à propos,
Sur les méchans & ſur les ſots,
Le petit mot pour rire.

Sois toujours gai, toujours badin,
Par fois même un peu malin,
Mais jamais de ſatyre;
Elle a l'air ſombre & ſérieux,
Sçais-tu ce qui te ſied le mieux?
Le petit mot pour rire.

Toi dont l'eſprit national
Fait le mérite principal,

Digitized by Google

Eſt-ce à toi d'en médire ?
Le Deſpotiſme qui te hait,
Bientôt, mon cher, t'interdiroit
Le petit mot pour rire.

Pourquoi donc au ſacré vallon,
Du tendre & paiſible Apollon
Enſanglanter la lyre ?
Dans une arene de combats
Les Muſes ne trouveront pas,
Le petit mot pour rire.

De deux partis trop en fureur
Ah ! plutôt tempere l'aigreur,
En blâmant leur délire.
Au nom de l'ordre & de la paix
Ramene l'aimable François
Au petit mot pour rire.

Vive mon pays & la loi !
Puis après eux, vive le roi !
Voilà comme il faut dire.
Qu'un ſeul cri les chante tous trois,
Et nous dirons mieux qu'autrefois
Le petit mot pour rire.

En attendant ces jours touchans,
Je ne t'offrirai point de chants,
Je ſuſpendrai ma lyre.
Ton nouveau ton ne me plait pas,
Je reviendrai quand tu diras
Le petit mot pour rire.

LE CHEVAL ET LA FILLE, *conte.*

DAns un ſentier paſſe un cheval,
Chargé d'un ſac & d'une fille.

Digitized by Google

J'obſerve en paſſant le cheval ;
Je jette un coup d'œil à la fille.
Voilà, dis-je, un fort beau cheval ;
Qu'elle eſt bien faite, cette fille !
Mon geſte fait peur au cheval ;
L'équilibre manque à la fille ;
Le ſac gliſſe à bas du cheval,
Et ſa chûte entraîne la fille.
J'étois alors près du cheval ;
Le ſac tombant avec la fille,
Me renverſe aux pieds du cheval,
Et ſur moi ſe trouve la fille,
Non aſſiſe comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémouſſant ſous la fille,
Je la jette ſous le cheval,
La tête en bas ; la pauvre fille !
Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille,
Je ſaiſis le mors du cheval,
Et ſoudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaiſir à la fille.
Il faudroit être un franc cheval,
Un ours, pour laiſſer une fille
A la merci de ſon cheval :
Moi, j'aide au beſoin femme ou fille.
Le ſac remis ſur le cheval,
Je voulois remonter la fille.
Mais bon ! voilà que le cheval
S'enfuit & laiſſe-là la fille,
Elle court après le cheval.
Et moi, je cours après la fille.
Il paroît que votre cheval
Eſt bien fringant pour une fille,
Lui dis je ; au lieu de ce cheval,
Ayez un âne, belle fille :
Il vous convient mieux qu'un cheval ;

Digitized by Google

C'eſt la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On riſque, en tombant de cheval,
De montrer qu'on eſt une fille.

N. B. M. le chevalier de B***. avoit fait ſix vers ſur ces deux rimes. On le défia d'en faire trente. Il en fit beaucoup plus, comme on voit. Ce n'eſt pas le ſeul tour de force qu'il ait fait en ce genre; mais nous ne croyons pas qu'il en ait fait aucun d'une originalité auſſi piquante.

Vers à Mme. DE LA M***. Par feu Collé.

SAinte & mondaine Eliſabeth,
Qui n'en êtes qu'à l'alphabet
De la dévotion profonde,
Et des voluptés de ce monde;
De votre ſçavoir imparfait,
Et de votre inexpérience
Dans l'une & dans l'autre ſcience,
Dieu ni Diable n'eſt ſatisfait.
Décidez-vous donc tout-à fait:
Devenez tout à-fait pieuſe,
Ou tout-à fait voluptueuſe.
Que voulez vous décidément,
D'un Confeſſeur ou d'un Amant?
Eſt-ce l'amour & ſes délices
Que vous préférez aux cilices?
Pour les cilices penchez vous?
Voyez qui peut le plus vous plaire
Des traits d'amour ou de la haire,
D'un cœur armé de petits clous (*),

(*) On lui en avoit envoyé un pour ſa fête, avec ces vers, & quelques autres inſtrumens, ſoit de dévotion, ſoit de mondanité.

Digitized by Google

Ou d'un cœur ſenſible & tendre
Qui ſe prend & qui ſçait nous prendre,
Et qui fait naître le deſir,
Le ſentiment & le plaiſir.
Aimez-vous mieux les diſciplines ?
En voici de corde & de fer,
Et qui, ſelon les Capucines,
Vous garantiront de l'Enfer.
Mais je vous vois déterminée :
Belle Clovis, vous êtes née
Avec des attraits ſi touchans,
Pour être heureuſement damnée,
Et pour damner beaucoup de gens.
Vous en rappellerez peut-être,
Et peut-être dans quarante ans
Pereſ vous revenir le prêtre ;
Mais vous avez encor du tems.

*Suite de la traduction du 6e. livre de l'*ENÉIDE. Par M. de CHABANON.

D'où naît ce bruit, dit-il, quelle foule plaintive
Semble dans ces cachots expier des forfaits.

« Les cœurs purs en effet n'y pénétrent jamais :
« Mais quand de ces bois ſaints, ajouta la Prêtreſſe,
« Le ſoin me fut commis, de la triple Déeſſe
« J'appris tous les ſecrets de ce noir ſouterrein.

« Minos de cet Empire, eſt le dur ſouverain,
« Il voit la fraude, arrache à la race proſcrite
« L'aveu de ſes forfaits qu'une race hypocrite,
« Avoit, mais vainement, cachés juſqu'au tombeau,
« Du fouet vengeur armée, Alecton leur bourreau,

Digitized by Google

« Les frappe, les insulte, à leurs regards pré-
« sente
« Ses serpens hérissés, & d'une voix tonnante
« Appelle de ses sœurs le cortege effrayant.

« La porte sur ses gonds roule & s'ouvre en
« criant.
« Le seuil est investi de larves menaçantes;
« Mais de l'Hydre aux cent voix, les cent
« gueules béantes,
« Gardent l'intérieur : il de la terre aux cieux
« L'intervalle est immense & se dérobe aux
« yeux;
« Autant & plus encore, & s'enfonce & s'abîme
« Dans un gouffre profond, le noir séjour du
« crime.
« Les Titans terrassés sous les foudres vengeurs,
« Ont du dernier abîme atteint les profondeurs.
« Des deux fils d'Aloüs, j'ai vu le corps immense
« Contre l'Olympe armés; leur aveugle insо-
« lence,
« Crut du trône des Dieux renverser Jupiter.
« Salmonée épuisoit les peines de l'Enfer.

« Sur l'airain ébranlé d'une voûte tonnante
« Roulant avec fracas, d'une torche fumante
« Il lançoit les brandons, & des mortels frappés
« Arrachoit des honneurs sur les Dieux usurpés.
« Insensé, qui d'un art stérile & méprisable
« Crut imiter du ciel la foudre inimitable!
« Jupiter pour punir ses orgueilleux desseins,
« (D'un foudre ridicule il n'arme point ses
« mains)
« Précipita d'un trait ce coupable rebelle.

« Tityus que nourrit la féconde Cybelle,
« Sous son immensité tient neuf arpens couverts
« Dans le sein du coupable & dans ses flancs
« ouverts

« Habite un noir vautour : il déchire avec joie
« Les lambeaux renaiſſans d'une immortelle
« proie,
« Fouille au fond de ce cœur fécond en châ-
« timens,
« Et ne lui permet pas d'oublier ſes tourmens.

« Sous un rocher peſant, & dont la lourde maſſe
« D'une chûte effroyable à tout inſtant menace,
« Tremblent Pirithoüs, les Lapithes, leur roi.
« Couchés ſur des lits d'or & pénétrés d'effroi,
« Un banquet ſomptueux tente leur faim avide.
« Aſſiſe à leurs côtés la farouche Euménide,
« Leur défend d'y toucher, ſouleve ſon flam-
« beau,
« Tonne, & glace leurs ſens par un effroi nou-
« veau.
« Celui de qui la main oſa frapper ſon pere,
« Qui trompa ſon client, qui déteſta ſon frere,
« Celui qui ſur ſon or avidemment couché,
« Des ſiens vit la détreſſe, & n'en fut point
« touché,
« (Leur nombre eſt grand) le traître à ſon
« pays rebelle,
« Le perfide adultere & l'eſclave infidele,
« Attendent leurs tourmens. Eh! qui peut les
« compter?
« Aſſis ſur le rocher qu'il ne doit plus quitter,
« Théſée eſt du repos l'éternelle victime.
« Plus loin, le roc roulé retombe dans l'abîme.
« Ixion ſent crier ſes membres fracaſſés,
« Dans la fatale roue en replis enlacés.
« Compagnons de mes maux; témoins de mon
« ſupplice,
« Mortels, craignez les Dieux, & ſervez la
« juſtice,
« Crie au loin Plegyas. L'un a vendu Thémis,
« Au ſceptre d'un tyran aſſervi ſon pays.
« D'un pere inceſtueux, là des enfans naquirent;

Digitized by Google

« Tous furent criminels, & du crime ils joui-
« rent.
« Cent voix, cent voix d'airain ne me suffi-
« roient pas
« Pour compter des mortels les divers atten-
« tats ».

N. B. Dans quelques sociétés où l'on préfere les jeux spirituels aux jeux d'argent, on occupe ses loisirs à divers amusemens, dont l'esprit & le talent font tous les frais. On y propose des questions auxquelles chacun est obligé de répondre en vers ou en prose, d'une maniere claire, élégante, & surtout précise. Nous avons cru que ces jeux d'esprit pourroient amuser un grand nombre de nos lecteurs. C'est ce qui nous engage à proposer la question suivante déjà annoncée.

QUELLE EST L'ARME LA PLUS REDOUTABLE D'UNE NATION LIBRE ?

Outre ces questions qui exercent l'esprit & l'aiguillonnent, nous proposerons de tems en tems des acrostiches.

L'acrostiche est une petite piece de poésie, dont chaque vers commence par chacune des lettres qui composent un certain mot. Cicéron dit expressément qu'Ennius a fait des acrostiches. Les argumens qui sont à la tête des comédies de Plaute sont des acrostiches de sa façon, & c'est le nom de la piece qui en est le mot. Un acrostiche peut consacrer un événement important, une action illustre, un homme célebre, ou rappeller un devoir social, une vertu, une vérité. Exemple : acrostiche sur le nom de d'Assas.

D'Assas perdit ses jours qu'eut sauvés son silence :
Auvergne étoit surpris, & le camp sans défense
S'ouvroit de toutes parts au fer de l'étranger.
Ses efforts & ses cris écartent le danger.
Anglois vous l'immolez : il expire, & la France
Vous ses drapeaux sanglans sçait vaincre & le venger.

On propose l'acrostiche suivant à remplir :

LA LOI — LE ROI.

Nous admettrons aussi quelquefois (comme nous l'avons déjà dit) des charades, des énigmes, des logogriphes. Nous invitons les amateurs de ces bagatelles poétiques à adresser leurs productions en ce genre, ainsi que les solutions aux différentes questions, le tout affranchi, à M. de Saint-Ange, rue Ste. Apolline, N°. 6, à Paris.

SPECTACLES DE PARIS.

THÉATRE DE LA NATION.

LA tragédie de *la Mort d'Abel* est un ouvrage du bon genre, digne des beaux jours du Théatre François. L'auteur a vaincu toutes les difficultés de son sujet. Ses caracteres sont prononcés d'après Gesner, avec un touche dramatique, pleine à la fois d'art & de naturel, de vérité & d'effet.

Au premier acte, la scene représente les cabanes d'Adam &. de sa famille. Abel sort de la sienne au lever de l'aurore. Il est avec son épouse, il épanche dans son sein les chagrins que lui cause la haine de Caïn, son frere. Il regrette les témoignages d'amitié qu'ils se donnoient mutuellement dans leur enfance.

Ô tems de notre enfance! ô tendresse premiere!
Jours plus heureux! Caïn aimoit alors son frere.
Alors il unissoit ses plaisirs à mes jeux.
A raffermir nos pas nous nous aidions tous deux.

Cette exclamation, pleine de sentiment, annonce en beaux vers le caractere d'Abel, qui se développe encore mieux dans la 2e. scene,

Digitized by Google

lorſque Méhala, femme de Caïn, le prie de ne jamais invoquer contre lui la juſtice du ciel.

Moi? ma ſœur! Eh! ma bouche, ici même, aujourd'hui,
Avant que vous vinſſiez imploroit Dieu pour lui;
Et ſi la main divine à le perdre étoit prête,
Entre la foudre & lui j'irois placer ma tête.
Moi? ceſſer de l'aimer! n'ayez point cet effroi.
Chérir toujours mon frere eſt un beſoin pour moi.
Je n'ai point ſon adreſſe ou ſa force en partage.
Je n'ai reçu qu'un cœur; c'eſt mon ſeul avantage;
Mais le cœur le plus tendre, & qui n'eſt animé
Que du deſir ſi doux d'aimer & d'être aimé.

Chacun ſe raſſemble pour adreſſer en commun la priere du matin à l'Eternel. Rien de plus agréable que le diſcours d'Adam, qui arrive à la 3e. ſcene.

Le ſommeil quitte enfin nos ſens appeſantis,
Et les ſonges légers dont nous berçoient les ombres,
Vont les rejoindre au fond des antres les plus ſombres.
Notre raiſon, qui dort, quand notre œil eſt fermé,
Se réveille avec nous, & ſon feu ralumé
A l'eſprit preſqu'éteint rend ſa clarté premiere;
Comme l'aurore au monde a rendu la lumiere.

Eve, Abel, ſon épouſe, ſes enfans, ceux de Caïn, Méhala, ſa femme, ſont préſens. Lui ſeul eſt abſent. Abel va le chercher; mais bientôt il revient annoncer avec douleur que ſon frere a repouſſé ſes inſtances, & refuſe d'invoquer l'Eternel. Adam, au nom de tous, rend graces à Dieu de ſes bienfaits, & le conjure de pardonner à ſon fils. L'acte finit par la promeſſe que fait Adam à Abel d'aller lui-même chercher Caïn, & de l'engager à une réconciliation.

Digitized by Google

Au ſecond, le théatre repréſente le champ cultivé par Caïn. Debout, appuyé ſur ſa bêche, il peint ſon caractere dès le premier mot.

Travailler & haïr: voilà donc mon partage!

Il exprime avec fureur ſes ſentimens de jalouſie & de haine contre Abel, qu'il croit plus heureux que lui dans ſa famille, & ſurtout plus aimé d'Eve & d'Adam. Il aigrit lui-même ſes chagrins.

Et moi, mortel créé dans un jour de colere,
Haï de Dieu, haï de ma famille entiere,
Malheureux de l'amour à mon frere accordé,
Toujours de noirs penſers & d'ennuis obſédé;
Regrettant le néant, maudiſſant ma naiſſance,
Fatigué du fardeau de ma triſte exiſtence,
N'obtenant qu'avec peine un ſommeil douloureux,
Et l'achetant encor par des ſonges affreux,
Enfin réduit ſans ceſſe à ce malheur extrême
De haïr la nature & les miens, & moi-même,
Mes jours, mes ſombres jours à me plaindre occupés,
M'apportent des enfers les maux anticipés.

Adam paroît, & Caïn à ſa vue compoſe ſon attitude: il parle d'abord avec reſpect; mais bientôt il ſe plaint de la préférence accordée à Abel. Adam le conſole, & lui dit:

N'as-tu pas des enfans que tu peux embraſſer?
Quoi? tu te plains du ciel, étant époux & pere!
Moi, rongé de remords, accablé de miſere,
Quand je vois mon épouſe, ou l'un de mes enfans,
Quand tu m'ouvres tes bras, je ſens moins mes tourmens;
Je me crois près des miens aux beaux jours de ma gloire,
Et ma chûte & mes maux ſont loin de ma mémoire.

Caïn s'emporte juſqu'à reprocher à ſon pere

Digitized by Google

ſa déſobéiſſance dans le jardin d'Eden. Ce reproche accable Adam. Caïn reconnoît ſa faute; il ſent vivement la douleur qu'il cauſe à ſon pere; & pour lui prouver ſon repentir, il fait un effort ſur lui-même, & lui promet d'aimer Abel. Adam pardonne à ſon fils, & s'écrie :

O retour! ô ſouhait à la fin exaucé.
Que je béniſ l'inſtant où tu m'as offenſé!
De ton reproche amer que je béniſ l'injure,
Puiſqu'il a dans ton cœur réveillé la nature!

Un ſacrifice eſt offert à Dieu pour qu'il béniſſe la réconciliation des deux freres. Mais le feu céleſte ne conſume que les préſens d'Abel. Ceux de Caïn ne ſont pas agréés. Caïn, hors de lui, s'abandonne aux plus violentes imprécations; il s'en prend à Dieu : Abel veut l'appaiſer : il le repouſſe, jure de le déteſter juſqu'à la mort, & va dans la forêt exhaler ſa rage & ſa douleur.

Au 3e. acte, on voit Caïn endormi dans un déſert, entouré de rochers âpres & ſauvages. Son ſommeil eſt troublé par un ſonge affreux; ce ſonge lui repréſente ſes enfans & leur poſtérité dans l'aviliſſement & l'eſclavage, & les enfans de ſon frere dans la proſpérité & l'abondance. Il ſe leve furieux : ſa femme l'aborde; mais ſa préſence ne peut le calmer: il lui retrace avec horreur les ſonges qui ont troublé ſon ſommeil; il s'écrie :

Poſtérité d'Abel, vous n'êtes pas encore!

Ce vers ſublime le montre déjà coupable du meurtre qu'il va bientôt commettre. Son épouſe le quitte pour amener ſes enfans. Elle eſpere que leur préſence pourra l'attendrir. Abel paroît : Caïn ne ſe poſſede plus. Il menace ſon frere; va-t-en, lui dit-il, avec des yeux pleins

Digitized by Google

de rage. Les instances d'Abel ne font que l'irriter. Il court sur lui, & le frappe avec sa bêche. Abel chancelle, tombe; & son dernier soupir est un adieu tendre & fraternel. Adam & Eve arrivent : leur désespoir n'est peut-être pas assez développé ; c'est la seule critique fondée que l'on puisse faire à la piece. Ici le dialogue n'est pas aussi attendrissant que la situation. Caïn appelle sur sa tête la vengeance du ciel. J'avois un frere, dit-il :

Je n'en ai plus ; je n'ai que l'horreur & l'effroi
D'être seul dans le monde avec mon crime & moi.
Misérable ! Et par moi la terre épouvantée
A bu le premier sang dont elle est humectée :
Et par ce coup affreux dont j'ai rougi ma main,
J'ai du crime aux mortels enseigné le chemin.

On entend gronder le tonnerre ; des nuages de feu enveloppent la scene. — La voix du Seigneur se fait entendre, & prononce la peine du premier assassin. Il sera maudit sur la terre qu'il a souillée du sang de l'innocent ; il y sera fugitif & vagabond. Caïn leve un front audacieux & coupable, & s'enfuit à travers les rocs escarpés subir le châtiment de son crime.

Il est difficile de tirer un plus grand parti du sujet. Aux tableaux les plus sombres & les plus énergiques succedent les peintures les plus délicates & les plus attendrissantes. Point de déclamations. Le style est toujours vrai, élégant, harmonieux, énergique. Le public a demandé l'auteur. M. Vanhove a nommé M. Le Gouvé. Le public a insisté : il a témoigné un desir empressé de le voir. Ce jeune homme, dont le début est un succès aussi complet que mérité, a paru dans une loge, au bruit des *bravos* & des battemens de mains de toute la salle.

M. de Saint-Prix a déployé tout le nerf de son talent dans le rôle sombre & terrible de Caïn. M.

Digitized by Google

Dupont a joué celui d'Abel avec une aimable candeur. Mlle. Raucour a marqué celui d'Eve de toute la tendresse d'une mere & d'une épouse. M. Vanhove a saisi le personnage du bon Adam comme il doit l'être. Mlles. Fleury & Thenard ont rendu avec intérêt ceux de Thirza & de Méhala.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La jolie piece DU PRIX, *ou* l'EMBARRAS DU CHOIX, donnée avant-hier avec succès, est venue fort à propos pour faire tomber les calomnies, qu'un mal-entendu, sans doute, avoit fait répandre sur ce théatre, dont le but n'est vraiment que la gaieté. L'aspect d'une municipalité, des allusions sur la cocarde nationale, vont raccomoder les patriotes avec le vaudeville, qui, *malin* autrefois, pouvoit servir, tour-à-tour, les graces, la critique & la parodie; mais à qui, on ne le voit que trop, il faut beaucoup retrancher de ses privileges..... Quoi qu'il en soit, l'ouvrage dont nous parlons, n'a donné lieu qu'à des interprétations agréables, & il a été applaudi avec enthousiasme.

C'est l'usage, dans un petit village, de couronner tous les ans la plus belle, de lui donner un ruban blanc & une dot de 600 liv. La municipalité assemblée, dépouille les scrutins; mais le maire, embarrassé, annonce qu'il y a égalité de suffrages entre Pauline & Justine. Que faire? On consulte le registre: il annonce que, dans ce cas, on peut s'en rapporter à la décision d'un étranger. Il y a justement à la poste un officier qui relaye sa voiture; on fait venir cet officier, & le maire le prend pour juge de cette affaire. L'officier voit Pauline & Justine; mais également charmé de leurs attraits, il dit *qu'il choisiroit bien*

Digitized by Google

l'une & l'autre : on le presse ; il ajoute, sur l'air : *On compteroit les diamans*, &c.

En voyant ce couple charmant,
Qu'aisément la raison se trouble !
Et puis, à parler franchement,
Moi, j'y vois mal quand j'y vois double.
Malgré moi je suis maîtrisé
Par je ne sçais quoi d'invincible !...
En choisir une est bien aisé ;
Mais laisser l'autre est impossible.

Enfin il demande qu'on le laisse en tête-à-tête avec chacune d'elles. Le maire le lui permet ; &, malgré la jalousie des amans des deux bergeres, l'officier les entretient l'une après l'autre. L'officier est un jeune égrillard qui cherche à s'amuser : il demande un baiser à Pauline, & ne veut lui accorder le prix qu'à ce titre. Pauline, modeste & sage, le lui refuse & se retire, bien persuadée qu'elle n'aura pas le prix : l'officier fait la même demande à Justine, qui, forcée de céder pour avoir la préférence, donne le baiser, & obtient le ruban blanc : mais, en voyant la douleur de Pauline, son amie, elle le lui rend, en disant : *Je ne l'ai payé que pour le l'offrir.* Ce trait de délicatesse charme l'officier ; tout le monde revient, & apprend que Pauline a le prix de la beauté : alors l'officier, pour récompenser Justine, lui donne sa cocarde aux trois couleurs, *qui*, dit-il, *vaut bien le plus joli ruban.* Les deux bergeres couronnées en font ensuite, avec leurs rubans, une autre, qu'elles donnent à l'officier, & la piece se termine par des charmans couplets, dont on a fait répéter celui ci, adressé au public :

AIR : *Cet arbre, apporté de Provence* (de M. Chardini).

Messieurs, d'une esquisse légere
Ne cherchez pas trop les défauts ;

Digitized by Google

Gardez la critique sévere
Pour juger de plus grands tableaux !
Accueillez ce modeste ouvrage :
Son sort dépend de votre avis ;
Et s'il obtient votre suffrage,
Comme un autre il vaudra son *prix*.

On ne sera pas étonné de la grace & de tout l'esprit qui brillent dans cette jolie piece, quand on sçaura qu'elle est de M. Radet, auteur de LA SOIRÉE ORAGEUSE, & l'un de ceux qui font mieux le vaudeville. On l'a demandé à grands cris ; mais il n'a pas paru & ne devoit point paroître. Les sujets de ce théatre méritent tous les jours de nouveaux encouragemens. M. Henri joue le rôle du maire avec beaucoup de décence & d'à-plomb. M. Bourgeois est très-plaisant dans celui de l'officier ; & Mlles. Feraud & Blosville, qui jouent ceux de Justine & Pauline, laissent le public aussi embarrassé que l'officier, pour adjuger le prix de la grace & de la finesse.

THEATRE DE LA RUE DE LOUVOIS.

Presque tous les amateurs du théatre ont vu ZÉLIA, opéra en 3 actes, dans lequel un homme, qui se croit veuf, a enlevé, en Amérique, une fille à ses parens, & est venu s'établir en Allemagne, où le hazard lui fait rencontrer sa premiere épouse : Fontorbe, c'est le nom de ce mari à deux femmes, croit devoir donner la préférence, quoiqu'il les aime tendrement toute deux, à Cécile, de laquelle il a une fille, nommée Lucy. Zélia, livrée au dernier désespoir, veut fuir de la terre de l'homme qui fut son époux ; mais les paysans, qui la chérissent, arrêtent ses pas, & elle consent à vivre parmi eux. Sans doute il étoit difficile de faire à cet ouvrage une suite dont

Digitized by Google

le dénouement fût satisfaisant, & on ne pouvoit le faire, qu'en faisant mourir une des deux femmes de Fontorbe. Voici comment l'auteur a conçu le plan de la suite de ZÉLIA, donné le 25 sur ce théatre, avec succès, & dont le sujet est entierement d'imagination.

Tous les paysans sont occupés à construire une maison pour Zélia (tableau charmant); mais cette femme infortunée n'en forme pas moins le dessein de fuir ce lieu, qui lui rappelle des souvenirs douloureux : elle est logée chez Mme. Tatillon, aubergiste, chez qui Sir Hervey vient de descendre par hazard : Sir Hervey est le pere de Zélia : il vient pour pardonner à sa fille, à Fontorbe, qui la lui a enlevée, en privant du jour un de ses fils; mais Sir Hervey apprend le malheur de Zélia : il apprend qu'elle n'est plus l'épouse de Fontorbe. Ce pere furieux, qui auroit tout pardonné, ne brûle plus que du desir de venger son fils : Fontorbe & lui vont se battre au pistolet, lorsque tous les paysans viennent s'opposer à ce funeste projet. Mme. Tatillon, en semant partout l'alarme, a effrayé Cécile: cette premiere épouse de Fontorbe, en voulant courir à sa défense, passe sur un petit pont, qui se brise sous elle; Cécile tombe avec les débris du pont : elle est blessée à mort : on l'apporte sur la scene, où elle expire au milieu de ses amis, en recommandant à Fontorbe de faire cesser les malheurs de Zélia.

Puisqu'il falloit que Cécile mourut, sans doute il est plus adroit de la faire mourir par un accident qui fait honneur à son cœur, qui, partout autre moyen, auroit pu compromettre la tendresse ou la vertu de son époux & de Zélia; mais le public a paru ne pas goûter ce dénouement, qui cependant est forcé. Du reste, la piece a été

très applaudie : on a demandé les auteurs, MM. Dubuisson & Deshayes, qui n'ont point paru. La musique de ce dernier ne le cede en rien à celle de Zélia : elle offre des morceaux superbes, & une facture dramatique qui doit assigner à son auteur une place parmi nos plus célebres compositeurs. Cette piece est mise avec soin. Mme. Ducaire a de très-beaux momens dans le rôle fatiguant de Zélia : M. Valville montre un véritable talent dans celui de Julien : Mlle. Dénazelle tire un grand parti de celui de Cécile ; & les autres sont joués d'une maniere si satisfaisante, par MM. Ducaire, Josse, Fleurior, & les Demoiselles Lacaille & Sérigny, que le public a demandé après la piece, tous les acteurs, qui ont paru.

SPECTACLES DE LONDRES.

On vient de donner sur le théatre de Covent-Garden, la premiere représentation de LORENZO, tragédie. Par M. Merry. Séraphine, fille de Fabio, vient de donner sa main au duc d'Alva ; mais Séraphine, en contractant ces nœuds, n'a fait qu'obéir à son pere : il lui est impossible d'aimer un autre que Lorenzo, à qui elle étoit destinée. Lorenzo est allé faire une campagne contre les Maures : les deux familles viennent même de se brouiller & de se jurer une haine éternelle. Séraphine devient ainsi, malgré elle, la femme du duc d'Alva, & lui demande la permission de se retirer dans un château isolé sur le bord de la mer. Son époux accepte, par dépit, cette proposition ; & Fabio se flatte que le tems & la réflexion affoibliront, dans son cœur, la force d'un premier attachement. A peine Séraphine est-elle partie, que Lorenzo

Digitized by Google

revient : il a été découvert dans l'esclavage, & tiré de ses chaînes par Zoriane, Dame Espagnole de la plus haute distinction, & dont il est éperduement aimé. Tandis qu'il témoigne sa reconnoissance à sa libératrice, celle-ci, qui avoit cherché à persuader à Séraphine, que son amant étoit mort, ne tarde pas à instruire Lorenzo, que l'objet pour lequel il brûle d'une flamme si constante, est une ingrate qui a donné sa foi à un autre. Fabio, qui pour mieux cacher sa trame, vient féliciter Lorenzo sur son heureux retour, confirme le récit de Zoriane, & augmente le désespoir du malheureux amant. Il croit ne pouvoir mieux punir sa perfide, qu'en affectant la même indifférence, & pour se venger d'elle, il se punit lui-même en donnant sa main à Zoriane.

Ici la piece, que l'on croiroit finie, est à peine commencée. Lorenzo apprend qu'on l'a trompé : il abandonne Zoriane, & veut voler vers la retraite de sa Séraphine. Fabio, pour le calmer, l'engage à prier le roi d'obtenir du pape, la nullité des deux mariages. Lorenzo se décide à aller à Madrid, & Fabio ordonne, en secret, à son confident Gaspard, d'aposter des assassins sur la route. Séraphine a entendu une partie de cet ordre barbare : son pere la menace de la mort la plus prompte, si elle en découvre la moindre chose à Lorenzo ; mais Séraphine, dans une entrevue qu'elle a avec son amant, lui confie tout. Fabio, furieux de voir ses projets renversés, veut, de sa propre main, consommer l'assassinat prémédité ; il est désarmé par Lorenzo, qui lui donne la vie. Cependant la haine de Fabio n'est point assouvie : par un autre stratagême, il fait plonger Lorenzo dans un noir cachot. Accablé du double poids de son propre mal-

Digitized by Google

heur, & de celui de ſon amante, cet infortuné jeune homme tombe dans un long évanouiſſement : Zoriane, qui venoit pour le délivrer, le croit mort, & dans ſon déſeſpoir, avale du poiſon. Fabio leve encore une fois le fer ſur le priſonnier prêt à lui échapper ; mais Zoriane prévient ſon crime, en le perçant d'un coup de poignard. Dans ce moment, arrive le duc, bleſſé à mort par ſes aſſaſſins apoſtés, par Fabio, ſur le paſſage de Lorenzo, & qui ſe ſont mépris ſur la victime. Séraphine arrive auſſi ; mais pour voir revivre ſon amant, & mourir tous les autres perſonnages.

On ſçait d'avance que les Anglois, qui chargent leurs pieces d'incidens, ne s'aſſujettiſſent pas aux regles de la ſcene françoiſe, puiſées dans les préceptes d'Ariſtote : ainſi, il ne faut juger cette tragédie, que d'après l'impreſſion qu'elle a faite ſur le public. Selon les papiers publics anglois, on a jugé le caractere de Fabio atroce & révoltant ; mais on a trouvé l'intérêt tragique bien ſoutenu & le ſtyle généralement noble & élevé : on lui reproche ſeulement un peu d'affectation. On donne beaucoup d'éloges à l'exécution théatrale. M. Holman, dans le rôle de Lorenzo, & Miſs Brunton, dans celui de Zoriane, ont été vivement applaudis.

Suite du mémoire ſur les pierres compoſées & ſur les roches. Par le commandeur Déodat de Dolomieu.

JE parlerai maintenant de l'autre cauſe de la dureté des pierres, c'eſt la force d'adhérence entre matieres différentes ; & ſans

prendre encore en considération le nombre des substances dissemblables qui s'unissent par un simple mélange, & leur proportion entr'elles, je distinguerai plusieurs circonstances qui contribuent à la force de cette union. Les matieres mélangées peuvent être ou en particules impalpables, telles celles de la chaux de fer qui, mélangées avec la terre calcaire, constituent & colorent les marbres, telles sont les molécules d'argile & de calcaire dans le lithomarga, &c., ou en parties grossieres de différent volume, depuis celui des grains quartzeux unis au calcaire dans les grès des pavés de Paris, jusqu'aux gros grains de quartz dans les granits d'Egypte. Le mélange peut ensuite être considéré comme *parfait*, lorsque les matieres sont également répandues & distribuées dans toute la masse; ainsi l'est la terre ferrugineuse dans un bloc de marbre jaune de couleur uniforme; le mélange est *imparfait* lorsque dans quelques parties de la masse, une des substances composantes y est rassemblée en grande quantité pendant qu'elle est rare dans les autres; ainsi est le mélange de l'argile & du calcaire dans le marbre de Campan; ainsi est le mélange du mica avec le calcaire dans le marbre antique, dit cipolin; ainsi est encore le mélange de la serpentine & du calcaire dans le marbre verd antique ou dans la pierre dite *polfevera* des côtes de Genes.

Non-seulement la solidité d'un corps mélangé est relative à toutes ces différentes circonstances & à une infinité d'autres qui font varier le mode des contacts, mais elle est encore essentiellement dépendante de la force intrinseque de l'adhésion, laquelle n'est pas la même entre les différentes matieres. Nous devons à des sçavans distingués (MM. de Mor-

Digitized by Google

veau & Achard) des expériences très-ingénieuses & très-bien faites sur cette force d'adhésion entre les corps solides & les fluides ; ils ont observé qu'elle avoit une très-grande correspondance avec les affinités chimiques, & ils ont pu mesurer la résistance qu'elle opposoit à la désunion de ces corps mis en contact. Malheureusement les mêmes expériences ne peuvent pas s'appliquer à l'adhérence des solides entr'eux, à cause de la difficulté d'établir des contacts uniformes ; ce ne seroit donc qu'en comparant ensemble la solidité des différens mêlanges qu'on pourroit parvenir à connoître les substances qui s'unissent entr'elles avec le plus d'énergie, ou qui s'aglutinent les unes aux autres avec le plus de puissance. Mais j'ai déjà observé qu'il y a un si grand nombre de circonstances qui influent sur la solidité des corps mêlangés, qu'on doit toujours craindre d'être induit en erreur, & d'attribuer à une cause des effets qui dépendent de toute autre. C'est donc sans prétendre à aucune exactitude, mais seulement afin de fixer plus parfaitement l'attention des naturalistes sur une des propriétés de la matiere qui contribue essentiellement à la dureté des pierres, que j'indiquerai un ordre de rapport d'après lequel il me semble que les terres élémentaires exercent les unes sur les autres leur force d'adhésion ou d'aglutination, toujours en supposant les circonstances les plus favorables à ses effets.

Terre quartzeuse.	Terre argilleuse.
Terre ferrugineuse.	Terre ferrugineuse.
Terre calcaire.	Terre quartzeuse.
Terre argilleuse.	Terre calcaire.
Terre muriatique.	Terre muriatique.
Terre ferrugineuse.	Terre muriatique.
Terre quartzeuse.	Terre quartzeuse.

Digitized by Google

Terre argilleuſe.	Terre calcaire.
Terre calcaire.	Terre argilleuſe.
Terre muriatique.	Terre ferrugineuſe.
	Terre calcaire.
	Terre ferrugineuſe.
	Terre quartzeuſe.
	Terre argilleuſe.
	Terre muriatique.

La force de l'adhéſion du quartz ſur les chaux de fer, ou le pouvoir aglutinatif du fer ſur les pierres quartzeuſes, a été obſervé depuis longtems. Les corps mêlangés de ces deux matieres peuvent acquérir une grande dureté ; mais la force de leur adhéſion eſt ſûrement augmentée par l'eſpece de corroſion que le fer en paſſant à l'état de chaux, fait éprouver aux pierres quartzeuſes, ainſi que je l'ai déjà dit, & ainſi que l'indiquent les expériences de M. Gadd (mémoires de Suede, année 1790,) par leſquelles il preuve que les chaux de fer déphlogiſtiquées ne forment plus avec les ſables quartzeux que des concrétions ſans liaiſons.

La terre quartzeuſe adhere auſſi très-fortement avec la pierre calcaire, & cette propriété a déterminé la pratique qui fait introduire les ſables quartzeux dans la chaux vive pour faire le mortier ; mais il ſemble qu'encore ici la corroſion contribue à cet effet ; & une concrétion de chaux aérée qui enveloppe des grains de quartz, ne s'attache à eux que par une foible adhérence.

L'adhérence du quartz avec l'argile pure eſt foible, elle ſe renforce par la cuiſſon, c'eſt-à-dire par la diſſipation de la derniere portion d'humidité que l'argile retient naturellement ; elle eſt plus foible encore avec la terre de magnéſie. Cependant ces deux terres ſont toujours mêlées avec une quantité de terre quart-

Digitized by Google

zeuse au moins égale à la leur. Mais ce n'est point leur adhérence avec elle, qui rend leur séparation difficile par les lavages & autre opérations méchaniques, mais l'extrême ténuité de leurs molécules qui leur donne une gravité presque semblable.

La très-forte adhérence de l'argile avec les chaux de fer peut se confondre avec la combinaison, car la réunion si fréquente de ces deux terres, soit en masses solides comme dans les mines de fer limoneuses, soit qu'elles restent friables ou ductiles comme dans les glaises, doit être plutôt considérée comme le commencement d'une combinaison chimique, que comme un simple mêlange; mais la force agglutinative de l'argile est tellement augmentée par l'intervention d'une quantité un peu considérable de terre ferrugineuse, qu'elles forment ensemble le ciment ou la base de plusieurs especes de pierres très-solides, telles que la plupart des breches.

L'adhérence de l'argile avec la terre calcaire est toujours foible, ainsi que nous le voyons dans les pierres marneuses, mais elle est cependant supérieure à celle que l'argile pure contracte avec le quartz & la terre muriatique.

La terre ferrugineuse est le principal ciment qu'emploie la nature; elle s'agglutine fortement avec les autres terres dans l'ordre où elles sont placées sous elles. La terre muriatique n'a qu'une adhérence très-foible avec elles toutes; il paroît que son onctuosité naturelle y met obstacle, mais la terre calcaire s'attache très-fortement aux chaux de fer, surtout lorsqu'elles sont très-aérées; & les ciments les plus solides que l'art produit sont dus à leur mêlange; son adhérence avec les autres terres est dans l'ordre où elles sont placées.

Digitized by Google

Je pourrois faire un grand nombre de remarques sur l'adhérence que les molécules composées de différentes espoces contractent, soit entr'elles, soit avec les terres élémentaires; mais les détails en seroient longs & fastidieux, & peut-être ne me suis-je déjà que trop étendu dans ceux qui précedent. Je me bornerai donc à dire qu'une molécule simple adhere d'autant plus fortement avec une composée, que dans celle ci il y a plus de parties qui lui ressemblent. L'adhérence entre molécules composées se rapproche ainsi de l'agrégation, c'est-à-dire, que le quartz se lie davantage avec le feld-spath qu'avec le schorl, parce que dans le premier il y a plus de terre silicée, & c'est ce qui produit l'extrême solidité des granits d'Egypte. Le schorl sera mieux enchaîné dans le trappe que dans la roche de corne, & en général la masse d'une roche composée sera toujours d'autant plus solide que les corps qui y sont mélangés ont entr'eux plus de rapport de composition.

En disant qu'il est essentiel de bien distinguer l'adhésion des matieres réunies par le seul mêlange de la force d'agrégation, qui agit sur des molécules semblables, je ferai remarquer que les mêlanges ne détruisent pas toujours l'agrégation, laquelle a souvent assez de force pour vaincre la gêne & la résistance que lui opposent les matieres étrangeres. Quelquefois l'affinité d'agrégation parvient à écarter & à expulser, en quelque maniere, des corps qu'elle produit, les molécules de nature différente qui sont présentes à son action, & c'est ainsi que des cristaux de quartz d'une pureté & d'une figure parfaite se forment dans des couches d'argile, ou dans le gypse, sans en admettre dans leur intérieur. Plus souvent encore ces matieres étrangeres restent dans

Digitized by Google

la masse même en grande quantité, même en grosses parties, sans nuire sensiblement aux effets de l'agrégation reguliere qui les force de participer aux formes qu'elle prescrit, & qui les y tient enveloppées. Le quartz dans l'hyacinthe de Compostelle contient une grande quantité de chaux de fer, qui ne l'a point empêché de prendre exactement la figure qui lui est particuliere. La grosseur & la quantité des grains de quartz mêlés à la pâte calcaire dans les grès de Fontainebleau où ils font les $\frac{1}{2}$ de la masse, ne s'opposent pas à l'arrangement régulier des molécules calcaires avec lesquelles ils sont entraînés à former des rhombes parfaits. D'ailleurs c'est ordinairement à la force de l'agrégation confuse, plutôt qu'à celle de l'adhérence, qu'appartient la solidité des pierres mêlangées. Dans la plupart il y a une des substances, (laquelle n'est pas même toujours la plus abondante) qui sert de pâte commune, enveloppe toutes les autres, & les retient comme entre des réseaux, sans que l'adhérence ait beaucoup de part à la solidité de la pierre mêlangée.

Je n'ai encore considéré l'attraction que sous deux de ses modifications, celles par lesquelles elle lie ensemble les molécules intégrantes des solides, pour en former des masses plus ou moins volumineuses. Dans ces deux circonstances de la cohésion & de l'adhésion, la force peut être vaincue, & les effets détruits par des opérations contusoires. Il me reste à parler d'une force qui compose les molécules elles-mêmes, qui leur est en quelque sorte plus intime, plus intrinseque, qui résiste à tous les efforts méchaniques, à toutes les triturations, & qui ne cede qu'à une force de la même espece lorsqu'elle se trouve plus puissante. C'est le genre d'attraction qui appelle

Digitized by Google

à une combinaison intime des substances différentes, c'est la tendance à l'union qui rassemble des molécules dissemblables ou simples ou déjà composées, & en nombre plus ou moins grand, pour former d'autres molécules qui ont d'autres figures & d'autres propriétés. Les chimistes la nomment affinité de composition ; je l'appellerai affinité de *combinaison*, cette expression me paroissant plus précise & me faisant éviter la confusion qui pourroit naître en parlant de la composition des pierres, dans lesquelles il peut entrer des substances qui n'y sont que mêlangées. Il n'y aura donc point d'équivoque lorsque je dirai, par exemple, que dans la composition du jaspe rouge, dit *sinople*, il y a de la terre quartzeuse & de la terre ferrugineuse, mais que ces deux substances n'y sont pas combinées, pendant que la terre quartzeuse & l'argile qui composent les chalcédoines demi-transparentes sont dans un état de combinaison. Je croirai m'exprimer clairement lorsque je dirai que l'affinité de combinaison & l'affinité d'agrégation ont concouru simultanément à la formation des cristaux de feld-spath, en les extrayant du milieu d'une pâte de trappe ou de pétro-silex dans laquelle les matieres qui les constituent, étoient dissoutes ou dispersées, & avec laquelle ils restent mêlangés pour composer ensemble certains porphyres.

L'affinité de combinaison est le grand moyen, ou le grand instrument de toutes les opérations de la nature & de l'art, *instrument de synthese comme d'analyse* ; ainsi que le dit très-bien M. Guiton de Morveau, *car la nature n'a pas de force pour séparer & pour éloigner, elle n'en a que pour rapprocher & unir.* Aussi pour faire une analyse, comme pour produire de nouveaux composés, le chimiste ne cherc-

Digitized by Google

che pas une substance qui repousse l'autre, il n'en trouveroit pas ; mais il tire avantage de cette propriété, qui établit des prédilections entre différentes substances, il en choisit une qui puisse s'emparer d'une des matieres qui concourent à la formation d'un corps, sans avoir la même aptitude à se combiner avec les autres ; & il imite la nature, livrée à elle-même, qui ne compose le plus souvent que par des décompositions. Ainsi lorsque les vapeurs sulfureuses des volcans décomposent les pierres silicées, en s'emparant de l'argile avec laquelle elles ont une grande affinité, elles rompent simultanément la combinaison des molécules intégrantes & leur agrégation ; l'eau dissout & entraîne l'alun qui s'est formé, & les molécules quartzeuses qui restent isolées peuvent exercer entr'elles la force d'agrégation, lorsque la mobilité qui appartient à leur extrême subtilité est mise en action par quelque véhicule. C'est encore ainsi que l'eau, qui s'infiltre à travers une masse pierreuse, qu'elle décompose insensiblement, en extrait par prédilection les molécules soit simples, soit composées avec lesquelles elle s'unit plus facilement, & vient former dans ses fentes ou dans ses cavités des cristaux de différentes especes.

Il y a sûrement de très-grands rapports, mais il y a aussi des dissemblances, très-remarquables entre les travaux de la nature opérant librement dans le tems qu'elle a à son entiere disposition, mais qui est le plus souvent gênée par l'espace, & les opérations du chimiste qui peut préparer les espaces, mais qui est forcé d'être économe du tems. Les produits naturels doivent à ces circonstances différentes un caractere de solidité que n'ont point ceux de l'art. La plupart des sels sont le résultat du travail de l'homme qui n'agit encore, il est vrai,

que comme un miniſtre de la nature ; mais preſque toutes les pierres appartiennent à la nature aidée ſeulement par le tems. L'artiſte trouve dans les ſubſtances ſalines une telle tendance à la combinaiſon, qu'il peut la mettre en action auſſi-tôt qu'il le veut ; il peut la faire opérer inſtantanément ſous ſes yeux avec une activité qu'il doit ſouvent modérer & qui n'eſt point ralentie par la réſiſtance d'une agrégation toujours extrêmement foible dans les ſels. Les ſubſtances terreuſes qui tendent à s'allier n'agiſſent point les unes ſur les autres avec une ſemblable énergie ; leur affinité de combinaiſon eſt plus foible, elle exige des rapprochemens plus parfaits ; & en même tems elle déploie une plus grande force d'agrégation, dont la réſiſtance eſt encore un obſtacle à la combinaiſon. D'ailleurs, l'union facile des ſubſtances ſalines avec l'eau, que l'on nomme ſolution, leur donne une des conditions néceſſaires pour les combinaiſons, ſelon l'axiome *corpora non agunt niſi ſint ſoluta*, traduit & commenté par la phraſe ſuivante de M. de Morveau, *il n'y a point d'union chimique, ſi l'un des corps n'eſt aſſez fluide pour que ſes molécules obéiſſent à l'affinité qui les porte à la proximité du contact.* Les ſels trouvent donc dans l'eau qui rompt leur agrégation & qui iſole chaque molécule intégrante, un véhicule par lequel les différentes ſubſtances peuvent ſe rapprocher, ſe chercher, choiſir les combinaiſons qui leur conviennent le mieux, abandonner celles déjà faites pour en contracter de nouvelles, & enfin ſe réunir en différens nombres pour former ſimultanément ou ſucceſſivement des triples ou des quadruples alliances. Nous avons déjà dit que l'eau ſi favorable aux combinaiſons ſalines n'a, au contraire, qu'un effet très-foible ſur la plupart des terres, ce qui nous a fait

préſumer la diſſipation d'une ſubſtance laquelle a pu autrefois faciliter les nombreuſes combinaiſons qui nous ſont reſtées dans les monumens des premieres époques de notre globe.

En multipliant & variant les expériences, les chimiſtes ont pu parvenir à exprimer aſſez préciſément avec des nombres la puiſſance des différentes affinités ſalines, pour concevoir & expliquer les échanges & les réunions d'élection par leſquelles s'operent dans différentes circonſtances les nouvelles combinaiſons; & les connoiſſances qu'ils ont acquiſes à cet égard dirigent & facilitent leurs manipulations. Les uns ont meſuré le tems ou la durée des diſſolutions comme devant indiquer l'intenſité de cette puiſſance, les autres ont cherché à la déterminer par la réſiſtance à la ſéparation; mais la méthode des uns & des autres n'eſt point convenable à la lithologie; car comment pourrions-nous appliquer de pareils calculs & de ſemblables obſervations à des combinaiſons que l'art ne peut point atteindre; nous qui ne ſommes point admis dans le ſecret des opérations minéralogiques, quoique le laboratoire chimique de la nature ſoit en tous lieux; nous qui ne la voyons point travailler, quoiqu'elle ſoit ſans ceſſe en action; nous à qui elle paroît dans l'inertie lorſqu'elle ſe hâte le plus? C'eſt ainſi que l'homme, qui ne conſidéreroit que pendant quelques heures deux cadrans dont l'un marqueroit les ſiecles & l'autre des milliers de ſiecles, les croiroit tous deux également & abſolument ſtationaires. La durée même des vies les plus longues ne laiſſeroit appercevoir aucune progreſſion ſenſible dans la marche de l'aiguille du ſecond cadran, laquelle fera peut-être encore bien des révolutions avant que la nature n'ait formé toutes les combinaiſons qui ſont dans ſes facultés.

Digitized by Google

Car je ne doute pas que l'homme n'eût pu rivaliſer de puiſſance avec elle, s'il avoit eu la poſſibilité de maîtriſer le tems, comme il diſpoſe de la matiere & de l'eſpace.

M. Kirwan eſtime la puiſſance de l'affinité des acides avec des baſes quelconques par les diverſes quantités qu'ils en exigent pour leur ſaturation. Cette méthode pourroit convenir à la lithologie, ſi nous avions les moyens de connoître le vrai point de ſaturation dans la combinaiſon des différentes terres; ou plutôt ſi, après avoir multiplié nos obſervations ſous tous les rapports, ſi, après avoir déterminé les qualités phyſiques les plus importantes & les avoir comparées avec des analyſes exactes, nous fixions l'état dans lequel doit être une combinaiſon pour être conſidérée comme parfaite, état qui ſeroit un terme en deçà & au delà duquel il y auroit ou excès ou déficence dans toutes les compoſitions. Cette route nouvelle nous conduiroit à des réſultats plus certains, à des connoiſſances plus préciſes que celles où nous pouvons arriver en parcourant vaguement de petits ſentiers, par leſquels, ſans buts déterminés, nous abandonnons les formes extérieures pour nous confier excluſivement à l'analyſe; ou bien nous négligeons celle-ci pour n'être plus dirigés que pour les caractères ſenſibles. Je rappellerai cette conſidération importante, lorſque je parlerai des pierres qui réuniſſent pluſieurs ſortes de terres.

Il eſt quelquefois très-difficile de déterminer le rapport, ou le genre de relations qu'ont enſemble deux terres qui concourent à la formation d'une maſſe, à plus forte raiſon lorſqu'elles ſont réunies en plus grand nombre; car elles peuvent être ou ſimplement mêlangées, ou combinées toutes enſemble, ou les unes dans l'état de combinaiſon & les autres dans

Digitized by Google

celui de simples mêlanges ; il est donc essentiel de déterminer avec autant de précision qu'il nous sera possible les propriétés qui distinguent l'une de l'autre, & de connoître les caracteres qui appartiennent exclusivement à la combinaison.

Dans les mêlanges, les terres conservent leurs propriétés particulieres qui peuvent être tout au plus oblitérées par l'agrégation d'une d'elles, lorsqu'elle enveloppe les autres. C'est ainsi que l'argile renfermée dans le spath calcaire ne s'unit plus à l'eau jusqu'à ce que l'agrégation soit rompue ; c'est ainsi que la terre calcaire enfermée dans du quartz ne fait plus effervescence avec les acides, parce qu'ils ne peuvent plus l'y atteindre. Mais les combinaisons apportent un changement réel dans quelques-unes des propriétés chimiques, & dans plusieurs ou dans toutes les qualités physiques des terres qui contractent entr'elles l'alliance chimique. Toutes ces qualités peuvent donc concourir à faire connoître l'état d'une pierre composée ; toutes doivent être prises en considération, parce que l'une peut suppléer à l'absence, à l'incertitude, ou à la difficulté d'apprécier le caractere des autres. Car une des singularités les plus remarquables de la lithologie, est que ce soit par les caracteres extérieurs que nous devions présumer presque toujours de la combinaison ou de l'état chimique des substances constituantes, pendant que les moyens chimiques ne nous instruisent que sur les doses des substances qui interviennent dans les compositions. Les principales qualités physiques à prendre sous ce rapport en considération sont la densité, la réfringence, la forme & la transparence. Je vais indiquer sommairement le degré de confiance que l'on peut donner à chacune d'elles.

Digitized by Google

La combinaiſon des terres change leur peſanteur ſpécifique, & augmente preſque toujours leur denſité ; c'eſt-à-dire, que la denſité de la combinaiſon ne demeure pas proportionnelle aux denſités particulieres des terres qui y concourent ; en ſe réuniſſant enſemble, elles ſe pénetrent donc en quelque ſorte les unes par les autres, & elles occupent ainſi moins d'eſpace que dans leur propre agrégation ; ce qui prouve encore que ſi la molécule primitive de chaque eſpece de terre a une figure conſtante, elle n'a pas de ſurfaces planes ; puiſqu'autrement, la forme élémentaire toujours plus ſimple, devroit donner un ſolide d'une denſité majeure de celle d'aucune combinaiſon, lorſqu'elle ſeroit placée dans un ordre d'agrégation parfaite. Car, ce qu'on nomme pénétration, ne peut être qu'un arrangement de molécules différentes, qui laiſſe moins de vuide entre chacune d'elles que celui qui exiſte entre des molécules ſemblables ; arrangement dont je ne puis concevoir la poſſibilité, qu'en imaginant dans ces molécules d'eſpece différente des faces, les unes convexes, les autres concaves, qui peuvent ſe correſpondre, s'ajuſter les unes dans les autres, & ſe rapprocher ainſi plus parfaitement que ne pourroient la faire des molécules ſimilaires qui ſeroient toutes ou convexes ou concaves. Comme jamais nous ne pouvons arriver à connoître la vraie peſanteur de la molécule intégrante, qui, quoique compoſée & ſur-compoſée, échappe encore à nos ſens, nous ne pouvons pas déterminer ſi l'augmentation dans la peſanteur ſpécifique d'une combinaiſon dépend d'un accroiſſement de denſité dans la molécule intégrante elle-même ; ou, ſi elle appartient à un changement dans la forme de cette molécule, qui la rend ſuſceptible

Digitized by Google

d'un rapprochement plus parfait. Il peut donc arriver que la molécule composée, quoique très-denſe, ne ſoit ſuſceptible que d'une aggrégation lâche, ou quoique légere, rende poſſible une aggrégation ſerrée; dans l'un & l'autre cas, cependant un changement dans la peſanteur ſpécifique peut en faire préſumer un dans l'état de la molécule intégrante, ſurtout lorſque la pierre eſt dans l'état d'agrégation le plus parfait qui puiſſe lui convenir, & qu'on peut déterminer ſa figure. Ainſi je conſidere l'obſervation iſolée de la peſanteur ſpécifique comme abſolument indifférente; mais je la crois extrêmement importante lorſqu'elle concourt avec toutes les autres.

Tous les corps diaphanes oppoſent au paſſage de la lumiere une réſiſtance relative à leur denſité, & ils obligent le rayon de lumiere à dévier de la ligne droite qu'il parcouroit avant d'y entrer. Les loix de ce phénomene appartiennent à la phyſique, mais la litholologie qui a beaucoup de corps tranſparens, peut en tirer un grand avantage; & peut-être ce moyen de connoître la vraie denſité des corps ſeroit-il plus précis encore que celui qui a été employé juſqu'à préſent pour meſurer les peſanteurs ſpécifiques, puiſqu'il ſeroit plus intrinſeque, puiſqu'il dépendroit plus eſſentiellement de la denſité de la molécule elle-même, indépendamment de ſon agrégation; car le paſſage de la fluidité à la ſolidité qui arrive à l'eau en ſe gelant, ne change pas ſa réfringence, & un ſeul grain de ſel, diſſous dans une pinte d'eau, ſuffit pour l'augmenter. Il ſeroit donc bien eſſentiel que M. l'abbé Rochon qui a tant fait déjà pour le progrès des ſciences, ſuivît & publiât les expériences qu'il a commencées ſur la puiſſance réfringente de beaucoup de pierres tranſlu-

Digitized by Google

cides. Nous lui devons la connoiſſance exacte de celles qui ne cauſent à la lumiere qu'une ſeule réfraction, en s'aſſurant qu'elles n'étoient qu'en petit nombre, en nous prouvant que le phénomene de la double réfraction qui nous ſurprenoit dans le ſpath d'Iſlande, étoit commun à la plupart des autres corps tranſparens, il nous a fourni un nouveau caractere pour déterminer l'eſpece de quelques pierres; il a confirmé, par exemple, l'opinion de ceux qui avoient conclu de la denſité, de la dureté & de la forme preſque ſemblable, l'identité de nature du rubis oriental avec la topaſe, le ſaphir & l'améthiſte qui portent la même épithete & qui en ont fait une ſeule eſpece dont les couleurs ne ſont que des variétés accidentelles. Car ces gemmes ſont les ſeules de leur genre qui aient de commun avec le diamant la réfraction ſimple. L'abbé Rochon ajouteroit donc à la reconnoiſſance que nous lui devons, s'il nous donnoit maintenant une table qui nous indiquât les différens degrés de la réfraction ou de la puiſſance réfringente de toutes les pierres. Quoique ce genre d'expérience reſtât toujours hors de la portée de la plupart des lithologiſtes, quoique cette eſpece d'épreuve fût impoſſible à mettre en pratique dans les occaſions journalieres, quoique beaucoup de corps s'y refuſent entierement par leur opacité, nous y trouverions des baſes de diſtributions, autour deſquelles nous pourrions ramener beaucoup des ſubſtances dans leſquelles nous obſerverions d'autres genres de ſimilitudes.

Sans rappeller les raiſons qui le prouvent, je dirai que les molécules compoſées ont une forme qui leur appartient eſſentiellement & qui doit être le réſultat de l'aſſemblage des molécules élémentaires d'eſpeces différentes qui in-

Digitized by Google

retviennent dans la combinaiſon. Cette forme devroit donc varier à raiſon des proportions de chacune d'elles. Une molécule compoſée qui naîtroit de la combinaiſon de ſeize molécules quartzeuſes, de quatre argilleuſes, de deux muriatiques & d'une calcaire devroit changer graduellement de figure, à meſure que le nombre des parties argilleuſes s'accroîtroit aux dépens des ſilicées. Les combinaiſons relatives aux nombres & aux eſpeces étant infinies, ſi chacune d'elles influoit eſſentiellement ſur les formes, celles des molécules compoſées ſeroient preſqu'incalculables; & cependant la nature ſemble avoir reſſerré dans des limites très-étroites celle qu'elle leur permet, & elle paroît auſſi ſimple dans les figures des molécules intégrantes, qu'elle eſt variée dans l'uſage qu'elle en fait, lorſque, par l'aggrégation, elle les réunit en maſſe. M. l'abbé Haüy n'a reconnu que quatre formes primitives dans les molécules intégrantes, ſoit ſimples, ſoit compoſées, & en admettant ſeulement quelques variations dans les angles, il a pu expliquer par elles la figure de tous les criſtaux connus, & même en déduire celles de tous ceux qui ſont poſſibles; & chaque jour des découvertes nouvelles juſtifient ſes calculs & ſa théorie. Dans des bornes auſſi étroites que celles entre leſquelles peuvent varier les molécules intégrantes, il ſeroit impoſſible de trouver des renſeignemens bien étendus, ce ſeroit en vain qu'on ſe confieroit aux formes pour avoir des indications ſur la compoſition; le cube appartient, par exemple, aux molécules intégrantes de ſubſtances eſſentiellement différentes; ainſi d'une reſſemblance de figure, on ne peut conclure la ſimilitude de la compoſition; & M. l'abbé Haüy lui-même, de tous les hommes, le plus capable de bien apprécier un moyen dont

Digitized by Google

il a fait une ſcience en lui donnant des principes fixes, convient qu'on ne pourra jamais faire de la criſtallographie la baſe d'aucune diſtribution méthodique des minéraux. En reléguant donc avec lui les formes parmi les moyens ſubſidiaires, en convenant qu'elles ſont de ſimples indications qui ont beſoin d'être appuyées par tous les ſecours de la phyſique & de la chymie, en déſapprouvant l'uſage trop étendu qu'en ont voulu faire des ſçavans diſtingués, en convenant qu'elles ne peuvent être d'aucun uſage dans les cas fréquens d'une agrégation confuſe, j'indiquerai un nouveau rapport d'après lequel il me ſemble qu'on pourroit tirer avantage de la criſtalliſation. J'en parlerai lorſque je traiterai des compoſitions par excès.

On place encore la tranſparence parmi les principaux caracteres de l'union chymique, & l'admettant moi-même dans certains cas, comme un indice de la combinaiſon, je le regarderai comme le plus incertain de tous. L'union chymique peut exiſter ſans elle, & la tranſparence peut ſe rencontrer ſans combinaiſon. Une pierre dans laquelle les terres ſont dans un état de ſimple mélange, peut avoir une demi tranſparence & la devoir à une matiere graſſe ou à l'humidité, elle la perd par leur diſſipation. L'hydrophane devient tranſlucide dans l'eau, ſans que l'intromiſſion de ce fluide dans ſes pores change les rapports des molécules qui compoſent cette pierre, laquelle doit ſa propriété de paſſer de l'opacité à la tranſparence par l'abſorption de l'eau, à la ſeule défectuoſité de ſon agrégation qui eſt naturellement lâche, ou qui a été deſſerrée par un commencement de déçompoſition.

(*La ſuite dans un autre Journal*).

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Fragment sur RABELAIS & MONTAGNE. Deux hommes à cette époque (au 16e. siecle) méritent une attention particuliere, mais sous des rapports bien différens, Rabelais & Montagne. Le premier étoit aussi naturellement gai que le second étoit naturellement raisonnable; mais l'un abusa presque toujours de sa gaieté jusqu'à la plus basse bouffonnerie; l'autre laissa quelquefois aller la paresse de sa raison jusqu'à l'excès du scepticisme. Rabelais, à qui La Fontaine trouvoit tant d'esprit, & qui en avoit réellement beaucoup, ne s'exerça que dans le genre le plus facile, celui de la satyre déguisée en allégorie, & habillée en grotesque. Il voulut se moquer de tous ses contemporains, des rois, des grands, des prêtres, des moines, & pour jouer impunément ce rôle dangereux, il prit celui de ces fous de Cour, à qui l'on permettoit tout, parce qu'ils faisoient rire, & qu'ils disoient souvent la vérité sans danger, parce qu'on les croyoit sans conséquence. Il n'est pas vrai cependant, quoiqu'on en ait dit, qu'il n'ait pas été deviné sous ce masque: car la Sorbonne & le parlement condamnerent ses écrits. Mais les ordures & les extravagances dont ils étoient pleins empêcherent du moins qu'on n'y fît une attention sérieuse & suivie. Sa gaieté lui fit des protecteurs; en l'excusant sur ses saillies, on sauva l'intention, & c'est surtout l'intention qu'on ne pardonne pas. Voilà ce qui fut cause qu'on laissa mourir en paix dans le presbytere de Meudon un homme nourri de l'esprit de la réforme, & dans le fond plus hardi, plus irréligieux cent fois que ceux qui la prêchoient en Europe. A l'égard de son talent, on l'a tour-à-tour trop exalté & trop déprécié. Ceux que

Digitized by Google

rebutoit son langage bizarre, ont laissé là Rabelais comme un écrivain tout à fait insensé : ceux qui se sont un peu plus familiarisés avec lui, ont reconnu une imagination vraiment originale, une verve satyrique, souvent très-piquante, des connoissances en plus d'un genre, & beaucoup de traits heureux. En un mot, on ne peut croire qu'un homme que La Fontaine lisoit sans cesse, & dont il a souvent professé, n'ait été qu'un fou vulgaire.

Montagne étoit sans doute d'une trempe d'esprit bien supérieure : aussi se proposa-t-il un objet bien plus relevé & plus difficile ; ce ne fut pas la satyre des vices & des préjugés de son tems, attaqués déjà de tous côtés ; ce fut l'homme tout entier qu'il se proposa d'examiner en s'examinant lui-même. Il avoit beaucoup lu ; mais il fondit son érudition dans sa philosophie. Après avoir écouté les anciens & les modernes, il se demanda ce qu'il en pensoit : l'entretien fut assez long, & il y avoit de quoi parler longtems. Avouons d'abord ses défauts ; c'est par-là qu'il faut commencer avec les gens qu'on aime, afin de les louer ensuite plus à son aise. Sa diction est incorrecte, même pour le tems, quoiqu'il ait donné à la langue des expressions & des tournures qu'elle a conservées comme des richesses. Il abuse quelquefois de la liberté de converser, & perd de vue le point de la question qu'il avoit établie. Il cite de mémoire, & fait quelques applications fausses ou forcées des passages qu'il rapporte. Il resserre un peu trop les bornes de nos connoissances sur plusieurs objets que depuis l'expérience & la raison n'ont pas trouvés inaccessibles. Voilà, je crois, tous les reproches qu'on peut lui faire ; mais combien ils sont compensés par les éloges qu'on lui doit ! Comme écrivain, il a imprimé à notre langue une énergie qu'elle n'avoit pas avant lui, & qui n'a point

Digitized by Google

vieilli, parce qu'elle tient à celle des sentimens & des idées, & qu'elle ne s'éloigne pas, comme dans Ronsard, du génie de notre idiome : comme philosophe, il a peint l'homme tel qu'il est. Il loue sans complaisance, & blâme sans misanthropie. Il a un caractere de bonne foi que ne peut avoir un autre livre de morale : en effet, ce n'est pas un livre qu'on lit ; c'est une conversation qu'on écoute. Il persuade, parce qu'il n'enseigne pas. Il parle souvent de lui, mais de maniere à vous occuper de vous. Il n'est ni vain, ni hypocrite, ni ennuyeux ; trois choses très-difficiles à éviter toutes les fois qu'on parle de soi. Il n'est jamais sec ; son cœur ou son caractere est partout ; & quelle foule de pensées sur tous les sujets ! quel trésor de bon sens ! que de confidences où son histoire est aussi la nôtre ! Heureux qui retrouvera la sienne propre dans ce chapitre de l'amitié, qui a immortalisé le nom de l'ami de Montagne ! Ses *Essais* sont le livre de tous ceux qui lisent, & même de ceux qui ne lisent pas.

Fragment sur CATULLE. Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grace & de naturel, l'a mis au rang des poëtes les plus aimables ; ce sont de petits chef-d'œuvres où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux ; mais qu'il est aussi impossible, d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grace qu'on la sent mieux. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui là pourra aussi expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les sçavent par cœur, & Racine les citoit souvent avec admiration. On peut croire que ce poëte tendre & religieux ne parloit pas des épigrammes obscenes ou satyriques, qui même, en général, ne sont pas dignes de l'auteur. Il y en a plusieurs contre Céfar,

qui, pour toute vengeance, l'invita à souper. Il ne faut pas trop admirer la magnanimité de César; car les épigrammes ne sont pas bonnes, & je croirois volontiers que le bon goût de César fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si Catulle lui récita ses vers sur le *Moineau de Lesbie*, & son épithalame de *Thétis & Pelée*, son hôte dût être content de lui. Il dût voir dans Catulle un génie facile qui excelloit dans les sujets gracieux, & qui s'élevoit, quand il vouloit, au sublime de la passion. L'épisode d'*Ariane*, abandonnée dans l'isle de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux où les anciens ont sçu faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que Virgile, dans son 4e. livre de l'*Enéide*, en a emprunté toutes les idées, tous les mouvemens, quelquefois même les expressions & jusqu'à des vers entiers. L'*Ariane* de Catulle a servi à embellir la *Didon* de Virgile. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'auteur de l'*Enéide*, n'eût pu devenir un grand poëte, s'il eût aimé le travail & la gloire? Mais Catulle n'aima que le plaisir & les voyages, deux choses qui laissent peu de loisir pour les lettres. Il étoit né pauvre, & des amis généreux l'enrichirent, entr'autres, Manlius, dont il fit l'*Epithalame*, sujet usé, mais dont il sçut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. Il fut lié aussi avec Cicéron & Cornélius Népos. C'est à ce dernier qu'il a dédié son livre: nous l'avons tout entier; il ne contient pas cent pages, & a rendu son auteur immortel. A-t-il eu tort de n'en pas faire davantage? Tous les écrivains de l'ancienne Rome l'ont comblé d'éloges, sans doute parce qu'il écrivoit bien, peut-être aussi parce qu'il écrivit

Digitized by Google

peu. Il suivit son goût, satisfit celui des autres, & n'effraya pas l'envie. Que lui a-t-il manqué? Rien, que de jouir plus longtems d'une vie qu'il sçavoit si bien employer pour lui-même. Il mourut à 30 ans.

Portrait de la duchesse DU MAINE. Mme. la duchesse du Maine, à l'âge de 60 ans, n'a encore rien acquis par l'expérience. C'est un enfant de beaucoup d'esprit: elle en a les défauts & les agrémens. Curieuse & crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connoissances; mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions de ceux qui l'ont élevée, sont devenues des principes & des regles pour elle, sur lesquelles son esprit n'a jamais formé le moindre doute. Elle s'est soumise une fois pour toutes. Sa provision d'idées est faite. Elle rejetteroit les vérités les mieux démontrées, & résisteroit aux meilleurs raisonnemens, s'ils contrarioient les premieres impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légéreté, & le doute est un état que ne peut supporter sa foiblesse.

Son catéchisme & la philosophie de Descartes sont deux systêmes qu'elle entend également bien, & dans lesquels elle persistera jusqu'à la mort. Son amour-propre, quoiqu'excessif, n'a cependant fait de chemin que celui qu'on lui a fait faire. L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu comme toutes ses autres opinions. Elle croit en elle de la même maniere qu'elle croit en Dieu, & en Descartes, sans examen & sans discussion. Son miroir n'a pu l'entretenir dans le moindre doute sur les agrémens de sa figure. Le témoignage de ses yeux lui est plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle étoit belle & bien faite. Sa vanité est d'un genre singulier; mais il semble qu'elle

soit moins choquante, parce qu'elle n'est pas réfléchie, quoiqu'en effet elle en soit plus absurde.

Son commerce est un esclavage; sa tyrannie est à découvert: elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénuement qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point; effectivement elle le prouve. On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisoient verser des larmes, lorsqu'ils se trouvoient un quart-d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade.

On ne peut se faire d'illusion avec elle. Sa franchise, ou pour parler plus juste, le peu d'égard qu'elle a pour tout le monde, fait qu'elle ne dissimule aucun de ses mouvemens, & qu'elle ne réprime aucun de ses caprices. Elle a fait dire à une personne de beaucoup d'esprit: « que les princes étoient en morale ce que les monstres sont dans la physique; on voit en eux à découvert les replis de la vanité, & de la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes ».

Son humeur est impétueuse & inégale. Elle se courrouce & s'afflige, s'emporte & s'appaise vingt fois en un quart-d'heure. Souvent elle sort de la plus profonde tristesse par des accès de gaieté où elle devient fort aimable. Sa plaisanterie est noble, vive & légere. Sa mémoire est prodigieuse; elle parle avec éloquence, mais avec trop de véhémence & de prolixité. On n'a point de conversation avec elle. Elle ne se soucie pas d'être entendue; il lui suffit d'être écoutée; aussi n'a-t-elle aucune connoissance de l'esprit, des talens, des défauts & des ridicules de ceux qui l'environnent: l'on a dit d'elle qu'elle n'étoit point sortie de chez elle, & qu'elle n'avoit pas même mis la tête à la fenêtre.

Digitized by Google

Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs & des amusemens de tout genre ; elle n'épargne ni soins ni dépenses pour rendre sa Cour agréable & brillante. Enfin, Mme. la duchesse du M..... est faite pour faire dire d'elle, sans blesser la vérité, beaucoup de bien & beaucoup de mal. Elle a de la hauteur sans fierté, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété, une grande opinion d'elle-même sans mépris pour les autres, beaucoup de connoissance sans aucun sçavoir, & tous les empressemens de l'amitié sans en avoir les sentimens.

N. B. Ce portrait est de Mme. de Staal, qui pourtant (comme on peut aisément le concevoir) ne l'a pas mis dans ses *Mémoires*.

MUSIQUE.

*Ouverture d'*IL CONVITATO DI PIETRA, *de* MOZART, *arrangée en quatuor pour 2 violons, alto & basse.* A Paris, chez Bonjour, marchand de musique, rue St. Honoré, près celle du Roule, N°. 668, & aux adresses ordinaires de musique. Prix, 2 liv. 8 s.

Pot-pourri composé des airs de LA CONSTITUTION EN VAUDEVILLE, *arrangé pour le piano-forté, dédié à Mlle.* GIRAUD, *par M.* COUPERRIN. A Paris, chez l'auteur, rue du Roule, tour St. Gervais, N°. 16, & aux adresses ordinaires. Prix, 3 liv. 10 s.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

LES ECARTS DE LA JEUNESSE, *ou* LES MILLE ET UNE EXTRAVAGANCES DU COMTE

Digitized by Google

DE D ***, *Mémoires rédigés & publiés par* M. R ***. 2 volumes in-12, ornés de figures en taille-douce. A Paris, chez Regnault, libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre, N°. 241. Prix, 3 liv. 12 sous brochés. On trouve dans ce roman plein d'intérêt, les plus frappans tableaux des excès où conduisent les passions, des châtimens que mérite le crime, & du bonheur qui n'est réservé qu'à la seule vertu. Plusieurs caracteres y sont fortement prononcés; on y rencontre des histoires intéressantes dont le style est soutenu; de la diversité dans les paragraphes. Le chapitre dernier est intitulé: *Le Phénix des honnêtes femmes.* « On eut beau chercher à faire naître la séduction dans son cœur, elle n'a jamais cessé d'être sage, & de chérir son époux malgré les torts qu'il avoit à son égard ».

Plan nouveau sur les hypotheques, présenté à l'Assemblée Nationale Législative, le 18 Décembre 1791, & renvoyé par elle à son comité de législation. Par M. Mengin; avec cette épigraphe: *Les champs se trouvent séparés les uns des autres par des hayes ou par des murailles; c'est une sage institution que de désigner, comme on fait, ceux qui sont hypothéqués, par de petites colonnes chargées d'une inscription qui rappelle les obligations contractées avec un premier créancier. De pareilles colonnes, placées devant les maisons, montrent, à tous les yeux, qu'elles sont engagées, & le preneur n'a point à craindre que des créances obscures fassent tort à la sienne.* (ANACHARSIS, tome V, chapitre 49, page 2.). Brochure de 63 pages. A Paris, chez Guéffier, libraire, quai des Augustins, N°. 17. L'auteur de ce plan prouve, par son épigraphe, que la loi qu'il propose, avoit été adoptée chez les Grecs,

Digitized by Google

d'après les sages institutions de Solon. Les principes sur lesquels il se fonde, sont établis, dans cet ouvrage, d'une maniere qui laisse peu d'incertitude sur leur solidité. M. Mengin y développe successivement les avantages que la société en retirera, sous le rapport de l'ordre judiciaire, en détruisant les formes monstrueuses de la procédure, des faisies-réelles, qu'il abolit, & remplace par de nouvelles formes plus claires, plus simples, & n'exigeant presque aucuns frais. Il établit une bonne foi générale dans tous les engagemens; il ramene sur ce point, la société à ses vrais principes; il donne à l'agriculture tous les moyens d'être secourue, à l'industrie, ceux de s'étendre; il offre au commerce des facultés immenses & nouvelles; il présente aux capitalistes une sûreté pour le placement de leurs capitaux, &, par cet avantage, les détermine à se faire connoître; il lie les intérêts du contribuable avec la contribution; il encourage enfin le cultivateur, en déterminant son crédit d'après la valeur de sa propriété.

Ce projet utile indique aux propriétaires la faculté d'élever des établissemens avec lesquels ils peuvent étendre l'effet de sa loi jusque chez l'étranger, procurer de nouveaux avantages à notre commerce, accroître le débit de nos manufactures, & nous environner de tous les biens que nous devons à notre sol & à notre population. Peut être est-il difficile à nos Législateurs d'adopter une autre projet qui puisse présenter tout à la fois des combinaisons aussi profondes & des résultats aussi satisfaisans. Du reste, il nous a paru impossible de se refuser à trouver, dans le plan de M. Mengin, des moyens simples & sûrs de satisfaire tous les intérêts, & surtout d'unir

étroitement ceux de la nation, & ceux de tous les individus qui la compoſent.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

PARIS (*le 4 Mars*).

Du 24 Février au ſoir.

ON a repris la ſuite de la diſcuſſion, ſur la pourſuite des fabricateurs de faux aſſignats; & telles ſont les principales diſpoſitions qui ont été décrétées :

« Les directeurs de juré & juges de paix qui auront commencé les perquiſitions d'une fabrication de faux aſſignats, pourront la pourſuivre hors de leurs reſſorts. Les municipalités du royaume feront connoître aux directoires de département toutes les papeteries du royaume; les juges de paix y feront, à la requiſition des procureurs-ſyndics, des perquiſitions, pour veiller à ce qu'il ne s'y fabrique point de papier pour la contrefaction des aſſignats ».

« Les dénonciateurs de fabrication ou diſtribution de faux aſſignats recevront une récompenſe. Le dénonciateur ne pourra pas être entendu comme témoin dans la procédure. Tout complice de fabrication qui dénoncera, aura rémiſſion de la peine de mort; s'il fait arrêter ſes complices, il ne lui ſera infligé aucune peine, il recevra au contraire une ſomme d'argent ».

« Les diſpoſitions ci-deſſus expoſées s'étendront aux fabrications de faux aſſignats hors du royaume; elles s'étendront auſſi à toute fabrication de fauſſe monnoie ».

M. Delaſſart eſt venu communiquer à l'Aſ-

Digitized by Google

ſemblée Nationale les nouvelles de l'Empire.

Il a lu d'abord diverſes notes officielles déjà connues, & qui font partie de la correſpondance entre le chancelier prince de Kaunitz & notre ambaſſadeur à Vienne. Enfin il a lu l'extrait d'une lettre confidentielle écrite par lui à M. Noailles, dans laquelle il lui donne des inſtructions importantes, & lui trace ſa marche & ſa conduite, en retraçant le tableau de la France, en annonçant d'un côté l'attachement de l'immenſe majorité de la France à la Conſtitution, & de l'autre les moyens de force que donneroient à la Nation des agreſſions étrangeres qui rallieroient dans l'intérieur tous les partis. Il explique les cauſes de l'agitation qui regne dans le royaume, agitation dont les ſuites d'une grande révolution ſont l'origine, & dont les complots des émigrés cauſent & favoriſent la prolongation. Enfin il indique à M. Noailles les motifs d'intérêt perſonnel qui doivent porter l'empereur à ne pas s'unir contre la France avec des Puiſſances qui l'attaqueroient lui-même, après s'être ſervi de ſes forces pour combattre ſon plus ſûr Allié. Cette lettre de M. Deleſſart ayant paru accueillie favorablement de l'Aſſemblée, il a ajouté :

« M. le préſident, l'Aſſemblée Nationale a bien voulu donner quelque approbation à ma dépêche : cette dépêche n'étoit point deſtinée à voir le jour. Elle avoit été communiquée confidentiellement au miniſtre de l'empereur, & c'eſt contre l'ordre des procédés, & par une ſorte d'abus de confiance, qu'il en a fait uſage, de maniere à en forcer la publicité; mais enfin cette dépêche contient le ſecret de ma penſée, & plût à Dieu que tout ce que je penſe pût être également révélé ! On ne ſe permettroit plus alors d'abuſer, comme on

Digitized by Google

le fait trop souvent, de la situation désavantageuse où me met la nature de mon ministere, pour diriger contre moi des soupçons, des imputations, des reproches également contraires à la justice, à la raison & à la vérité ».

Le ministre a lu ensuite une longue dépêche adressée, le 17 de Février, par le chancelier d'Etat, le prince de Kaunitz, à M. Blumendof, chargé d'affaires de S. Maj. Imp. à Paris. Il paroît que cette dépêche n'a pas, comme les offices de la Cour de Vienne, été écrite en latin & traduite ensuite en françois, mais a été écrite d'abord dans ce dernier idiôme.

Le chancelier divise en deux parties les explications qu'il charge son envoyé de communiquer, 1°. éclaircissemens sur les ordres donnés au maréchal de Bender. Ces ordres, dit M. Kaunitz, ont été conditionnels, & ne pouvoient avoir d'effet qu'autant que l'électeur de Treves seroit attaqué *après avoir fait exécuter chez lui les mêmes regles que l'empereur avoit prescrites dans les Pays-Bas*, relativement aux émigrés françois, & dans le cas où il y auroit quelques violences commises chez les électeurs. D'où il résulte, dit le chancelier de l'Empire, « *qu'il est plus clair que le jour*, que l'empereur, loin de *menacer* la France, n'a voulu que lui rappeller l'obligation où il se trouveroit, comme chef d'Empire co-Etat & voisin, de *secourir* un autre Etat contre d'injustes attaques dont *menaçoit* évidemment la violence qui se manifestoit dans les dispositions de l'Assemblée Nationale ».

Le second point contient les éclaircissemens sur *le concert des Puissances*. L'empereur dit qu'au moment de la détention du roi à Paris, c'étoit à son beau-frere, à son allié, à

Digitized by Google

provoquer le secours des Puissances en sa faveur & en faveur de sa famille, à faire déclarer que ces Puissances « ne reconnoîtroient, comme Constitution légitimement établie en France, que celle qui sera munie du consentement volontaire du roi, jouissant d'une liberté parfaite ». On rapporte les autres dispositions de la déclaration proposée au mois de Juillet dernier par l'empereur aux autres souverains de l'Europe, & qui, ajoute-t-on, ne tendoient qu'à venir à l'appui de l'inviolabilité du roi & de la monarchie, que la nouvelle Constitution reconnoît comme une base immuable. Les points préliminaires de l'alliance avec la Prusse partent des mêmes principes. L'acceptation de la Constitution par le roi a changé l'état des choses, poursuit le chancelier, & alors l'empereur a proposé de suspendre l'effet du concert proposé, & à écrit à cet effet une circulaire à tous ses ministres dans les Cours, ne réservant l'effet du concert que pour le cas où les périls du roi & de la monarchie se renouvelleroient, d'où le ministre de l'Empire conclut que l'empereur a cherché à calmer les Puissances au lieu de les exciter, & que son concert avec elles n'a subsisté qu'*éventuellement*.

Le prince de Kaunitz motive ensuite les précautions prises pour maintenir le concert *éventuel*, *sur les symptômes journellement croissans en France*, dit-il, *d'inconsistance & de fermentation, sur la contagion* qui menace les autres Peuples. Il attribue cette fermentation non à la consistance des émigrés *qu'aucunes Puissances ne soutiennent par des troupes, mais qu'elles ont aidés de secours d'argent par l'intérêt dû à leurs malheurs*, mais à l'influence & à la violence du parti républicain dont l'ascendant sur la législature est vu avec effroi

& douleur par ceux qui ont le salut de la France à cœur.

La dépêche s'étend longuement sur les reproches que la France & les Puissances sont en droit, est-il dit, de faire à ce parti républicain. — Soins pour renverser le Gouvernement, ardeur pour empiéter sur les fonctions du Pouvoir Législatif, menées sourdes, intrigues, fomentations des troubles, des dissensions religieuses, voilà ce dont on accuse ce parti. On l'accuse encore « de chercher à rendre impossible la réconciliation des partis opposés & *le rapprochement* d'une classe qu'on s'est aliénée par les plus rudes épreuves auxquelles le cœur humain puisse être soumis, en lui enlevant tout espoir d'adoucissemens & d'égards concilians ; & en prévenant *que le désir d'un repos stable* & le jugement de l'expérience ne disposent la Nation à adopter (à la Constitution) des tempéramens non moins conciliables avec son but essentiel, l'établissement d'une monarchie libre, que propres à rapprocher les esprits ».

M. Kaunitz, poursuivant, insinue que *cette cabale*, c'est ainsi qu'il l'appelle, desiroit de provoquer à la guerre, en lui marquant *un terme péremptoire de satisfaction*, mais que dans une intention amicale & salutaire, il a cherché à détruire les inquiétudes données par les émigrés, & qu'il découvre le véritable dessein de sa conduite vis-à-vis de la France, sans réticence, sans déguisemens, souhaitant de pouvoir se borner là pour déjouer les artifices de *cette même cabale*. La fin de la dépêche ne porte aucunes conclusions précises, aucun résultat plus positif que l'extrait qu'on vient d'envoyer.

Après cette lecture, pendant laquelle des mouvemens très-violens & très-marqués d'im-

Digitized by Google

patience ont fait réclamer plusieurs membres & soulever une grande portion de l'Assemblée qui a rapidement repris la dignité & le silence qui lui convenoient ; après cette lecture, M. Deleffart a continué, & a dit :

« Le roi n'a pas cru devoir différer de faire connoître à l'Empereur l'impression que lui avoit faite sa réponse & le parti auquel S. Maj. avoit jugé à propos de s'arrêter. En conséquence, l'ambassadeur de France est chargé de déclarer à la Cour de Vienne, que le roi n'avoit pas pensé qu'il convint à la dignité ni à l'indépendance de la Nation, d'entrer en discussion sur les objets qui ne concernent que la situation intérieure du royaume ».

« L'ambassadeur doit ajouter que S. Maj. ayant néanmoins remarqué l'assurance donnée au nom de l'empereur, que ce prince, bien loin d'appuyer les projets ou les prétentions des émigrés, insiste sur leur tranquillité. Que S. M. voyant que l'empereur desire de convaincre la Nation Françoise, combien sont calomnieuses les imputations qu'on s'est permises en le taxant d'avoir attenté à l'indépendance & à la sûreté de la France par des concerts & des alliances, qui tendoient à s'immiscer dans son Gouvernement & à renverser ou changer sa Constitution. ».

« Que S. M. enfin trouvant dans la réponse de l'empereur des ouvertures pacifiques & amicales, elle les a saisies avec empressement, mais comme il importe de mettre un terme à des inquiétudes depuis trop longtems prolongées, le roi déclare que, mettant sa confiance dans son attachement & dans celui de la Nation à la Constitution, que, se confiant également à l'amour du Peuple François, il ne peut voir qu'avec peine un concert qui

n'a point d'objet, & qui paroît être un ſujet d'inquiétude. Le roi demande donc à l'empereur de faire ceſſer ce concert, il lui offre, ou plutôt il lui renouvelle l'aſſurance de l'union & de la paix. Il lui demande une pareille manifeſtation de ſes ſentimens & de ſes intentions, il la lui demande prompte, franche & cathégorique; & pour gage d'une fidélité réciproque, le roi promet qu'auſſi-tôt que l'empereur aura pris l'engagement de faire ceſſer tous préparatifs de guerre dans ſes Etats & de remettre ſes forces militaires dans les Pays-Bas & dans le Briſgaw, ſur le pied où elles étoient à l'époque du 1er. Avril 1791, S. Maj. fera également ceſſer tous préparatifs, & réduira les troupes françoiſes, dans les départemens frontieres, à l'état ordinaire des garniſons. C'eſt à cette détermination, la ſeule qui convienne à la dignité de deux grandes Puiſſances & à leurs intérêts reſpectifs, que le roi reconnoîtra les ſentimens qu'il a droit d'attendre de ſon beau-frere & de l'ancien allié de la France. Enfin, l'ambaſſadeur eſt chargé d'obſerver qu'après une invitation auſſi loyale & auſſi formelle, le roi ne pourroit voir, dans une réponſe qui ne porteroit pas les mêmes caracteres, que la volonté de prolonger une ſituation dans laquelle la France ne peut ni ne veut reſter plus longtems ».

Du 3 Mars.

L'ordre du jour ayant amené la diſcuſſion ſur Avignon, M. Mulot a prononcé un diſcours rempli de réflexions judicieuſes, ſur les moyens de ramener la paix dans ce malheureux pays. Un décret de l'Aſſemblée Nationale Conſtituante porte, que le Clergé y ſera conſervé, ſans rien changer à ſon état. M. Mulot a propoſé que, par un décret définitif, les prêtres conſtitutionnels, & qui ont

prêté le ſerment civique, ſoient maintenus dans leurs places. Après quelques débats peu intéreſſans, l'Aſſemblée a porté un décret d'urgence dont voici les diſpoſitions.

ART. « I La réunion acceptée & ordonnée du Comtat & d'Avignon, par l'Aſſemblée Nationale Conſtituante, & la diviſion proviſoire de ces deux pays en deux diſtricts, réunis aux deux départemens de la Drôme & des bouches-du-Rhône, reſtera définitive ».

« II. Le diſtrict dont Avignon eſt le chef-lieu, ſe nommera diſtrict de Vaucluſe : il reſtera réuni au département des bouches-du-Rhône ».

« III. Le diſtrict dont Carpentras eſt le chef-lieu, ſe nommera le diſtrict de Louveſe, il reſtera uni au département de la Drôme ».

« IV. S'il eſt quelques Communes de ces deux pays, qui, par leur localité, doivent être unies aux diſtricts d'Arles & d'Orange, il y ſera pourvu ».

« V. Les loix générales du royaume ſeront exécutées dans ces deux diſtricts, comme dans le reſte du royaume : ſont exceptées de cette diſpoſition les loix ſur l'impôt, & juſqu'à ce qu'il ait été ſtatué autrement ».

« L'article VI a ſeul fait naître des difficultés. On y ordonnoit l'élection de trois députés pour le Comtat à la Légiſlature, en vertu d'un décret de l'Aſſemblée Nationale du 23 Septembre ». Néanmoins il a été décrété.

Du 5 au ſoir.

Cette ſéance a été entierement conſacrée à la ſuite de la diſcuſſion ſur l'organiſation intérieure de l'Hôtel National des invalides militaires. L'objet du décret entier eſt intéreſſant, en ce qu'il fixe invariablement le ſort des anciens ſerviteurs de la patrie ; mais le grand nombre des articles décrétés ne nous permet pas

Digitized by Google

en donner le détail. Ceux qu'il est essentiel de faire connoître portent sur le mode d'admission, actuel & à venir, sur le choix que pourront faire les sujets vétérans entre la pension qui sera payée & le séjour à l'hôtel. On n'y recevra désormais que des officiers, sous-officiers & soldats qui auront été estropiés ou qui auront atteint l'âge de caducité, étant sous les armes. Ceux qui aimeront mieux se retirer chez eux recevront la pension attachée au grade qu'ils occupoient. Seront dès à présent admissibles à l'hôtel ou aux pensions destinées à le représenter; 1°. les invalides actuellement retirés à l'hôtel; 2°. les gendarmes de l'hospice militaire de Lunéville; 3°. les invalides formant les compagnies détachées; 4°. les invalides retirés dans les départemens; 5°. les sous-officiers & soldats qui ont obtenu la récompense militaire; 6°. ceux qui ont obtenu le brevet de vétéran de l'armée; 7°. ceux qui ont obtenu la pension de retraite, désignée par le mot *solde*; 8°. enfin, ceux qui ont obtenu celle connue sous le nom de *demi-solde*. Deux millions sont affectés annuellement aux dépenses de cet établissement. Le nombre des militaires qui y seront admis sera fixé annuellement par le Corps Législatif; il sera pour cette année 1792, de 300 officiers, & de 1700 sous-officiers ou soldats, & le nombre des pensions pour la même année, sera fixé à deux mille; dans aucune circonstance, les militaires qui les auront obtenues, ne pourront en être privés; les trois quarts ne pourront leur être saisis, même pour fourniture d'alimens; & elles seront payées mois par mois, toujours d'avance, sans aucune espece de retenue. Voici le tarif de ces pensions. Pour les colonels, 1,800 livres; pour les lieutenans-colonels, 1,200 liv.; pour les commandans de bataillon, 1000 liv.; pour les

Digitized by Google

capitaines, 800 liv.; pour les lieutenans, sous-lieutenans & porte drapeaux, 600 liv.; pour les maréchaux-de-logis en chef, & sergens-majors, 422 liv. 3 s. 4 d.; pour les sous-officiers, 300 liv. 10 s.; pour les soldats, 240 l.

Parmi les nouveaux articles décrétés, il en est un qui ordonne que les vastes jardins que les administrateurs de l'hôtel s'étoient réservés, seront partagés entre ces vieux serviteurs de la patrie. Ces nouveaux Cincinnatus cultiveront de leurs mains victorieuses un coin de terre, & leurs armes transformées en instrumens aratoires, féconderont la terre après l'avoir arrosée de leur sang. Ce diminutif de loi agraire, a été accueilli avec enthousiasme, par les anciens militaires qui rempliſſoient les galeries de l'Assemblée.

BOUILLON (*le 14 Mars*). Un voile immense & funebre vient de couvrir toute la Germanie.... Léopold II n'est plus.... Allemands de tous les cercles de l'Empire, Hongrois, Bohémiens, Autrichiens, Transilvains, Croates, Belges, & vous Luxembourgeois, nos voisins, nos amis! Pleurez ce prince comme votre empereur, votre roi, votre archiduc, votre duc & votre souverain. Nous joignons nos larmes aux vôtres; mais nous pleurons Léopold comme grand-duc de Toscane. Nous pleurons ce législateur, cet ami de l'humanité, qui, pendant 10 ans, mérita l'admiration universelle, & fut l'objet de tous nos vœux. C'est dans cette contrée, déjà favorisée de la nature, & qu'il vouloit rendre plus heureuse encore par la sagesse de ses loix, qu'il nous a paru plus vertueux, plus grand, & plus digne d'éloges, que sur le trône impérial. C'est là que, si une mort prématurée n'eut pas enlevé Joseph II, vous eut

fiez vu le grand-archiduc réaliser le vœu du bon roi Henry IV. Délivrés des erreurs de la superstition, affranchis du joug féodal, des formes & des détours ruineux de la chicane, vous eussiez vu les Toscans, plus libres peut-être que ne le sont actuellement les François, bénir à jamais, en mangeant la poule au pot, l'auteur d'une félicité dont on berce illusoirement les peuples, mais dont aucune nation ne peut se flatter d'avoir joui.

Une guerre dispendieuse à continuer, les provinces Belgiques en insurrection, vingt peuples soumis au même sceptre, mais différant entr'eux de religion, de langues, de mœurs, de coutumes, réclamant des droits ou demandent la perpétuité des loix qui avoient régi leurs peres; une révolution aussi soudaine qu'étonnante, qui, du sein de la France, donne dans toute l'Europe des alarmes aux rois, des espérances aux peuples; telles sont les circonstances qui marquerent l'avénement de Léopold à la succession des vastes Etats qui reconnoissent la domination de la maison d'Autriche.

Dans la douce habitude de travailler au bonheur d'un peuple peu nombreux, auquel son ame entiere étoit dévouée & qu'il croyoit ne devoir jamais quitter, tout excite à croire que Léopold avoit dédaigné de parcourir le dédale ténébreux de la politique; une science dont les détours & la duplicité font la base, ne peut pas occuper un cœur droit, franc & loyal. Quelque répugnante, quelque aride que fut cette étude, il falloit pourtant que ce prince, qui venoit de s'asseoir sur le trône des Césars, se livrât aux spéculations du machiavelisme, ou qu'il se décidât à ne voir que par les yeux de ses ministres, à ne penser & à n'agir que par leur impulsion. Dans le

Digitized by Google

pénible embarras d'une administration aussi étendue que compliquée ; dans l'incertitude, s'il falloit retirer ou lâcher les rênes multipliées, que ses mains étoient chargées de tenir ; dans le fameux projet concerté entre presque toutes les Puissances de l'Europe ; il a fallu tantôt promettre au Peuple, tantôt tâtonner, essayer la direction du gouvernail, tantôt enfin donner à la France des réponses dilatoires ou évasives, afin de gagner du tems pour consolider la coalition formée contre la révolution françoise.

Que ce dernier système soit ou non l'ouvrage de l'empereur, il est actuellement question de sçavoir s'il survivra à son auteur. L'Europe entiere est dans l'attente des grands événemens que la mort imprévue de Léopold doit amener ; leur latitude, & les effets qui en seront la suite, seront peut être aussi étonnans qu'ils sont incalculables.

La mort de l'empereur nous étoit parvenue, le 10 de ce mois, au matin, par la voie de Liege, où un courrier, qui y avoit passé le 8, alloit porter à Bruxelles cette triste nouvelle.

Nous nous plaisions vainement à la regarder comme douteuse ; mais nous en recevons la confirmation de toutes parts. Un supplément extraordinaire à la *Gazette des Pays-Bas*, l'annonce en ces termes :

Bruxelles, le 9 Mars 1792.

« Un courrier, arrivé hier, à 3 heures après-midi, a porté ici la triste nouvelle que l'empereur avoit été attaqué, le 28 Février, d'une fievre rhumatique ; que la poitrine s'étant embarrassée dès le principe de la maladie, on avoit saigné S. Maj., ce qui l'avoit un peu soulagée ; que, le lendemain, les symptômes étant plus fâcheux & l'oppression plus grande, on l'avoit saignée trois fois ; que la

Digitized by Google

nuit du 29 Février au 1er. Mars avoit été très-agitée, & que les forces abandonnoient déjà S. Maj. ; que, le 1er. de ce mois, elle avoit été attaquée de vomissemens violens, au point de ne pouvoir garder rien de ce qu'elle prenoit, & que l'après-midi, à 3 heures & demie, en vomissant, elle étoit expirée en présence de S. Maj. l'impératrice ».

« On ne peut se faire une idée de la consternation générale, dans laquelle cette nouvelle désastreuse & inattendue a plongé tous les bons citoyens, qui se voient enlever, à la fleur de l'âge, un prince dont les rares qualités promettoient un regne sage & glorieux. Si quelque chose peut consoler, dans cette affliction générale, c'est l'espoir très-fondé que le roi, son fils, élevé dans l'école de toutes les vertus & initié de bonne heure dans l'art de regner, fera goûter à ses sujets les mêmes biens que l'empereur leur préparoit ».

« Ce prince, né le 5 Mai 1747, proclamé grand-duc de Toscane en 1765, roi de Hongrie & de Boheme le 20 Février 1790, élu & proclamé empereur des Romains le 30 Septembre de la même année, & couronné le 9 Octobre suivant, étoit dans sa 45me. année ».

« Cette fatale nouvelle a fait interrompre les spectacles de cette ville, qui resteront fermés jusques à autre disposition du Gouvernement ».

TABLE.

Encyclopédie méthodique, ou Hiſtoire naturelle des inſectes. Tome 6e. 429
Extrait de la Flore Françoiſe de M. le chevalier de La Marck, &c. 438
Mémoires d'agriculture, d'économie rurale & domeſtique, publiés par la ſociété royale d'agriculture. Année 1791. Trimeſtre de Printems. 442
Tranſactions de la ſociété établie à Londres pour l'encouragement des arts, manufactures & commerce, &c. 452
Le Symbole des Apôtres, ou Les dogmes du Chriſtianiſme conſidérés ſous leur point de vue primitif. 465
Nouveau regiſtre annuel, ou Répertoire général d'hiſtoire politique & littéraire pour l'année 1790, &c. 477
Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Eſpérance, dans les années 1780, 1781, 1782, 1783, 1784 & 1785. (Dernier extrait). 484
Les Jardins de Betz, *poëme avec des notes.* 493
Couplets au vaudeville, ſur l'air du Petit mot pour rire. 510
Le Cheval & la Fille, *conte.* 511
Vers à Mme. de La M***. 513
Suite de la traduction du ſixieme livre de l'Enéide. 514
Quelle eſt l'arme la plus redoutable d'un peuple libre, queſtion à réſoudre. 517
La loi - le roi, acroſtiche à remplir. 518
Spectacles de Paris.
La Mort d'Abel, tragédie. 518
Le Prix, ou l'Embarras du choix, opéra comique. 523
La ſuite de Zélia, opéra. 525

Digitized by Google

Spectacles de Londres.
Lorenzo, tragédie. 542
Suite du Mémoire sur les pierres composées & sur les roches. 562
Variétés. 57[illegible]
Fragment sur Rabelais & Montagne. 5[illegible]
Fragment sur Catulle. 5[illegible]
Portrait de la ducheſſe du Maine. 563
Muſique. 55[illegible]
NOUVELLES LITTERAIRES.
FRANCE.
Les Ecarts de la jeuneſſe, *ou les Mille & une extravagances du comte de* ***. 563
Plan nouveau ſur les hypotheques, préſenté à l'Aſſemblée Nationale Légiſlative, le 28 Décembre 1791, & renvoyé par elle à ſon comité de Légiſlation. 564
ASSEMBLÉE NATIONALE LÉGISLATIVE.
Paris. 566
Bouillon. 565

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google